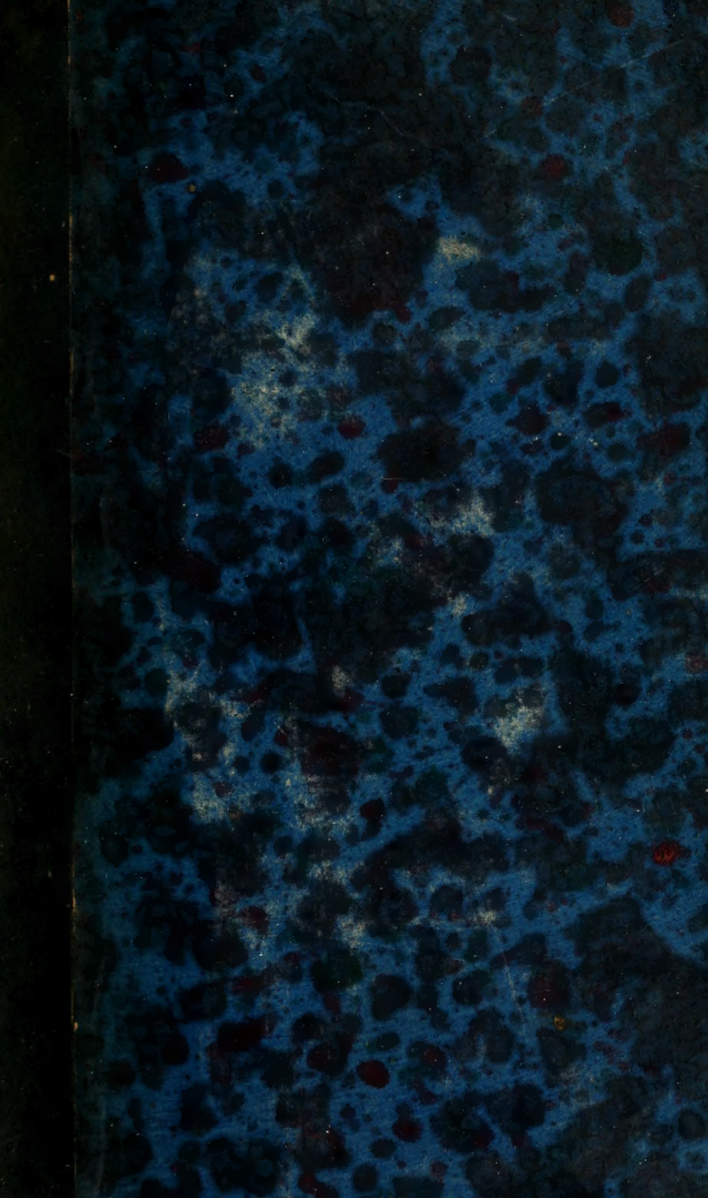
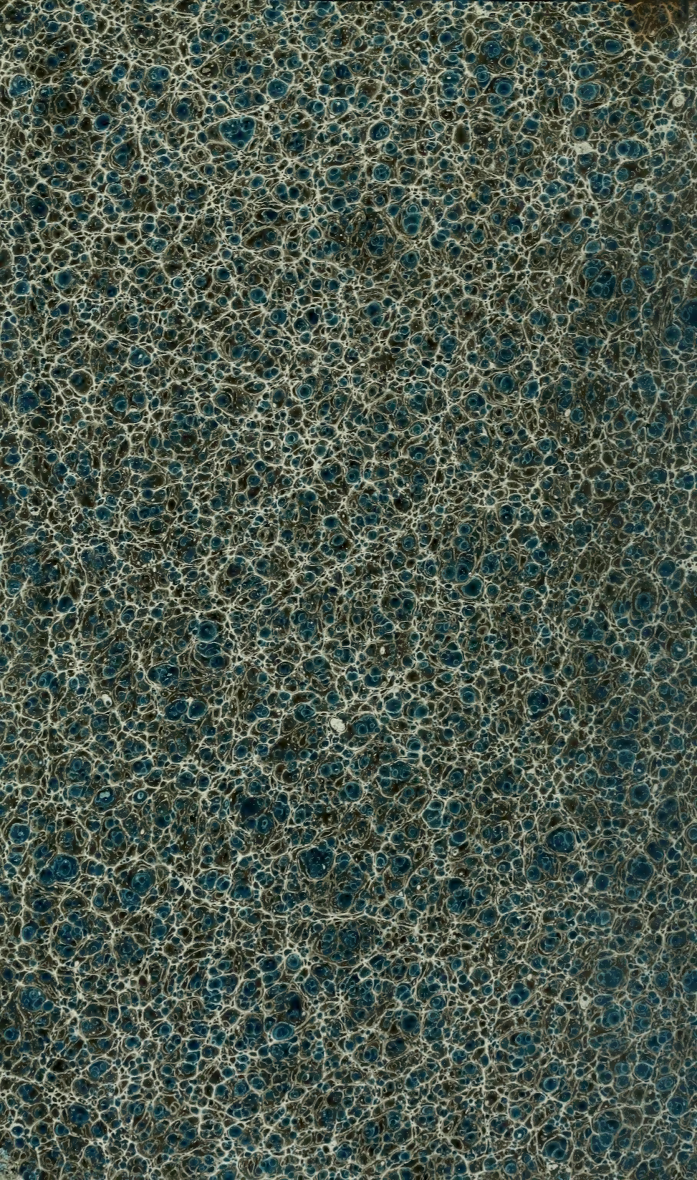
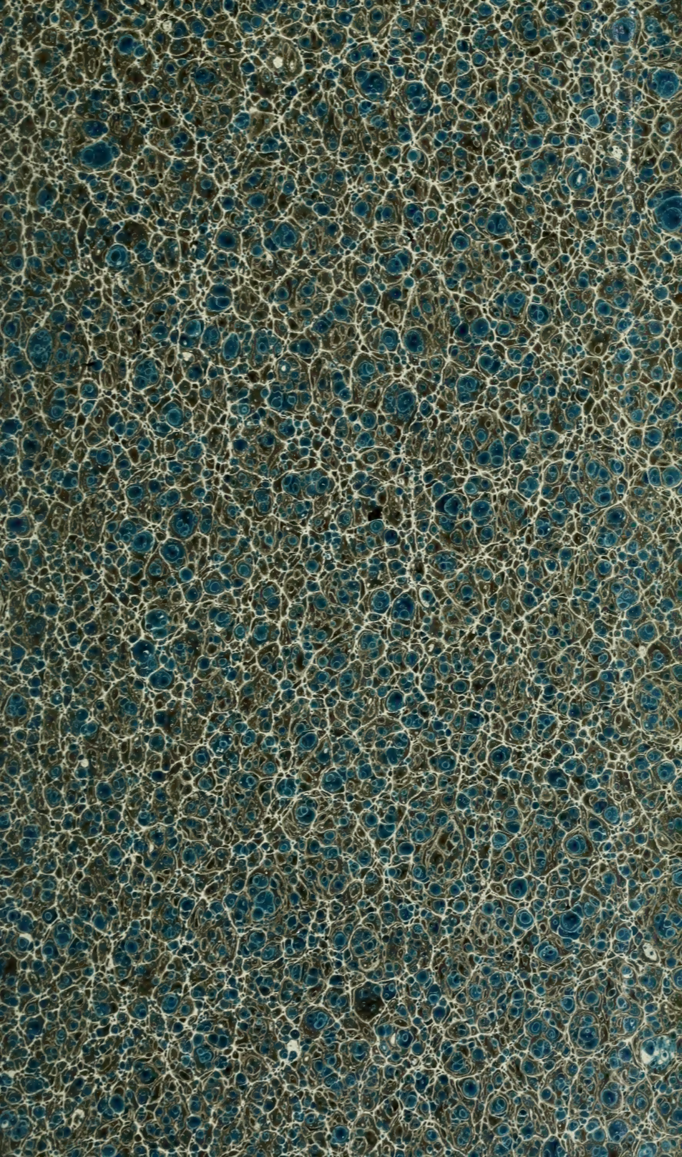






HISTOIRE

DE LA

GAULE MÉRIDIONALE

SOUS LA DOMINATION

DES CONQUÉRANTS GERMAINS.

HISTOIRE

DE LA

GAULE MÉRIDIONALE

SOUS LA DOMINATION

DES CONQUÉRANTS GERMAINS.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
rue de Verneuil, 4.

HISTOIRE

DE LA

GAULE MÉRIDIONALE

SOUS LA DOMINATION

DES CONQUÉRANTS GERMAINS,

PAR M. FAURIEL,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS.

TOME DEUXIÈME.

PARIS

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, N° 33.

1836

HISTOIRE

DE LA

GAULE MÉRIDIONALE

SOUS LA DOMINATION

DES CONQUÉRANTS GERMAINS.

XII.

APERÇU DE LA CONDITION DES TRIBUS FRANKES DE LA GAULE AVANT LE RÈGNE DE CLOVIS.

A la mort de Childeric, vers 481, le nombre des tribus frankes s'était accru dans le Nord de la Gaule. Outre celles des Franks mérovingiens et saliens, les seules dont j'aie pu jusqu'ici suivre un peu l'histoire, il en était survenu plusieurs autres, et j'ai indiqué par conjecture à la suite de quels événements ces tribus nouvellement venues avaient passé en Gaule, comme un puissant renfort destiné à grossir un jour celles qui les y avaient devancées. On se souviendra que j'en ai signalé som-

mairement quatre, d'après Grégoire de Tours, qui en marque les stations et en nomme les chefs[1]. Il y en avait, aux environs de Calais, une gouvernée par Kararic; une autre à Cambrai, aux ordres de Regnakaire, et une troisième à Cologne, ayant un chef du nom de Sigibert. La quatrième, sous le commandement de Rignomer, avait pénétré plus avant dans la Gaule et s'était établie près du Mans, sur les confins de la Bretagne armoricaine. Grégoire n'a nommé que ces quatre tribus; mais il s'exprime de manière à faire voir qu'il en connaissait d'autres, qu'il ne tenait qu'à lui de désigner tout aussi positivement que les précédentes s'il l'eût jugé à propos, et qui, de même que celles-ci, avaient dû arriver en Gaule peu de temps avant ou après l'avénement de Clovis[2].

Bien qu'isolées et indépendantes les unes des autres, ces diverses peuplades devaient néanmoins avoir accidentellement quelques relations entre elles, ne fût-ce qu'à raison de la parenté qui, comme je l'ai observé ailleurs, unissait leurs chefs respectifs entre eux, et eux tous au chef des Franks mérovingiens. Quant à la force numérique de ces peuplades, on n'en peut rien dire de positif. Aucune, je pense, n'était arrivée très nombreuse; mais toutes avaient eu la chance de se recruter d'individus isolés, ou de petites bandes de Germains, que l'on se

(1) Gregor. Turon. Histor. II. 40. 41. 42.

(2) Interfectisque et aliis multis regibus, vel parentibus suis primis. Loc. cit. 40.

figure presque nécessairement accourant de jour en jour d'Outre-Rhin au partage des conquêtes déjà faites ou à faire sur la terre romaine.

Ainsi donc la masse totale de la population franke dès lors établie en-deçà du Rhin devait être déjà considérable et former la portion, sinon la plus nombreuse, du moins la plus énergique et la plus remuante de la nation entière. C'est d'ailleurs ici le cas de se rappeler ce que j'ai dit précédemment à propos de la Gaule belgique. J'ai fait voir que, dès les temps de la domination romaine, une partie considérable de la population de cette contrée était de race germanique, composée de différents groupes venus d'Outre-Rhin à diverses époques et de diverses manières. Il n'y a, je pense, rien que de très vraisemblable à supposer que ces groupes de Germains transplantés en Belgique y avaient pour la plupart gardé quelques traits de leurs mœurs primitives, et surtout l'idiome national, à raison de quoi ils avaient dû être d'autant plus aptes à s'assimiler aux tribus frankes survenues depuis en conquérantes, et à paraître ne former avec elles qu'une seule et même masse de population germanique.

De toutes les tribus dont il s'agit, il n'y en avait peut-être pas une seule qui se regardât comme fixée sur la portion du sol romain qu'elle occupait, qui ne fût plus ou moins disposée à descendre plus bas vers le Midi, en quête de meilleures terres et de nouveau butin. Quelques-unes cependant, comme celles des Franks saliens et mérovingiens, étaient

stationnées en Belgique depuis assez long-temps pour y avoir contracté des habitudes de vie civile et pour y attendre sans impatience que la fortune vînt leur donner le signal de nouvelles migrations.

Dans l'attente des événements, ces diverses tribus avaient dû s'organiser comme autant de petits États conquérants, indépendants et isolés, exerçant chacun à sa manière son droit ou son pouvoir; mais il n'y a pas lieu à supposer beaucoup de variété ni dans leur organisation ni dans leur conduite. Nul doute que chacune n'eût subjugué les anciennes populations gallo-romaines des districts envahis, ne leur eût enlevé partout une portion considérable de leurs terres, ou ne les en eût même çà et là totalement expulsées.

Sorties les dernières de la terre natale avec laquelle elles avaient probablement toujours conservé des relations, les tribus frankes, jusqu'ici éparses dans le Nord de la Gaule, y avaient beaucoup mieux conservé les mœurs et les institutions de la Germanie que les Visigoths et les Burgondes n'avaient pu le faire dans le Midi. Mais ceci est un point essentiel sur lequel des assertions vagues et générales ne suffiraient pas, et auquel il est indispensable que je m'arrête un peu. J'ai cherché tout à l'heure, dans les lois respectives des Burgondes et des Visigoths, l'expression la plus fidèle que l'on puisse avoir aujourd'hui de l'esprit, des idées et des mœurs de ces deux peuples à la fin du cin-

quième siècle ; la même recherche me reste à faire pour les Franks, et je la ferai de même dans la plus ancienne loi connue de ces derniers, c'est-à-dire dans la loi salique, de l'histoire de laquelle je dois avant tout dire quelques mots.

Ce qu'il y a de mieux constaté relativement à la loi salique, c'est que nous ne l'avons pas telle qu'elle fut d'abord publiée, mais avec une infinité de modifications et d'altérations, de suppressions et d'additions de tout genre, qu'elle a subies successivement sous presque tous les rois mérovingiens, et enfin sous Charlemagne, en 798.

La plupart des anciens exemplaires manuscrits de cette loi la donnent précédée d'une espèce de préface ou de prologue, d'un ton très poétique et qui a toutes les apparences d'y avoir été ajouté sous quelqu'un des petits-fils de Clovis. Un peu plus tard, sous le règne de Dagobert, la loi salique ayant été de nouveau révisée et modifiée, les réviseurs conservèrent le prologue des éditions précédentes, et y joignirent, par forme de supplément, une préface nouvelle qui en resta distincte.

Ces deux préfaces paraissent renfermer tout ce que les Franks des époques où elles furent composées savaient de l'origine et de l'histoire ancienne de leur loi, et ce sont encore aujourd'hui les seuls documents où nous puissions apprendre quelque chose de positif ou de vraisemblable à ce sujet. Ces documents ont donné lieu à beaucoup de commentaires, et ces commentaires à beaucoup de

conjectures; voici ce que j'ai cru y voir de plus probable et de plus important pour mon objet.

La loi salique doit avoir été rédigée, à une époque impossible à préciser (probablement vers les commencements du cinquième siècle), pour l'une des tribus frankes encore alors païennes et stationnées au-delà du Rhin, très vraisemblablement pour celle des Saliens. Cette tribu, ayant été, comme je l'ai dit en son lieu, transplantée en Belgique, dans la Toxandrie, y porta cette loi faite pour elle ou adoptée par elle, et continua à l'observer, sauf les modifications qu'elle put être obligée d'y faire par suite de ses relations et de son voisinage avec les Romains.

Un peu plus tard, les Franks de Clodion et de Mérovée, ayant conquis le pays de Tongres et s'y étant établis, se trouvèrent de la sorte en contact avec les Saliens; ils connurent leur loi et l'adoptèrent, en lui conservant le nom qui marquait son origine.

Mais, vraies ou fausses, ces conjectures sont assez indifférentes pour mon objet; ce qu'il m'importe de noter et ce qui est certain relativement à la loi salique, c'est que, si changée qu'elle pût être dans le cours de quatre siècles, elle resta dans sa totalité une loi originale, une vraie loi barbare, une pure loi germanique, ayant longuement coexisté avec la loi romaine et à côté d'elle sans rien lui emprunter; c'est qu'à travers toutes les altérations successives qu'elle a subies, cette même loi est encore

sur divers points ce qu'elle fut dans sa forme première, telle qu'elle fut rédigée par ses auteurs. Ce sont ces dispositions, ces traits de la loi salique primitive, que je vais essayer de démêler à travers ceux de la loi salique modifiée, pour en tirer de quoi tracer une esquisse de la condition des Franks aux temps que j'ai en vue, c'est-à-dire avant leur établissement sur les bords de la Seine. Je m'aiderai au besoin, et quand cela sera possible, de documents et de témoignages historiques, soit pour éclaircir les notions fournies par le texte même de la loi, soit pour y suppléer. On trouve, entre les dispositions primitives de cette loi et les institutions germaniques décrites par Tacite, des rapports aussi frappants que certains; j'essaierai d'en faire ressortir quelques-uns de cette ébauche.

Et d'abord, quant aux éléments de la tribu franke, on s'assure aisément qu'ils étaient à peu près les mêmes que ceux dont nous avons vu qu'était composée l'ancienne tribu germanique. C'étaient :

1° Une famille noble privilégiée dans laquelle était ordinairement choisi le roi;

2° Des nobles;

3° Des hommes libres;

4° Des affranchis;

5° Des esclaves de divers ordres.

Il est très peu question du roi dans la loi salique, et il n'en est question qu'à propos de ses attributions judiciaires. Ce roi était électif, mais générale-

ment élu dans une seule et même famille, à qui ce privilége donnait un rang à part, une vraie prééminence dans la tribu. Rien d'ailleurs ne prouve que le pouvoir de ce chef fût beaucoup plus étendu et mieux assuré dans la tribu franke que nous ne l'avons vu dans l'ancienne tribu germanique. C'est de quoi l'histoire nous fournira assez d'indices.

Quant aux nobles, la loi salique ne les nomme nulle part expressément comme formant dans la peuplade une classe, une caste particulière; mais on ne laisse pas toutefois de reconnaître aisément, parmi les personnes dont elle s'occupe, des individus appartenant à un ordre particulier qui ne peut être clairement désigné que par le nom de noblesse. Les personnages dont il s'agit sont ceux auxquels la loi donne le titre d'*antrustions*, titre germanique qu'elle paraphrase de diverses manières équivalentes à ces expressions : *ceux qui sont dans la foi*, *dans l'alliance du chef*, *de sa société intime* (in truste, ex truste domini)[1].

On peut, pour bien saisir le sens légal de cette expression, s'aider d'une formule de Marculfe où il est assez clairement développé. On y voit que les antrustions royaux étaient des guerriers d'élite qui entraient volontairement au service particulier du roi, lui juraient fidélité, et devenaient par-là ses *fidèles*, ses *convives*, ou, comme il fut dit plus tard,

(1) Toutes ces expressions se trouvent dans divers titres de la loi salique.

ses *vassaux*[1]. Ils formaient de la sorte au roi une force propre, à l'aide de laquelle celui-ci se maintenait en dignité et en sûreté, et qu'il employait au besoin dans l'intérêt général de la tribu. Le terme de convives du roi, employé quelquefois pour qualifier ces antrustions, ces fidèles, indique suffisamment la nature de leurs relations avec ce chef. Leurs obligations envers lui étaient des obligations immédiates, personnelles, à raison desquelles ils recevaient de lui une solde dont une large hospitalité formait la base. La loi salique représente ces antrustions comme des personnages privilégiés à raison de leur dignité; elle les met à la tête de la société franke. Non-seulement ils appartiennent à l'ordre des nobles; ils en sont les plus distingués.

Le mot de leudes (*leutes*) ne se rencontre pas dans la loi salique; mais il figure dans l'histoire dès une époque qui ne permet guère de douter qu'il ne fût déjà en usage chez les tribus frankes de la Gaule antérieurement à Clovis. Il avait à peu près la même valeur que celui d'antrustions et désignait de même des hommes de guerre qui, moyennant une solde, un salaire, s'étaient dévoués au service d'un chef et lui avaient juré fidélité.

Ces leudes, ces antrustions de la tribu franke ne représentent pas seulement d'une manière vague et générale la noblesse germanique; ils rappellent ces nobles, ces princes à cortége qui

(1) Marculf. Formul. XVIII.

jouaient dans leur ordre un rôle si caractéristique, et que nous connaissons par Tacite. Nous venons d'abord de voir que le roi de la tribu franke avait, comme celui de l'ancienne tribu germanique, un cortége de guerriers, d'antrustions. Mais ce n'est pas tout; quelques-uns au moins de ces antrustions, de ces fidèles royaux, avaient leurs propres antrustions, leurs propres fidèles, qui leur avaient aussi juré fidélité, qui étaient pour eux ce qu'ils étaient eux-mêmes pour le roi. La formule de Marculfe, que j'ai citée tout à l'heure, suppose le cas d'un antrustion jurant fidélité au roi avec toute son arimannie[1], c'est-à-dire avec tous les nobles guerriers devenus ses propres fidèles, formant son cortége particulier.

Nul doute que la condition de conquérants et la transplantation en pays étranger n'eussent modifié chez les Franks l'espèce de contrat par lequel un roi se trouvait lié avec les hommes composant son cortége, avec ses antrustions ou ses leudes; mais c'est un point qui sera mieux éclairci par la suite. Tout ce que je puis affirmer ici à cet égard, c'est que les relations qui résultaient de ce contrat étaient des relations vagues et mobiles, qui laissaient beaucoup de jeu aux ambitions, aux vanités, aux jalousies réciproques.

(1) Illo... veniens ibi in palatio nostro, unà cum arimannià sua, in manu nostra trustem et fidelitatem nobis visus est conjurasse... jubemus ut ille in numero antrustionum computetur. Marculf. loc. cit.

Si la tribu franke ou salique présente de grands rapports avec l'ancienne tribu germanique quant à la composition, quant aux diverses classes qui en étaient les éléments, la ressemblance n'est pas moindre quant à l'organisation et au gouvernement. Les affaires importantes des Franks se traitaient dans une assemblée générale présidée par le roi, et désignée par la dénomination germanique de *mall* (mallum, mallum publicum[1]). C'était là que l'on délibérait de la paix, de la guerre, des intérêts généraux de la tribu, de certaines affaires judiciaires principales. Il paraît certain que là, comme dans l'assemblée de l'ancienne tribu, tout se décidait par le vote des hommes libres. Rien n'autorise à supposer que la volonté du roi eût une grande influence sur les résolutions du mall.

Dans la loi salique prise telle qu'elle est restée à la suite de tous les changements qu'elle a subis, on découvre, bien qu'avec une certaine difficulté, des traces de deux juridictions distinctes, subordonnées à celle du mallum général. L'une est celle du grafionat ou comté, l'autre celle de la centaine, que l'on pourrait aussi nommer celle du canton, de la bourgade. La première était entre les mains d'un magistrat nommé graf, grafion, gravion, comte (comes); la seconde était exercée par le tunghin ou centenier (centenarius), qui est la traduction exacte du mot tunghin. Le graf ou le comte,

(1) Lex Salica, *passim*.

de même que le tunghin ou le centenier, étaient assistés dans l'exercice de leurs attributions respectives par un nombre déterminé d'assesseurs qui prennent d'ordinaire le nom de rathinburgs, équivalant à celui de conseillers[1]. Suivant M. de Savigny, ces rathinburgs formaient une classe particulière d'hommes libres, et c'était à raison de leur rang, de leur condition dans la tribu, qu'ils assistaient les magistrats dans l'exercice de leurs fonctions. Suivant d'autres, c'était en vertu d'une délégation spéciale, d'une élection.

C'est une question dans la solution de laquelle je n'entrerai point ici, ou, pour mieux dire, c'est une question déjà résolue par ce que j'ai dit ailleurs des juridictions secondaires de la tribu germanique, juridictions transportées sous d'autres noms, mais avec les mêmes formes, dans la tribu salique ou franke.

Un point sur lequel la loi salique diffère singulièrement et différa probablement dès l'origine de ce que nous savons par Tacite des anciens usages germaniques, c'est en ce qui concerne la punition des délits. Chez les anciens Germains, certains délits, réputés les plus graves, emportaient la peine capitale, et les autres n'étaient punis que par des amendes en têtes de bétail. Dans la tribu franke, sous l'empire de la loi salique, tous les délits sans distinction, depuis l'offense la plus légère jusqu'au

1 Lex Salica, *pas.*

meurtre, sont punis, ou, pour mieux dire, compensés par des amendes pécuniaires graduées depuis trois jusqu'à six cents sous d'or (solidi).

Ce changement a quelque chose d'assez frappant et la réflexion s'y arrête d'elle-même. La loi salique est-elle, sur ce point particulier, moins civile, plus barbare que ne l'était l'ancien usage? C'est l'idée qui se présente d'abord; mais cette idée pourrait n'être pas exacte. On pourrait, en l'adoptant, se méprendre sur la pensée et le motif de la loi barbare. Pauvres et avides comme ils l'étaient, comme le sont tous les Barbares dans les premiers temps où ils ont découvert les usages de l'or dans une civilisation avancée, les Germains regardaient peut-être comme le mode de punition le plus rigoureux celui qui tendait à les dépouiller de cet or si énergiquement convoité par eux, jusque là l'un des plus puissants mobiles de leurs migrations et de leurs exploits. Accoutumés à braver la mort, ils la craignaient sans doute assez peu et pouvaient souvent y échapper par la fuite. Il n'en était pas de même, à ce qu'il semble, d'une compensation pécuniaire dont la famille entière du délinquant était solidaire. Tels purent être, chez les Franks, les motifs de la substitution des compensations pécuniaires aux peines afflictives, et ces motifs annonceraient plutôt un progrès qu'un pas rétrograde dans l'intelligence et les habitudes de la vie civile.

On ne s'attend pas sans doute à ce que j'entre ici dans les détails de ce système pénal des Franks; il suffira d'en rapporter quelques traits, ceux qui en caractérisent le mieux l'esprit général.

Le taux de la compensation variait; il était gradué à raison de diverses circonstances : 1° à raison de la nation du personnage lésé; 2° de son grade et de son rang dans sa nation; 3° du moment et du lieu où avait été commis le délit; 4° enfin à raison de certaines considérations sur le plus ou moins de tort qui résultait, pour la tribu, de la même violence, selon le sexe du personnage qui l'avait subie.

L'inégalité de compensation résultant de la diversité de nation est assez caractéristique dans la loi salique, en ce qu'elle donne la mesure de l'orgueil national des Franks. La tête d'un simple Frank, homme libre, était évaluée à deux cents sous d'or, qui étaient censés le maximum de la valeur légale d'une tête humaine. C'était juste le double du prix mis par la même loi à la vie du Romain libre. Le meurtre d'un Germain qui n'était point de race franke était compensé un quart de plus que celui d'un Romain, et un quart de moins que celui d'un Frank. Un Romain pouvait devenir politiquement l'égal de quelque Frank que ce fût, il pouvait devenir antrustion du roi; mais la compensation du meurtre de l'antrustion de race franke était de six cents sous d'or, celle de l'an-

trustion romain moindre de moitié, toujours d'après le principe invariable qu'à rang égal un Frank valait le double d'un Romain.

Cette compensation de six cents sous d'or pour le meurtre d'un antrustion était la plus haute de toutes pour un homme. La plus basse, celle de l'esclave de la moindre valeur, était de quinze sous d'or[1].

Dans la loi d'un peuple comme les Franks, peuple guerrier de profession, la valeur d'un homme n'était pas une valeur invariable. Tout homme était censé valoir plus en guerre qu'en paix, et sa perte plus grande pour la tribu dans le premier cas que dans le second. Aussi la compensation de l'individu assassiné à la guerre était-elle triple de la compensation de l'état de paix[2].

Le principe des compensations pour le meurtre des femmes mérite quelque attention; ces compensations variaient de deux cents sous d'or à sept cents. Cette dernière, le maximum de toutes sans exception, était celle fixée pour le meurtre d'une femme actuellement enceinte[3]. La femme ayant déjà été enceinte et en position de le redevenir était compensée six cents sous d'or[4]. Pour la petite fille non nubile et la femme ayant passé l'âge de concevoir, la compensation était la même, de deux

(1) Lex Salica. tit. XXXVII.
(2) Lex Salica. tit. LXVI.
(3) Lex Sal. tit. XXVI. l. 4.
(4) *Ibid.* l. 7.

cents sous d'or[1]. C'était, comme on voit, à raison de son plus ou moins d'aptitude à avoir des enfants et de ses chances plus ou moins prochaines d'en avoir, que la femme franke avait été estimée par la loi salique.

Puisque je viens de toucher à ce qui concerne la condition des femmes frankes, je poursuivrai le sujet encore un moment.

Le rapt et le viol figurent dans la loi salique comme des délits fort communs et qui entraînaient de fortes compensations. Il en coûtait deux cents sous d'or pour avoir enlevé une femme à son mari, autant pour avoir arrêté en chemin et violé une fiancée que l'on conduisait à son époux[2]. C'était précisément ce qu'il en eût coûté pour l'avoir tuée, elle ou son fiancé. Quant aux offenses moindres qu'une femme pouvait avoir à redouter de la part d'un homme, le tarif en est assez curieux; en voici un échantillon :

Pour une main ou un doigt serrés, XV sous d'or,
Pour un bras, au-dessous du coude, XXX,
Pour un bras, au-dessus du coude, XXXV,
Pour la mamelle, XLV.

Toutes ces dispositions semblent prouver plutôt le besoin qu'avaient les femmes d'être protégées contre la pétulance des Franks que la disposition

(1) Lex. Sal. tit. XXVI. l. 6 et 8.

(2) Lex Salica. tit. XIV. l. 8, 10.

(3) Lex Sal. tit. XXII. l. 1, 2, 3, 4.

de ceux-ci à les traiter avec respect et timidité, à leur rendre une espèce de culte.

J'ai eu l'occasion d'observer ailleurs que, dans l'ancien usage germanique, la femme était considérée comme la propriété du mari; or il y a dans la loi salique un titre des plus curieux, intitulé *Reippus*, qui constate qu'il y avait encore quelque reste de cet usage dans la tribu franke[1]. Quand un homme mourait, laissant une veuve qu'un autre homme voulait prendre en mariage, cet homme était tenu de l'acheter de l'héritier du défunt, au pouvoir duquel elle avait passé comme partie de l'héritage. L'acheteur offrait pour elle à cet héritier trois sous et un denier, que celui-ci acceptait d'ordinaire, mais qu'il avait, à ce qu'il semble, le droit de refuser. L'achat n'était sans doute que fictif, qu'une pure cérémonie; mais cette fiction, cette cérémonie n'en méritent pas moins d'être notées comme tradition expresse d'un temps où la servitude des femmes avait dû être réelle, et comme un reste frappant de cette servitude au cinquième siècle.

Un point important d'ordre civil sur lequel la loi salique peut passer pour la continuation pure et simple de l'antique usage germanique, c'est ce qui concerne les héritages et les testaments. Toute la propriété allodiale d'un chef de famille défunt passait de droit et par égales portions à ses enfants,

(1) Lex Sal. tit. XLVI.

ou, à défaut d'enfants, à ses collatéraux de tout sexe[1]. La loi qualifie expressément d'aleu (alodis) cette portion de la propriété paternelle à laquelle les filles avaient le même droit que les fils. Ce terme d'aleu signifiait, à ce qu'il paraît, généralement toute sorte de propriété, y compris celle des terres, à l'exception d'une espèce particulière de terre désignée par le titre de terre salique (terra salica). Les femmes sont formellement exclues de l'héritage de cette terre; elle ne pouvait échoir qu'à des hommes[2].

Maintenant, qu'était-ce que cette terre salique, et quel est l'esprit de la loi qui en interdisait la possession aux femmes? Ce sont là des questions qu'il est impossible de ne pas faire et auxquelles personne que je sache n'a pu répondre d'une manière satisfaisante. Dans l'article de la loi ripuaire qui correspond à celui de la loi salique dont il s'agit ici, le terme salique est traduit par celui d'*aviatica*. La terre salique, d'après cela, serait simplement la terre des aïeux, la terre paternelle; mais ces désignations paraissent également applicables à la terre allodiale, et dès lors elles n'éclaircissent plus rien. Si j'osais hasarder là-dessus une conjecture un peu plus significative, je dirais que, par

(1) Lex Salica. tit. LXII.

(2) De terra vero Salica nulla portio hereditatis mulieri veniat, sed ad virilem sexum tota terræ hereditas perveniat. Lex Salica. tit. LXII. l. 6.

terre salique, il faut entendre celle donnée ou engagée à condition de service ou de vasselage, et tenant dès lors de la nature du bénéfice des époques suivantes. Il est en effet question dans la loi salique de terres recommandées (terra commendata)[1], c'est-à-dire cédées temporairement à des conditions qui ne sont malheureusement point spécifiées, mais que l'on peut vraisemblablement supposer des conditions de vasselage. Ces indices sont, j'en conviens, des plus vagues; mais, même abstraction faite de tout indice à ce sujet, il est presque impossible de ne pas supposer chez les Franks de la Gaule, antérieurement à Clovis, un usage que nous avons observé dans l'ancienne tribu germanique et que nous trouverons encore chez les Franks maîtres de la Gaule entière, l'usage d'acquitter des services quelconques par des concessions de terre dont les femmes se trouvaient naturellement exclues.

Déjà au temps de Tacite les Germains étaient des peuples agriculteurs, vivant principalement des produits de leurs terres; il n'est donc pas étonnant de trouver dans la loi salique les rudiments d'un code de police rurale. Pris dans son ensemble, ce code suppose, comme au temps de Tacite, la terre cultivée et les troupeaux gardés par des esclaves; mais la propriété, la possession individuelle de la terre y est plus fixe, plus réelle que l'on ne

(1) Lex Salica. tit. LXXII.

peut, d'après Tacite, se la figurer chez les anciens Germains.

Le mot de *villa* est employé en plus d'un lieu, dans le texte de la loi salique. Il y a des cas où il ne peut signifier autre chose qu'une ferme, qu'une propriété rurale, avec des habitations pour les cultivateurs. Dans d'autres cas, il paraît vouloir dire bourgade, village. Je n'ai pas rencontré un seul passage où l'on puisse avec certitude lui attribuer le sens de ville. Je ne trouve, en général, dans toute la loi salique, pas un seul trait où il soit expressément question ni de ville, ni d'un Frank séjournant dans une ville. Cette omission me semble caractéristique; elle confirme ce qui est d'ailleurs connu du peu de goût des Germains pour le séjour des villes, et de l'habitude où ils étaient de s'établir de préférence dans les campagnes, sur leurs propriétés. C'est là que la loi salique les suppose constamment, quand ils ne sont pas à la guerre.

Ce n'est point à dire qu'aux époques dont il s'agit le Frank libre fût devenu agriculteur, ni qu'il eût appris à labourer de ses propres mains les champs qu'il avait conquis ou reçus en partage. Avec ces champs il avait obtenu le nombre de colons nécessaire pour les cultiver pour lui; et au besoin les esclaves ne lui manquaient pas pour suppléer aux colons. Le Frank était resté, dans ses premiers établissements en Gaule, ce qu'avait été le Germain en Germanie, essentiellement homme de guerre, ne sachant rien de plus ni rien de mieux

que combattre, et réduit à traîner ses jours de paix sous le poids d'une oisiveté fatigante, sans autres émotions que celles qu'il pouvait trouver dans la joie tumultueuse et dans l'ivresse des festins. Nous savons par Tacite qu'anciennement ces festins finissaient souvent par des querelles sanglantes; il en était encore de même chez les Franks. On est autorisé à le conclure d'un titre de la loi salique qui prescrit en détail la manière dont seront compensés les meurtres commis dans un festin[1].

Tacite, essayant de caractériser le courage et le point d'honneur du guerrier germain, dit que fuir dans un combat n'était point réputé une honte pour lui, pourvu qu'il revînt à la charge, et que l'opprobre des opprobres était d'abandonner son bouclier. La loi salique atteste qu'en tout cela le Frank du cinquième siècle différait peu du guerrier germain. C'était une injure atroce de l'appeler renard (wolpil) ou lièvre, de lui reprocher d'avoir jeté son bouclier[2]. La même loi, qui fixe une compensation pour ces injures, offre quelque indice de l'usage persistant des flèches empoisonnées, arme des temps les plus barbares[3].

Un autre article plus barbare encore de la loi salique respectait, dans le guerrier frank, le droit

(1) Lex Salica. tit. XLV.

(2) Lex Sal. XXXIII. 4, 6.

(3) Si quis alterum... cum sagitta toxicata percutere voluerit. XIX. l. 1.

qu'il avait de ficher et d'exposer au sommet d'un pieu la tête de l'ennemi tué par lui[1]. Nul ne pouvait, sous peine d'une compensation de quinze sols d'or, égale à celle exigée pour le meurtre d'un esclave, enlever cette tête sans la permission de celui qui l'avait ainsi exposée, ou sans celle du magistrat du lieu.

Au nombre des dispositions les plus anciennes et les plus remarquables de la loi salique, je crois devoir en comprendre quelques-unes qui sont une expression symbolique et naïvement pittoresque de la pensée et de l'intention du législateur sur des points importants de l'ordre civil. En voici une fort singulière, qui tendait à assurer la punition du meurtre dans le cas où, le meurtrier étant trop pauvre pour payer la compensation exigée, il s'agissait d'obliger ses parents à la payer pour lui.

Dans ce cas, le coupable devait se rendre à son habitation, accompagné de tous ses parents tant du côté paternel que du côté maternel, et sans doute aussi de magistrats ou de témoins. Entré dans sa maison, il y ramassait, dans chacun des quatre coins, un peu de terre ou de poussière qu'il gardait dans le poing droit. Cela fait, il venait sur le seuil de sa porte, et, prenant dans sa main gauche une partie de la terre qu'il tenait dans la droite, il la jetait par-dessus l'épaule des trois plus proches de ses parents; après quoi, s'aidant d'un bâton, il montait

(1) LXIX. I. 3.

en chemise et sans chaussure sur la haie ou sur la clôture quelconque qui entourait sa maison. Cela fait, tout était fait. Les trois parents par-dessus l'épaule desquels il avait jeté sa poignée de terre étaient tenus de payer, soit individuellement, soit collectivement, la compensation due par lui. Ceux-ci n'avaient-ils pas de quoi la payer? le coupable était condamné à la peine capitale[1].

Ceux à qui cette obligation de payer pour le délit de leurs proches pouvait paraître onéreuse ou injuste avaient un moyen de s'en affranchir; une loi le leur avait ménagé, et cette loi n'était, comme la précédente, que la traduction en langue usuelle d'un antique usage tout symbolique, d'une cérémonie pittoresque, selon toute apparence observée bien long-temps avant d'être écrite.

Le Frank qui voulait rompre avec ses parents, leur devenir légalement étranger, se rendait pour cela, par-devant le tunghin, ou centenier. Là, il prenait quatre bâtons d'aune ou de peuplier, qu'il brisait sur sa tête et dont il jetait les morceaux à terre, déclarant qu'il entendait par-là se retirer de toute communauté d'intérêt et d'affaire avec tels et tels parents qu'il nommait. Cela fait, il avait perdu toute espèce de droit à l'héritage de ces mêmes parents, mais il était dispensé aussi de concourir à l'acquittement des compensations auxquelles ils pouvaient être condamnés[2].

(1) Tit. LXI. de *Chrenechruda*.

(2) Tit. LXIII l. 1.

Enfin, au nombre des usages germaniques primitifs consacrés par la loi salique il faut comprendre la cérémonie par laquelle un homme en désignait un autre pour héritier ou pour donataire de la totalité ou d'une partie quelconque de son bien. Cette cérémonie se bornait, de la part du donateur, à jeter dans le sein du donataire ou à lui mettre entre les mains une branche de verdure, un jonc, un brin d'herbe ou tout autre chose pareille, en nommant et spécifiant la chose donnée[1].

J'aurai par la suite mainte occasion de revenir sur les mœurs et les institutions primitives des Franks; mais je crois dès à présent en avoir dit assez pour constater l'unique chose que j'eusse besoin de constater ici sur eux. Je crois avoir montré qu'à l'époque où ils commencèrent à être régis par la loi salique, c'est-à-dire un peu avant Clovis, les Franks étaient encore, dans toute la force et toute la propriété historique du terme, un peuple germanique; je veux dire qu'il n'y avait encore, dans ce qui est connu de leur condition sociale et politique, rien qui se présente comme le résultat obligé d'une influence étrangère, romaine ou autre, rien qui ne se déduise facilement des anciens usages germaniques, qui ne s'annonce clairement pour en être un simple développement, une pure modification.

Maintenant, y avait-il dans cette condition des

[1] Tit. XLVIII. De affatomio

Franks, comparée à celle des Germains de Tacite, un perfectionnement quelconque, un progrès dans le sentiment et la pratique de la vie politique et civile? A s'en tenir à des vraisemblances un peu vagues et fondées sur des raisonnements plutôt que sur des faits, on pourrait, on devrait même croire à ce progrès. La loi salique sous laquelle ils vivaient (peu importe ici qu'ils l'eussent faite ou adoptée) semblait être, à tout prendre, plutôt un perfectionnement qu'une altération des anciens usages, des institutions traditionnelles de la Germanie; et ce perfectionnement, s'il était réel, en impliquerait naturellement plus d'un autre. Mais pour conclure quelque chose de la loi salique relativement à la culture générale des Franks, c'est moins au texte, à la substance de cette loi qu'il faudrait avoir égard, qu'à la manière dont elle était entendue et pratiquée. Or, c'est là sur quoi l'on ne sait rien de positif et sur quoi l'on est embarrassé à former des conjectures.

Le fait est qu'en rapprochant et en combinant toutes les données d'après lesquelles on arrive à se faire quelque idée des Franks, à l'époque dont il s'agit et long-temps après, on ne peut se les figurer que comme un peuple de mœurs très rudes et très grossières, comme un peuple encore franchement et décidément barbare, ne connaissant encore d'autre force que la force matérielle et ne pouvant en mettre d'autre à rien de ce qu'il entreprenait. Jeté brusquement par la conquête au milieu d'une

civilisation corrompue, amollie et désorganisée, un tel peuple ne devait y chercher que les moyens de satisfaire ou d'exalter les passions naturelles du Barbare, l'avidité, la cruauté, le besoin effréné de jouissances matérielles. Mais je ne veux point anticiper sur les événements, et je reprends, par le tableau du règne de Clovis, des récits trop longtemps interrompus.

XIII.

CLOVIS. — TABLEAU DE SES GUERRES ET DE SES CONQUÊTES. — LE SUD-EST DE LA GAULE RÉUNI DE NOUVEAU A L'ITALIE. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Je reprends à l'année 483 le récit des événements depuis lors suspendu. C'est là que j'ai laissé Syagrius, gouvernant encore, on ne sait comment ni avec quel degré de force, les débris de la Gaule romaine; le vieux Gondebaud dominant à Lyon sous les titres disparates de patrice romain et de roi des Burgondes; Alaric, le fils et le successeur déjà amolli d'Euric, régnant à Toulouse sur les puissants Visigoths; Clovis à Tournai déjà reconnu roi des Franks mérovingiens, mais n'ayant encore eu ni donné aucun présage de sa destinée; et enfin les Bretons indépendants qui, restés ou redevenus plus qu'à demi barbares, ravageaient et pillaient sans relâche les terres de leurs voisins gallo-romains.

Chacun de ces divers peuples aspirant à s'étendre aux dépens de Syagrius, et chacun d'eux ayant plus ou moins de chances d'y réussir, il était facile de prévoir que toute cette portion centrale de la

Gaule se disant encore romaine allait comme les autres passer sous la domination des Barbares. Desquels? C'était là toute l'incertitude.

Nous savons que, des trois peuples germains dès lors établis dans les limites de la Gaule romaine, deux, les Visigoths et les Burgondes, étaient chrétiens, mais ariens, et le troisième, les Franks, encore plongé dans toute la barbarie du paganisme germanique. Nous avons vu que l'arianisme des Burgondes n'était ni offensif ni redoutable pour le catholicisme, mais qu'il n'en était pas de même de celui des Visigoths. On se rappellera le projet hautement déclaré par Euric de faire régner sa secte partout où il régnait lui-même. Alaric n'avait, il est vrai, adopté sur ce point ni les sentiments ni les plans d'Euric; loin d'inquiéter les évêques catholiques de ses États, il semb a dès le début de son règne avoir pris à tâche de leur faire oublier les terreurs et les soucis que son père leur avait causés. Mais un roi plus fanatique ou plus religieux qu'Alaric pouvait lui succéder, et l'arianisme restait pour le clergé gallo-romain un sujet perpétuel de terreur et de souci. Cette hérésie, étant celle des Barbares de la Gaule les plus puissants, les plus éclairés et les plus policés, semblait par cela seul destinée à gagner de jour en jour du terrain sur le catholicisme jusqu'au jour où elle finirait par le détrôner. Il n'en fallait pas tant pour rendre la domination des Visigoths odieuse au clergé catholique ; celle même des Burgondes lui était suspecte.

Les Franks restés païens lui faisaient moins d'ombrage ; il pouvait se flatter de les convertir, et au pis aller, leur grossier paganisme ne pouvait être contagieux pour les Gallo-Romains. S'il était facile à ceux-ci de tomber dans une hérésie spécieuse qui avait été plus d'une fois sur le point de devenir la croyance de l'Empire et puissante encore, il leur était impossible de rétrograder jusqu'à un paganisme dont le culte commandait ou admettait les sacrifices humains. Le clergé gallo-romain, je veux dire la portion active de ce clergé, fonda sur ces considérations un plan de conduite qui peut seul expliquer les succès des Franks, succès hors de toute proportion avec leurs moyens matériels. Au lieu de voir avec terreur les tribus de ce peuple s'agiter le long de la Meuse et de la Moselle, au-delà de l'Aisne et de la Somme, aux environs de Tournai, les plus entreprenants des évêques catholiques les considéraient plutôt avec une certaine satisfaction, fondant sur elles de vagues espérances pour l'avenir.

Déjà antérieurement à 481, Childéric régnant encore, il y avait eu parmi les Gallo-Romains de la frontière septentrionale des Burgondes (à Langres et aux environs) des intrigues et des mouvements qui avaient pour but d'attirer les Franks dans le pays et de leur en livrer la seigneurie. C'était l'évêque de Langres, Apruncule, qui s'était mis à la tête de ces intrigues[1]; elles avaient eté découvertes

(1) Intereà, cum jam terror Francorum resonaret in his partibus,

vertes et dénoncées à Gondebaud, qui avait aussitôt expédié l'ordre d'arrêter Aprunculc; mais, averti à temps, celui-ci s'était évadé et avait couru chercher un refuge au-delà de la Loire, chez les Arvernes qui plus tard le firent leur évêque.

Je ne sais s'il serait exact de dire que la tentative d'Apruncule fut manquée; cette tentative se réduisait à un appel aux Franks; or, il y a lieu de croire que cet appel ne fut pas tout-à-fait perdu. Il est permis de le compter pour quelque chose parmi les raisons qui un peu plus tard déterminèrent Clovis à s'avancer en conquérant dans l'intérieur de la Gaule.

Ce fut vers 486 que ce chef, à peine âgé de vingt-deux ans, s'associant à son parent Ragnakaire, roi des Franks de Cambrai, entreprit avec lui une expédition contre Syagrius et se dirigea sur Soissons, dont ce dernier avait fait le chef-lieu des pays sur lesquels il régnait encore [1]. On ignore la force des deux tribus frankes momentanément confédérées; mais, à l'évaluer par conjecture, on ne peut guère la supposer de plus de dix ou douze mille combattants. Syagrius s'avança contre elle avec les troupes dont il pouvait disposer, et la bataille se donna dans le voisinage de Soissons. Tout ce qu'en dit l'histoire, c'est que Syagrius fut battu, s'enfuit, et courut à Toulouse chercher un asile chez le roi des

et omnes eos amore desiderabili cuperent regnare, Sanct. Apruncutus, Lingonicæ civitatis episcopus, apud Burgundiones cœpit haberi suspectus. Gregor. Tur. Hist. II. 23.

(1) Gregor. Tur. II. 27.

Visigoths. Soissons fut pris, pillé et occupé par les vainqueurs [1].

Il fallut encore au moins deux campagnes à Clovis pour achever de conquérir ou d'occuper le reste du pays, de l'Aisne à la Loire [2]. S'il éprouva des résistances, comme il y a diverses raisons de le présumer, s'il fit ces deux campagnes seul ou avec les secours de quelque allié, quel intervalle il y eut entre les deux expéditions, ce sont des choses que l'histoire ne dit pas et qu'il faut se résoudre à ignorer.

Nous avons déjà vu que les Franks étaient restés beaucoup plus barbares que les Visigoths et les Burgondes, et il y parut bien aux débuts de leur conquête. Partout où ils passèrent, ils pillèrent et dévastèrent tout, et de préférence à tout les églises [3]. Ces pillages rappellent aussitôt l'histoire du fameux vase de Soissons, histoire si fréquemment répétée et si connue que j'éprouve une certaine répugnance à la dire encore une fois, mais néanmoins trop caractéristique pour être omise. La voici donc dans les termes même de Grégoire de Tours, dont rien ne pourrait remplacer l'énergique naïveté.

« Les Franks avaient enlevé d'une certaine église tous ses ornements, et, entre autres choses, un

(1) *Id.* loc. cit.

(2) Gesta Francor. XIV.

(3) Gregor. Tur. loc. cit.

vase d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses L'évêque du lieu envoya des messagers au roi pour le prier de lui restituer, sinon les autres ornements de l'église, au moins ce vase. Le roi ayant entendu la demande dit au messager : « Suis-nous « jusqu'à Soissons; là se fera le partage du butin; « quand ce vase sera entré dans ma part, je ferai « ce que l'évêque désire. »

« Les Franks étant donc arrivés à Soissons et tout le butin ayant été entassé en un lieu, le roi se prit à dire : « Braves guerriers, je vous prie de me don- « ner, en sus de ma part, ce vase que voici. » C'était le vase en question. Le roi ayant parlé de la sorte, les plus sensés répondirent : « Glorieux roi, toutes « les choses que nous voyons ici sont à toi et nous- « mêmes nous sommes soumis à ton commande- « ment; fais donc ce qui te plaît, car nul ne peut « résister à ton pouvoir. »

« Quand ils eurent ainsi parlé, un Frank envieux, étourdi et vain, éleva la voix, et frappant le vase de sa hache. « Tu n'auras de tout cela que ce que le « sort te donnera. » A ces paroles tous restèrent stupéfaits; mais le roi prit l'insulte en douceur. Ayant ensuite obtenu le vase, il le rendit au député de l'évêque; mais il garda au fond de son cœur le ressentiment de son affront.

« Un an se passa, au bout duquel il ordonna à toute sa troupe de s'assembler au Champ-de-Mars pour y montrer ses armes reluisantes. Ayant passé tous les autres en revue, il vient à celui qui avait

frappé le vase et lui dit : « Personne ici n'a des armes aussi mal tenues que toi; ta lance, ton épée et ta hache ne sont pas en état de servir. » Et là-dessus, lui arrachant sa hache, il la jeta à terre. L'homme se baisse pour la ramasser, et le roi, levant alors des deux mains sa propre hache, la lui enfonce dans le crâne. « Ainsi as-tu fait au vase de Soissons, lui dit-il. » Ayant de la sorte tué celui-là, il ordonna aux autres de se retirer et se fit par cette action grandement redouter[1]. »

C'est là ce que l'on pourrait nommer le premier acte connu de la royauté franke de Clovis dans la Gaule, le premier indice de ses relations ordinaires avec ses sujets germains. Il débuta d'une manière non moins énergique, non moins significative dans ses rapports avec les Gallo-Romains, comme leur conquérant et leur roi. Informé de la retraite de Syagrius à Toulouse, il se hâta de le réclamer, et Alaric le lui livra avec une lâcheté de sinistre augure pour lui. A peine au pouvoir de son vainqueur Syagrius fut décapité, et Clovis se tint dès ce moment, pour le maître de tout le pays sur lequel le fils d'Ægidius avait régné[2].

On sait que les Visigoths et les Burgondes avaient obligé les Gallo-Romains à leur céder une portion considérable de leurs terres; on ignore si les Franks firent quelque chose de semblable. L'opi-

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* loc. cit.

nion commune est qu'il y eut, à leur arrivée, un pillage désordonné de terres, comme de richesses mobiliaires, mais point de partage régulier. Il est vrai que l'histoire ne parle pas d'un tel partage, mais la vraisemblance oblige presque à le supposer.

Nul doute que les Franks qui suivirent Clovis ne possédassent déjà des terres dans leurs premiers établissements en Belgique. Plusieurs sans doute s'en retournèrent dans ces terres, et ceux-là n'eurent pas besoin d'en prendre ou de s'en faire donner d'autres dans les pays nouvellement conquis. Mais une chose encore plus certaine, c'est que la plupart des guerriers de Clovis s'établirent avec lui en-deçà de l'Aisne, dans le nouveau royaume, et à ceux-là il fallut bien de nouvelles demeures et de nouveaux champs. Le plus probable est qu'ils en eurent à la suite d'un partage plus ou moins régulier, comme les autres Barbares.

Grégoire de Tours dit qu'aussitôt après s'être établi dans le pays qu'il venait de conquérir, Clovis fit beaucoup de guerres où il remporta beaucoup de victoires[1]; mais il n'indique ni les causes, ni le théâtre, ni les dates de ces guerres, il n'en rapporte pas le moindre incident. Celle contre les Bretons armoricains dut être l'une des premières; mais il n'y remporta point de victoire. Il attaqua ces peuples à diverses reprises; mais ils lui résis-

(1) Multa bella victoriasque fecit. Hist. II. 27.

tèrent avec succès; il assiégea Nantes, mais il ne put le prendre.

Procope, qui parle de cette guerre, dit qu'elle se termina par un traité d'alliance en vertu duquel les deux nations n'en firent plus qu'une. Procope a certainement confondu dans cette notice les Bretons de l'Armorique avec les Gallo-Romains dont Syagrius avait été le roi. Les faits subséquents prouveront assez que les Bretons et les Franks furent long-temps les uns pour les autres des ennemis acharnés[1].

Clovis eut ensuite avec les Thuringiens des démêlés dont les motifs ne sont point connus; tout ce que l'on entrevoit des relations de ce peuple avec les Franks, c'est qu'il avait pour eux une horreur dont l'histoire cite des traits effrayants. En 491, Clovis mena son armée en Thuringe, en battit les habitants et les soumit à son pouvoir, dit Grégoire de Tours[2]; mais c'est là une de ces expressions du bon évêque qu'il faut s'accoutumer à prendre avec une grande latitude, sous peine d'y être souvent trompé.

Jusque là Clovis était resté païen; mais son paganisme ne l'empêcha pas de rechercher pour femme une princesse chrétienne et de l'obtenir. J'ai raconté ailleurs comment Gondebaud, le roi des Burgondes, fit périr son frère Chilpéric, en repré-

(1) De bello Gothico. I.

(2) Eosque suis ditionibus subjugavit. II. 27.

sailles d'avoir été par lui chassé du trône. On se rappellera que Chilpéric avait laissé deux filles en bas âge, que Gondebaud avait recueillies auprès de lui, sans s'inquiéter de l'effet que pourrait produire sur elles la vue journalière du meurtrier de leur père. Chrona, l'aînée de ces filles, avait embrassé de bonne heure la vie religieuse; Clotilde était restée auprès de son oncle, menant une vie pieuse et retirée. Elle n'était déjà plus à la fleur de la jeunesse; mais il paraît qu'elle était belle et attrayante.

Le renom de sa beauté parvint aisément à Clovis par l'intermédiaire des ambassadeurs qu'il envoyait fréquemment en Burgondie. Il la fit demander pour femme à Gondebaud, qui n'osa pas la lui refuser, et il l'épousa cette même année, ayant dejà un fils nommé Thierry qui, bien que né d'une concubine, n'en fut pas moins réputé par la suite le légitime aîné de ses quatre fils[1].

On ne sait si, durant les sept ou huit premières années du règne de Clovis, le clergé avait été à portée de faire des tentatives un peu sérieuses pour le convertir au christianisme; mais dès l'instant où Clotilde fut devenue sa femme, les prêtres eurent un moyen assuré et facile de parler au conquérant; la jeune reine chrétienne devint naturellement leur

(1) Gregor. Turon. Hist. II. 28. Voir à l'appendice de ce vol. quelques observations sur les récits romanesques du mariage de Clotilde et de Clovis.

interprète et leur organe auprès de lui[1]. Elle prêchait assidûment le roi, dit Grégoire de Tours, sans ajouter expressément, il est vrai, que ce fût à l'instigation du clergé; mais le langage et les raisons qu'il lui met dans la bouche suppléent de reste à ce qu'il ne dit pas. Il fait doctement disserter la jeune reine contre les dieux païens; il la fait déclamer contre Saturne chassé et détrôné par son fils Jupiter, et contre Jupiter lui-même dont elle a l'air de savoir tous les scandales, sans en excepter celui de Ganymède, et auquel elle reproche son mariage incestueux, citant en preuve du fait l'hémistiche de Virgile où Junon se glorifie d'être à la fois l'épouse et la sœur du souverain des dieux[2]. S'il est vrai que Clotilde étalât toute cette mythologie à Clovis, on croira aisément qu'elle ne faisait que lui réciter des leçons dictées par les prêtres.

Clovis aurait pu répondre que ses dieux germains étaient étrangers à tous ces scandales des dieux de la Grèce et de Rome; il se contentait de manifester sa répugnance à changer de religion, répugnance principalement fondée sur la crainte qu'il avait de déplaire à ses guerriers par ce changement.

Les choses restèrent dans cette indécision jusqu'en 496, où Clovis fut obligé de marcher contre les Allemanes, qui venaient de passer le Rhin avec

(1) Vita S. Arnulfi. apud Bolland. 18. jun.

(2) II. 29.

des projets hostiles. Il les rencontra à Tolbiac, quelques milles en avant de Cologne. La bataille fut sanglante, long-temps douteuse, et Clovis semblait au moment de la perdre, lorsqu'il s'avisa d'adresser une prière à ce Dieu inconnu que lui prêchait Clotilde, lui demandant la victoire et lui promettant, s'il l'obtenait, de croire en lui. A peine eut-il achevé sa prière que les Allemanes, ayant vu leur roi tomber mort, se mirent à fuir et finirent par se soumettre à Clovis[1].

Miracle à part, cette victoire de Clovis sur les Allemanes est importante comme premier indice d'un fait à noter. Jaloux de la conquête que les Franks venaient de faire du Nord de la Gaule, les autres peuples germains restés au-delà du Rhin se tenaient incessamment, selon l'antique habitude, aux aguets des occasions de passer le fleuve pour venir, de gré ou de force, prendre leur part de cette terre qu'ils regardaient comme la proie commune des hommes de leur race. Tel était sans doute le projet des Allemanes; mais ils arrivaient trop tard; la Gaule était échue à des conquérants bien résolus à en interdire l'entrée à tout nouvel arrivant, et qui ne manquaient ni de force ni d'énergie pour maintenir leur résolution.

De retour auprès de Clotilde, Clovis lui raconte tout ce qui vient de lui arriver, le danger qu'il a couru, la prière et le vœu qu'il a faits, la victoire

1 Gregor. Tur. Hist. II. 30.

qu'il a remportée. Clotilde fait aussitôt appeler saint Remi, évêque de Reims, afin qu'il décide par ses exhortations pieuses la conversion si désirée. Saint Remi eut dès lors avec Clovis des entretiens où il put le presser sérieusement d'embrasser enfin le culte de ce Dieu qui l'avait rendu victorieux. « Je t'écouterais volontiers, lui répondit Clovis (au « témoignage de Grégoire de Tours), si ce n'était « que le peuple qui me suit ne veut pas renoncer « à ses dieux. Cependant j'irai à eux et leur répé- « terai tes paroles. » Là-dessus, continue l'évêque historien, il assembla les siens, et la grace divine ayant devancé l'effet de son discours, le peuple s'écria tout d'une voix; « Nous renonçons aux dieux « mortels, ô roi pieux, et nous sommes prêts à « croire au Dieu immortel que prêche Remi [1]. »

Le prodige ne fut pas tout-à-fait aussi complet que Grégoire semble le croire et le proclamer ici. Parmi les guerriers de Clovis il y en eut un grand nombre (trois mille, selon quelques témoignages) qui, mécontents de la conversion de leur chef et n'en voulant pas être les témoins, se retirèrent derrière la Somme, païens comme ils étaient venus, et passèrent, à ce qu'il semble, au service de Ragnakaire, chef de la tribu franke de Cambrai [2].

(1) II. 31.

(2) Multi de Francorum exercitu, necdum ad fidem conversi, cum regis parente Raganario ultra Summam aliquandiu degerunt. Hincmar. Vita S. Remigii.

Malgré cet échec, ce fut une grande fète que celle du baptême de Clovis, et l'on se figure sans peine avec quels transports de zèle et d'allégresse saint Remi et le clergé catholique en firent les apprêts. Grégoire de Tours qui, à l'intervalle d'un siècle, décrivait ce baptême, semble avoir essayé de réunir, pour en tracer le tableau, tout ce qu'il pouvait mettre dans son langage de poésie, d'élévation et d'éclat. « Transporté de la plus extrême joie, dit-il, le saint évêque ordonne d'apprêter le bain purificateur. L'église est ombragée de voiles ornés de peintures, et ses murailles sont décorées de tapisseries blanches; le font baptismal est préparé, l'encens est répandu, les cierges odorifères sont allumés, tout le temple du baptistère est rempli d'une odeur céleste, et Dieu comble les assistants d'une grace telle qu'ils s'imaginent être ravis au milieu des parfums du Paradis. Le roi demande au pontife à être baptisé le premier. Le nouveau Constantin s'avance vers le saint lavoir, pour s'y purifier de la lèpre originelle, pour effacer par l'ablution nouvelle les souillures des vieilles taches; et à peine est-il entré dans l'eau baptismale que, d'une voix éloquente, le saint évêque lui dit : « Baisse la tête, fier Sicambre; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré[1]. »

Grégoire de Tours évalue à plus de trois mille le nombre des guerriers de Clovis qui furent bap-

(1) Histor. II. 31.

tisés avec lui. Je suppose que ce nombre faisait à peu près la moitié de son armée. Avec lui reçurent aussi le baptême ses deux sœurs, Alboflède et Lantehild, la première encore païenne et la seconde déjà chrétienne, mais arienne[1].

Jusque là Clovis n'avait guère été, au milieu de la Gaule, qu'un conquérant barbare isolé, le clergé ne pouvant ni ne voulant faire pour lui rien d'important et de hasardeux avant de l'avoir fait lui-même chrétien et catholique. Mais Clovis converti devient tout à coup un autre homme et sa destinée une destinée nouvelle. C'est un roi que le clergé peut désormais recommander à la piété et à l'obéissance des Gallo-Romains, sur lequel il peut agir par ses doctrines et ses conseils, avec lequel il a, dès ce moment, une multitude d'intérêts communs. C'est un champion qu'il peut opposer aux hérétiques visigoths et burgondes. Aussi sa joie éclata-t-elle vivement, près et loin, à la nouvelle de la grande conversion du fier Sicambre, devenu en un clin d'œil le nouveau Constantin.

Anastase venait d'être élu pape, et l'un des premiers actes du nouveau pontife fut d'écrire à Clovis une lettre de félicitation qu'il lui envoya par un prêtre nommé Eumérius. « Nous avons voulu, lui écrivait-il, te faire part de notre satisfaction, afin qu'en l'apprenant tu croisses en bonnes œuvres, mettant ainsi le comble à notre joie, et afin que

1. Loc. cit.

l'église elle-même se réjouisse de l'avancement d'un si grand roi qu'elle vient de donner à Dieu. Sois donc pour cette église, pour cette nouvelle mère, une couronne de fer; et nous, louons le Seigneur d'avoir ainsi pourvu aux besoins de son église, en lui donnant pour défenseur un si grand prince, un prince armé du casque du salut contre les efforts des impurs[1]. »

Une autre lettre adressée à Clovis dans la même circonstance, et plus remarquable encore que la précédente, bien que ne venant pas de si haut lieu, ce fut celle d'Avitus, évêque de Vienne. J'en citerai quelques traits; ils feront naturellement suite à d'autres passages des lettres du même évêque que j'ai déjà rapportés précédemment comme autant d'indices des plans des meneurs du clergé gallo-romain relativement aux chefs barbares de la Gaule.

« Enfin, écrivait Avitus à Clovis, la Providence vient de trouver en vous un arbitre à notre époque. Tout en choisissant pour vous, vous décidez pour nous tous. Votre foi est notre triomphe. Que la Grèce (l'Empire d'Orient) se réjouisse d'avoir un prince de notre loi! Partout sont célébrés les heureux triomphes que ce pays obtient par vous. Nous-mêmes nous ne sommes pas étran-

(1) Dominum collaudamus qui, in tanto principe providit Ecclesiæ, qui possit eam tueri, et contra occurrentes pestiferorum conatus galeam salutis induere.

gers à un si grand bonheur, et chaque combat que vous livrez là où vous êtes est ici une victoire pour nous[1].»

De telles protestations, adressées à Clovis par un des chefs du clergé burgondien, avaient assez l'air de reproches indirects, de menaces vagues contre le gouvernement arien de la Burgondie, menaces bientôt suivies d'événements qui semblèrent n'en être que l'accomplissement.

Une conspiration fut tramée contre Gondebaud, conspiration à la tête de laquelle se mit Godegisile, son frère, qui régnait sur un tiers de la Burgondie dont Genève était le chef-lieu. Cette conspiration avait été concertée avec Clovis. Il ne s'agissait de rien moins que de détrôner Gondebaud et de donner le royaume entier des Burgondes à Godegisile, qui s'était engagé à reconnaître le roi des Franks pour chef et à lui payer tribut[2].

La conspiration éclata au point et de la manière convenus. En l'an 500, Clovis, à la tête de ses Franks, entra hostilement en Burgondie, et Gondebaud s'avança aussitôt contre lui avec son frère Godegisile. Les armées se rencontrèrent à Dijon, sur la rivière d'Ouche. La bataille à peine engagée, Godegisile passe du côté de Clovis, et leurs forces réunies écrasent l'armée de Gondebaud. Celui-ci

1 Tangit etiam nos felicitas; quotiescumque illic pugnatis, vincimus.

(2) Gregor. Turon. Hist. II. 32.

prend la fuite et vole d'un trait s'enfermer dans Avignon. De son côté Godegisile, triomphant et déjà maître en idée du royaume de son frère, en traite avec Clovis et court s'établir à Vienne[1].

De son côté Clovis, décidé à poursuivre ses succès et à prendre Gondebaud dans Avignon, se met aussitôt en marche dans cette direction, brûlant, dévastant tout sur son passage et poussant captives devant lui les populations des villes où il est entré. Arrivé devant Avignon il y met le siége. Gondebaud, qui ne s'y attendait pas, en est fort troublé, et dans son péril il consulte Aridius, Gallo-Romain dans lequel il avait mis toute sa confiance. « Je suis de tous côtés environné de soucis, lui dit-il; voilà que ces Barbares sont venus contre nous pour nous égorger et détruire tout ce pays, et je ne sais quoi faire[2]. »

Il est curieux d'entendre le chef des Burgondes traiter les Frauks de Barbares, et à quelques égards il en avait le droit. La suite de l'histoire n'est pas moins singulière. « Il te faut apaiser la férocité de cet homme ou périr, répondit Aridius à Gondebaud. Si donc tu l'agrées, voici ce que je pense faire. Je feindrai de t'abandonner et de passer à Clovis, et une fois que je serai auprès de lui je ferai si bien qu'il ne détruira ni toi ni le pays. Fais seulement ce qu'il te demandera par mon conseil,

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* loc. cit.

jusqu'à ce que Dieu daigne rendre de nouveau tes affaires prospères. — Je ferai tout ce que tu voudras, dit le roi. »

Là-dessus Aridius prend congé, et se rendant auprès de Clovis : « Roi très pieux, lui dit-il, j'ai abandonné ce misérable Gondebaud pour venir humblement offrir mes services à ta puissance ; et si ta piété daigne abaisser les yeux sur moi, je serai pour toi et les tiens un serviteur fidèle et pleinement dévoué. »

Clovis accueillit Aridius avec empressement et le retint volontiers auprès de lui ; car il était, dit Grégoire, agréable parleur, excellent conseiller, juge équitable et fidèle à s'acquitter des choses qui lui étaient commises. Un jour, tandis que Clovis entourait la ville avec son armée, Aridius lui dit : « O roi ! tu n'as pas besoin de conseils ; si néanmoins ta glorieuse altesse daigne accueillir quelques paroles de son humble serviteur, je dirai fidèlement ce que je crois être de ton intérêt et de celui des villes par lesquelles tu dois passer. A quoi bon, continue-t-il, retenir ici ton armée, tandis que ton ennemi occupe une place aussi forte ? Tu as beau ravager les campagnes, faire dévorer les prairies, couper les vignes par le pied, abattre les plantations d'oliviers, anéantir toutes les productions du pays ; tu ne fais aucun mal à ton ennemi. Envoie-lui plutôt des messagers pour le sommer de te payer un tribut annuel. S'il consent à le payer et à te reconnaître pour chef, tu

épargneras la contrée; s'il refuse, fais alors ce qui te plaira[1]. »

Clovis, approuvant le conseil, se hâte de conclure avec Gondebaud un traité par lequel celui-ci s'engage à lui payer un tribut annuel, et il se retire aussitôt avec son armée, enchanté d'avoir deux tributaires au lieu d'un; car, tout en faisant la paix avec Gondebaud, il ne rompit point avec Godegisile. Bien loin de là; il lui laissa, en quittant la Burgondie, une assez forte troupe de Franks auxiliaires, dont il prévoyait sans doute qu'il allait avoir besoin.

Et en effet, à peine délivré de Clovis et de ses Franks, Gondebaud sort d'Avignon, rallie ses forces dispersées et marche rapidement contre son frère Godegisile, qui s'enferme à Vienne. Il l'assiége, le prend et lui fait couper la tête, sans épargner ses complices, les uns Burgondes, les autres Gallo-Romains de famille sénatoriale. Il régna seize ans encore après cette expédition, sans payer de tribut à Clovis, sans être de nouveau inquiété par lui et malheureux seulement d'être un moment son allié.

Cette conspiration manquée ne fut pas sans influence sur le sort des pays gouvernés par Gondebaud. Ce fut après avoir si promptement et si heureusement recouvré son royaume que ce roi donna à ses sujets, tant Romains que Burgondes, les

(1) *Id.* loc. cit.

codes dont j'ai tâché ailleurs de donner une idée; et il est assez vraisemblable que le désir de se rendre populaire, pour mieux se mettre à l'abri du mécontentement des évêques catholiques et des conspirations armées que ces mécontentements devaient naturellement provoquer, eut quelque part aux adoucissements apportés alors à la condition des Gallo-Romains du royaume de Burgondie [1].

Le péril de Gondebaud avait été un avertissement pour Alaric, roi des Visigoths, et un avertissement d'autant plus significatif qu'il y avait déjà eu, entre ce dernier et Clovis, des sujets de querelle qui, plus tôt ou plus tard, ne pouvaient manquer de se renouveler.

On ne sait précisément ni à quelle époque ni à quelle occasion s'étaient manifestés les dissentiments dont il s'agit; mais c'était trois ans au moins avant la première guerre de Burgondie, par conséquent vers 497 au plus tôt, et c'était peut-être à propos de la guerre de Clovis contre les Thuringiens, peuples auxquels nous avons vu que le puissant Euric, roi des Visigoths, avait accordé une sorte de patronage, et aux affaires desquels il eût été tout simple qu'Alaric prît intérêt. Mais quelle qu'en eût été la cause, le démêlé avait été assez grave pour que le bruit en fût allé jusqu'à Théodoric Ier, roi des Ostrogoths en Italie.

(1) Burgundionibus leges mitiores instituit, ne Romanos opprimerent. Gregor. Tur. Hist. II. 33.

Je n'ai point eu l'occasion de parler des Goths orientaux, depuis l'année 474, époque où j'ai laissé la moitié de ce peuple en Illyrie, sous le commandement de Théodoric, fils de Théodomir, à peine âgé de vingt ans. Vers le même temps une autre tribu du même peuple était cantonnée en Thrace, ayant pour chef un autre Théodoric, fils de Triaire, selon toute apparence, le parent du premier.

Durant les huit ans qui s'écoulèrent de 474 à 482, l'histoire de l'Empire d'Orient n'est guère remplie que des démêlés de ces deux chefs et des troubles qu'ils excitèrent, chacun des deux exigeant la proscription et la ruine de l'autre, et mettant à ce prix son obéissance à l'empereur et l'engagement de ne point dévaster les provinces où il campait. En 482, Théodoric, fils de Triaire, mourut, et la portion des Ostrogoths à laquelle il avait commandé se joignit à ceux de Théodoric, fils de Théodomir, lequel se trouva dès lors à la tête d'une force assez considérable pour des entreprises dignes de son activité et de sa bravoure.

Il conclut avec l'empereur Zénon une espèce de traité par lequel il s'engagea à passer avec tout son peuple en Italie, à la conquérir sur Odoacre, et à la gouverner au nom de l'empereur d'Orient[1].

Après une marche lente et pénible comme celle

(1) Il faut chercher dans les historiens byzantins et dans Jornandès les particularités de la vie de Théodoric et de son passage en Italie.

de tout un peuple émigrant en masse, Théodoric arriva, le 28 août 489, aux bords de l'Isonzo, où il trouva Odoacre avec une armée, prêt à lui disputer le passage. Il le battit, passa et arriva le 27 septembre sur l'Adige qu'il traversa de même de vive force, après avoir gagné une seconde bâtaille. Mais, arrivé dans les plaines de la Lombardie, il éprouva un échec, à la suite duquel il n'eut rien de mieux à faire qu'à se jeter dans Pavie, où il fut aussitôt assiégé par Odoacre.

Il y aurait probablement été pris, et c'en était fait de lui, si le roi des Visigoths, Alaric, informé de la détresse d'un peuple et d'un chef de sa race, n'eût envoyé aussitôt à leur secours des troupes qui obligèrent Odoacre à lever le siége de Pavie et délivrèrent Théodoric. Odoacre résista encore quelque temps, mais enfin, assiégé dans Ravenne, il capitula, et fut assassiné quelques jours après, (au mois de mars 493). Théodoric régnait depuis lors paisiblement et sagement sur l'Italie, où il semblait s'être imposé une tâche plus difficile et plus glorieuse que de la conquérir, celle d'y restaurer les lois et la civilisation romaines.

Théodoric avait un double intérêt à ce qu'il n'arrivât rien de fâcheux aux Visigoths; d'abord un intérêt de famille, ayant donné une de ses filles pour femme à Alaric, et puis un intérêt général de politique. Le flot des invasions germaniques était plutôt ralenti ou suspendu qu'arrêté; il menaçait incessamment de débordements nouveaux les pro-

vinces de l'Empire d'Occident déjà occupées par d'autres Barbares.

Dans cette incertitude, Théodoric devait regarder comme un coup de bonne fortune pour les deux grands corps de la nation gothique de se trouver, comme ils l'étaient, en contact sur les frontières de la Gaule et de l'Italie, et d'être au besoin l'un pour l'autre un point d'appui et un renfort contre les autres Barbares, à venir ou déjà venus. Mais plus cette situation était avantageuse pour les deux peuples et plus Théodoric désirait qu'elle ne fût point gratuitement compromise par une guerre évitable, et où il avait l'air de croire que les chances de succès n'étaient pas pour Alaric. Enfin il avait aussi des raisons de ménager Clovis, dont il avait épousé une sœur[1].

A peine eut-il entendu la première rumeur des mécontentements réciproques des deux rois, qu'il s'interposa pour le maintien de la paix, se déclarant d'avance l'adversaire de celui des deux qui aurait provoqué la guerre. Il fit écrire par Cassiodore diverses lettres qui avaient toutes pour objet de prévenir cette rupture périlleuse[2].

A son gendre Alaric il recommandait de ne pas trop se fier à sa puissance ni aux glorieux souvenirs des exploits de son peuple. « Vous pouvez, il est vrai, lui disait-il, vous glorifier de ce que ce

(1) Jornand. de Reb. get. LVIII.

(2) Cassiodori Variar. III. 1, 2, 3, 4.

colosse d'Attila ait été renversé par la bravoure des Visigoths; cependant considérez que les fiers courages des peuples s'amollissent dans la paix; prenez garde d'aventurer trop brusquement au jeu de la guerre des hommes qui depuis si long-temps en ont perdu l'habitude. Attendez, avant de prendre parti, que nous ayons envoyé nos messagers au roi des Franks, afin qu'une intervention amicale mette fin à votre querelle. »

Les démarches de Théodoric eurent d'abord du succès; Alaric et Clovis s'envoyèrent réciproquement des ambassadeurs et convinrent d'une entrevue qui eut lieu dans une petite île de la Loire située vis-à-vis d'Amboise, aujourd'hui l'île de Saint-Jean. Au dire des historiens, les deux rois conférèrent, mangèrent, burent ensemble, et ne se quittèrent qu'après s'être accordés sur toute chose, et réciproquement promis amitié[1].

Il est fort douteux que Clovis fût de bonne foi dans cette promesse. Bien que déchue de son ancienne prospérité, l'Aquitaine était une proie qui avait encore de quoi le tenter lui et les Franks; et le clergé catholique était là pour accroître, pour seconder la tentation; il était là intrigant, conspirant sans relâche pour mettre sous la domination du nouveau Constantin tout ce que les ariens possédaient dans le Midi.

Ces intrigues catholiques avaient commencé

1 Gregor. Tur. Hist. II. 35.

immédiatement après la conversion de Clovis. Dès l'an 496, Volusien, évêque de Tours, avait été déposé de son siége par le gouvernement visigoth. Emmené d'abord prisonnier à Toulouse, il avait été un peu plus tard conduit en Espagne, où il était mort bientôt après. Les catholiques n'avaient pas manqué d'en faire un martyr; les Visigoths prétendaient l'avoir traité comme un intrigant, comme un conspirateur ligué contre eux avec les Franks[1].

Alaric savait sans doute bien que le complot de Volusien n'était pas un complot unique et isolé; il ne pouvait guère ignorer que le clergé catholique de ses États était partout contre lui dans des dispositions équivoques ou décidément hostiles, et n'aspirait qu'à se donner Clovis pour roi. Bien loin toutefois de le persécuter en masse, il avait eu plutôt l'air de chercher à le gagner par des marques de considération et en lui offrant des occasions de se populariser par des services publics. J'ai déjà dit, et l'on se rappellera, quelle part il l'avait admis à prendre à la réforme des lois romaines.

En 506 Alaric eut une autre occasion de faire voir qu'en punissant certains évêques catholiques, ses ennemis déclarés, il n'entendait nullement persécuter l'église catholique. La portion de la Gaule alors soumise à sa domination formait trente-qua-

(1) ... Hic pontifex suspectus habitus a Gothis, quod se Francorum ditionibus subdere vellet. Gregor. Tur. Hist. X. 31.

tre diocèses épiscopaux. Or, les trente-quatre évêques se réunirent librement en concile, à Agde, pour statuer sur divers points de discipline ecclésiastique, et le concile fut ouvert et clos par des vœux et des prières solennelles pour Alaric[1].

A n'en juger que par les faits subséquents, on serait tenté de soupçonner que l'objet réel, bien que non avoué, de la plupart de ces évêques, en se réunissant de la sorte, était de se concerter entre eux pour l'accomplissement de leur projet favori, celui d'appeler Clovis à la conquête du royaume d'Alaric ou du moins de la portion gauloise de ce royaume.

Le fait est que, rentrés dans leurs diocèses, la plupart de ces évêques, qui venaient de prier pour Alaric, se mirent à intriguer résolument contre lui en faveur de Clovis et des Franks. Mais l'histoire n'en a signalé que quelques-uns qui, apparemment plus zélés ou moins adroits que les autres, firent de leurs projets plus de bruit qu'il ne fallait pour la réussite.

Du nombre de ces indiscrets fut Quintianus, évêque de Rhodez. Il eut avec quelques Gallo-Romains catholiques une querelle, dans laquelle ceux-ci, emportés par la colère, lui reprochèrent ses menées pour livrer le pays aux Franks. Avertis par-là des trames de l'évêque, les Goths se réunirent pour délibérer sur leur sûreté et résolurent

(1) Labbe Concil. an. 506.

de tuer Quintianus avant qu'il n'eût consommé ses desseins. Prévenu du danger, celui-ci se réfugia chez les Arvernes, où il était encore sous la domination des Visigoths, mais où il trouva pour protecteur un évêque moins suspect que lui de dévouement aux Franks[1].

L'évêque de Tours n'en fut pas quitte pour si peu. Cet évêque était Verus qui, ayant succédé à Volusien, avait renoué le fil de ses intrigues avec le clergé des pays soumis aux Franks. Il fut traité comme son prédécesseur, c'est-à-dire déposé et déporté en Espagne, où l'on ne sait ce qu'il devint.

Galactorius, évêque de Béarn, alla plus loin que tous les autres; il ne se contenta pas d'intriguer en faveur de Clovis; il prit les armes pour lui et les fit prendre à une partie du peuple de son diocèse. Son plan, qui devait coïncider avec ceux de Clovis, était de se porter au-devant du nouveau Constantin et de l'aider par les armes à la conquête du pays; mais soit fatalité, soit imprudence, Galactorius fut surpris par un détachement armé de Visigoths avant d'avoir passé la Garonne, et périt en combattant[2].

A toutes ces nouvelles Clovis comprit qu'il ne devait pas différer plus long-temps son expédition contre Alaric, ni donner à celui-ci le temps de découvrir et de rompre toutes les trames catho-

(1) Gregor. Tur. Vitæ Patrum. IV. Histor. II. 36.

(2) Voir Marca, Histoire du Béarn, où tout ce qui concerne Galactorius a été soigneusement recueilli.

liques ourdies à son profit. C'était aussi l'avis du clergé des pays franks. Saint Remi qui, par suite de la bonne fortune qu'il avait eue de baptiser Clovis, était devenu son conseiller politique et le représentant auprès de lui de tout le clergé catholique, saint Remi, qui prétendait assurer à ce clergé la direction, aussi bien que les fruits d'une guerre contre l'arianisme, écrivit alors à Clovis une lettre dont quelques traits allaient assez naïvement au fond des choses : « Tu dois, lui disait le politique évèque, tu dois te donner des conseillers qui puissent orner ta renommée. Tes bienfaits doivent être chastes et honnêtes. Tu dois honorer les prêtres et recourir toujours à leurs conseils; car si tu es en bonne intelligence avec eux, ton gouvernement s'en trouvera plus solide[1]. »

Du reste, cette nouvelle expédition des Franks ressembla à toutes les autres. Clovis convoqua ses guerriers à Paris, pour leur faire part de son projet et savoir s'ils l'approuveraient; car il ne s'agissait nullement de les mener malgré eux là où ils n'auraient pas cru de leur intérêt d'aller. Quand ils furent réunis il leur tint ce discours : « Il me déplaît fort que ces ariens de Goths occupent la meilleure partie de la Gaule; chassons-les-en, et, comme le pays est très bon, soumettons-le à notre puissance[2]. » La proposition plut aux Franks; et Clovis partit à

(1) S. Remigii Epist. ad Chlodov. ante bellum gothic. an 507 Scriptor. rer. Franc. tom III.

(2) Greg. Tur. Histor. II. 37. Gesta Francor. XVII.

leur tête avec la bénédiction de saint Remi, qui lui garantit la victoire. Ils traversèrent la Loire à Tours, marchant à grandes journées, et d'autant plus rapidement que des ordres sévères avaient été donnés de ne piller ni église ni monastère.

Alaric n'avait pas ignoré tout ce qui se préparait contre lui et s'était avancé dans les parties centrales de l'Aquitaine, afin d'y disposer toute chose pour sa défense. Son armée était composée de Goths et de Gallo-Romains. Les Arvernes commandés par leur comte, Apollinaire, le fils du célèbre Sidoine, mort évêque de Clermont, faisaient une partie considérable de cette armée[1].

L'histoire d'une guerre qui intéressait si fort le clergé gallo-romain, d'une guerre inspirée et célébrée par lui, ne peut pas être exempte de particularités merveilleuses; c'était la poésie du temps. Aussi est-il dit que Clovis, partant pour l'Aquitaine, emporta avec lui un flacon miraculeux de vin béni, qui se remplissait de lui-même de nouveau aussitôt qu'il était épuisé. Il est dit qu'arrivés aux bords de la Vienne, les Franks ne savaient comment traverser cette rivière gonflée par les pluies. Mais leur embarras fut de courte durée; une biche parut qui, se jetant dans le courant, gagna aisément l'autre rive par un gué qu'elle indiqua de la sorte aux guerriers de Clovis. Grégoire de Tours, qui raconte ce dernier miracle, ajoute que Clovis, campé aux

(1) Greg. Tur. Hist. loc. cit

environs de Poitiers, vit de loin sortir de la basilique de Saint-Hilaire un globe de feu resplendissant, qui, s'avançant jusqu'à lui, l'illumina miraculeusement, comme pour l'enhardir à son entreprise contre ces mêmes ariens auxquels le bienheureux évêque avait autrefois livré tant de combats dont il était sorti victorieux[1].

Informé de l'approche des Franks, Alaric fit un mouvement rétrograde, comme pour se porter derrière la Charente. Il n'en eut pas le temps; Clovis l'atteignit dans la plaine de Vouglé, à dix milles au-dessous de Poitiers, sur les bords de la petite rivière du Clain, et là se donna une bataille qui eut une immense influence sur les destinées de la Gaule. On ne sait point la force des deux armées, et rien n'autorise à présumer qu'elles fussent très considérables. Celle d'Alaric devait être la plus nombreuse, et peut-être l'était-elle trop; car il est plus que probable qu'une bonne partie des Gallo-Romains catholiques qui s'y trouvaient n'y était venue que contrainte et avec des dispositions sinistres pour Alaric. Clovis, outre les guerriers de sa propre tribu, avait sous lui des auxiliaires, en nombre inconnu, fournis par l'une au moins des autres tribus frankes encore alors indépendantes de lui et dont les chefs le servaient volontairement.

Indifférents aux détails, aux incidents, aux hasards de cette bataille, les écrivains ecclésiastiques

(1) Histor. II. 37.

n'en ont rapporté que la catastrophe et le résultat, et encore ne les ont-ils pas rapportés sans obscurité ni sans incohérence. Les Goths furent battus; Alaric fut tué de la main de Clovis, qui courut lui-même le risque d'être tué par deux Goths qui l'avaient assailli à la fois. Les Arvernes furent particulièrement maltraités; il resta sur le champ de bataille plusieurs personnages sénatoriaux. Apollinaire entre autres y fut tué [1].

Aussitôt après la bataille de Vouglé, Clovis divisa son armée en deux corps, dont il se réserva le principal, et donna l'autre à commander à Thierry, l'aîné de ses fils. A la tête de ce dernier, Thierry se porta rapidement dans la partie orientale de l'Aquitaine pour la soumettre; il traversa l'Albigeois, le Rouergue, qui s'appelait encore alors le pays des Rutènes, et de là remonta dans l'Arvernie [2]. Dans ces divers pays, toutes les villes s'ouvrirent devant lui; il n'est nulle part question de la moindre résistance opposée à ses armes; le clergé catholique lui avait partout aplani les voies.

Les mouvements de Thierry l'amenèrent sur la frontière occidentale de la Burgondie; il la franchit, et ce fut non pas en ennemi, mais en allié de Gondebaud; ce fut pour aller joindre ses forces aux forces de celui-ci et poursuivre en commun avec lui la guerre contre les Visigoths. Cette

1 Gregor. Tur. loc. cit.

2 *Id.* loc. cit.

alliance avait quelque chose d'étrange. Était-elle ancienne, c'est-à-dire antérieure à la bataille de Vouglé et jusque là restée secrète? ou bien était-elle un résultat brusque et imprévu de la victoire de Clovis? C'est un point sur lequel l'histoire ne décide pas et sur lequel il n'y a que des conjectures à faire. Quoi qu'il en soit, les Franks et les Burgondes réunis descendirent ensemble la vallée du Rhône et s'emparèrent de la plupart des villes que les Visigoths possédaient dans le voisinage de la Durance, tant au nord qu'au midi de cette rivière. Ils prirent entre autres celles d'Orange, de Carpentras, de Vaison, d'Apt, d'Aix, qu'ils traitèrent toutes fort mal, au risque d'y faire regretter la domination des Visigoths, si ariens qu'ils fussent. Ils se portèrent à la fin sur Arles, qu'il leur fallut assiéger dans les formes, mais dont la soumission devait entraîner celle de la Provence entière[1].

Les mouvements de Clovis, à la tête du gros de ses forces, furent moins rapides ou peut-être un peu plus contrariés que ceux de Thierry. Il alla d'abord occuper Bordeaux, où nul historien ne dit qu'il éprouva de la résistance, mais où les faits ultérieurs semblent indiquer qu'il en avait prévu quelqu'une. Il y passa l'hiver avec ses Franks, qui eurent ainsi le loisir de faire connaissance avec les vins et les autres productions du Midi, et avec ce

1. Vita S. Cæsarii. in Histor. Franc. Scriptor. tom. III p. 384. sqq.

qui restait encore alors du luxe des grandes villes de cette riche portion de la Gaule [1].

La saison des armes revenue, Clovis avait à choisir entre deux partis. Il pouvait se reporter en arrière sur la Charente, où les Visigoths tenaient encore quelques places et entre autres Angoulême, ou poursuivre sa marche vers le Midi, où se trouvaient les principales villes de l'ennemi, Narbonne, Carcassonne et Toulouse, jusque là la capitale de toutes les provinces visigothiques, tant au-delà qu'en-deçà des Pyrénées. Ce dernier parti lui parut le plus décisif. Il remonta donc le long de la Garonne jusqu'à Toulouse, et entra sans obstacle dans cette ville où il trouva, dit-on, une partie du trésor des rois visigoths qu'il enleva [2]. De là, poursuivant sa marche, il arriva bientôt sous les murs de Carcassonne.

Cette ville, fortifiée par les Romains avec toute la puissance de leur art, était réputée dès lors, comme elle le fut depuis durant tout le moyen-âge, une citadelle d'une force merveilleuse. Clovis ne pouvait méconnaître l'importance de cette place; il lui suffisait de la voir pour former le projet de la prendre et de s'y établir comme dans un poste élevé d'où il surveillerait et contiendrait au loin une grande partie des pays enlevés aux Visigoths. Une autre raison lui en faisait désirer vive-

(1) Greg. Tur. Hist. II. 37.

(2) *Id.* loc. cit.

ment la conquête. C'était là, disait la renommée, que les rois visigoths avaient enfermé leur fameux trésor, celui qu'Alaric et Ataulfe avaient tiré du pillage de Rome et dont la crédulité populaire grossissait encore les merveilles. C'était, disait-on, la fleur de vingt pillages fameux. Là brillait le trésor de Salomon, avec une infinité d'autres objets précieux que les Romains avaient enlevés de Jérusalem. L'idée seule d'un tel trésor aurait été, pour Clovis et pour les Franks, un motif suffisant d'assiéger Carcassonne, et ils l'assiégèrent.

C'en était fait, selon toutes les apparences, de la portion gauloise du royaume des Visigoths. Cependant le danger du pays tenait plus encore au défaut d'ordre et d'harmonie qu'au défaut de moyens. Immédiatement après la bataille de Vouglé, les Visigoths épars dans les villes de l'Aquitaine, craignant avec raison d'être égorgés ou emmenés captifs par les Franks, s'étaient retirés en toute hâte devant les vainqueurs et concentrés dans la Septimanie. Ainsi les hommes ne manquaient pas, et ces hommes étaient braves; mais il n'y avait dans le gouvernement ni concert ni confiance, ou plutôt il n'y avait plus de gouvernement.

Le dernier roi des Visigoths, Alaric, avait deux fils, l'un bâtard, Gesalic, qui, à l'époque de la guerre avec les Franks, était déjà d'âge viril; l'autre, nommé Amalaric, qu'Alaric avait eu de Theudiscle, fille de Théodoric, n'était encore qu'un

enfant de huit ou neuf ans. Tous les deux s'étaient trouvés à la bataille de Vouglé, et tous les deux s'étaient enfuis, chacun avec un parti de Visigoths dévoués. Amalaric avait cherché un refuge en Espagne; Gesalic s'était arrêté à Narbonne, où il avait été couronné, ayant fait faire aussitôt à Clovis, disent certains historiens, des propositions de soumission et de paix qui avaient été acceptées[1]. Mais tout est incertitude et confusion dans l'histoire de ce règne d'un moment. La chose seule certaine et claire, c'est que Gesalic n'était pas l'homme qu'il fallait pour arrêter la marche victorieuse des Franks et conserver aux Visigoths quelque chose de ce qu'ils avaient possédé en-deçà des Pyrénées.

Mais cet homme existait; c'était Théodoric, le roi d'Italie. Au premier bruit de la bataille de Vouglé, il intervint avec autant de promptitude que de décision dans les affaires des Visigoths, et, soutenant dans la Gaule le rôle glorieux qu'il s'était donné en Italie, il prit sans délibérer, contre les Franks, l'attitude d'un défenseur de la civilisation autant que celle de défenseur d'un peuple frère du sien. Il assembla en toute hâte une armée composée des Goths vainqueurs d'Odoacre, qui n'avaient pas encore eu le temps de s'amollir au milieu des délices de l'Italie, d'ailleurs bien amorties par les invasions des Barbares. Ne pouvant conduire lui-

(1) Isidori Chron.

même cette armée, il la donna à commander à Ibhas, l'un de ses plus braves et de ses plus habiles généraux [1].

Ibhas passa les Alpes, probablement les Alpes maritimes, et marcha droit sur Arles, assiégé, comme nous l'avons vu, par les armées réunies des Franks et des Burgondes.

Les biographes de saint Césaire, qui était alors évêque d'Arles, nous ont conservé de l'histoire de ce siége quelques traits importants en ce qu'ils se rattachent au motif général de l'expédition de Clovis contre Alaric. Il y avait alors à Arles, comme dans toutes les autres villes de la Gaule méridionale, un parti catholique opposé aux ariens, les abhorrant à l'excès et toujours prêt à favoriser les Franks contre les Visigoths. Saint Césaire fut constamment soupçonné par ceux-ci d'être, en Provence, l'ame de ce parti et plus d'une fois persécuté comme tel. Néanmoins il triompha de toutes les accusations élevées contre lui à ce sujet; et son biographe, qui était en même temps son disciple, le justifie expressément sur ce point, de sorte que l'historien doit hésiter à le comprendre dans la conspiration moitié religieuse et moitié politique des évêques catholiques du Midi contre le gouvernement visigoth.

Ce qui est certain, c'est qu'à Arles, comme ailleurs, le parti opposé aux ariens s'appuyait sur la

1. Jornandes de reb. get. LVIII. — Cassiodori Chronic.

portion la plus énergique et la plus active du clergé catholique. Mais, d'un autre côté, les Visigoths avaient à Arles des partisans dévoués, aussi forts par le nombre que par le zèle, et à la tête desquels figuraient les Juifs, formant dès lors dans cette ville une classe riche, puissante et privilégiée. Dans cet état de choses le parti catholique d'Arles ne pouvait rien tenter de décisif en faveur des Franks, bien qu'ils fussent aux portes et que l'approche des Goths d'Italie rendît urgente pour ceux-ci la nécessité de s'emparer de la ville. Le seul incident connu du siége que l'on puisse rattacher à ces tentatives servit plus aux assiégés qu'aux assiégeants.

Un clerc se signala par une action d'une grande témérité. Il se laissa glisser, de nuit, par une corde, du haut des remparts, et le jour venu il courut à la tente des généraux ennemis, se remit entre leurs mains et leur dit ce qu'il était sans doute chargé de leur dire; car il n'y a pas moyen de croire au biographe qui rapporte le fait, quand il affirme que ce clerc avait agi de son chef, par la seule crainte d'être emmené captif de la ville, par étourderie et par méchanceté contre saint Césaire, motifs disparates et contradictoires qui se démentent réciproquement.

Il se peut qu'il ne fût pas de connivence avec saint Césaire; mais il réunissait en lui les conditions les plus capables de faire croire qu'il n'avait rien tenté que par l'ordre et pour le service de ce

dernier, car il était son compatriote et son proche parent. Aussi l'évasion nocturne du clerc et sa présentation aux généraux ennemis à peine ébruitées dans Arles y causèrent une émeute violente contre l'évêque. Les Juifs, les ariens et les autres adversaires des assiégeants se répandirent dans les rues en vociférant contre lui et en l'accusant d'avoir envoyé un de ses parents aux ennemis pour leur livrer la ville. La vie de Césaire courut quelque danger; cependant les Visigoths se contentèrent de le tenir enfermé sous bonne garde et avec une sorte de mystère, de façon que les catholiques, ne sachant pas s'il était vivant ou mort, n'osaient plus rien entreprendre[1].

Cependant les Goths d'Italie approchaient, et les Franks, ainsi que leurs auxiliaires burgondes, avaient résolu de les attendre. Il se donna, sous les murs d'Arles ou dans le voisinage, une grande bataille dont les écrivains franks ne parlent pas du tout et dont les écrivains des Visigoths ne parlent qu'en termes vagues. Tout ce que l'on peut dire d'après eux, c'est que les Franks furent vaincus, avec une perte énorme. Jornandès dit qu'il y en eut plus de trente mille de tués; mais nous sommes accoutumés à ne pas croire aux chiffres de Jornandès[2].

Les Burgondes, qui avaient eu leur part du dé-

1. Vita. S. Cœsarii.

2. De reb. get. LVIII.

sastre, battirent en retraite sur la Durance, et le général goth Ibhas détacha une partie de son armée à leur poursuite, tandis que lui-même, à la tête de son corps principal, passant le Rhône à Arles, sur la trace des Franks, marcha à grandes journées sur Carcassonne, assiégée par Clovis.

Informé de ce qui venait de se passer à Arles, celui-ci ne jugea pas à propos de courir la chance d'une seconde bataille; il leva au plus vite le siége de Carcassonne, et, reprenant sa route vers le Nord, il ne s'arrêta quelques jours que sur les bords de la Charente. Nous avons vu que les Visigoths possédaient encore, le long de cette rivière, diverses places dont celle d'Angoulême était la plus forte. Cette place fut prise alors, et je crois entrevoir, dans certains récits de cette nouvelle conquête des Franks, de nouveaux indices du genre d'intérêt que le clergé catholique de la Gaule avait pris à toute cette guerre. Angoulême était une ville très forte qui devait tenir long-temps; mais Clovis était, au dire des prêtres, un nouveau Gédéon devant lequel les murs de la place s'écroulèrent d'eux-mêmes [1]. Les Visigoths qui avaient voulu les défendre furent faits prisonniers ou égorgés, et Clovis, poursuivant sa route vers la Loire, ne fit plus halte qu'à Tours [2].

(1) Gregor. Tur. Hist. II. 37. Gesta Francor. per Roviconem. Histor. rer. francicar. tom. III. 18.

(2) Gregor. Tur. loc. cit.

Le lieutenant de Théodoric ne songea point à poursuivre Clovis, ni même, ce qui semblait facile, à recouvrer une partie de l'Aquitaine. Il était préoccupé de soins plus urgents; il n'avait rien moins à faire qu'à rétablir sur des bases nouvelles la domination des Visigoths ébranlée sur toutes les anciennes.

De Carcassonne Ibhas revint donc sur ses pas, du côté de Narbonne, à la poursuite de ce Gesalic, qui venait d'usurper une couronne qu'il n'était pas capable de défendre. Il le rencontra en Catalogne, le battit, le chassa et rétablit sur le trône le fils légitime d'Alaric, le petit-fils de Théodoric d'Italie, auquel celui-ci avait envoyé pour tuteur Thiot, un de ses écuyers[1].

Par suite de la défaite de Vouglé, la monarchie visigothique avait perdu avec sa capitale les quatre cinquièmes au moins de son domaine dans la Gaule, où il ne lui restait plus que la province maritime de la Septimanie. Néanmoins Théodoric, ayant à donner un nouveau siége au gouvernement visigoth, ne jugea pas à propos de le transférer en Espagne, qui appartenait alors, à peu près tout entière, à ce gouvernement. Il l'établit à Narbonne, sans doute parce que les relations de l'Italie avec cette ville étaient encore plus faciles et plus fréquentes qu'avec aucune de celles de la côte orientale de la Péninsule.

1) Jornand. de reb. get. LVIII. — Isidori Chronic.

Quant aux possessions des Visigoths, entre le Rhône et les Alpes, Théodoric, qui pensait les avoir conquises à ses frais sur les Burgondes et sur les Franks, résolut, au lieu de les joindre de nouveau au royaume de son petit-fils, de les réunir à l'Italie.

Quels étaient les motifs de cette détermination? Céda-t-il simplement à la vanité de recommencer pour cette Italie, dont il se piquait de vouloir restaurer l'antique gloire, une nouvelle ère de conquêtes? ou bien, inquiet des suites de l'établissement en Gaule d'un peuple aussi entreprenant que les Franks, d'un peuple qui à peine établi dans ses nouvelles demeures, menaçait déjà l'existence de toutes les autres nations germaniques arrivées avant lui au partage de l'Empire romain, avait-il résolu de contenir ce peuple dans certaines limites, et pensait-il que, pour y mieux réussir, il devait posséder une partie de la Gaule? Je ne sais; mais, quoi qu'il en soit de ses motifs, la résolution de Théodoric n'en est pas moins un incident notable de l'histoire du midi de la Gaule sous les rapports de la civilisation.

A peine maître de la Provence Théodoric s'empressa d'y rétablir, dans leur antique pureté, les formes de l'administration romaine. La préfecture de la Gaule ne subsistait plus; il fallait donc comprendre la nouvelle province dans la préfecture d'Italie et y envoyer un vicaire subordonné au préfet du prétoire de Rome. Ce fut à un nommé

Gemellus que Théodoric conféra ce vicariat. On a encore la lettre que Cassiodore lui écrivait au nom du roi goth, pour lui faire part de sa nomination et lui tracer la conduite qu'il devait suivre dans son emploi. « Nous t'envoyons dans les Gaules, lui disait-il, comme vicaire de nos préfets; que cette province accablée trouve en toi un juge dans lequel elle reconnaisse l'envoyé du prince de Rome. Ses malheurs lui ont appris à désirer des hommes distingués; fais qu'elle s'estime heureuse d'avoir été vaincue, et n'éprouve plus rien de pareil à ce qu'elle a souffert avant de retrouver Rome[1]. »

Aux Provençaux eux-mêmes Théodoric faisait ou laissait dire par son secrétaire :

« Maintenant qu'avec l'aide de Dieu vous avez recouvré votre liberté, revêtez, avec la toge, des mœurs dignes d'elle. Dépouillez-vous de la barbarie, écartez toute férocité de vos ames, car sous l'équité de notre temps il ne vous sied plus de persister dans les mœurs étrangères. Etalez avec sécurité les richesses de vos familles et produisez au grand jour les trésors depuis long-temps ensevelis[2]. »

Et ces belles paroles n'étaient pas tout ce qui revenait aux Provençaux d'être de nouveau proclamés Romains; elles étaient accompagnées de ménagements, de bienfaits et de sages mesures

(1) Cassiodori Variar. III. 16.

(2) Cassiodor. Var. III. 17.

qui permettaient de les prendre au sérieux. Ainsi Théodoric exempta la nouvelle province d'impôts, et, pour que l'armée des Goths lui fût moins à charge, elle était nourrie en grande partie de vivres envoyés d'Italie. Aux Arlésiens, qui avaient beaucoup souffert du siége des Franks, il envoya l'argent nécessaire pour la réparation de leurs remparts et leur promit des envois de vivres[1].

Marseille fut l'objet particulier de son attention. Déchue depuis long-temps de tout ce qui avait fait sa gloire, tombée peu à peu du plus haut degré de la politesse et de la culture grecques dans les commencements de barbarie communs à l'Occident, cette ville n'avait plus rien qui la distinguât des autres villes gallo-romaines occupées par les Barbares. Théodoric lui rendit d'anciens priviléges dont il ne lui restait qu'un triste et faible souvenir, et lui donna, sous le titre de protecteur, un officier qui fut chargé de réprimer l'insolence des hommes puissants, de venir au secours des pauvres, de leur faire rendre justice, en un mot, d'empêcher toute sorte d'oppression[2].

Il semblerait que l'officier ici désigné par le titre de protecteur ne puisse être pris pour un autre que pour le défenseur ordinaire de la curie; cependant il est certain que, même avant d'appartenir aux Visigoths, Marseille avait eu une curie qui,

(1) *Id.* Epist. 22. Gemello. Epist. 44. Arelatensib.

(2) *Id.* III. 34.

ayant vraisemblablement suivi les mêmes révolutions que celles de la Gaule, avait dû comme celles-ci finir par être régie par un défenseur, et nous savons d'ailleurs que, sous la domination des Visigoths, rien n'avait été changé aux formes de la curie. Il y a donc quelque apparence que le protectorat accordé par Théodoric aux Marseillais était une institution particulière en dehors du régime curial; mais quelle était précisément cette institution? c'est ce qu'il faut renoncer à savoir.

Théodoric, qui paraissait peu disposé à guerroyer contre les Franks malgré les avantages qu'il avait obtenus sur eux, était au contraire fort résolu à pousser aussi loin qu'il le pourrait ses conquêtes sur les Burgondes. Dès l'année 509, Avignon et plusieurs autres villes au nord de la Durance étaient tombées en son pouvoir; d'autres y tombèrent un peu plus tard[1].

Tels furent, en somme, pour les deux branches de la nation des Goths et pour une partie des Gallo-Romains méridionaux, les résultats de la guerre entre Alaric et Clovis. Mais c'est surtout relativement à Clovis lui-même et aux pays conquis par lui qu'il serait important de constater ces résultats, et c'est malheureusement ici que tout est incertain ou vague et obscur.

La victoire de Vouglé donna à Clovis tout le pays

(1) *Id.* III. 38. Cette lettre est adressée à Wandila, gouverneur ostrogoth d'Avignon.

compris entre la Loire et la Garonne, jusqu'aux frontières de la Septimanie. Ce pays, qui avait été jusque là divisé en deux moitiés à peu près égales, l'une orientale, l'Aquitaine première, et l'autre occidentale, l'Aquitaine seconde, ne figurera plus dans les récits subséquents que comme une seule et même contrée, sous le simple nom d'Aquitaine. Maintenant que fit Clovis dans ce pays pour y assurer et y exercer sa domination? C'est là ce qu'il importerait le plus de savoir et ce qu'ont le moins songé à nous dire les biographes ecclésiastiques de Clovis, ceux-là même qui ont tant célébré sa conquête. Il laissa un détachement de Franks dans le Bordelais et un autre dans la Saintonge[1]. A ces deux mots se réduisent toutes les indications de l'histoire sur les précautions de Clovis pour s'assurer la possession et le gouvernement de l'Aquitaine.

Mais les conquêtes de Clovis ne se bornèrent pas à l'Aquitaine proprement dite; elles s'étendirent au-delà de la Garonne, et l'on croit généralement qu'elles embrassèrent tout le pays entre le cours de ce fleuve et la chaîne des Pyrénées, c'est-à-dire toute l'Aquitaine de César, alors nommée Novempopulanie. C'est une assertion qui, pour être vraie, doit être, je crois, un peu restreinte.

Il est certain qu'après la bataille de Vouglé les habitants de la basse Novempopulanie, c'est-à-dire

1 Gesta Francor. XVII. — Adonis Chronicon.

ceux des diocèses d'Auch, de Bazas et d'Eauze, passèrent de la domination des Visigoths sous celle des Franks. Les évêques des trois villes que je viens de nommer assistèrent tous les trois, en 511, au concile convoqué à Orléans sous les auspices de Clovis. C'est une preuve certaine qu'ils avaient reconnu ce roi pour leur souverain politique.

Quant à la haute Novempopulanie, rien ne prouve qu'elle se fût soumise à l'autorité de Clovis, et il y a des raisons positives d'en douter, comme nous le verrons un peu plus tard.

Maintenant, quels changements politiques résultèrent pour l'Aquitaine et la basse Novempopulanie de leur passage du gouvernement des Visigoths à celui des Franks? Encore une question sur laquelle je trouve à peine quelques mots à dire. Clovis ne fit sans doute alors, dans le pays dont il s'âgit, que ce que faisaient partout les chefs conquérants des peuples germains; il s'empara du gouvernement général, sans rien changer aux formes de ce gouvernement ni à celles de l'administration. Il remplaça les officiers visigoths par des officiers de race franke. Ce fut une révolution de personnes, non de choses, et même quant aux personnes la révolution ne fut-elle pas complète, puisque les Gallo-Romains furent maintenus dans la part qu'ils avaient eue aux emplois et aux pouvoirs du gouvernement.

Le changement moral qui résulta pour ces pays de la conquete franke fut à coup sûr plus important

et plus marqué que le changement politique. Les Franks avaient été annoncés aux Gallo-Romains méridionaux comme des frères en catholicisme, comme des dominateurs avec lesquels rien ne les empêcherait de sympathiser, dont ils n'auraient rien à souffrir. Jamais promesse n'avait été plus fausse. Chrétiens de nom tout au plus, les Franks traitèrent l'Aquitaine, la Septimanie, la Provence, toutes les parties de la Gaule qu'ils traversèrent dans cette guerre, comme ils traitaient tous les pays où ils entraient les armes à la main. Ils purent épargner çà et là les sujets et les biens de quelques abbayes fameuses, de quelques églises protégées par des saints de grand renom et par des consignes rigoureuses; mais partout ailleurs ils pillèrent, ravagèrent et dévastèrent, comme auraient fait leurs ancêtres païens. Les écrivains ecclésiastiques semblent avoir dissimulé de leur mieux ce côté tout barbare de leurs exploits; mais ce qu'ils en ont laissé de temps à autre, et comme par distraction, voir ou entrevoir, n'en est que plus frappant.

Le nombre des captifs fut innombrable, dit l'un d'eux, et il en fut vendu partout[1]. Et ce ne furent pas seulement des laïcs que l'on traîna de tous côtés en servitude; ce furent des clercs, ce furent des prêtres, dont quelques-uns peut-être avaient souhaité l'arrivée de ces Franks dont ils portaient

(1) Facta est captivorum innumerabilis multitudo qui dispersi per regiones sunt dilatati. Cronic. Mossiac.

les fers. En 510, c'est-à-dire au bout de trois ans entiers que l'on avait eus pour trafiquer de tant d'esclaves, pour les vendre loin ou près, à vil prix ou cher, pour les faire ou les laisser mourir, il en restait encore un grand nombre dont on ne savait que faire et dont Clovis abandonna le sort au jugement des évêques[1].

Cassiodore, quand il parle dans sa chronique de l'expédition des Ostrogoths en-deçà des Alpes, en donne pour raison, non l'intérêt particulier des Visigoths, mais l'intérêt général de la Gaule bouleversée, dit-il, par le pillage des Franks[2]. Enfin il est évident que, sinon pour Clovis, du moins pour ses guerriers, cette grande expédition contre les ariens ne fut qu'une pure expédition de Barbares en quête d'esclaves et de butin.

Éclairées par cette expédition sur la discipline et la culture, sur l'humanité et le catholicisme des Franks, les populations de la Gaule méridionale purent comparer ces nouveaux dominateurs aux précédents. Les Visigoths avaient, il est vrai, comme hérétiques, inspiré de vives répugnances à ces populations, et nous avons vu qu'il y avait encore parmi eux beaucoup d'individus enclins à user violemment des priviléges de la conquête. Mais ils étaient, généralement parlant, humains,

(1) Chlodovei Regis Epistola ad Episcopos post bellum gothic. de Captivis. etc. Scriptor. rer. Franc. III.

(2) Contra Francos a domino nostro destinatur exercitus, qui Gallias, Francorum deprædatione confusas, suo adquisivit imperio.

policés jusqu'à un certain point et disposés à vivre fraternellement avec les anciens habitants du pays. Sans avoir une idée bien nette de sa position difficile et compliquée, le gouvernement visigoth était assez éclairé pour suivre dans sa conduite des règles générales d'ordre et de justice, et l'on ne peut guère douter que la société n'eût repris sous lui une certaine sécurité, et commencé à se refaire au moins des ravages matériels des premières invasions et des premières conquêtes germaniques.

Conquérants nouveaux, les Franks ne pouvaient gagner à être comparés à leurs devanciers. Il ne fallut aux Gallo-Romains méridionaux que les avoir vus de près pour concevoir pour eux plus de haine et de répugnance qu'ils n'en avaient jamais eues pour l'hérésie des Visigoths; et comme les nouveaux conquérants ne s'étaient point établis en masse dans le pays à la place des premiers, l'aversion dont ils étaient devenus l'objet en avait d'autant plus de chances de se manifester librement, de se transformer en opposition active, en véritable lutte.

Il ne se trouva dans la Gaule entière qu'une seule classe qui eut lieu d'être complètement satisfaite des succès des Franks dans le Midi; ce fut le clergé catholique. Indépendamment de l'extinction de l'arianisme dans l'Aquitaine, dans la Novempopulanie et la Provence, qui en fut la suite immédiate, beaucoup d'églises de la Gaule franke eurent une riche part au butin de la conquête.

A peine de retour de son heureuse expédition, Clovis reçut à Tours, de l'empereur d'Orient Anastase, le titre de patrice ou de consul, car il y a quelque incertitude à cet égard. La cour de Constantinople qui, nous l'avons déjà vu et le verrons encore, n'avait pas perdu tout espoir de rétablir son autorité sur la Gaule tombée au pouvoir des Barbares, donnait volontiers aux chefs renommés de ces Barbares des titres qui semblaient les attacher à l'Empire, et nous savons que les meneurs du clergé gallo-romain secondaient de leur mieux cette politique[1].

Aussi l'église ne manqua-t-elle pas d'intervenir solennellement dans le cérémonial avec lequel Clovis fut investi du titre de patrice, au nom de l'empereur Anastase. Vêtu de la chlamyde, en tunique bleue et le diadème sur le front, il sortit de l'église Saint-Martin, à la porte de laquelle il monta à cheval pour traverser une grande partie de la ville, entouré d'une foule immense à laquelle il jetait l'or et l'argent à poignées[2].

Le surcroit de renommée et de pouvoir qui revint à Clovis de son expédition dans le Midi fut peut-être ce qui l'enhardit le plus aux mesures énergiques par lesquelles il affermit définitivement sa domination jusque là exposée à plus d'un péril. Cette domination était déjà très vaste; elle ne

(1) Gregor. Tur. Hist. II. 38.

(2) *Id.* loc. cit.

comprenait guère moins des deux tiers de la Gaule. Les services du clergé avaient efficacement suppléé au peu de forces militaires avec lequel il avait fait ces conquêtes; mais ces conquêtes une fois faites, il fallait pour les garder une force réelle et constante, supérieure à celle dont Clovis avait pu disposer jusque là.

Je l'ai dit maintes fois, et il ne faut point le perdre de vue; Clovis, en pénétrant comme conquérant dans la Gaule, n'avait eu à lui qu'une seule tribu franke, tribu qui, tout autorise à le présumer, n'avait été d'abord ni très nombreuse ni très dévouée. Il est seulement plus que probable qu'à mesure que Clovis avait grandi en gloire et en pouvoir, sa peuplade avait dû aussi se multiplier, se renforcer et se prêter plus docilement à ses vues. Je ne saurais douter qu'à l'époque de l'expédition contre Alaric elle ne fût de beaucoup la plus puissante de toutes celles de la même race établies dès lors en Gaule.

Mais, faibles ou fortes, ces tribus subsistaient; elles vivaient et agissaient sous des chefs indépendants de Clovis et très probablement jaloux de lui. Chacun de ces chefs prenait, comme Clovis, le titre de roi; chacun donnait, ainsi que lui, le nom de royaume à la portion quelconque de la Gaule qu'il occupait et gouvernait, n'importe à quel titre. Nous avons compté quatre de ces petits royaumes franks, distincts de celui des Franks mérovingiens,

et nous savons qu'il en existait d'autres que l'histoire n'a point spécialement désignés.

Si inférieure que chacune de ces diverses tribus conquérantes prise à part pût être à celle de Clovis, il est plus que probable que toutes ou seulement plusieurs d'entre elles réunies devaient être aussi fortes que cette dernière et pouvaient dans l'occasion former contre elle des ligues dangereuses. La première condition de durée et d'accroissement pour la puissance de Clovis, ou généralement de toute puissance franke dans la Gaule, c'était la fusion en une seule masse compacte, unie d'intérêts et d'affections, de toutes ces peuplades jusque là distinctes et isolées.

Plus que personne convaincu de l'urgence de cette fusion, Clovis se chargea de l'opérer, et la manière dont il s'y prit pour cela est sans comparaison la partie la plus importante et la plus caractéristique de son histoire. Je laisserai raconter la chose par Grégoire de Tours, et le lecteur décidera lui-même, si cela lui convient, ce qu'il y a ici de plus étrange et de plus barbare de l'événement ou du récit, de l'historien ou du héros. Voici tout le passage de Grégoire traduit aussi littéralement que je l'ai pu.

« Tandis que le roi Clovis faisait sa demeure à Paris, il envoya dire secrètement au fils de Sigibert : « Voilà que ton père est vieux et boiteux; s'il mourait, son royaume te reviendrait de droit avec mon amitié. » Sur quoi celui-ci, pris du désir

de régner, projette de tuer son père. Sigibert étant donc sorti de Cologne, ayant traversé le Rhin dans l'intention de parcourir la forêt buconienne et s'étant endormi à midi dans sa tente, son fils envoya des hommes pour le frapper, et le fit périr là, croyant s'emparer de son royaume. Mais en vertu du jugement de Dieu, il tomba lui-même dans la fosse qu'il avait méchamment creusée à son père. Il envoya au roi Clovis des messagers pour lui annoncer la mort de Sigibert en ces termes : « Mon père est mort, et je suis en possession de son royaume et de son trésor. Envoie-moi de tes hommes, et ce qui te plaira de ce trésor je te l'enverrai (par eux) de bon gré. — Je te remercie de ta bonne volonté, répondit Clovis, et te prie seulement de montrer à ceux que je t'envoie le trésor dont tu dois rester possesseur. » Le fils de Sigibert montra donc le trésor de son père aux envoyés, et tandis que ceux-ci considéraient toute chose : « Voici, leur dit-il, le coffre dans lequel mon père mettait ses pièces d'or. — Plonges-y la main jusqu'au fond, lui dirent-ils, afin de t'assurer qu'il n'y reste rien. » C'est ce qu'il fit, et s'étant (pour cela) penché très bas, un des envoyés, la main levée, lui frappa le crâne de sa hache, et l'indigne reçut ainsi le prix de ce qu'il avait fait à son père. Clovis, apprenant que Sigibert et son fils venaient d'être tués, et arrivant sur la place, convoqua tout leur peuple auquel il dit : « Écoutez ce qui est arrivé. Tandis que je naviguais sur le fleuve de l'Escaut, Clodoric, le

fils de mon parent (Sigibert), était à la poursuite de son père, répandant le bruit que je voulais le tuer. Tandis que Sigibert fuyait à travers la forêt buconienne, Cloderic a envoyé contre lui des bandits par lesquels il l'a fait tuer, et lui-même, tandis qu'il visitait les trésors de son père, a péri, frappé par je ne sais qui. Je ne suis pour rien en tout cela; car je ne saurais verser le sang de mes proches, cela étant une action coupable. Mais enfin, puisque la chose est faite, je vous donne un conseil, si vous le trouvez acceptable. Soumettez-vous à moi pour que je vous défende. » Eux tous, là-dessus, approuvant le conseil par leurs acclamations et par le choc de leurs framées, élèvent Clovis sur un bouclier et l'établissent roi sur eux, de sorte qu'il les eut sous son pouvoir, aussi bien que le royaume et le trésor de Sigibert. C'est ainsi que chaque jour Dieu abattait ses ennemis sous sa main, parce qu'il marchait d'un cœur droit devant lui et faisait ce qui était agréable à ses yeux.

« Après cela, Clovis se dirige vers Chararic; dans la bataille contre Syagrius, Chararic invoqué comme auxiliaire s'était tenu à l'écart, attendant l'événement et sans se déclarer pour personne, afin de faire ensuite amitié avec celui des deux à qui resterait la victoire. Indigné de cela, Clovis marcha contre lui, et l'ayant fait prisonnier par ruse lui et son fils, il les fit tondre tous les deux, et fit ordonner l'un prêtre et l'autre diacre. On rapporte que

Chararic, se plaignant et pleurant de son abaissement, son fils lui répondit : « Ces rameaux, ont été coupés sur un arbre (vivant); ils ne sont point desséchés; ils renaîtront bien vite, pour pousser de nouveau; et puisse tout aussi vite périr celui qui a fait tout cela! » Jusqu'aux oreilles de Clovis alla ce mot, par lequel ils le menaçaient de laisser croître de nouveau leur chevelure et de le tuer. Mais il les fit l'un et l'autre décapiter; et après leur mort, il obtint à la fois leur royaume, leur trésor et leur peuple.

« Pour ce qui est de Ragnakaire, roi de Cambrai, il était si effréné dans ses débauches, qu'à peine épargnait-il l'honneur de ses proches. Il avait pour conseiller un certain (noble ou) Faron, entaché du même vice que lui; et l'on dit que toutes les fois que l'on apportait au roi quelque chose à manger ou en présent, ou enfin quoi que ce fût, le roi avait coutume de dire : « Cela sera pour mon Faron et pour moi; » ce qui remplissait les Franks d'indignation. Aussi arriva-t-il que Clovis, ayant reçu des bracelets et des baudriers en or ou ressemblant à de l'or, car ils n'étaient qu'en cuivre frauduleusement doré, il les donna aux leudes de Ragnakaire, afin d'être par eux engagé à prendre le royaume de ce dernier. Clovis ayant donc marché avec son armée contre Ragnakaire, et celui-ci ayant envoyé plusieurs fois des explorateurs pour reconnaître qui venait, leur demanda quelle était la force de la

troupe (qui approchait); et les envoyés lui répondirent : « C'est un grand renfort pour toi et ton Faron. » Là-dessus arrive Clovis, qui lui livre bataille. Mais Ragnakaire, voyant son armée vaincue et s'apprêtant à s'enfuir, est arrêté par ses propres guerriers, qui l'amenèrent à Clovis, les mains liées derrière le dos, avec son frère Richaire. « Pourquoi, lui dit Clovis, as-tu humilié notre race au point de te laisser lier? Mieux t'aurait valu mourir. » Et là-dessus, levant sa hache, il la lui enfonce dans la tête. Cela fait, il se tourne vers son frère, lui disant : « Si tu avais prêté secours à ton frère, il n'aurait pas été lié; » et le frappant à son tour de sa hache, il le tue aussi.

« Après la mort de l'un et de l'autre, les traîtres reconnurent que l'or qu'ils avaient reçu de Clovis était faux; et le lui dirent. On dit qu'il leur répondit : « C'est là l'or que méritent ceux qui ont mené volontairement leur maître à la mort; » (ajoutant) qu'ils devaient s'estimer heureux de vivre et de ne pas expier dans les tourments la mort de leurs seigneurs. Eux, entendant cela, cherchèrent à rentrer en grace, assurant qu'ils ne demandaient rien de plus qu'à vivre.

« Ces rois étaient les parents de Clovis, et Rignomer leur frère fut aussi tué au Mans, par l'ordre de ce dernier. Quand tous furent morts, Clovis s'appropria la totalité de leur royaume et de leur trésor. Il fit de même périr plusieurs autres rois, de ses parents les plus proches, craignant qu'ils ne lui

enlevassent son royaume; et il étendit ainsi ce royaume sur toutes les Gaules[1]. »

Le pieux historien a beau dire; Clovis, en faisant tout cela, ne faisait point ce qui est agréable à Dieu; il ne marchait point dans les voies du ciel; mais il marchait intrépide et ferme dans les voies de sa conquête barbare: il allait droit à son but.

Je n'essaierai pas de suivre plus long-temps les notices incohérentes, les traditions mutilées ou faussées auxquelles se réduit aujourd'hui pour nous l'histoire de Clovis. L'heureux conquérant mourut en 511, à peine âgé de quarante-cinq ou six ans, regretté et célébré comme un saint par l'église.

Il ne me reste plus, pour terminer cette ébauche du tableau historique de son règne, qu'à y ajouter quelques observations générales, dans la vue d'en indiquer aussi rapidement que possible l'influence décisive sur les règnes qui le suivirent et n'en furent que le développement.

La puissance que Clovis se créa et transmit à ses descendants était, comme celle et beaucoup plus encore que celle des rois visigoths et burgondes, une puissance complexe, formée d'éléments hétérogènes tendant à se développer en sens contraire les uns des autres. La royauté dont il se trouva tout d'un coup investi par le fait de sa victoire sur Syagrius était une royauté, pour ainsi dire double; une royauté résultant du mélange accidentel et forcé

(1) Histor. II. 40, 41, 42.

de deux autres, d'une royauté franke ou conquérante, et d'une royauté romaine ou conquise.

Il n'y a, dans tout ce que l'on sait ou peut soupçonner des idées de Clovis, rien qui ressemble le moins du monde à une prévision quelconque des dangers que cette royauté fondée par lui allait courir sous ses descendants, si à la mort de chacun elle était partagée entre tous ses héritiers, comme l'exigeaient les principes et les usages germaniques.

On n'aperçoit dans ses actes rien qui ait la moindre apparence d'une précaution prise pour prévenir ou atténuer les troubles et les désordres inséparables de ces partages. Ces désordres furent prodigieux et ne furent pas les seuls dont la conquête de Clovis renfermait les germes.

Même avant d'être roi de plusieurs millions de Gallo-Romains, Clovis avait déjà probablement quelque idée de la royauté romaine; il devait savoir au moins vaguement combien elle était plus privilégiée et plus complète que la royauté germanique; mais ne l'eût-il pas su d'avance, il n'aurait pas tardé à l'apprendre. Il se trouva, parmi les vaincus, une foule d'hommes empressés à l'instruire de tous les droits et de tous les pouvoirs attachés à cette royauté romaine tout d'un coup devenue la sienne, ou une partie de la sienne. Les prêtres furent en cela ses maîtres les plus savants comme les plus zélés. Ce furent eux qui lui représentèrent le pouvoir royal tel qu'ils le concevaient, comme un pouvoir mystérieux, inviolable, absolu, provenant de

Dieu même, supérieur à tout contrôle humain, et, jusque dans ses écarts, ayant droit aux respects et à l'obéissance des peuples.

C'était ce pouvoir que Clovis avait eu à exercer et avait exercé de son mieux sur une société accoutumée à tout souffrir de ses gouvernants, encore assez riche et assez industrieuse pour être exploitée comme une proie, et pour offrir à des conquérants barbares ces jouissances matérielles dont ils étaient si avides.

Maintenant à laquelle de ses deux royautés de la romaine ou de la franke se figurera-t-on que Clovis trouva le plus d'agréments et de douceurs? Il ne peut y avoir de doute là-dessus. Le pouvoir illimité qu'il exerça sur les vaincus fut certainement celui qui flatta le plus en lui l'orgueil, l'ambition et la cupidité du conquérant barbare. La partie franke de sa royauté en avait été la partie limitée, scabreuse, difficile, et celle néanmoins qui avait exigé de lui le plus de ménagements. C'étaient ses sujets Franks qui, à la condition expresse d'avoir leur part dans ces conquêtes dont il était si fier, l'avaient aidé à les faire; et c'était avec eux qu'il lui en avait fallu partager les avantages et les honneurs. La règle et le mode de ce partage avaient été déterminés par la forme même du gouvernement donné aux pays conquis.

On ne sait rien que de très général de ce gouvernement : ce que l'on en peut dire de plus positif, et ce que j'en ai déjà indiqué, c'est qu'il se

rapprochait beaucoup pour la forme de celui des Visigoths et des Burgondes. Clovis se fit d'abord une espèce de cour, composée d'un certain nombre d'officiers revêtus de divers emplois de création romaine, pour la plupart. Ce fut comme un conseil central de gouvernement qui présida à la direction générale des affaires. Au-dessous de ce conseil, pour gouverner les provinces ou comtés, furent créés des comtes chargés de la police, de la justice, et de la levée des milices. Outre les comtes il y eut des ducs dont la juridiction embrassait plusieurs comtés, et dont le commandement était, sinon purement militaire, du moins plus militaire que civil.

Ces officiers du palais, ces comtes, ces ducs furent pour la plupart des Franks de noble race, d'abord les compagnons d'armes, les antrustions, les leudes de Clovis. Ils avaient conservé collectivement ce nom de leudes; et les relations qui avaient persisté entre eux et le chef de la conquête furent censées n'être que la continuation des relations primitives exprimées d'abord par ce même nom.

Il était entré dans l'organisation de la puissance de Clovis un autre élément, ou, pour mieux dire, un autre fait dont je dois dire un mot avant de passer outre. Clovis s'était emparé de toutes les terres qui avaient appartenu au fisc romain, ou à diverses corporations abolies ou désorganisées par la conquête. Il se les était réservées pour en user

à son gré, comme de son bien propre; et il en avait usé d'une manière que l'on pourrait dire toute germanique; il s'en était fait un moyen très actif de gouvernement et de pouvoir. Il les avait distribuées par portions détachées, petites ou grandes, à qui bon et comme bon lui avait paru, parfois à perpétuité et à titre gratuit, pour l'ordinaire temporairement et à condition de services militaires ou autres. Ces concessions de terres auxquelles étaient attachées des idées d'honneur et de privilége prirent le nom de bénéfices.

Ces bénéfices territoriaux, ces grands offices du palais, ces duchés, ces comtés peuvent être considérés comme formant dans la somme générale des honneurs, des pouvoirs et des avantages matériels de la conquête franke, la part de tout cela que Clovis avait faite à ses compagnons d'armes, aux chefs de son armée. Mais ceux-ci n'avaient point été d'abord satisfaits du partage, ou ne pouvaient l'être long-temps.

Ce partage, Clovis l'avait exécuté dans l'intérêt, dans les idées et comme en vertu de sa royauté absolue. Ces concessions de terres et d'offices qu'il avait faites à ses généraux, à ses leudes, il les avait faites temporaires, révocables, conditionnelles, comme une faveur, plutôt que pour acquitter le prix convenu d'un service avoué. Or, ainsi faites et avec ces restrictions, ces concessions ne répondaient qu'incomplètement à des prétentions fondées sur des idées de droit, d'honneur et de liberté

germaniques. Imbus de ces idées, les compagnons du chef conquérant pensaient que leur part de la conquête commune devait être sinon matériellement et en quantité égale à celle de ce chef, au moins de même qualité, de même nature, c'est-à-dire également irrévocable, absolue, héréditaire. Cela posé, il était dans la marche naturelle des choses que les leudes franks et leurs descendants employassent tout ce qu'ils auraient d'énergie, de force et d'occasions propices à s'approprier définitivement et comme un patrimoine ces offices, ces comtés, ces duchés, ces bénéfices qui ne leur avaient été concédés d'abord qu'à titre de faveurs amovibles. Ce n'était là, dans leur conviction, que chercher à assurer et à compléter la juste part qui leur revenait de la conquête franke; mais c'était évidemment là le sujet d'une longue lutte contre la royauté absolue.

Avec cette première lutte entre les rois et les leudes franks, lutte d'intérêt et d'orgueil, devait s'en compliquer une autre non moins grave, mais tenant plus à une opposition générale de mœurs et d'idées.

Plus la portion romaine ou conquise de la royauté fondée par Clovis devait agréer à ses successeurs, plus les rois mérovingiens devaient trouver commode de commander à des Gallo-Romains assouplis ou brisés par le despotisme impérial, et plus ils devaient aspirer à donner les mœurs et les idées romaines à leurs sujets franks, afin d'obtenir

d'eux la même obéissance et la même soumission que des premiers. De leur côté les leudes franks, vrais représentants de la nationalité germanique, ne pouvaient manquer de s'en constituer les défenseurs. Cette royauté romaine qui leur semblait vouloir faire de leur roi un étranger, un homme d'une autre espèce qu'eux, ils ne la comprenaient pas, ou la méprisaient et s'en défiaient. Ils repoussèrent énergiquement toutes les innovations contraires à l'esprit et aux usages germaniques; ils s'attachèrent à leur barbarie, comme à une garantie de leur liberté. Ce fut entre eux et leurs rois une nouvelle lutte, moins bruyante, mais plus profonde et plus continue que la première, et comme le fonds sur lequel celle-ci devait s'établir et se dessiner dans ses crises successives.

Ces discordes obligées entre les rois franks et leurs leudes n'éclatèrent pas sous Clovis; il les comprima par l'ascendant de son caractère; mais elles avaient déjà commencé, de son temps, parmi les Franks de la Gaule. C'est un fait constaté par la catastrophe de Ragnakaire que je viens de raconter. On a vu ce Ragnakaire trahi et vendu par ses propres leudes pour quelques bijoux dorés et qui, eussent-ils été d'or, n'auraient pas mis leur foi à un taux bien élevé. Or ce cas ne doit pas être regardé comme un accident, comme une exception; c'est un cas ordinaire qui représente dans toute sa gravité et toute sa profondeur ce fait dès lors général; qu'il y avait entre les chefs des tribus frankes

conquérantes et leur leudes, des motifs si habituels de mécontentement, de défiance et de jalousie, que leurs relations étaient devenues une vraie lutte, qui du reste avait, comme toutes les luttes politiques et sociales, ses alternatives de vivacité, de lassitude et de trêve.

Clovis suspendit un moment cette lutte; mais il ne la fit pas cesser. Il en rapprocha au contraire, et en renforça tous les germes; il laissa la portion romaine ou absolue de la royauté fondée sur sa tête plus que jamais en butte à toutes les répugnances des Franks, et en guerre ouverte avec les mœurs et la liberté germaniques.

Quant à la partie franke ou germanique de cette même royauté, elle avait aussi ses risques à courir de la part de ceux auxquels elle était imposée. Si semblable qu'il fût pour la forme à celui des autres Barbares de la Gaule, le gouvernement de Clovis en avait à coup sûr beaucoup différé dans la pratique; il renfermait beaucoup plus de germes d'indiscipline, de désordre et d'oppression. J'ai déjà signalé par quelques mots la répugnance que les Franks inspirèrent aux Gallo-Romains du Midi dès qu'ils se montrèrent parmi eux, et les débuts de l'opposition qui se forma dès lors contre eux; je vais tâcher d'en saisir et d'en suivre à la fois les développements compliqués, et les rapports avec les autres faits de la conquête de Clovis.

XIV.

PARTAGE DES CONQUÊTES DE CLOVIS. — GUERRES DES FRANKS CONTRE LES BURGONDES. — EXPÉDITION DE THIERRY EN ARVERNIE. — DÉBUT DE LA LUTTE ENTRE LES ROIS MÉROVINGIENS ET LEURS LEUDES. — CONSPIRATION DE KRAMNE EN AQUITAINE.

Clovis, à sa mort, laissa quatre fils, Théodoric ou Thierry, Clodomire, Childebert et Clotaire. Il n'avait rien prescrit relativement au partage de ses conquêtes entre eux, mais il y avait peu d'inconvénient à cette omission. C'était un point fondamental dans les idées et les mœurs des Franks que les fils se partageassent par portions égales l'héritage paternel, celui d'un empire, comme celui d'un champ. Les quatre fils de Clovis eurent donc à diviser entre eux, aussi également qu'ils étaient capables de le faire, les pays sur lesquels leur père avait dominé[1].

Ces pays formaient trois lots distincts, presque trois sortes de terres, à la possession desquelles ils attachèrent des idées et une importance diverses.

(1) Regnum ejus accipiunt, et inter se æquâ lance dividunt. Gregor. Turon. Histor. III. 1.

C'étaient 1° les pays que les Franks avaient primitivement occupés ou conquis au-delà du Rhin; 2° ceux dont ils s'étaient emparés plus tard, du Rhin à la Meuse et de la Meuse à la Loire; 3° enfin ceux qui, des bords de ce dernier fleuve, s'étendaient jusqu'aux Pyrénées et dont la conquête était encore toute récente.

C'est un fait à noter, mais dont la raison précise ne serait peut-être pas facile à assigner, que, dans les partages successifs de l'empire Frank, à compter de celui des fils de Clovis, la portion germanique de cet empire, au lieu d'être évaluée à raison de son étendue, de sa population et de ses ressources pour les guerres d'invasion ou de conquête, ne fut en quelque sorte pas comptée. Elle fut regardée, je ne sais si je dois dire comme la métropole ou comme une dépendance naturelle, comme une sorte d'appendice de cette portion de la Gaule franke dont elle n'était séparée que par le cours du Rhin, et fut généralement dévolue à l'aîné des héritiers toutes les fois qu'il y en eut plus d'un.

Quant aux pays d'Outre-Loire, on jugea qu'ils ne devaient point entrer en entier dans une seule part, mais former autant de parts séparées que le reste de l'Empire. Le pays étant riche en productions particulières et recherchées, surtout en vin, chacun des héritiers voulut, à ce qu'il semble, avoir sa part de la terre méridionale, comme complément de ses domaines du Nord.

Les détails de ce premier partage des conquêtes frankes ne sont pas donnés avec certitude; et il y a plus de doutes en ce qui concerne les dernières conquêtes que les premières. Je ne discuterai pas les assertions des érudits à cet égard ; il m'y suffit d'une exactitude approximative.

L'aîné des quatre frères, Thierry, obtint pour sa part des états paternels, outre la Germanie franke, la portion de la Gaule comprise entre le Rhin et la Meuse ; il eut, en Aquitaine, l'Arvernie avec le Velai et le Gevaudan qui, depuis des temps fort anciens, en étaient des dépendances, le Limousin en entier ou en partie, et quelques autres cantons que l'on serait plus embarrassé à désigner.

Clodomire eut les contrées autour d'Auxerre, Orléans et tout l'espace de la rive droite de la Loire à l'embouchure de la Sarthe, avec une partie des pays traversés par cette dernière rivière. On est moins sûr de ce qui lui fut assigné outre Loire. Les uns lui attribuent la Touraine et une partie du territoire de Bourges; d'autres lui donnent la Novempopulanie, mais seulement par conjecture et sans autorité positive.

Pour sa part des conquêtes paternelles, Childebert eut les environs de Paris, de Meaux, de Beauvais, de Senlis et toute la côte septentrionale de l'Océan, de l'embouchure de la Seine aux frontières de la Bretagne armoricaine. En Aquitaine on lui donna, en tout ou en partie, la Touraine et le Berry, le Quercy, Saintes avec tout son district, à quoi des auteurs ajoutent Bordeaux.

A Clotaire enfin, au plus jeune des quatre frères, échut cette portion de la Gaule principalement comprise entre l'Aisne, la Somme, la Meuse et les côtes de l'Océan. Suivant les uns il ne posséda rien en Aquitaine; suivant d'autres il en eut une part, mais personne ne dit laquelle.

A la mort de Clovis, les Franks n'étaient encore qu'une armée victorieuse, campée au large et comme en halte sur les bords du Rhin, de la Meuse et de la Seine. L'état de guerre étant pour ainsi dire leur état naturel, ils ne songeaient guère à mettre bas les armes pour se reposer dans les limites actuelles de leur conquête. D'ailleurs, eût-ce été là leur disposition, ils n'étaient pas les maîtres de s'y livrer; il y avait dans leur situation quelque chose de précaire et d'incertain qui ne pouvait être assuré que par la guerre. Leur conquête n'était pour ainsi dire que commencée, et ne pouvait s'arrêter au point indécis où elle en était.

D'autres conquérants, d'autres Germains arrivés avant eux étaient toujours là, de toutes parts en contact avec eux, les craignant, les détestant, et aux aguets des moyens et des occasions de les contrarier. Les Burgondes continuaient à occuper quelques-unes des meilleures provinces du sud-est de la Gaule. Les Goths d'Italie et ceux de Septimanie, désormais réunis et comme fondus en un seul corps de nation, sous un même gouvernement, possédaient toujours les riches contrées qui s'étendent le long de la Méditerranée, entre les

Alpes maritimes et les Pyrénées orientales, ne dissimulant pas leur projet de pousser leurs conquêtes plus loin, aussi loin qu'ils pourraient, dans l'intérieur de la Gaule.

Et même avec les anciennes populations du pays, tout n'était pas fini pour les Franks. Ce reste tenace des vieux Celtes, les Bretons, retranchés dans leur sauvage péninsule, après avoir heureusement résisté à Clovis, étaient bien décidés à ne point obéir à ses fils. Il y a plus; parmi les contrées de la Gaule qui avaient reconnu la domination de Clovis, il y en avait plusieurs où cette domination mal affermie ne pouvait être maintenue que par la force des armes.

Enfin, outre ces diverses guerres qu'ils avaient à faire pour assurer et compléter leur conquête de la Gaule, les Franks étaient encore exposés à combattre pour le maintien de leur puissance en Germanie. Les Thuringiens, les Allemanes ou les Suèves, les Saxons et les autres peuples d'Outre-Rhin qu'ils prétendaient avoir soumis prétendaient ne l'avoir jamais été, se révoltaient chaque fois qu'ils en trouvaient l'occasion, et donnaient de temps à autre à leurs dominateurs de terribles preuves de leur aversion pour eux.

Dans cette position, la tâche des Franks dans la Gaule, comme conquérants, était une tâche qui demandait toute leur énergie guerrière et un concert de forces devenu plus difficile et plus incertain par la mort de Clovis. Tout le pouvoir qui avait

été jusque là concentré dans une seule main et dirigé par une seule tête se trouvait désormais divisé entre quatre volontés. Au lieu d'un seul État il y en avait quatre, composés chacun de la manière la plus bizarre, de pièces isolées les unes des autres, ne répondant à aucune division de territoire ancienne ou nouvelle, et destiné en apparence à être morcelé jusqu'à l'anéantissement, en vertu du principe qui semblait en prescrire indéfiniment le partage entre les descendants de chaque héritier.

Chacun de ces quatre Etats, pris à part, était trop faible pour assurer à lui seul le sort de la conquête; il fallait de toute nécessité que les quatre rois s'entendissent et s'alliassent tous ou plusieurs ensemble pour agir efficacement dans leurs intérêts communs; mais il y avait dans les mœurs frankes quelque chose qui devait rendre leur union difficile, passagère et de peu d'effet.

Tout ce que l'on sait de l'histoire des Franks et surtout de celle de leurs chefs, durant la première période de leur établissement dans la Gaule, paraît démontrer que la passion dominante de ces chefs, le principe et le mobile de toutes leurs actions politiques, étaient une soif démesurée de pouvoir, une ardeur sans frein, sans contrepoids pour l'éclat extérieur qui en est ordinairement le signe, pour les jouissances physiques dont il peut être le moyen. L'ambition était chez eux une vraie frénésie qu'ils ne songeaient pas plus à modérer

qu'à dissimuler. Les sympathies naturelles, les affections de famille, tous les instincts généreux ne perçaient chez eux et n'avaient prise sur leurs déterminations qu'à la condition essentielle de ne point contrarier leur besoin d'être forts ni leur plaisir à l'être et à le paraître. C'étaient là pour eux la gloire, le bonheur et presque l'existence. Le christianisme, dont ils ne sentaient que la partie matérielle la plus grossière, n'avait encore rien pu changer ni même modifier en eux. Mais, du reste, cette avidité brutale et toute sensuelle de pouvoir, si frappante dans les descendants de Clovis, était peut-être moins leur caractère propre que celui de toute race barbare brusquement élevée, par la seule force du glaive, à une situation politique complexe et difficile.

Quoi qu'il en soit, de telles passions et de telles mœurs, dans les descendants de Clovis, ne présageaient pas de leur part beaucoup d'union contre leurs communs adversaires, ni un prompt achèvement de la conquête de la Gaule. Il y avait bien plus d'apparence qu'elles amèneraient entre eux des discordes et des violences.

Une autre circonstance tendait à l'affaiblissement de ces chefs; c'était le partage des leudes franks en quatre groupes distincts, et pour ainsi dire en quatre bandes séparées, qui avait été la suite nécessaire du partage des conquêtes de Clovis en quatre États divers. Il était impossible que cette division ne tournât pas à l'avantage des leudes

qui visaient à se rendre chacun indépendant dans la jouissance de sa part du pouvoir et des bénéfices de la conquête. Dès l'instant où ils avaient à choisir entre plusieurs rois jaloux l'un de l'autre, ces leudes devenaient, jusqu'à un certain point, les maîtres des conditions auxquelles ils s'attachaient au service de l'un de ces rois.

Je vais suivre rapidement, dans la Gaule septentrionale, la marche et les développements de la conquête franke, entre les chances variées qui résultaient de ces circonstances générales, sans tenir compte des détails qui n'y ont aucun rapport et dès lors étrangers à mon objet.

Thierry fut, entre ses frères, le premier qui combattit pour l'intégrité ou pour l'agrandissement de ses domaines. En 515 il repoussa une invasion de pirates danois descendus en Gaule, sur ses côtes [1]. Bientôt après il entreprit, au-delà du Rhin, dans la Thuringe, une guerre d'intrigue et d'ambition. Ce pays venait récemment d'être divisé en trois parts, entre trois fils du dernier chef; c'étaient, nous le savons, le droit et l'usage germaniques, et ce qui s'ensuivit de ce partage n'était pas moins dans les mœurs nationales. Hermanfried, le plus entreprenant et le plus ambitieux des trois frères, commença par tuer Baderic, l'un des trois, et s'empara de son héritage. Pour se défaire ensuite plus sûrement du second, nommé Berthaire, il se

1 Gregor. Tur. III. 3.

ligua contre lui avec Thierry, auquel il promit la moitié de tout ce qu'ils prendraient en commun sur le vaincu. Attaqué par deux ennemis à la fois, Berthaire fut battu, fait prisonnier et mis à mort[1].

Mais la première guerre importante où s'engagèrent les fils de Clovis fut celle contre les Burgondes. Gondebaud, ce même roi de Burgondie dont Clovis avait été l'ennemi, mourut en 516, laissant deux fils, Sigismond et Godemar, dont le premier lui succéda[2]. C'était, à en juger par l'ensemble de ses actions, un excellent homme, mais faible, peu guerrier, et qui s'était livré à l'influence des idées et des habitudes romaines plus que ne le comportait sa situation de chef d'un peuple barbare et de voisin d'un peuple plus barbare encore que le sien. Sigismond avait passé de l'arianisme au catholicisme; mais comme il n'osait pas confesser publiquement sa foi nouvelle, l'avantage qui devait naturellement résulter de sa conversion pour le clergé orthodoxe de ses États était à peu près perdu, et sa réconciliation avec le parti catholique restait incomplète. C'était peut-être là son plus grand danger.

Eût-il été le chef le plus belliqueux et le mieux soutenu par ses sujets, Sigismond aurait encore eu trop à faire, pressé comme il l'était, au Midi par les Ostrogoths, et sur toutes ses autres fron-

(1) *Id.* loc. cit.

(2) Gregor. Tur. III. 5.

tières par les Franks. L'on ne sait pas au juste par lequel de ces deux adversaires il fut attaqué d'abord. Il y a tout lieu de croire qu'à dater du moment où ils s'étaient établis en Provence, les Ostrogoths n'avaient point cessé d'être en guerre contre lui; mais la guerre avait été peu active, et les généraux de Théodoric, en observation devant ceux de Sigismond, semblaient avoir attendu le moment favorable pour les pousser avec plus de vigueur.

Ce moment se présenta en 523. Sous prétexte de venger la mort des parents de leur aïeule Clotilde, assassinés autrefois par l'ordre de Gondebaud, les fils de Clovis réunirent leurs troupes en un seul corps d'armée et marchèrent contre le roi Sigismond, le fils et le successeur du meurtrier[1].

Le biographe contemporain de ce roi dit expressément qu'une très grande multitude de Burgondes traîtres s'associa aux Franks pour le faire périr et pour ravager les villes et les campagnes de son royaume[2]. Ce biographe n'ajoute rien d'où l'on puisse conclure expressément que les fils de cette conspiration burgondienne en faveur des Franks fussent entre les mains du clergé catholique; mais il n'en est pas moins permis de soupçonner qu'elles

1 *Id.* lib. III. 5.

(2) Cum Franci plurima fere regna devastarent Galliarum, gentesque et urbes valdè depopularentur, multitudo maxima Burgondionum se Francis sociavit. Vita. S. Sigism. Reg. Burg. ap. Bolland 1. Maii.

n'étaient qu'une suite ou une reprise des anciennes manœuvres ecclésiastiques par lesquelles avait été provoquée ou accélérée l'irruption des Mérovingiens dans l'intérieur de la Gaule.

Quoi qu'il en soit, Sigismond ne se livra pas sans résistance. Vaillamment secondé par son frère Godemar, homme de plus ferme résolution et meilleur guerrier que lui, il rassembla une armée avec laquelle il se présenta aussitôt qu'il put à l'ennemi; mais il fut battu et obligé de s'enfuir presque seul. Godemar fit meilleure contenance; il se retira, suivi d'une partie considérable de l'armée et en si bon ordre que les Franks n'osèrent pas l'attaquer de nouveau, et regagnèrent leurs états sans avoir conquis un pied de terre en Burgondie, mais résolus d'y revenir l'année suivante.

Sigismond vaincu s'était réfugié dans le monastère de Saint-Maurice, en Valais; il y fut arrêté par des traîtres et livré, avec sa femme et ses enfants, à Clodomire, qui les conduisit et les tint quelque temps prisonniers à Orléans[1]. Mais en 524, lorsqu'il lui fallut marcher de nouveau en Burgondie, il jugea qu'il y aurait de l'imprudence à laisser derrière lui de tels prisonniers, et il les fit tous jeter dans le puits d'un village voisin d'Orléans[2].

En 524 la ligue franke qui poursuivait la conquête de la Burgondie n'était déjà plus celle qui

(1) Greg. Turon. III. 6.

(2) *Id.* loc. cit.

l'avait tentée l'année d'auparavant. Pour des raisons que l'histoire n'indique pas, Clotaire et Childebert refusèrent cette fois de marcher avec Clodomire et Thierry, auxquels échut tout le fardeau de cette campagne. L'issue en fut pire encore que celle de la précédente. Godemar, qui venait de succéder à son frère Sigismond, se porta bravement à la rencontre des Franks, et leur livra une bataille qu'il gagna et dans laquelle Clodomire fut tué[1]. Les témoignages ne sont pas d'accord sur les conséquences immédiates de la mort de ce roi; il y a des historiens qui disent que les Franks, furieux de la perte de leur chef, fondirent de nouveau sur les Burgondes déjà victorieux, les mirent en fuite et parcoururent tout le pays, massacrant tout ce qui leur tomba sous la main, depuis l'enfant jusqu'au vieillard[2]. D'autres affirment que, loin de songer à prendre leur revanche d'une première défaite, les Franks s'enfuirent d'épouvante en voyant la tête de Clodomire au bout d'une pique ennemie[3]. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se retirèrent, cette fois comme la première, sans avoir pu prendre pied en Burgondie. Grégoire de Tours dit bien qu'ils écrasèrent les Burgondes et s'emparèrent de

(1) *Id.* loc. cit.

(2) Quod videntes Franci, nimio dolore et irâ commoti, Godomarum persequentes exterminant, Burgondiones perimunt, cunctasque regiones devastantes, a puero usque ad senem omnes per[i]merunt. Gesta Francor. XXI.

(3) Agathias. Histor. 1. 4.

leur pays[1]; mais c'est une assertion qu'il ne faut pas prendre à la lettre et dont la fausseté est démontrée par la suite même de l'histoire.

Cependant le roi goth de l'Italie, Théodoric, suivait de son côté son plan de conquêtes dans la Gaule et le suivait habilement. Dès qu'il vit les Burgondes aux prises avec les Franks, il les attaqua vigoureusement les uns et les autres. Ce fut, selon toute probabilité, en 523 et tandis que les fils de Clovis détrônaient Sigismond, que les Ostrogoths s'emparèrent de plusieurs villes importantes de la Burgondie, parmi lesquelles on nomme Genève et Martigny, dans le Valais.

Mais le principal effort des généraux de Théodoric fut dirigé contre les Franks. Des confins de la Septimanie une armée de Goths et de Visigoths s'avança vers les parties méridionales de l'Aquitaine et s'empara successivement de la province de Rodez, du Vivarais, du Velai et de plusieurs villes des Cévennes. Ces pays appartenaient tous, ou pour la plupart, à Thierry, qui ne se mit pas même en mouvement pour les défendre. Ses frères ne parurent pas s'inquiéter davantage des progrès des Goths dans le Midi.

On ne sait ce que Thierry faisait dans cet intervalle ni ce qui pouvait l'empêcher de venir au secours de ses villes d'Aquitaine. Quant à Childebert et à Clotaire, ils étaient gravement occupés.

(1) Loc. cit.

Clodomire avait laissé trois fils en bas âge, Théobald, Gonthaire et Clodovald, le plus jeune des trois. Leur grand-mère, Clotilde, les avait recueillis auprès d'elle et les soignait avec tendresse, en attendant que, selon l'usage et le droit des Franks, ils fussent mis en possession du royaume de leur père, qu'il s'agissait par conséquent de morceler en deux ou trois parts, au détriment de la puissance franke[1].

Childebert résolut de prévenir ce morcellement; mais il avait besoin pour cela du concours de l'un au moins de ses frères, et il s'adressa à Clotaire par un message ainsi conçu : « Notre mère a pris sous sa garde les fils de notre frère et veut leur donner le royaume (de leur père). Il faut que tu arrives bien vite à Paris, afin que nous délibérions ensemble sur ce qu'il y a à faire à ce sujet. Faut-il, après avoir rasé les cheveux à ces enfants, les traiter comme le reste du peuple? ou bien faut-il les tuer et partager également entre nous le royaume de notre frère[2]? »

Tout joyeux de la proposition, Clotaire accourut à Paris pour en délibérer avec Childebert. Celui-ci avait déjà fait répandre dans le public la rumeur que les fils de Clodomire allaient être établis dans le royaume de leur père, et ce fut sous le prétexte de procéder à cette installation que les deux frères

(1) Gregor. Turon. III. 18

(2) Loc. cit.

firent demander à leur mère Clotilde les deux plus âgés des enfants, c'est-à-dire Théobald qui avait dix ans, et Gontaire qui en avait sept. Clotilde les remit sans hésitation et sans défiance entre leurs mains. Une fois maîtres de la personne de leurs neveux, Childebert et Clotaire envoient à Clotilde un messager qui se présente à elle, tenant d'une main des ciseaux et de l'autre une épée nue, symboles expressifs de l'alternative qu'il est chargé de lui offrir. Il faut que ses deux petits-fils soient ou égorgés ou tondus et dégradés à jamais du rang royal ; c'est à elle à déclarer lequel de ces deux partis elle préfère pour eux. Il paraît que dans son trouble, dans le mélange de douleur et de colère dont elle fut saisie à ce message, Clotilde proféra quelques mots équivoques qui furent aussitôt portés à Childebert et à Clotaire comme un indice que la vieille reine aimait mieux voir ses petits-fils morts que privés du trône[1].

Là-dessus Childebert se fait amener les deux enfants, et Clotaire, saisissant l'aîné par le bras, le pousse à terre et lui plonge son couteau dans l'aisselle. Le second enfant, voyant massacrer son frère, se met à pousser des cris lamentables et se jette aux genoux de Childebert en le conjurant de le sauver. Un moment ému des larmes et des prières de cet enfant, Childebert propose à Clotaire de l'épargner. Celui-ci s'en indigne. « Pousse-moi cet

(1) Loc. cit.

enfant, lui dit-il, ou je te tue à sa place. Quoi! c'est toi qui as tout arrangé, et tu renonces si vite à ton engagement[1]? » Childebert n'insista pas, et le second fils de Clodomire fut égorgé comme le premier. Le troisième fut sauvé, mais tondu et caché dans un cloître jusqu'à l'âge d'être ordonné prêtre.

Cela fait, le reste était aisé pour Childebert et Clotaire; ils se partagèrent par moitié le royaume de Clodomire, et, que ce fût ou non leur intention, ils concentrèrent d'autant les domaines et les forces des Franks. Thierry ne s'opposa d'aucune manière à cette politique de ses frères; mais peut-être songeait-il déjà à les imiter et à les surpasser, comme nous allons voir qu'il l'essaya.

Hermanfried, ce chef des Thuringiens qui s'était ligué contre son frère Berthaire avec Thierry, n'avait pas tardé à offenser mortellement ce dernier. Il avait gardé pour lui-même tout le pays qu'il avait promis de partager avec son auxiliaire et ne s'en était pas tenu là. Il avait exercé contre certaines peuplades frankes, soumises à Thierry, des hostilités dont il suffira de citer un trait pour donner une idée de la manière dont les Franks et leurs sujets ou voisins d'Outre-Rhin se bravaient et se provoquaient à la guerre.

(1) At ille (Chlothacarius) conviciis actum (Childebertum), ait: « Aut ejice eum a te, aut certe pro eo morieris. Tu, inquit, es incestator hujus causæ, et tam velociter de fide resilis? » Loc. cit.

Ayant surpris les peuplades dont j'ai parlé, les Thuringiens leur enlevèrent on ne sait combien d'enfants et deux cents jeunes filles. Les enfants, ils les accrochèrent tous à des arbres par le muscle de la cuisse; les jeunes filles, ils les firent toutes périr dans des supplices dont l'écartellement fut le plus doux et le moins recherché [1].

Ce ne fut que plusieurs années après ces cruautés, en 528, que Thierry songea à en tirer vengeance. Il se ligua dans cette intention avec Clotaire, et les deux frères firent ensemble deux campagnes consécutives, dans lesquelles ils exterminèrent une bonne partie de la population guerrière des Thuringiens, si bien que la nation se trouva, pour quelque temps, hors d'état de remuer.

Il paraît que, dans toute cette guerre, Clotaire avait aidé Thierry de son mieux, et l'histoire ne dit pas un mot d'où l'on puisse soupçonner qu'il se fût élevé la plus petite mésintelligence entre les deux frères. Mais l'occasion était belle pour Thierry de gagner un royaume, en se débarrassant d'un frère, et Thierry n'était pas homme à la perdre. Je rapporterai le trait dans les termes précis de Grégoire de Tours; rien n'en pourrait suppléer l'énergie naïve.

« Tandis que les rois franks étaient en Thuringe, « Thierry voulut tuer Clotaire, son frère. Ayant « disposé en secret des hommes armés, il manda à

1 On peut voir ces détails dans Grégoire de Tours, Hist. III, 7.

« Clotaire de venir à lui, comme pour conférer de « quelque chose, et ayant fait étendre dans sa mai- « son une tapisserie d'un mur à l'autre, il ordonna « à ses hommes armés de se tenir derrière. Mais, « comme la tapisserie était trop courte, les pieds « des hommes armés parurent en dessous à décou- « vert; ce qu'ayant vu Clotaire, il entra dans la mai- « son en armes, avec les siens. Thierry comprit « alors que son projet était connu; il imagina une « fable, et l'on parla de choses et d'autres; mais, ne « sachant de quoi s'aviser pour faire oublier sa « trahison, il donna à Clotaire dans cette vue un « grand plat d'argent. Clotaire, lui ayant dit adieu « et l'ayant remercié du présent, retourna à sa de- « meure; mais Thierry resta à se lamenter avec les « siens d'avoir perdu son plat sans aucun fruit, et « dit à son fils Théodebert : « Va trouver ton oncle, « et prie-le de vouloir te céder le présent que je lui « ai fait. » Théodebert y alla et obtint ce qu'il de- « mandait. Thierry s'entendait à merveille à de « telles ruses[1]. » Tout le génie de la barbarie franke me paraît concentré dans cette aventure, et chaque trait du récit de Grégoire est comme un trait de lumière jeté sur le caractère des descendants de Clovis et sur les principes de leurs relations entre eux, aussi long-temps qu'ils conservèrent leur éner- gie primitive.

Il y a lieu de supposer que Thierry, bien que

(1) In talibus dolis multum callidus erat. lib. III. 7.

victorieux dans sa guerre contre les Thuringiens, y courut cependant des dangers dont il n'est pas question chez les historiens. C'est du moins ce que semble indiquer le bruit de sa mort, répandu et accrédité durant plusieurs jours dans une bonne partie de la Gaule, et particulièrement en Arvernie où il fut la cause des plus horribles calamités. C'est ici le lieu de reprendre, où je l'ai quitté, le fil des événements de l'Aquitaine, et de voir comment ce pays fut traité par les fils de Clovis.

On ne sait absolument rien de ce qui se passa dans les parties de l'Aquitaine échues à Childebert et à Clodomire dans l'intervalle du premier partage à l'année 540. On ignore à qui passa l'Aquitaine du dernier, dans le partage subséquent que Clotaire et Childebert firent entre eux de son royaume, après avoir égorgé ses fils; si elle fut ajoutée à la part de Childebert ou donnée à Clotaire, qui jusque là n'avait probablement rien possédé outre Loire. De ce silence absolu de l'histoire sur ces parties de l'Aquitaine, on peut, je crois, conclure qu'il ne s'y était rien passé de remarquable, et tout autorise à supposer que les nouveaux souverains n'y avaient rien ou peu changé quant aux choses et quant aux formes encore toutes romaines de l'administration.

Il n'en est pas de même de l'Arvernie, du Limousin, ni des autres parties de l'Aquitaine échues en lot à Thierry. On sait quelque chose de la manière dont elles furent administrées par leur seigneur

mérovingien, et des tentatives par lesquelles les peuples de ce pays manifestèrent leurs dispositions pour leur nouveau gouvernement. Ce sont des faits importants en eux-mêmes et de ceux que je me suis particulièrement proposé de faire ressortir un peu du vague et de l'obscurité dans lesquels ils sont comme plongés et à demi cachés.

On se souviendra que, dans la première guerre d'Aquitaine entre Alaric et Clovis, Thierry avait été chargé par son père de parcourir la portion orientale de l'Aquitaine, l'Arvernie, le Velai, le Rouergue, etc., pour en assurer la soumission, et l'on n'aura pas oublié non plus les dévastations, les pillages et les cruautés qui marquèrent partout le passage des Franks. Ainsi donc, lorsque Thierry hérita de cette belle portion de l'Aquitaine, il n'y était connu que par des violences dont le souvenir tout récent encore dut être pour les habitants un triste pressentiment de l'avenir.

Cependant les premiers actes connus de Thierry, comme souverain de l'Arvernie et des contrées adjacentes, semblèrent n'annoncer de sa part que des dispositions modérées et bienveillantes pour ses sujets aquitains. Il leur donna pour gouverneur ou pour duc Basole, personnage de race gauloise, et probablement de Limoges, où l'on trouve, vers les temps dont il s'agit, une famille de ce nom parmi les plus illustres et les plus puissantes du pays.

Il n'y a qu'un fait connu du gouvernement de

Basole en Arvernie, mais un fait caractéristique; c'est une révolte générale de tout le pays contre Thierry. L'histoire ne donne aucun détail sur les apprêts ni sur les incidents de cette révolte; on voit seulement qu'elle fut étouffée à temps, que Basole qui en était le promoteur, fut arrêté, et que Thierry, au lieu de le faire mourir, lui pardonna à la condition qu'il se retirerait pour le reste de ses jours dans un monastère. Une telle modération n'étant guère dans le caractère de ce roi, on est fort tenté de la croire, de sa part, un acte de politique et de prudence plutôt que de magnanimité.

On ignore par qui Basole fut remplacé comme duc des Arvernes; mais ce fut probablement par un Frank, par un homme n'ayant avec les Aquitains ni relations établies, ni ressentiments communs. Les seuls du moins des ducs d'Aquitaine de cette époque dont les noms nous soient parvenus accolés à ce titre sont indubitablement des Germains. Quant aux comtés, il eût été plus hasardeux et plus difficile d'en exclure les hommes du pays pour n'y mettre que des Franks. Aussi presque tous les comtes des villes et des districts de l'Aquitaine, dont les noms sont venus jusqu'à nous, sont-ils des Gallo-Romains, après l'insurrection de Basole comme avant.

Cette insurrection n'était pas un événement accidentel, le résultat passager d'une intrigue individuelle, d'un mécontentement privé; elle était le

signe d'une disposition populaire en Aquitaine, d'une répugnance générale à la domination franke, répugnance qui devait éclater à l'avenir de toutes les manières possibles, selon les occasions et les forces qu'elle aurait pour agir; et tout ce que l'on peut imaginer de l'état du pays était merveilleusement propre à entretenir cette répugnance.

Les descendants romanisés des anciens chefs gaulois y étaient encore nombreux, y possédaient encore de vastes étendues de terres cultivées par des colons, auxquels ils commandaient à peu près comme à des esclaves, et parmi lesquels ils pouvaient, au besoin, lever des bandes armées. Encore nombreuse, naturellement vive et mobile, forte de son organisation municipale, la population des villes était toujours prête à tout risquer pour le maintien de ce qui lui restait de liberté, de richesse et de dignité. Le clergé aquitain, qui avait attiré les Franks dans la contrée, s'était mis à la tête des résistances nationales contre eux, depuis qu'il les avait vus de près, et n'avait plus eu besoin d'eux contre les ariens visigoths. Tous ces germes d'opposition n'auraient peut-être rien produit sous une domination une et forte et dans la présence immédiate de conquérants armés; mais les Franks ne s'étaient point établis en masse en Aquitaine, et les fils de Clovis étaient loin d'être d'accord entre eux.

Ayant échoué dans une première conspiration dont il paraît que le but était de se soustraire à

toute seigneurie mérovingienne, les Arvernes se rabattirent à une prétention plus modeste, à celle de se donner un roi de leur choix, à la place de celui que le sort leur avait imposé. Childebert, qui avait le Berry dans sa part de l'Aquitaine, était parlà le voisin des Arvernes, et il était facile aux meneurs de ceux-ci de s'entendre avec lui contre Thierry. Aussi ne tarda-t-il pas à se former dans la capitale des Arvernes un parti tendant à faire passer le pays sous la puissance de Childebert. Ce parti eut pour chef Arcadius, Arverne de famille sénatoriale et peut-être membre de la curie de la ville. C'était d'ailleurs, à ce qu'il paraît, un intrigant sans courage, servilement dévoué à Childebert dont il avait secondé les actes les plus violents. C'était lui, par exemple, qui avait présenté à Clotilde les ciseaux et le glaive entre lesquels on l'avait obligée à faire un choix pour les deux enfants de Clodomire.

Ce parti d'Arvernes à la tête duquel Arcadius comptait servir Childebert n'avait probablement que peu de force et que des vues assez timides. Il lui fallait donc une occasion très favorable pour tenter quelque chose, et cette occasion se fit un peu attendre. Mais de 528 à 530, Thierry se trouvant engagé contre les Thuringiens, dans cette guerre dont j'ai parlé plus haut, et le bruit s'étant tout à coup répandu qu'il y avait été tué, le moment parut favorable aux Arvernes pour se donner à Childebert, et Arcadius écrivit à celui-ci

pour l'engager à venir prendre possession du pays.

Childebert ne se fit pas répéter l'invitation; il avait entendu beaucoup exalter la fertilité et l'agrément de cette riche plaine, encore aujourd'hui célèbre sous le nom de Limagne, et s'écriait fréquemment : « Oh! que je voudrais la voir de mes « yeux cette Limagne des Arvernes que l'on dit si « agréable! » On peut juger de l'empressement avec lequel il se mit en marche pour aller occuper un pays dont il parlait de la sorte[1].

Jamais attente ne fut plus cruellement déçue que la sienne. Arrivé sous les murs de la ville des Arvernes, il en trouve toutes les issues fermées. Arcadius, qui avait pris l'engagement de l'introduire, est obligé de faire forcer une des portes par laquelle Childebert entre enfin. Mais avec lui semble être entrée une nouvelle sinistre, qui se répand aussitôt de tous côtés, la nouvelle que Thierry n'est point mort, qu'il est de retour sain et sauf, victorieux de la guerre contre les Thuringiens.

Consterné de cette nouvelle et de l'effet qu'elle produit sur ses partisans, Childebert ne se donne que le temps nécessaire pour s'assurer qu'elle est certaine et reprend en grande hâte le chemin par lequel il est venu, sans avoir même eu pour dédommagement d'un si grand mécompte la satisfaction de voir cette Limagne si désirée; car dans le court intervalle de son arrivée à son départ, la terre fut

1) Gregor. Turon. III. 8. 9.

couverte d'un brouillard si épais qu'il ne put rien distinguer à dix pas de lui.

A juger de l'impression que fit sur Thierry la nouvelle de cette demi-infidélité de quelques Arvernes par la vengeance qu'il en tira, il n'y a pas de doute que ce ne fût celle d'une violente colère. Cependant il ne se pressa pas d'y donner cours; il se passa près de deux ans, durant lesquels on aurait dû croire qu'il avait tout oublié.

Mais en 532, Clotaire et Childebert, ayant fait de grands préparatifs pour la conquête de la Burgondie, sollicitèrent Thierry de se joindre à eux. Thierry n'y voulut jamais consentir; mais ses leudes se tinrent pour lésés de son refus. Soit qu'ils eussent quelque motif particulier de plainte contre lui ou qu'ils fussent gagnés par ses frères, soit simplement qu'ils se regardassent comme des guerriers volontaires, libres de suivre à la guerre les chefs avec lesquels ils espéraient y faire plus de butin, ils éclatèrent en murmures contre Thierry et le menacèrent de le quitter pour aller avec ses frères[1]. Thierry, qui voulait à tout prix les retenir, en avait un moyen et n'hésita pas à y recourir. « Suivez-moi plutôt en Arvernie, leur dit-il, et je « vous y mènerai. C'est un pays où vous trouverez « de l'or, de l'argent et des vêtements, autant que « vous pouvez en désirer; c'est un pays d'où vous

(1) Si cum fratribus tuis in Burgundiam ire despexeris, te relinquimus, et illos satiùs sequi præoptamus. Gregor. Tur. III. 11.

« emmènerez du bétail et des esclaves sans nombre. « Seulement ne suivez pas ces autres-là. »

A ces conditions les leudes de Thierry consentirent à ne point aller en Burgondie; mais il fallut s'expliquer nettement avec eux et leur réitérer à plusieurs reprises la promesse de leur livrer à discrétion toute l'Arvernie, hommes, troupeaux et butin, et d'emporter avec eux tout ce qu'ils auraient pris[1].

Une fois bien d'accord entre eux, Thierry et ses leudes prirent ensemble la route de l'Arvernie, très pressés sans doute de passer la Loire et d'atteindre la bonne terre promise; mais si rapide que pût être leur marche, le bruit en fut plus rapide encore et arriva avant eux dans la capitale des Arvernes. Arcadius eut le temps de s'enfuir et de se réfugier à Bourges, et les habitants de délibérer sur leur position.

Arcadius avait sans doute des complices parmi eux, mais tout porte à présumer qu'ils étaient en petit nombre. Il semble donc que la grande majorité des citoyens aurait pu aisément se persuader qu'en laissant Thierry maître du sort des coupables, ils n'avaient point à craindre d'être confondus avec eux; mais ils connaissaient mieux les Barbares; ils résolurent de fermer leurs portes et de se défendre, comme dans un cas de guerre pur et simple. Quintien, leur évêque, bien qu'il dût sa dignité à

(1) *Id.* loc. cit.

la faveur spéciale de Thierry, ne fit point cause à part d'eux; il resta dans la place, également prêt à partager leur péril ou à intervenir pour eux auprès du roi.

Arrivés devant la ville des Arvernes, les Franks la trouvèrent donc fermée et en état de défense; ils s'établirent dans un faubourg dont il paraît que les habitants s'étaient réfugiés dans la ville, avec ce qu'ils avaient pu emporter de leur avoir. Thierry se flatta d'abord de forcer la place et en commença le siége; mais soit que l'entreprise fût en effet trop difficile ou dût seulement traîner en longueur, il prit brusquement le parti de décamper. Grégoire de Tours attribue sa retraite aux prières de saint Quintien et à diverses influences miraculeuses, qui malheureusement ne s'étendirent pas au-delà des solides remparts de la capitale[1].

Du pied de ces remparts, les leudes de Thierry se précipitèrent sur le pays ouvert. Tout y offrait le tableau d'une grande invasion; les lieux forts avaient été mis en défense, les laboureurs s'étaient sauvés sur les montagnes avec leurs familles et leurs troupeaux, et les habitants des villes sans murailles avaient caché leurs biens dans les monastères ou dans les églises.

Les Franks se portèrent d'abord à l'est, sur Tiern, forteresse au pied des montagnes qui séparent les vallées de l'Allier et de la Loire. La place

1 III. 12.

résista quelques jours ; mais elle fut emportée, brûlée, et ceux de ses habitants qui n'avaient point péri à la défense de leurs murs furent emmenés captifs. De la frontière orientale de l'Arvernie, les Franks rentrèrent dans l'intérieur du pays et remontèrent la belle vallée qu'arrose l'Allier, dévastant et pillant tout sur les deux bords. Comme ils n'épargnèrent ni les églises ni les monastères, la confiance avec laquelle chacun était venu, de près ou de loin, y cacher ce qu'il avait de plus précieux, tourna pleinement à leur profit et leur abrégea les fatigues du pillage. Parmi les lieux alors célèbres qu'ils détruisirent dans cette partie de l'Arvernie, on nomme le monastère d'Iciodore, un des plus anciens de la Gaule.

Au-delà d'Iciodore, à quelques milles plus au sud, était l'église plus renommée encore de Saint-Julien de Brive (Brioude). Un détachement s'y porta; il ne trouva personne dans le bourg, tous ceux des habitants qui n'avaient pas pris la fuite s'étaient enfermés dans l'église. Les Franks voulurent y entrer, mais les portes étaient fermées et ils hésitaient à les forcer. L'un d'eux aperçoit une fenêtre ouverte ou brisée; il s'introduit par-là dans l'église et court en ouvrir la porte à ses compagnons, qui s'y précipitent tous à la fois. Ils trouvent l'église encombrée d'une multitude confuse de prêtres en prières et de personnes de tout sexe et de tout âge, assis ou à genoux sur des monceaux de meubles ou de bagage qu'ils ont apportés là

pour les sauver. Les Franks commencent par s'emparer de tout le matériel qui les tente; après quoi ils lient les mains aux prêtres et à tous les habitants, hommes ou femmes, enfants ou vieillards, sortent de l'église violée, et vont à quelque distance de là faire entre eux le partage de ce butin.

Grégoire de Tours assure que Thierry avait donné l'ordre de ne piller ni cette église ni quoi que ce fût à sept milles de rayon à l'entour; il ajoute qu'il fit arrêter et punir de diverses manières plusieurs des profanateurs. Quant au Frank qui s'était introduit dans l'église pour en ouvrir la porte aux autres, l'évêque historien affirme qu'il périt consumé par la foudre; je croirais plutôt à cette punition surnaturelle qu'à celles dont Grégoire veut faire honneur à Thierry[1].

A mesure qu'ils s'avançaient vers les hauteurs où l'Allier prend sa source, les Franks trouvaient une population plus pauvre et plus agreste qui, éparse dans les bois et dans les gorges de ses montagnes ou concentrée dans des enceintes fortifiées, leur disputait de son mieux le peu qu'elle avait à perdre. Le château de Lovolâtre était le boulevard renommé de toute cette contrée montagneuse, et, selon une tradition qui remontait peut-être jusqu'aux temps celtiques, il n'avait jamais été pris[2].

(1) Liber. Miraculor. S. Juliani. XIV.

(2) Lovolautrum castrum quod usque in illâ die defensatum est. Gregor. Tur. III. 13.

Les Franks ne l'assiégèrent pas moins; mais bientôt découragés des difficultés de l'entreprise, ils étaient sur le point de l'abandonner, lorsque l'esclave d'un certain Proculus, le prêtre ou un des prêtres du lieu, s'introduisit dans leur camp et leur fournit des indices au moyen desquels ils s'emparèrent de la place sans danger et à l'insu des habitants. De ce qui se passa à cette prise Grégoire de Tours ne rapporte qu'un seul trait, et cela dans une vue particulière, absolument étrangère au dessein de décrire l'événement même auquel ce trait se rattache[1]. Il dit que Proculus, ce prêtre dont l'esclave les avait introduits dans la forteresse, fut par eux égorgé dans l'église, au pied de l'autel. Un tel meurtre en un tel lieu ne dut pas être le seul, et il n'y a que trop d'apparence que toute la population de Lovolâtre, qui ne fut point réduite en servitude, périt massacrée dans ses foyers. Quant à la ville, habitations et remparts, tout en fut détruit.

Après ces exploits, les Franks, se détournant à gauche, dans la direction de l'ouest, passèrent les hautes montagnes du Cantal et se jetèrent dans le bassin de la Dordogne, où ils recommencèrent tout ce qu'ils avaient fait dans la vallée de l'Allier. Ils ne trouvèrent un peu de résistance qu'à Méroliac, château dont le site et le nom se reconnaissent encore aujourd'hui dans l'aspect et le

(1) Loc. cit.

nom de Chastel-Merliac, à peu de distance au nord-est de la petite ville de Mauriac, dans le Cantal. C'était un lieu des plus célèbres pour la force et la singularité de son assiette, au sommet d'une haute colline, entouré de toutes parts d'un mur de cent pieds de haut, non de main d'homme ni de pierres ajustées ensemble, mais d'un seul et immense bloc de rocher taillé à pic par la nature elle-même. Au centre de la vaste enceinte protégée par cet inexpugnable rempart, il y avait un étang d'une eau limpide, exquise à boire, et d'un autre côté, non loin de là, sourdissaient de terre une multitude de sources d'eau vive, qui, réunies en un ruisseau rapide, traversaient la ville entière et sortaient par une des portes pour gagner la pente de la vallée. La ville était beaucoup plus petite que l'enceinte fortifiée, dans laquelle elle était enclose, de sorte qu'il s'y trouvait des champs, des jardins et des vergers qui, bien cultivés par les habitants, leur fournissaient en abondance de quoi satisfaire à tous les besoins de la vie[1].

Essayer de prendre une telle place semblait folie; les Franks l'assiégèrent pourtant, et la fortune les servit assez bien. Bloqués par les leudes de Thierry, les habitants de Méroliac ne manquaient de rien de nécessaire; mais, trop préoccupés de l'avenir, ils cédèrent à la tentation de faire secrètement une sortie en quête d'un surcroît de subsistances. Cin-

1 Gregor. Tur. loc. cit.

quante hommes entreprirent cette expédition; ils furent pris par les assiégeants, amenés, les mains liées derrière le dos, sous leurs remparts et sous les yeux de leurs proches. Là s'établit une négociation cruelle entre les Franks et les hommes de Méroliac; les premiers, tenant le glaive sur la gorge de leurs prisonniers, menaçaient de les tuer, si leur vie n'était pas rachetée sur l'heure au prix qu'ils y mettaient, les autres ne voulant ni laisser périr leurs proches ni tout accorder à leurs ennemis. Il fut enfin convenu que les habitants de Méroliac donneraient chacun quatre onces d'or, pour la rançon des cinquante captifs; et sans doute aussi pour la leur; car il paraît que les hostilités furent terminées par cette négociation et que les Franks n'entrèrent point dans la place[1].

Voilà les seuls détails qui nous soient parvenus de cette expédition plus que barbare, qui fut comme une seconde conquête de l'Arvernie; mais ces détails sont loin de donner la juste mesure du désastre auquel ils se rapportent. Il y a dans les hagiographes du sixième et du septième siècle une multitude d'allusions à ce même désastre, qui, par leur ton général et par quelques traits particuliers, donnent à penser que le pays des Arvernes souffrit tout ce qu'un pays peut souffrir par la guerre seule. Le nombre des habitants conduits en captivité fut immense; quant aux dégâts et au pillage,

(1) *Id.* loc. cit.

ils furent tels que, les Franks partis, il ne resta pas de quoi subsister à une foule d'hommes, jadis des plus opulents, qui avaient échappé à la mort et à la servitude; réduits à vivre d'aumônes dans un pays où personne n'avait plus les moyens de la faire, la plupart furent obligés d'aller mendier au loin, chez des peuples étrangers. On jugera aisément qu'une telle conduite, de la part des Franks, n'adoucit pas la haine que leur portaient déjà les Aquitains.

Thierry, en quittant l'Arvernie, y laissa, pour la gouverner, avec le titre de duc, un de ces mêmes leudes auxquels il l'avait livrée et qui venait d'y faire son butin comme les autres; c'était un de ses proches parents, quelques chroniques disent même son oncle maternel, nommé Sigewald. Le nouveau duc fit aussitôt venir sa famille des bords de la Moselle ou du Rhin, et s'établit avec elle dans la capitale des Arvernes où nous le retrouverons bientôt. Il nous faut, pour le moment, suivre Thierry dans ses États du Nord.

Il y était à peine ou n'y était peut-être pas encore arrivé lorsqu'il y éclata un soulèvement dont je rendrai compte ici comme d'un fait qui semble se rattacher, par plus d'un côté, à la dernière invasion des Franks en Arvernie.

Munderic, un des principaux leudes de Thierry dont il se prétendait même le parent, fut l'auteur de ce soulèvement. Jaloux de tous ces accroissements de pouvoir et de tous ces honneurs par

lesquels les fils de Clovis, devenus rois des Gallo-Romains et chrétiens, aspiraient de plus en plus à se distinguer de leurs anciens compagnons d'armes, et pensant que les bénéfices et les priviléges de la conquête devaient être distribués également entre tous les chefs qui l'avaient faite, ce Munderic résolut, non précisément de détrôner Thierry, mais de se faire, de son côté, roi des pays où il commandait en qualité de duc ou qui voudraient bien le reconnaître pour tel; et il est à présumer qu'il saisit, pour exécuter son projet, le moment où Thierry était déjà engagé dans son expédition contre les Arvernes.

Les propos que Grégoire de Tours prête à Munderic en cette occasion sont précieux par la naïveté et par la vérité avec lesquelles ils peignent les sentiments des grands leudes restés fidèles aux antiques mœurs germaniques, et l'opposition qui s'était établie entre eux et leurs rois, dès l'instant où ceux-ci avaient aspiré à une puissance distincte du commandement militaire, à une puissance politique. « Quelles obligations ai-je envers le roi Thierry? lui fait-il dire. Il m'appartient de régner aussi bien qu'à lui. Je sortirai donc; je rassemblerai mes peuples et recevrai leurs serments, afin que Thierry sache que je suis roi tout comme lui [1]. »

Il sortit en effet et se mit à courir le pays, criant

(1) Histor. III. 14.

partout à la foule, qui partout abondait autour de lui : « Je suis un prince; suivez-moi, et vous vous en trouverez bien. » Et une multitude d'hommes le suivaient, lui juraient fidélité et l'honoraient comme un roi. Ces hommes étaient-ils des Franks ou des Gallo-Romains? Grégoire de Tours les désigne par les termes de multitude rustique[1], ce qui, à vrai dire, n'a rien de bien précis, mais semble néanmoins s'appliquer plutôt aux basses classes des anciens habitants du pays qu'à la population germanique.

Informé des actes de Munderic, Thierry n'en prit pas d'abord grand souci; il se contenta de lui faire dire par un message : « Si tu as droit à une portion de mon royaume, viens me trouver, et droit te sera fait. » Thierry espérait par-là attirer Munderic, le faire tuer, et tout terminer ainsi de la manière la plus simple. Mais Munderic, au lieu de suivre les messagers de Thierry, les chargea de sa réponse : « Allez-vous-en dire à votre roi que je suis roi tout comme lui[2]. »

A cette réponse Thierry assembla ses leudes pour les envoyer contre le nouveau roi. Celui-ci, ne se jugeant pas en état de tenir la campagne, se réfugia, avec ses partisans et son trésor, à Victoriac, résolu de s'y défendre jusqu'à l'extrémité.

(1) Sequebatur eum rustica multitudo, ou selon une autre leçon, multitudo rusticanorum. Greg. Tur. loc. cit.

(2) Quia rex sum sicut et ille. *Id.* l. c.

Il y avait à cette époque en Gaule deux forteresses du nom de Victoriac, l'une sur la Marne, aujourd'hui Vitry, et l'autre en Arvernie, sur les bords du Haut-Allier, dans ce même pays qui venait d'être ravagé par les Franks. Ce qu'il y avait de plus naturel et de plus facile pour Munderic, c'était de s'enfermer dans le Victoriac champenois; c'est cependant dans celui des Arvernes qu'un des plus anciens abréviateurs de Grégoire de Tours le fait arriver, et ce sont des paysans arvernes qu'il lui donne pour partisans et pour complices[1]. Dans ce cas, il y aurait lieu à considérer la rébellion de Munderic comme une représaille immédiate de la dévastation de l'Arvernie par Thierry; mais, encore une fois, cette hypothèse est d'elle-même si peu probable qu'il faudrait, pour lui donner de l'autorité, un témoignage beaucoup plus grave que celui d'Aimoin.

Quoi qu'il en soit, Munderic, à peine établi dans sa forteresse, y fut aussitôt assiégé par l'armée de Thierry. Attaqué vigoureusement, il se défendit de même. « Tenons ferme, disait-il aux siens; combattons tous également, et ne nous laissons point subjuguer par nos ennemis. » Au huitième jour du siége c'étaient les leudes de Thierry qui étaient irrésolus et embarrassés. Informé de ce qui se passait, Thierry imagine aussitôt un expédient; il appelle un de ses affidés nommé Aregisile et lui

(1) Aimoinus Monach. lib. II.

dit : « Tu vois que ce traître Munderic triomphe dans sa révolte; rends-toi auprès de lui, et fais-lui tous les serments qu'il voudra pour l'engager à te croire et à te suivre. Une fois qu'il sera dehors, tue-le, et que sa mémoire soit effacée de notre royaume[1]. »

Aregisile part avec cette commission qui n'était probablement pas pour lui la première de cette espèce. Il se fait introduire auprès de Munderic, et, à force de lui démontrer le péril sans remède de sa situation, de l'assurer du pardon de Thierry et de lui jurer sur les Evangiles tout ce qu'il voulut, il réussit à l'attirer hors de sa forteresse et à l'amener en présence d'hommes armés qui, à un signal convenu, devaient tomber sur lui et le tailler en pièces. Cependant Munderic s'aperçut de la fraude assez tôt pour tuer Aregisile et plusieurs des siens. Tous ses biens sans distinction furent confisqués par Thierry.

Cette rébellion et ce meurtre sont un événement notable dans l'histoire des Franks de la Gaule; c'est le début de cette longue lutte entre la nouvelle royauté franke et l'ancienne liberté germanique dont je tâcherai de marquer avec soin les incidents et les progrès. La mort de ce Sigewald, que Thierry avait laissé en Arvernie en qualité de gouverneur ou de gardien, comme dit Grégoire de Tours[2], suivit de près celle de Munderic, et tient

(1) Gregor. Tur. l. c.

(2) Quasi pro custodiâ. Histor. III. 13.

de même à la division déjà prononcée entre les rois franks et leurs leudes.

Ce Sigewald ne se comportait pas envers les Arvernes de manière à les réconcilier avec leurs conquérants. Il y faisait beaucoup de mal, dit Grégoire de Tours, et s'emparait de force de la propriété de beaucoup de personnes. Ses serviteurs ne cessaient de commettre des vols, des meurtres et toutes sortes de violences et de crimes, et personne n'osait souffler un mot de plainte contre eux[1]; c'eût été s'exposer, de leur part, à quelque chose de pis que la première offense.

Les comtes, qui avaient sous Sigewald l'administration de la justice civile et criminelle dans les villes du pays, continuaient, comme je l'ai dit, à être pris dans ces villes mêmes ou dans leur district, parmi les Gallo-Romains. C'était Hortensius, homme de rang sénatorial, qui occupait alors le poste de comte dans la capitale du pays. On avait donné le comté de Brive à Becco, personnage dont le nom est indubitablement celui d'une ancienne famille gauloise, et ce même comté avait été occupé auparavant par un Evodius, autre personnage aquitain comme les précédents. On ne sait que bien peu de chose de l'administration de ces comtes, et ce peu autorise à présumer qu'elle n'était guère plus équitable ni plus douce que celle de Sigewald, leur supérieur.

(1) Greg. Tur. III. 16.

Du reste, si dure que l'on puisse supposer la conduite de ce dernier, on n'y aperçoit du moins aucune apparence d'opposition à l'autorité royale. Le mal qu'il faisait n'était que le mal qui se faisait partout; il ne touchait que les Arvernes, et ceux-ci le souffraient sans murmurer, trop consternés encore de la récente visite de leurs conquérants pour oser former aucun projet de résistance ou de vengeance. Cependant Thierry frappa son parent Sigewald par le glaive[1]. Voilà tout ce que Grégoire de Tours nous apprend sur la fin de ce duc. Il y a dans cette concision quelque chose de tragique qui marque assez bien où en étaient déjà, dans leurs discordes, les rois et les leudes.

Tandis que ces choses se passaient en Aquitaine, les Franks avaient repris et poursuivaient le cours de leur conquête dans le reste de la Gaule. De 531 à 534 inclusivement, ils firent quatre expéditions consécutives, deux contre les Goths et les deux autres contre les Burgondes. Je dois en tracer rapidement le tableau.

Le roi goth d'Italie, Théodoric, était mort en 526, et avec lui étaient tombés tout projet et tout espoir de cette espèce de restauration morale et politique de l'Italie dont il s'était flatté que sa nation serait l'instrument. Aussi long-temps qu'il avait vécu, les Franks avaient reculé devant lui et semblaient avoir perdu l'idée de recouvrer les par-

(1) Greg. Tur. III. 23.

ties de la Gaule occupées par les Ostrogoths. Après sa mort ils reprirent le cours naturel de leurs tentatives pour pousser leur domination jusqu'aux bords de la Méditerranée.

En 531 Childebert, immédiatement après son coup manqué sur l'Arvernie, marcha avec toutes ses forces contre les Visigoths de la Septimanie. Son prétexte était de soustraire Clotilde, sa sœur, aux mauvais traitements d'Amalaric, à qui elle avait été donnée pour femme, et qui s'était fait proclamer roi des Visigoths après la mort de Théodoric. Il y avait eu alors, à ce qu'il paraît, entre les deux grandes branches de la nation gothique une espèce de scission dont les Franks cherchaient à tirer parti après l'avoir favorisée.

Les mêmes raisons qui, dans la guerre d'Alaric et de Clovis, avaient donné tant d'avantages à celui-ci, persistaient dans toute leur force entre leurs successeurs. Les Visigoths étaient toujours ariens zélés, au milieu de prêtres ou de laïcs gallo-romains catholiques toujours prêts à intriguer contre eux. A en croire des insinuations graves, mais obscures, de Jornandès, l'expédition de Childebert ne fut que la suite d'intrigues et de trahisons ourdies par les Franks ou en leur faveur, tant en Septimanie qu'au-delà des Pyrénées[1].

Quoi qu'il en soit, Childebert se mit en marche à travers l'Aquitaine, reprit, selon toute apparence,

(1) Jornand. de reb. get. LVIII.

en passant, le pays d'Albigeois qui lui appartenait et s'avança jusque sous les murs de Narbonne. Là seulement se montra Amalaric, qui fut complètement battu et périt, sinon dans le combat, du moins des suites de la déroute[1]. Childebert voulut pousser son invasion jusqu'en Espagne, et les Franks traversèrent alors, pour la première fois, ces Pyrénées qu'ils n'avaient encore aperçues que de loin et s'avancèrent jusqu'à Barcelone. Mais Theudis, cet ancien écuyer de Théodoric que celui-ci avait donné pour tuteur à son petit-fils Amalaric, après la défaite de Vouglé, Theudis, qui venait de se faire roi et qui méritait de l'être, les contraignit à se retirer plus vite qu'ils n'étaient venus et sans avoir gagné un pied de terre en Septimanie, mais riches, à ce qu'il paraît, de butin[2].

Il restait encore aux Ostrogoths diverses parties de l'Aquitaine, le Rouergue, le Gévaudan et le Velai. Thierry, à qui ces pays appartenaient en vertu du partage fait avec ses frères, mais qui n'en avait pas encore joui, résolut enfin de les reprendre et s'allia dans cette intention avec son frère Clotaire. Au printemps de 533, les deux rois rassemblèrent leurs forces, et chacun des deux donna le commandement des siennes à son fils. Théodebert commanda donc celles de Thierry et Gonthaire celles de Clotaire. Mais ce dernier, s'étant mis en

(1) Isidori Chron. Gothor.—Gregor. Turon. Hist. III. 30.

(2) Isidor. Chronic. Gothor.—Greg. Tur. loc. cit.

marche, s'arrêta, l'on ne sait pourquoi, à mi-chemin, et Théodebert s'avança seul contre les Goths[1]. Il leur enleva aisément toutes les villes qu'ils possédaient encore au-delà du Rhône, entra dans la Septimanie où il s'empara de quelques châteaux. Encouragé par ces succès il se crut en état d'attaquer les Ostrogoths en Provence, passa le Rhône et voulut tenter un coup de main sur la ville d'Arles; mais cette fois il échoua et fut rejeté avec perte sur la rive droite du fleuve. Il y resta pour garder les conquêtes qu'il avait faites, ou peut-être seulement retenu par l'amour dont il s'était pris pour une matrone gallo-romaine nommée Deuterie, qu'il avait rencontrée dans un des châteaux de la Septimanie, et dont il avait fait sa femme, bien qu'elle fût celle d'un autre[2].

C'est à l'intervalle de ces deux expéditions contre les Goths, à l'année 532, qu'appartient une autre expédition dont j'ai déjà fait mention par incident et dont c'est ici le lieu de dire expressément quelques mots. Il s'agit de cette campagne de Childebert et de Clotaire contre Godemar, roi de Burgondie, et dont Thierry, qui n'y voulut jamais prendre part, détourna ses leudes en les menant en Arvernie.

Mieux concertée sans doute que les précédentes, cette campagne fut aussi plus heureuse. Les Franks

(1) Gregor. Tur. III. 21.

(2) *Id.* loc. cit.

prirent des places importantes où ils s'établirent, et entre autres celle d'Autun. Cependant leur entreprise aurait peut-être échoué de nouveau ou traîné en longueur s'ils n'eussent à la fin réuni leurs forces pour l'achever. Thierry qui, en 532, avait montré tant de répugnance à marcher avec ses frères contre la Burgondie, ne fit depuis aucune difficulté de joindre ses forces aux leurs. Attaqué par leurs armées réunies, Godemar ne fut plus en état de résister. Vaincu et abandonné des siens, en 534, il s'enfuit l'on ne sait où, et la Burgondie occupée par les Franks, à l'exception de sa moitié méridionale qui restait au pouvoir des Ostrogoths, cessa d'exister comme royaume à part[1]. Les trois vainqueurs se la partagèrent également; mais les détails de ce partage ne sont pas connus.

Cette acquisition de la moitié à peu près de la Burgondie peut, ce me semble, être signalée comme le terme où s'arrêtent, en Gaule, la capacité et l'énergie conquérantes des descendants de Clovis. Après cette conquête ils n'en firent plus d'autre que l'on puisse dire le résultat pur et simple, le prix immédiat de leurs victoires.

Thierry jouit peu de ce surcroît de puissance; à peine en était-il en possession qu'il fut atteint de la maladie dont il mourut. Son fils unique, Théodebert, n'était point auprès de lui ; nous avons vu qu'il était resté en Aquitaine avec sa belle Deute-

(1) Marii Chronic. ad. an. 534.

rie. L'occasion en parut d'autant plus propice à Clotaire et à Childebert de s'emparer du royaume de leur frère, à l'exclusion de leur neveu, et de réduire ainsi à deux les trois parts actuelles des conquêtes frankes. Les détails de leur tentative ne sont point connus; on sait seulement qu'elle échoua.

Averti de ce qui se passait, Théodebert accourut en toute hâte d'Aquitaine, trouva son père encore vivant et ses deux oncles déjà en mesure de lui disputer son héritage. Le récit de ce qui se passa entre eux et lui est on ne peut plus vague dans Grégoire de Tours[1]. Je crois cependant y voir qu'il y eut entre les oncles et le neveu une guerre formelle, où ce dernier, vigoureusement soutenu par ses leudes, l'emporta, mais non toutefois au point de n'être pas obligé de faire des présents aux vaincus pour achever de les écarter. Grace à ce mélange de bravoure et de complaisance, Théodebert entra en possession de tous les États de son père, vers la fin de l'année 534.

De tous les petits-fils de Clovis, Théodebert est peut-être celui dont le caractère mérite le plus d'être observé, celui dans la barbarie duquel il y a le plus de teintes d'héroïsme et le plus d'instinct de civilisation. Il eut constamment pour conseillers intimes Asteriolus et Secundinus, deux Gallo-Romains, de ceux qui, à ces époques de décadence,

(1) Histor. III. 32.

passaient encore pour de beaux génies. Ce fut au dernier qu'il s'en remit principalement de ses fréquentes négociations avec l'empereur de Constantinople. Un autre Romain, un certain Parthenius, apparemment financier habile, ne fut pas moins en crédit auprès de Théodebert, auquel il fit adopter une des idées les plus téméraires et les plus anti-germaniques qui pussent entrer dans la tête d'un roi frank, celle d'établir un système régulier d'impôt sur les terres des Franks comme sur celles des Gallo-Romains. La chose eut lieu malgré la clameur générale, et Parthenius, long-temps en butte à l'exécration générale, ne fut massacré qu'après la mort de son patron.

Ce fut pour célébrer et pour encourager cette partie toute civile des inclinations de Théodebert qu'Aurélien, évêque d'Arles, lui écrivit une lettre dans laquelle on trouve ce trait qui marque bien, quoiqu'à la manière recherchée du temps, cette tendance à la civilisation qui frappe dans plusieurs actes de ce roi. « Courage! lui dit l'évêque, courage! restaurateur de l'antiquité, inventeur de nouveautés, courage! » Je n'ajoute plus qu'un fait. Théodebert est, entre les rois franks de cette période, le seul dont l'histoire rapporte des traits de générosité et de bonté. Il donna sept mille pièces d'or aux habitants ruinés de Verdun et sauva la vie à des hommes proscrits par son père[1]. Tel était

(1) Gregor. Tur. Histor. III. 34, 35.

Théodebert; mais le Frank et le Barbare n'avaient pas pour cela complètement disparu en lui; c'est de quoi l'on put s'assurer dès le début de son règne.

Childebert, ayant manqué son coup contre Théodebert et fait sa paix avec lui, se mit à réfléchir sur sa situation. Il n'avait point d'enfants et découvrit que ce qu'il y avait pour lui de plus convenable était d'adopter Théodebert pour fils et pour héritier, de s'allier étroitement avec lui, de fondre ensemble à l'improviste sur Clotaire, de le tuer et de se partager ses États qui autrement couraient le risque d'être morcelés en six ou sept parties, Clotaire ayant six ou sept fils.

En conséquence de ces réflexions, Childebert écrivit à Théodebert ce peu de paroles : « Viens me trouver; je n'ai point d'enfants, et je veux te traiter comme un fils[1]. » Théodebert n'hésita pas à se rendre auprès de lui, et le fruit de ce rendez-vous fut une conspiration contre Clotaire, conspiration qui n'éclata cependant que deux ou trois ans après.

Attaqué à la fois par son frère et par son neveu, et pris au dépourvu, Clotaire n'eut que le temps de fuir et de se réfugier dans la vaste forêt d'Arlaune, sur les bords de la Seine. Il y fut suivi et assiégé par ses ennemis, n'ayant contre eux d'autre défense que les immenses abattis d'arbres qu'il

(1) Histor. III. 24.

fit faire de tous côtés, autour de lui. Ainsi traqué comme une bête fauve, il semblait perdu, et il n'est pas facile de deviner comment il fut sauvé. Grégoire de Tours est sûr que ce fut par un miracle opéré par le bienheureux saint Martin, à la prière de la reine Clotilde. Suivant lui, une effroyable tempête assaillit les troupes de Childebert et de Théodebert, battit, abîma, dispersa les hommes et les chevaux, tandis que, dans l'enceinte où était enfermé Clotaire, il ne tomba pas une goutte de pluie ni ne souffla le moindre vent[1]. Tout ce qu'un historien peut conclure de ce récit, c'est que l'entremise et les efforts de Clotilde furent en effet pour quelque chose dans la réconciliation inopinée de ses fils.

Cette réconciliation, qui dura au moins jusqu'à la mort de Théodebert, permit aux Franks d'intervenir dans une guerre étrangère qui, durant près de vingt ans, absorba les forces et l'énergie guerrières dont ils auraient eu besoin pour terminer la conquête de la Gaule.

La rapidité avec laquelle Bélisaire venait de reconquérir l'Afrique sur les Vandales avait décidé l'empereur Justinien à tenter de chasser les Ostrogoths de l'Italie. Les Franks étaient alors la seule puissance militaire à portée de prendre part à cette guerre et capable de donner la victoire au parti dont ils se rangeraient. Aussi l'empereur Justinien

(1) Hist. III. 28.

et Théodat, alors roi des Ostrogoths, s'adressèrent-ils à eux presque en même temps et avec le même empressement de les avoir pour auxiliaires. Ce fut à qui des deux leur offrirait le plus haut prix de leurs services.

Les trois chefs qui régnaient sur les Franks s'entremirent collectivement et de concert dans cette grande querelle ; mais ils ne s'y engagèrent pas au même degré. Théodebert était celui des trois auquel il convenait le mieux, à tous égards, de prendre sur lui les fatigues et les risques d'une telle guerre. Il était le plus jeune, le plus brave, le plus capable de concevoir et d'exécuter des choses hardies, et c'était lui aussi qui avait à sa disposition la plus grande masse de population guerrière. La portion de la Gaule où il régnait était celle où il y avait le plus de Franks, et il commandait en outre à plusieurs peuples germaniques d'Outre-Rhin, toujours prêts à suivre à la guerre quiconque les y appelait. Ce fut donc Théodebert qui dirigea les expéditions militaires des Franks au-delà des Alpes et qui les commanda tantôt en personne, tantôt par ses capitaines, de 539, époque de sa première descente, à 547, année de sa mort. Il est curieux de voir avec quelle facilité et quelle assurance ce chef, une fois jeté d'une situation politique, difficile et complexe, où il avait montré des côtés d'homme civilisé, dans une situation simple où tout pouvait être décidé par la force, reprit les idées, les passions et les plans aventuriers d'un Barbare.

Ayant vendu ses services aux Goths et aux Romains en même temps, son projet était de les tromper les uns comme les autres, de les aider à s'entre-dévorer; après quoi, tombant sur les débris des vainqueurs et des vaincus, il les aurait facilement exterminés et conquis l'Italie pour lui-même. Et ses desseins ne s'arrêtaient pas là! A la tête de tous les peuples barbares qui auraient voulu le suivre et dont plusieurs, déjà d'accord avec lui, n'attendaient que son signal, il aurait pénétré dans la Thrace par l'Illyrie et porté la guerre à Constantinople même, pour la seule vanité de la porter si loin et à qui ne l'attendait pas de lui [1].

Les choses n'arrivèrent pas selon ses vœux; mais le tableau même sommaire de ces événements n'entre point dans les bornes de mon plan. Je ne puis décrire ni les exploits gigantesques des Franks au-delà des Alpes, ni leurs immenses défaites, ni leurs incroyables perfidies, ni la stupidité plus que barbare avec laquelle ils se précipitèrent à plusieurs reprises dans des situations désespérées, où ils n'avaient pas même la ressource de se faire tuer par l'ennemi et ne pouvaient mourir autrement que de faim, de soif et de maladie. Je me bornerai à marquer les points par lesquels l'histoire de ces expéditions touche à celle de la domination franke dans la Gaule.

D'abord les premières négociations qui, dès

(1) Agathiæ Histor. I. 4.

l'année 535, eurent lieu entre les Ostrogoths et les Franks au sujet de la guerre prochaine, donnèrent à ces derniers une portion de la Gaule qu'ils avaient vainement jusque là essayé de conquérir par les armes. Outre deux mille livres d'or que Théodat s'était engagé à leur payer pour prix de leur alliance, il devait leur céder tout ce que les Ostrogoths possédaient actuellement en-deçà des Alpes. Théodat étant mort sur ces entrefaites, l'article concernant cette cession ne put être exécuté; mais il le fut bientôt après sous Vitigès, successeur de Théodat. En 536 celui-ci donna l'ordre à Markias, général des Ostrogoths au-delà des Alpes, de revenir en Italie avec toute son armée et d'abandonner aux Franks tous les pays occupés par lui. Ainsi tomba tout d'un coup et de la manière la plus imprévue, sous la domination des Franks, une grande et belle portion de la Gaule, celle qui s'étend des Alpes au Rhône et de l'Isère à la Méditerranée[1].

D'un autre côté il dut périr, dans le cours de cette longue guerre d'Italie, des milliers d'hommes de race franke, et la masse de la population conquérante dans la Gaule en dut diminuer d'autant et par-là même la force et l'influence de la conquête. C'est bientôt après cette guerre, et peut-être par un de ses effets, que l'on voit les Gallo-Romains admis ou contraints à porter les armes et à combattre dans les rangs des Franks.

(1) Procop. de Bello gothico. lib. I.

Le seul événement d'une certaine importance qui se passât dans la Gaule, tandis que Théodebert guerroyait au-delà des Alpes, est une expédition de Childebert et de Clotaire réunis contre les Visigoths. Ils pénétrèrent jusque dans la vallée de l'Ebre et mirent le siége devant Saragosse; mais ils y furent battus, et tellement qu'ils repassèrent les Pyrénées à grande peine et comme par miracle. Cette expédition eut lieu en 542, et fut le dernier effort des fils de Clovis contre les Visigoths. J'en prends note ici comme d'un fait sur lequel j'aurai l'occasion de revenir ailleurs[1].

Théodebert étant mort en 547, son fils unique Théodebald lui succéda sans opposition, à ce qu'il semble, de la part de qui que ce fût. Il régna cinq ou six ans, durant lesquels il poursuivit avec des succès divers les expéditions de son père en Italie, et mourut en 553. N'ayant point laissé d'héritier, ses États, selon l'usage et le droit mérovingiens, devaient être également partagés entre les deux grands-oncles qui lui survivaient, entre Childebert et Clotaire; mais ce dernier s'appropria de vive force, au préjudice de l'autre, tout ce qu'avait laissé le défunt, sans en excepter Vultrade, sa veuve, qu'il épousa. Ce mariage occasionna du scandale, et l'église s'en plaignit. Clotaire céda Vultrade à un duc de ses vassaux, mais il garda tous les États de Théodebald, tant en Gaule qu'en

1. Gregor. Turon. Histor. III. 29.

Aquitaine, et Childebert, si piqué qu'il pût être de ce procédé, fut réduit à attendre l'occasion d'en prendre sa revanche[1].

De tous les peuples qui avaient été soumis à Théodebald, les Saxons furent les seuls qui refusèrent de reconnaître Clotaire pour seigneur. Celui-ci fit plusieurs campagnes contre eux, et une entre autres en 555, dans laquelle il se passa des choses à noter pour l'histoire des relations des leudes avec leurs chefs devenus rois absolus. Faciles à surprendre et à frapper un à un, quand ils étaient épars sur la terre conquise, ces leudes reprenaient impunément leur fierté, leur égoïsme et leur indépendance dès l'instant où ils étaient réunis pour marcher en guerre.

Effrayés de l'approche et des forces de Clotaire, les Saxons lui envoyèrent des députés pour lui demander la paix, en lui offrant le tribut accoutumé. Clotaire était fort disposé à accepter leurs offres; mais ses leudes, à qui il était obligé d'en faire part, les rejetèrent. Alors vint une seconde députation des Saxons, avec des offres plus avantageuses que les premières, qui furent de même agréées par le chef et de même refusées par les leudes. Les Saxons, voulant à tout prix éviter la guerre, envoyèrent à Clotaire une troisième députation qui, selon Grégoire de Tours, probablement exagéré sur ce point, lui offrit tout ce qu'ils pos-

(1) Marii Chronic. — Agathiæ Histor. I. — Gregor. Tur. IV. 9.

sédaient, leurs troupeaux, leurs vêtements, et la moitié de leurs terres[1].

Pour le coup Clotaire insista auprès de ses leudes pour les déterminer à accepter des offres si avantageuses. « Renoncez, leur dit-il, renoncez, je « vous en prie, à votre projet; nous n'avons pas le « bon droit pour nous; ne vous engagez pas dans « une guerre où vous seriez mis en déroute, ou, si « vous voulez absolument y aller, sachez que je ne « vous y suivrai pas. » Transportés de colère à ce discours, les leudes de Clotaire se jettent sur lui, l'arrachent par force de sa tente qu'ils mettent en pièces, l'accablent d'injures et le menacent de le tuer s'il ne marche à leur tête[2]. Il y marcha; mais les Franks furent ignominieusement battus et obligés de demander la paix à ceux auxquels ils l'avaient si durement refusée[3]. Cette guerre fut la dernière de celles que les fils de Clovis firent hors des limites de la Gaule, et les dangers que Clotaire y courut entrèrent pour beaucoup dans les singuliers événements qui se passèrent en Aquitaine et qu'il est temps de raconter.

Les États de Clotaire étaient contigus à la portion de ceux de Théodebald dont le Rhin faisait la limite orientale; il avait donc des facilités pour s'en

(1) Histor. IV. 14.

(2) Tunc illi, ira commoti contra Chlotharium regem, super eum irruunt... ipsumque conviciis exasperantes aut vi detrahentes, interficere voluerunt, si cum illis abire differret. *Id.* loc. cit.

(3) *Id.* loc. cit.

emparer avant que Childebert pût accourir pour l'en empêcher. Mais il est plus difficile de concevoir comment Childebert laissa son frère s'emparer à son aise des Provinces aquitaniques de Théodebald, lui dont il fallait que Clotaire traversât les États pour s'approcher de la Loire, et qui était déjà puissant en Aquitaine, où l'on sait qu'il possédait le Berry, le Toulousain, l'Albigeois, et peut-être encore quelque autre district. Cette considération me porte à soupçonner que ce ne fut pas sans la coopération d'un parti aquitain que Clotaire parvint à s'emparer de l'Arvernie, du Limousin et des contrées adjacentes, à l'exclusion de Childebert devenu odieux à ces contrées pour la part qu'il avait eue aux maux qu'elles avaient endurés sous Thierry.

Mais que cette conjecture soit fondée ou non, Clotaire n'eut pas plutôt en son pouvoir les Provinces aquitaniques annexées à la Gaule rhénane qu'il s'occupa du soin de les gouverner. On ne voit pas bien si ce fut dès le début de sa possession, ou quelque temps après, qu'il envoya Williakaire dans ces pays avec le titre de duc d'Aquitaine. Il est seulement certain que ce personnage est le premier leude d'un roi frank connu pour avoir gouverné sous ce titre une portion de l'Aquitaine. Il paraît que Williakaire établit sa résidence à Poitiers.

A cette disposition qui était dans l'ordre habituel et régulier de l'administration, Clotaire en

ajouta une autre qui ne l'était pas. Il envoya un de ses fils chez les Arvernes, sans aucun titre spécial, mais au fait comme son lieutenant, pour gouverner tout le pays avec des pouvoirs illimités[1].

Clotaire avait de différentes femmes sept fils au moins, tous d'âge viril, et tous plus ou moins capables de le seconder dans les soins du gouvernement. Chramne, le fils unique de Khunsena, la dernière de ses trois femmes, se distinguait entre tous ses frères par ses brillantes qualités. Il était beau de figure et de personne, entreprenant, avide de nouveautés, et joignait un esprit souple et rusé à beaucoup d'énergie de caractère. Ce fut celui que Clotaire choisit pour l'envoyer en Arvernie. Chramne fixa sa résidence dans la capitale, où il paraît qu'il eut une espèce de cour, c'est-à-dire, comme les rois, un certain nombre d'officiers qui, sous divers titres, remplissaient auprès de lui des fonctions civiles ou militaires. Aussi est-il quelquefois nommé roi dans l'histoire.

Voici comment Grégoire de Tours caractérise la conduite de ce jeune roi : « Chramne, dit-il, fit en « Arvernie beaucoup de choses contre raison, ce « qui fut cause de sa fin prématurée; car il était fort « maudit par le peuple. Il n'aimait personne dont « il pût recevoir un bon conseil; toujours entouré « de jeunes vauriens fougueux, il ne chérissait « qu'eux et ne suivait que leurs conseils; au point

(1) Gregor. Tur. Histor. IV. 9.

« de donner des ordres pour faire amener devant « lui les filles des sénateurs, sous les yeux mêmes de « leur père[1]. »

Peut-être en effet Chramne ne chercha-t-il d'abord, dans sa nouvelle situation, que des moyens de satisfaire des passions fortement empreintes de barbarie, malgré quelques tendances plus humaines, et fut-il turbulent pour le simple plaisir de l'être. Mais cela dura peu, et toutes les actions de Chramne en Arvernie, toutes celles du moins qui nous sont connues d'une manière un peu positive, se rapportent certainement à un plan politique arrêté, à ce même plan dans l'exécution duquel nous le verrons tout à l'heure se précipiter avec audace.

Avant de parler des actions de Chramne, il ne sera pas inutile de signaler les influences sous lesquelles il agissait. Pas un Frank ne figure parmi ses conseillers; les deux hommes cités pour être sans cesse autour de lui, et seuls admis à lui donner des avis, sont deux Aquitains. Le premier, désigné par le nom d'Ascovinde (pur nom Gaulois), était un Arverne, que Grégoire de Tours traite d'homme magnifique, excellent en toute chose, et qui cherchait, mais avec peu de fruit, à détourner Chramne de mal faire[2].

(1) Lib. IV. 16.

(2) Virum magnificum, et in omni bonitate perspicuum, civem Arvernum. Hist. IV. 16.

Le second était un Poitevin nommé Leo, signalé par Grégoire comme un des adversaires du pouvoir ecclésiastique, qui avait osé dire, en je ne sais quelle occasion, que saint Martin et saint Martial, ces deux grands confesseurs de Dieu, n'avaient laissé au fisc rien qui vaille[1]. C'était lui que Chramne écoutait le plus volontiers et qui lui conseillait les choses les plus téméraires. La conduite du jeune roi envers l'évêque des Arvernes offre quelques indices de la nature de ses projets et de la tendance des conseils aquitains.

C'était un Gaulois nommé Cautinus, qui occupait le siége épiscopal des Arvernes lorsque Chramne arriva dans la province. Cautinus avait été promu à cet évêché par le roi Théodebald sans le concours du clergé ni du peuple, et sa promotion était le résultat d'une espèce de surprise, au détriment d'un autre prêtre nommé Caton, dont l'élection aurait été plus canonique que la sienne. Aussi quand Cautinus avait été installé sur son siége, son compétiteur Caton n'avait jamais voulu le reconnaître ni se soumettre à lui, et le clergé, ainsi que le peuple, s'était partagé entre les deux adversaires, de sorte qu'il y avait eu alors dans l'église des Arvernes comme deux évêques, entre lesquels il était fâcheux d'avoir à choisir. Cautinus était un prêtre ignorant, lâche, d'une avarice et d'une férocité que l'on eût remarquées dans un

(1) Nihil fisci juribus utile reliquissent. Loc. cit.

guerrier frank. Caton est représenté comme un ecclésiastique de mœurs régulières et même austères, mais qui ne cherchait dans l'accomplissement de ses devoirs extérieurs que le droit d'être orgueilleux et dur pour autrui. Le premier était en quelque sorte l'évêque du roi et l'autre celui du pays, de sorte que les partisans de l'un ou de l'autre avaient trouvé, sans le vouloir, un étendard sous lequel se ranger[1].

Chramne ne s'en tint pas à se déclarer pour l'évêque du pays; il se lia étroitement avec lui, prit l'engagement, Clotaire venant à mourir, de chasser Cautinus de son siége et d'y nommer Caton à sa place. En attendant, et comme pour préluder à l'accomplissement de sa promesse, il se mit à persécuter de tout son pouvoir l'adversaire de son protégé.

Le roi Clotaire et Cautinus crurent un moment avoir trouvé l'occasion de rompre cette ligue offensive du jeune roi Chramne avec le prêtre Caton. L'évêché de Tours étant venu à vaquer, ils s'entendirent pour le faire proposer à ce dernier. Mais le vieux prêtre, qui soupçonnait leur vrai motif, se garda bien de leur complaire; il préféra à l'évêché de Tours la chance de conquérir celui des Arvernes sur l'ennemi qui le lui avait enlevé[2].

Avec ou après Cautinus, l'homme que Chramne

(1) Greg. loc. cit.

(2) *Id.* loc. cit.

haïssait le plus était le comte du pays, Firminus, de l'ancienne et illustre famille de ce nom, dont plusieurs membres, sous les derniers empereurs d'Occident, avaient exercé les plus hautes charges de l'Empire, celles de préfet du prétoire et de patrice. Firminus était sans doute d'un parti contraire à celui qui s'organisait peu à peu autour de Chramne. Chramne le destitua et le remplaça par un de ses dévoués nommé Salluste, fils de je ne sais quel Evodius, peut-être de celui qui avait été comte de Brioude sous le règne de Thierry.

On ne saurait rapporter à une date bien précise ces divers actes du jeune Chramne. Tout ce qu'on peut dire avec assurance, c'est qu'ils sont de quelques mois ou de quelques semaines antérieurs à cette funeste campagne contre les Saxons que les Franks firent en 555. Clotaire, à qui les déportements politiques de Chramne avaient été dénoncés et qui en soupçonnait vraisemblablement le but, si peu apparent qu'il pût être encore, ne voulut pas laisser à son fils le temps d'aller plus loin; il lui donna l'ordre de quitter l'Arvernie et de revenir sur-le-champ auprès de lui. Mais les circonstances au milieu desquelles il paraît que Clotaire donna cet ordre furent pour Chramne un encouragement à n'y pas obéir; il fut donné au milieu des apprêts et presque au moment du départ du roi pour sa grande et malencontreuse expédition.

Chramne quitta bien l'Arvernie presque aussitôt après en avoir reçu l'ordre de son père, mais ce fut

pour s'enfoncer en Aquitaine, au lieu d'en sortir. Il se rendit à Poitiers, où il y a lieu de présumer qu'il fut entraîné par le plus intime de ses conseillers, par Léon, qui y était né et devait y avoir des amis [1]. L'esprit aquitain, c'est-à-dire un certain goût fier et un peu sauvage d'indépendance, une haine profonde pour les Franks, une grande facilité à se décider pour les partis aventureux, un singulier mélange de vanité et d'énergie, de vivacité et de dissimulation, d'inconstance et d'adresse, tout cela dominait plus en Poitou qu'en Arvernie et permettait aux meneurs du pays d'y hasarder davantage contre la domination franke.

Aussi, à peine Chramne fut-il établi à Poitiers que ses plans, jusque là indécis et couverts, furent aussitôt invariablement arrêtés. Son projet, tel qu'il résulte strictement, non des termes explicites des historiens, mais des faits eux-mêmes, était de se dégager de toute soumission envers son père et de se faire reconnaître par les Aquitains roi indépendant de l'Arvernie, du Poitou, du Limousin et sans doute aussi des autres provinces d'Outre-Loire qui étaient échues à Thierry dans le partage de l'Aquitaine entre les enfants de Clovis. Une partie considérable des Aquitains aurait eu de la sorte un chef de son choix et dans ses intérêts, qui, bien que Frank d'origine, serait devenu un des siens par sa position isolée au milieu d'elle.

1 Greg. Tur. loc. cit.

Que cette conspiration téméraire ne fût qu'une manœuvre aquitaine, les faits le démontrent par leur nature et leur connexion. Grégoire de Tours le déclare lui-même quand il dit que Chramne, arrivé à Poitiers, y fut induit par des méchants à tendre des embûches à son père[1]. En nommant chefs du parti aquitain ceux que Grégoire nomme ici des méchants, je ne fais que substituer un terme précis à un terme vague.

Si hardi que fût ce plan des Aquitains, les circonstances semblaient en favoriser l'exécution. Clotaire était engagé avec la plus grande partie de ses forces contre les Saxons, et il n'y avait pas de doute que Childebert n'acceptât avidement la première proposition qui lui serait faite d'une ligue contre l'usurpateur des États de Théodebald. Le premier soin de Chramne et des conspirateurs aquitains fut donc de chercher à s'entendre avec Childebert, et la chose ne fut pas difficile. Quelques messages suffirent à l'oncle et au neveu pour conclure un traité d'alliance offensive et défensive contre Clotaire. Les conditions n'en sont pas venues jusqu'à nous; mais les événements qui en suivirent immédiatement la conclusion peuvent être regardés comme l'accomplissement des plus importantes de ces conditions.

(1) Ad Pictavis civitatem venit ubi... seductus per malorum consilium, ad Childebertum patruum suum transire cupit, patri insidias parare disponens. Loc. cit.

Il y avait, comme je l'ai dit, à Poitiers un des grands leudes de Clotaire, nommé Williakaire. On ne peut pas lui supposer un grand pouvoir pour s'opposer à une conspiration favorisée par le mouvement du pays; mais son pouvoir, quelle qu'en fût la mesure, au lieu de se tourner contre les conspirateurs, fut employé à leur service. Williakaire devint l'un des complices de Chramne les plus dévoués et lui donna en mariage sa fille unique nommée Kalte[1].

Enfin il fallait à Chramne des soldats à opposer à ceux que son père ne manquerait pas de faire marcher contre lui dès qu'il le pourrait. Peut-être avait-il avec lui quelques bandes de Franks, quoique la chose ne soit pas probable par elle-même et qu'il ne s'en trouve pas le moindre indice dans l'histoire. Cependant il rassembla une assez forte armée, et il faut de toute nécessité la supposer composée en grande partie d'Aquitains qui marchaient pour soutenir le roi qu'ils croyaient s'être donné. A la tête de cette armée, Chramne sortit de Poitiers et se mit à parcourir toutes les parties de l'Aquitaine dont il entendait prendre possession, et s'arrêta à Limoges comme au centre de son royaume[2].

La nouvelle de la révolte et des mouvements de

(1) Gregor. Tur. Hist. IV. 17.

(2) *Id.* IV. 16.

Chramne eurent bientôt rempli toute la Gaule et passé jusqu'à Clotaire, au-delà de l'Elbe. Il est impossible de dire si elles lui parvinrent avant ou après cette fameuse bataille contre les Saxons, où les Franks l'ayant traîné malgré lui, furent taillés en pièces; mais, dans l'un comme dans l'autre cas, il était obligé de rester sur l'Elbe avec ses principales forces pour contenir l'ennemi. Tout ce qu'il put faire, relativement aux troubles d'Aquitaine, fut d'envoyer à deux de ses fils, à Charibert et à Gontran, l'ordre de marcher contre Chramne avec tous ceux de ses leudes qu'ils pourraient réunir, et particulièrement avec les Burgondes qui apparemment ne l'avaient pas suivi en Saxe. L'ordre fut exécuté rapidement; Charibert et Gontran passèrent la Loire et se présentèrent d'abord en Arvernie où ils s'attendaient à rencontrer leur frère rebelle. Ne l'y trouvant pas ils allèrent le chercher en Limousin. Il y était en effet, et à l'approche des Franks et des Burgondes il s'avança jusque vers le massif de montagnes d'où descendent la Vienne, la Creuse et la Vezère, alors nommé la Montagne-Noire, et s'y établit dans une forte position. Ses frères l'eurent bientôt atteint et campèrent à portée de lui. Ils commencèrent par lui envoyer un message portant sommation de restituer tout ce qu'il avait envahi des États paternels, avec injonction, en cas de refus, de se préparer au combat. Chramne répondit, d'une manière évasive et ambiguë, qu'il

ne pouvait rendre les pays dont il avait pris possession en en faisant le tour, mais qu'il comptait les garder avec le bon plaisir de son père. Peu satisfaits de cette réponse, ses deux frères se disposent à l'attaquer et lui se prépare à la défense. On vit, quelques moments, des deux côtés les apprêts, les menaces et les mouvements d'une grande bataille, et il n'y eut point de bataille. Une tempête soudaine, accompagnée d'obscurité, de foudres et d'éclairs, et dont Grégoire de Tours parle sans donner à entendre s'il la prend ou non pour miraculeuse, empêcha, dit-il, les combattants de se mêler; chaque parti retourna à son camp comme il en était sorti, et il est permis de croire que ni l'un ni l'autre n'avait eu une grande envie d'en venir aux mains[1].

Tout était encore incertain entre Chramne et ses deux frères, lorsqu'une nouvelle, adroitement semée dans le pays par le premier, arrive d'écho en écho jusqu'à ceux-ci, une nouvelle qui les consterne autant qu'aurait pu le faire une défaite, celle que Clotaire a été tué en combattant contre les Saxons. Ils lèvent précipitamment leur camp et prennent la route la plus directe vers la Burgondie. Chramne, charmé du succès de sa ruse, les poursuit avec ardeur, passe la Loire derrière eux, se jette sur Châlons, l'assiége, s'en empare, et prend

(1) Greg. Tur. loc. cit.

de là sa route vers le Nord, impatient de rejoindre Childebert, qui l'attendait sans doute avec le même empressement.

Son entreprise faisait de plus en plus du bruit dans la Gaule, et tout le monde en attendait l'issue avec inquiétude et curiosité. Je crois voir un indice de cette agitation générale des esprits dans ce qui se fit à l'église de Dijon, lorsque Chramne s'y arrêta à son passage. C'était un dimanche et au moment des solennités ordinaires en pareil jour. Les prêtres de cette église, ne résistant pas à la tentation d'avoir quelque augure de la destinée future de Chramne, le cherchèrent par un procédé que le christianisme avait approprié à cette intention encore assez païenne. Il était d'usage à la messe de faire ce qu'on appelait trois lections ou lectures, tirées l'une de la Bible, la seconde des écrits des apôtres et la troisième de l'Évangile; et quand on cherchait une illumination prophétique sur un événement à venir, on convenait de prendre pour présage de cet événement ce que portaient de concorde ou d'analogue entre eux les trois premières phrases des trois différentes lectures. Les augures ne furent pas favorables à Chramne; la lecture de l'Évangile, qui lui fut appliquée dans la pensée des prêtres, commençait par ces mots : « Celui qui n'écoute pas mes paroles ressemble à celui qui a bâti sa maison sur le sable; la pluie est tombée, les torrents ont coulé, les vents ont soufflé et ont

battu contre cette maison, et elle est tombée, et grande a été sa ruine. » Et les passages des deux autres lectures n'étaient pas moins menaçants que celui-là[1].

Du reste rien ne transpira de ces augures; tout en cherchant à savoir si Chramne serait long-temps roi, le clergé de Dijon le reçut comme s'il l'eût toujours été, et le rebelle reçut la communion des mains d'un prêtre que l'histoire nomme saint Tetricus.

Arrivé à Paris Chramne se présenta aussitôt devant son oncle Childebert, à qui il renouvela les serments déjà faits de ne jamais se réconcilier avec son père. Les circonstances continuaient à être on ne peut plus favorables aux conjurés. Excités en secret et avertis par Childebert de tout ce qui se tramait en Gaule contre Clotaire, les Saxons ne laissaient pas respirer ce dernier et l'avaient réduit à une défensive laborieuse. Enfin le bruit de sa mort, qui s'était répandu dans la Gaule comme une nouvelle sérieuse, n'était que l'exagération des dangers qu'il avait courus.

Childebert qui, selon toute apparence, n'attendait que l'arrivée de son neveu pour envahir avec lui les États de Clotaire, se mit aussitôt en marche avec ses leudes, et s'avança d'abord à travers la Champagne, prenant, selon l'usage, possession du

(1) Gregor. Tur. loc. cit.

pays par le pillage, le dégât et l'incendie. Il remonta jusqu'à Reims, dont il s'empara de la même manière; le reste de sa marche n'est pas connu; mais il est probable qu'il ne s'arrêta qu'après avoir soumis et ravagé une grande partie du nord-est de la Gaule. Toutes ces hostilités de Childebert et de Chramne contre Clotaire appartiennent à l'année 556, et il paraît qu'elles se prolongèrent encore toute l'année suivante.

Il faut croire que, pendant ces deux années, Clotaire resta aux prises avec les Saxons, sans pouvoir opposer de résistance à son frère et à son fils. Du moins l'histoire ne fait-elle pas mention de lui, durant cet intervalle, ni d'aucun effort de sa part pour reprendre ce qui lui avait été pris; mais en 558 les choses changent d'elles-mêmes, et comme par enchantement. Childebert meurt, et avec lui tombent les espérances de Chramne, incapable de fixer à lui seul le dénouement encore suspendu de sa conspiration. Clotaire reparaît tout d'un coup, et non-seulement il recouvre ce qu'il avait perdu de ses États, il s'empare de ceux de Childebert, mort sans enfant, et pour la première fois depuis Clovis la monarchie des Franks est réunie sous un seul chef.

On ne sait point ce qui arriva aux Aquitains instigateurs de la révolte. L'histoire ne fait plus mention d'eux après le retour de Clotaire, et ce silence semblerait attester leur impunité plutôt que leur châtiment. Quant à Chramne, il se soumit

à son père qui lui pardonna ou qui en eut l'air; mais soit que ce jeune homme eût des défiances à cet égard, soit que les habitudes du pouvoir et des intrigues d'ambition l'eussent dégoûté d'une existence privée et soumise, il se révolta de nouveau contre son père. Les détails et le théâtre de cette seconde rébellion sont ignorés. Grégoire de Tours se contente de dire que Chramne, voyant qu'il ne pouvait échapper, se réfugia en Bretagne. Or, ces paroles impliquent des faits antécédents, la réorganisation d'un parti en faveur du jeune chef, et cela dans un pays limitrophe ou voisin de la Bretagne, probablement encore en Aquitaine. Elles supposent une nouvelle guerre, ou du moins les apprêts d'une nouvelle guerre du rebelle contre son père[1].

La retraite de Chramne chez les Bretons est un fait remarquable, comme le seul bien constaté à raison duquel les fils de Clovis aient eu quelque chose à démêler avec le reste des vieux Celtes armoricains. Ce peuple avait assez bien maintenu son indépendance contre les conquérants de la Gaule, mais en devenant de plus en plus barbare. Dans les premiers temps de l'indépendance bretonne, les chefs du pays s'étaient succédés avec une certaine régularité, et chacun de ces chefs avait régi la totalité de la Bretagne; mais en 545, l'un d'entre eux, Hoël Ier, eut, en mourant, l'idée

(1) Gregor. Tur. IV. 20.

d'imiter les rois des Franks et de diviser son royaume par portions égales entre tous ses fils. Il y en avait cinq, dont l'un, nommé indifféremment Cannao ou Connober, fut bientôt le plus fameux. Il rétablit l'unité de l'État et s'y prit pour cela comme s'y prenaient de temps à autre les enfants de Clovis pour prévenir le trop grand morcellement de leur empire. Il fit mourir trois de ses frères, tint long-temps le quatrième en prison, et finit par régner seul sur toute la Bretagne[1].

Il y régnait encore en 560, lorsque Chramne, fuyant devant son père, y vint chercher un refuge avec sa femme Kalte, et deux filles dont la plus âgée ne pouvait guère avoir plus de trois ans. Cannao l'accueillit très bien, sachant le risque où il s'exposait d'attirer sur lui la vengeance de Clotaire. Celui-ci, en effet, ne sut pas plutôt son fils en Bretagne qu'il prit, en grande colère, la route de ce pays. Cannao et Chramne s'étaient préparés de leur mieux à le faire repentir d'y être venu. Selon une tradition populaire fort douteuse, ils étaient campés dans le voisinage de Dôl, lorsque Clotaire parut devant eux, avec son armée. Une journée entière se passa en escarmouches, ou en préparatifs de bataille. La nuit venue, Cannao voulait, à la faveur de l'obscurité, fondre sur le camp des Franks, se croyant sûr de le surprendre et de le tailler en pièces. Il communiqua son projet à

(1) Gregor. Tur. IV. 4.

Chramne, et Grégoire de Tours lui prête en cette occasion des paroles remarquables, qui attestent que, si barbare qu'il pût être, le vieux chef Breton éprouvait une répugnance pieuse à avoir pour compagnon de guerre un fils armé contre son père. « Je crois, lui dit-il, qu'il serait injuste à toi « de t'avancer en armes contre ton père. Laisse-« moi donc fondre seul sur lui, cette nuit, et l'ex-« terminer avec toute son armée[1]. » Le jeune Frank n'approuva ni les scrupules de Cannao ni son plan, et la bataille fut remise au lendemain[2].

Les Bretons la perdirent; Cannao y fut blessé mortellement et Chramne prit la fuite du côté de la mer qui était peu éloignée, et où il avait un vaisseau tout prêt à l'emmener. Mais un moment retardé par le soin de sauver sa femme et ses enfants, il fut surpris avec eux par un détachement de l'armée franke, qui envoya aussitôt annoncer cette nouvelle à Clotaire, en lui faisant demander ce qu'il voulait qu'on fît de ces prisonniers. Il y avait là, sur le champ de bataille, quelques chaumières de paysans bretons; Clotaire ordonna d'enfermer la femme, les deux filles de Chramne, et Chramne lui-même dans une de ces chaumières, de les y attacher tous solidement de manière qu'ils ne pussent ni fuir ni se mouvoir, et de mettre le feu à la chaumière. Tout cela fut fait de point en point.

(1) Gregor. Tur. IV. 20.

(2) *Id.* loc. cit.

Du reste sa victoire se borna à cette vengeance domestique; elle n'avança en rien la conquête de la Bretagne, dont les chefs continuèrent à se faire la guerre entre eux et à s'entre-égorger, mais à résister aux Franks.

XV.

FILS DE CLOTAIRE I. — NOUVELLE DIVISION DE LA GAULE. — IRRUPTIONS DES LOMBARDS EN BURGONDIE. — PREMIÈRE GUERRE D'AQUITAINE. — DÉMÊLÉS DE SIGEBERT ET DE CHILPÉRIC.

Clotaire mourut en 561, n'ayant été chef unique de la monarchie franke que trois ans au plus, court intervalle durant lequel il ne put rien tenter pour changer la marche déjà décidée qu'avait prise en Gaule le gouvernement de ses prédécesseurs[1].

Des sept ou huit fils qu'il avait eus de différentes femmes, il en laissait quatre pour lui succéder, Charibert, Gontran, Sigebert et Chilpéric. Le règne de ces quatre frères s'ouvrit par un trait qui en présageait bien toute la suite. On a vu les premières tentatives des leudes franks pour se détacher des fils de Clovis, ou pour se maintenir vis-à-vis d'eux dans les simples relations de guerriers libres avec leurs chefs. On les a vu menacer Thierry de l'abandonner, maltraiter Clotaire et le contraindre à faire leur volonté. Mais ce n'étaient encore là de leur part que des actes de violence et d'indiscipline; ce

(1) Greg. Tur. Hist. IV. 21.

n'étaient point de véritables défections. Les leudes de Sigebert et de Gontran furent les premiers qui usèrent du droit qu'ils croyaient avoir de se livrer au chef le plus offrant, et ce fut Chilpéric qui les acheta.

Clotaire tenait son trésor à Brennac (Braine), proche Soissons. A peine avait-il rendu le dernier souffle que Chilpéric, se jetant à l'improviste sur ce trésor, l'enleva tout entier, s'en servit comme d'un appât pour attirer à lui les principaux leudes de ses frères, et vint s'établir à Paris, se croyant déjà le chef unique de la monarchie[1]. Il s'était trop hâté; il restait à ses frères quelques forces qu'ils eurent bientôt réunies et à la tête desquelles ils vinrent l'assiéger. Ils le pressèrent vivement, et finirent par le contraindre à partager avec eux le trésor et le royaume de leur père. Comme ce partage fut très passager et qu'il ne s'y rattache aucun fait intéressant, je me dispenserai d'en donner le détail assez compliqué. Il suffit d'observer en passant, qu'il fut fait sur les bases des partages antérieurs et non moins bizarre.

Sigebert, à qui était échue la Gaule rhénane, fut le premier des quatre frères qui eut une guerre à soutenir. Dès l'année 562 ou 563, les Abares parurent de l'autre côté du Rhin, cherchant un chemin pour pénétrer dans la Gaule. C'était une puis-

(1) Chilpericus vero ad Francos utiliores petiit, ipsosque muneribus mollitos subdidit. Id. IV. 22.

sante peuplade d'Ouïgours, qui, détachée, on ne sait à quelle époque, du corps immense de la nation turke, et s'avançant toujours de l'est à l'ouest, avait passé, vers le milieu du cinquième siècle, des côtes orientales de la mer Caspienne aux bords du Volga. Au sixième siècle elle avait quitté cette dernière station pour descendre en Mœsie, sur la rive méridionale du Danube. De là elle était partie, peut-être à l'instigation du gouvernement de Constantinople, et s'était acheminée vers la Gaule, en quête de nouvelles demeures[1].

Vainqueur des Abares à la première rencontre, Sigebert fut défait par eux dans une seconde bataille et ne les écarta de ses frontières que par des présents.

Chilpéric régnait à Soissons, et ses États étaient limitrophes de ceux de Sigebert. Dès qu'il vit celui-ci périlleusement engagé avec les Abares, il ne résista pas à une occasion si belle de s'emparer de son royaume. Ayant rassemblé ses leudes, il se porta d'abord sur Reims, puis sur les autres villes du royaume de Sigebert, et les prit l'une après l'autre sans difficulté[2]. De retour de son expédition plutôt et avec plus de forces que Chilpéric ne s'y attendait, Sigebert avait beau jeu pour reconquérir immédiatement son royaume; mais il voulait quelque chose de plus, il voulait se venger. Il

(1) Id. IV. 23. — De Guignes, Hist. des Huns. tom. II, p. 355.

(2) Greg. Tur. loc. cit.

se jeta donc d'abord sur le royaume de Soissons, en prit la capitale, en pilla et dévasta tout le reste; après quoi, marchant contre son frère qui occupait encore l'Austrasie, il le battit, le chassa, et recouvra d'un seul coup toutes ses villes[1].

Ce fut peu de temps après cette victoire, que Sigebert épousa Brunehaut. C'est le premier mariage d'un roi frank qui, par ses conséquences, mérite d'être compté parmi les événements publics. Le scandale et le cynisme de la plupart des mariages des fils de Clovis sont connus. La facilité avec laquelle ils prenaient, répudiaient ou gardaient leurs femmes, sans égard au nombre, au rang ou à la parenté, prouve de reste qu'ils ne cherchaient en elles que de serviles instruments de leurs plaisirs.

Les fils de Clotaire se distinguèrent peu à cet égard de leurs prédécesseurs. Charibert ne se fit guère connaître que par ses mariages et ses divorces, et l'on ne voit pas ce que l'histoire aurait eu à dire de lui s'il n'eût répudié Ingoberghe, sa première femme, pour épouser, l'une après l'autre, la fille d'un ouvrier en laine, et celle d'un pâtre. Sigebert fut le seul d'entre eux qui eut sur ce point des sentiments moins grossiers; les historiens lui attribuent l'intention formelle de contracter un mariage honorable et de le respecter[2].

(1) Greg. Tur. loc. cit.

(2) *Id.* IV. 27.

Athanagilde, roi des Visigoths, monté sur le trône en 554, avait deux filles, dont l'aînée se nommait Galswinta, et la plus jeune Brunehild ou Brunehaut, comme nos historiens modernes ont pris l'habitude de dire. On ne sait rien du caractère ni des qualités de la première, sa mémoire s'étant comme perdue dans la renommée de sa sœur; quant à celle-ci, elle était encore au-dessus de sa renommée. A une rare beauté et à tous les charmes de son sexe, elle joignait des qualités de grand homme, les lumières et la culture d'esprit possibles de son temps, une vigueur de caractère peu commune, des vues élevées, et la capacité d'attendre ou de saisir les occasions les plus convenables pour agir d'après ces vues.

Ce fut elle que Sigebert fit demander pour femme, à la condition néanmoins qu'elle abjurerait l'arianisme pour se faire catholique. La condition fut acceptée, et Brunehaut devint l'épouse de Sigebert. A peine lui fut-elle unie qu'elle prit sur lui un ascendant que jamais femme jusque là n'avait eu sur un roi frank. Pleine de fierté, avide de pouvoir, et d'ailleurs profondément imbue des idées ecclésiastiques sur les prérogatives des rois, elle intervint, comme une puissance d'un ordre nouveau, dans la lutte déjà engagée entre la royauté franke et la liberté germanique.

Chilpéric, un moment jaloux du mariage illustre de son frère, se prit de la fantaisie d'en faire un semblable. Il fit demander à Athanagilde Gals-

winta, la sœur aînée de Brunehaut, qui lui fut accordée quand il eut consenti à répudier toutes ses autres femmes ou concubines[1]. Galswinta ne fut pas long-temps à se repentir d'avoir quitté sa famille et le beau ciel de Tolède pour venir au fond de la Gaule épouser un barbare comme Chilpéric. Parmi les premières femmes de celui-ci, il y en avait une dont il était épris à l'excès; c'était cette Frédégonde, bientôt après si fameuse. Elle employa d'abord toute son influence à rendre Galswinta de plus en plus malheureuse, la fit abreuver d'outrages, et ne s'en tint pas là. Galswinta fut trouvée un matin étranglée dans son lit, et peu de jours après Frédégonde était femme de Chilpéric et reine[2].

Une fois sur le trône, elle était sûre de s'y maintenir. Aussi belle, aussi ambitieuse que Brunehaut, aussi ferme qu'elle dans ses projets, beaucoup plus simple d'ailleurs dans sa politique qui se résolvait d'ordinaire en meurtres, elle figura de son côté, comme une puissance de plus dans les développements de la royauté franke, et le moment vint où l'on vit deux femmes jouer le premier rôle dans des bouleversements inouïs.

Brunehaut n'était pas femme à se contenter de pleurer la mort de sa sœur; tout porte à croire que ce fut à son instigation que les trois frères de Chil-

1) Greg. Tur. IV. 28.

2) *Id.* loc. cit.

péric, aussitôt après l'assassinat de Galswinta, se réunirent contre lui pour en tirer vengeance. Entre toutes les guerres où l'on vit les descendants de Clovis s'engager les uns contre les autres, celle-là est remarquable, comme la première et la seule entreprise par un motif moral. Mais Grégoire de Tours n'a pas jugé à propos de nous en donner les détails; il se contente de dire que Chilpéric fut chassé de son royaume par ses trois frères, et nous laisse à deviner par quel événement il fut reporté sur le trône presque aussitôt après en avoir été renversé[1].

Ce fut peut-être par la mort de Charibert, arrivée cette même année (567). Cette mort, en elle-même l'événement du monde le plus indifférent, devint, par le concours naturel ou fortuit des circonstances qui s'y rattachèrent, un événement capital, dont mon plan exige que je cherche à faire ressortir la nature et l'importance.

Toutes les divisions de territoire qu'avait successivement amenées en Gaule l'usage germanique de partager l'Empire par lots égaux entre tous les fils du même roi n'avaient été que des divisions fortuites et passagères. La mort de chaque roi, chaque usurpation, chaque guerre, donnaient lieu à un nouveau partage, et chaque nouveau partage

(1) Post quod factum, reputantes ejus fratres, quod sua emissione antedicta regina fuerit interfecta, eum de regno dejiciunt. Loc. cit.

était un bouleversement plus capricieux que les précédents, tant des divisions primitives de la vieille Gaule que des circonscriptions plus récentes de l'administration romaine. On ne visait, dans ce morcellement sans fin, qu'à l'égalité matérielle des divers lambeaux de l'Empire. Il n'y avait point de limite, si naturelle ou si ancienne qu'elle pût être, qui ne fût négligée ou traversée dans cette vue d'un moment.

Néanmoins, il s'était formé peu à peu en Gaule durant la conquête, et par suite même de la conquête, des divisions territoriales moins arbitraires et moins variables que celles qui résultaient des partages journaliers de l'empire, et il ne fallait à ces divisions, d'abord sans importance et comme inaperçues, pour leur donner de la force et de l'effet, qu'une circonstance qui exigeât le partage de la monarchie en trois parts distinctes. Or, cette circonstance se rencontra à la mort de Charibert. Les trois frères survivants eurent alors à partager de nouveau entre eux les conquêtes des Franks, et, par une coïncidence singulière, les trois portions obligées de ce nouveau partage se trouvaient comme faites d'avance. La première, sous le nom d'Austrasie, comprenait le nord-est de la Gaule; la seconde, nommée Neustrie, en comprenait tout le nord-ouest, à l'exception de la Bretagne armoricaine; la Burgondie formait la troisième portion.

C'était un usage caractéristique de toutes les tribus germaniques issues d'une même souche,

quand elles venaient à se multiplier et à s'étendre un peu dans un pays et dès l'instant où naissait pour elles le besoin de se diviser, de se diviser d'abord en deux moitiés, à raison de leur position orientale ou occidentale. Nous avons vu cette division primitive s'établir parmi les Goths, sur les bords du Danube; elle ne tarda pas à s'introduire chez les Franks de la Gaule, une fois qu'ils eurent poussé leurs conquêtes jusqu'à la Loire. Ceux-ci la trouvèrent chez les Saxons. Le premier document historique où je vois marquée, ou du moins sous-entendue, la distinction des Franks de la Gaule en orientaux et en occidentaux, est un acte de l'an 558[1]; mais il est très probable qu'à cette époque la distinction dont il s'agit était déjà en vogue; elle remonte, selon toute apparence, à des temps très voisins de Clovis, et il n'y aurait rien d'étrange à supposer qu'elle se fît sous le règne même de ce conquérant. Seulement, loin d'entrer pour quelque chose dans les divers partages de l'empire entre les fils de Clovis, cette distinction avait été au contraire perpétuellement troublée et comme effacée par ces partages.

On avait appelé *Austrie*, ou *Austrasie*, la portion orientale de la Gaule située le long du Rhin, à prendre le cours de ce fleuve à la pointe méri-

(1) C'est un diplôme de Childebert en faveur du monastère de Saint-Vincent de Paris. — Il se trouve dans le 4ᵉ vol. du recueil des Historiens de France, p. 622.

dionale de l'Alsace, pour le suivre jusqu'à son embouchure dans l'Océan. Il aurait fallu, pour observer exactement l'usage germanique, donner le nom de *Westrie* ou de *Westrasie* à la portion de la Gaule qui s'étendait des limites occidentales de l'Austrasie à la Bretagne et aux côtes de l'Océan; mais on se contenta de désigner cette portion d'une manière plus implicite et plus vague, par la dénomination de *Neustrie*, dénomination purement négative par laquelle on entendait ce qui n'était pas l'Austrie.

Du reste ce nom de Neustrie ne me paraît point un synonyme exact de celui de Westrie. Je serais plus tenté de le croire destiné à désigner un pays distinct de l'Austrasie par quelque chose de plus que par sa position géographique, un pays moins complètement conquis et possédé par les Franks que ne l'était ce dernier. Aussi, dans ce même document où se trouve pour la première fois ce nom de Neustrie, les Austrasiens sont-ils désignés par le titre simple et absolu de Franks, comme par opposition aux Neustriens qui, dans ce cas particulier, ont à peine l'air d'être regardés comme les frères des premiers [1].

Du reste, que l'on eût voulu ou non l'exprimer par les termes de Neustrie et d'Austrasie, la différence énoncée entre la partie occidentale et la par-

(1) Ego Childebertus Rex, unà cum consensu et voluntate Francorum et Neustrasiorum, etc.

tie orientale de la Gaule n'en était pas moins un fait. L'Austrasie renfermait les provinces gauloises les premières occupées par les peuples germains, celles où les Franks s'étaient d'abord établis après avoir franchi ce fleuve, où leur population s'était fortement concentrée et avait fini, sur plusieurs points, par exclure ou absorber totalement l'ancienne population, celles enfin où la langue, les mœurs et les institutions germaniques avaient tellement prévalu que tout le pays semblait plutôt une extension de la Germanie elle-même qu'une simple conquête des Germains.

C'était de là que les Franks étaient partis, comme de chez eux, pour envahir la Neustrie, et c'était là que, cette conquête faite, leur masse était restée plus compacte, plus forte et plus germaine. En Neustrie, au contraire, la grande majorité de la population était gallo-romaine, et de cette première différence s'ensuivaient naturellement beaucoup d'autres. La division formelle et permanente du nord de la Gaule en Neustrie et en Austrasie n'était donc point une division insignifiante et purement nominale; elle était l'expression et le résultat d'un fait persistant. Elle était elle-même un fait notable qui, selon toutes les apparences, devait finir par avoir quelque influence sur l'avenir. Il était à présumer que, dans le cas où la lutte entre les rois et leurs leudes en se prolongeant viendrait à s'exaspérer, la Neustrie et l'Austrasie n'y joueraient pas précisément le même rôle.

Le parti anti-germanique, qui poussait ou laissait marcher les rois franks vers un pouvoir tout autre que leur pouvoir primitif, avait bien plus de moyens et de chances de succès en Neustrie qu'en Austrasie. Ici, au contraire, le parti germain, plus fort et plus entreprenant que nulle autre part, y pouvait opposer plus de résistance aux progrès de la royauté absolue. Toute guerre accidentelle entre les deux pays devait tendre naturellement à une guerre politique dans laquelle chaque pays porterait la prétention de faire triompher celle des deux causes pour laquelle il se sentait le plus de penchant et le plus de forces.

Pour ce qui est de la Burgondie, moyennant l'adjonction d'Orléans et de quelques autres cantons de l'ancien royaume de ce nom, elle formait une troisième division de la Gaule, égale en étendue à la Neustrie ou à l'Austrasie, et avait comme celles-ci, par ses antécédents, son unité, sa physionomie et ses tendances propres. Depuis qu'elle avait été soumise par les fils de Clovis, elle avait été plusieurs fois partagée et morcelée, mais en conservant son nom et une sorte d'individualité. Devenus sujets des Franks, les Burgondes n'avaient point été dispersés; ils avaient continué à vivre en corps de nation, sous leurs propres lois, sous des lois faites exprès pour eux et que le temps et l'usage avaient déjà commencé à leur rendre chères. La partie romaine du pays n'avait pas subi plus de changement; de sorte que, pour faire de la Bur-

gondie un royaume de tout point semblable à celui qui avait été détruit sous Godemar, il ne s'agissait que de lui donner un chef indépendant. Quant aux tendances politiques de la Burgondie, c'est aux événements à les signaler; il suffira dès à présent d'observer qu'elles devaient être un peu diverses selon les localités. Le nord de ce pays, en contact avec l'Austrasie et la Neustrie, ne pouvait pas rester indifférent à leurs querelles; mais ses parties méridionales n'aspiraient, comme l'Aquitaine et tout le reste du midi de la Gaule, qu'à se soustraire à la domination franke et qu'à conserver, comme elles sauraient et pourraient, les débris de leur existence romaine.

De ces trois grandes portions de la Gaule, que le temps et les événements semblaient avoir faites comme à dessein pour les trois fils de Clovis survivants à Charibert, l'Austrasie échut en partage à Sigebert, la Neustrie à Chilpéric, et la Burgondie à Gontran, qui rétablit aussitôt dans ce royaume toutes les formes de son ancien gouvernement, et de préférence celles qui tenaient à des réminiscences romaines.

Paris était censé partie de la Neustrie; mais il y eut relativement à cette ville une bizarrerie à noter, à cause des graves événements qui devaient s'y rattacher. Il fut convenu qu'elle appartiendrait par tiers à chacun des trois co-partageants, mais que nul d'entre eux n'y pourrait venir sans l'autorisation des deux autres, sous peine d'en perdre sa part.

Reste maintenant à savoir ce que devinrent les contrées de la Gaule regardées comme des sortes d'appendices de l'empire frank et dont il était convenu de faire des partages séparés. C'étaient, à l'époque où nous en sommes, la Provence, l'Aquitaine et la Novempopulanie.

La Provence fut affectée à la moitié orientale de la Gaule et partagée seulement entre l'Austrasie et la Burgondie, à l'exclusion de la Neustrie. Sigebert eut Avignon et le territoire environnant; Gontran fut reconnu pour le maître d'Arles et des parties occidentales de la Provence. Marseille, probablement à raison de son importance spéciale comme port de mer, fut divisée en deux moitiés, l'une austrasienne, l'autre burgondienne.

Pour ce qui est de l'Aquitaine, elle fut alors, pour la première fois, divisée en trois portions égales ou censées égales, dont chacune forma une petite Aquitaine, l'Aquitaine propre de chacun des trois royaumes principaux. Mais à ce nouveau partage, non plus qu'aux précédents, on ne sut, ou plus probablement l'on ne voulut pas faire de chaque part un ensemble, un tout dont les parties fussent contiguës. Chacune des trois Aquitaines fut composée de plusieurs districts séparés par des districts appartenant aux deux autres.

Dans l'Aquitaine austrasienne on fit entrer l'Arvernie, la Touraine, le Velai, le Gévaudan, le Rouergue, l'Albigeois et le Poitou. A l'Aquitaine neustrienne on donna le Berri, le Limousin, le

Quercy et la rive droite de la Garonne (à l'exception d'Agen et de son territoire), jusqu'à Bordeaux inclusivement. L'Aquitaine burgondienne fut composée de deux parties, l'une à l'est, qui prenait la longue bande de sol montagneux entre le Rhône et la Loire, désignée plus tard par le nom de Vivarais; la seconde à l'ouest, comprenant les villes d'Agen, de Saintes, d'Angoulême et de Périgueux, avec leurs territoires respectifs[1].

Si morcelée que fût l'Aquitaine par ce partage, il y eut cependant d'anciennes circonscriptions de territoire qui persistèrent dans leur intégrité ou avec des modifications qui n'allèrent pas jusqu'à les faire disparaître; c'étaient les circonscriptions ecclésiastiques et particulièrement celles des évêchés, qui en général représentaient les divisions romaines par cités, divisions elles-mêmes fondées sur les distributions primitives du sol de la Gaule entre une multitude de peuplades diverses, plus ou moins indépendantes les unes des autres.

Il faut se souvenir qu'avant d'être conquises et gouvernées par les Romains, ces peuplades étaient entre elles dans un état habituel de jalousie, de discorde et de guerre, et que cet état n'avait pas complètement cessé sous la domination romaine. Plus tard encore, dans la seconde moitié du sixième siècle et près d'un siècle après la conquête franke,

(1) Voir sur tous ces morcellements du Midi l'histoire de Languedoc, par les Bénédictins de Saint-Maur. C'est là qu'ils ont été pour la première fois discutés et débrouillés.

on est étonné d'apercevoir entre certaines villes de la Gaule, mais plus particulièrement entre celles de l'Aquitaine, des discordes, des antipathies violentes qu'il est difficile de concevoir autrement que comme une suite prolongée, une vive réminiscence des vieilles discordes celtiques.

Le bizarre morcellement de l'Aquitaine, morcellement dont il résulta que des villes épiscopales, très voisines l'une de l'autre, se trouvèrent faire partie de royaumes, non-seulement distincts, mais rivaux, contribua probablement à entretenir ou à raviver les antiques inimitiés entre celles de ces villes qui avaient été jadis chefs-lieux de populations celtiques. Une circonstance particulière acheva le mal et fit de ces vieilles rancunes des causes actuelles de désordre et de guerre.

Clovis et sans doute aussi ses successeurs immédiats, ses quatre fils, n'avaient mené en guerre que des Franks; mais à mesure que les rois mérovingiens avaient eu plus de motifs de suspecter la foi des leudes, chefs naturels de leurs armées, dont dépendait presque absolument celle des simples guerriers, ces rois s'étaient rapprochés de plus en plus de la population gallo-romaine; ils avaient fini par avoir besoin d'elle et par l'employer à la guerre. En Aquitaine et dans le midi de la Gaule, où il n'y avait presque pas de Franks, ce besoin s'était fait sentir plutôt qu'ailleurs et y amena plus tôt et plus complètement l'espèce de révolution par laquelle les Gallo-Romains vaincus recouvrèrent les armes

et le droit d'en faire usage que la conquête leur avait d'abord enlevés.

On ne saurait dire l'époque précise de ce grand changement dans la condition des Gallo-Romains, sujets des Franks; seulement il est certain qu'il était fait en Aquitaine dès l'année 566, cinq ans au plus après la mort du dernier fils de Clovis. Sigebert, qui voulut cette année-là s'emparer de la ville d'Arles, dès lors soumise à Gontran, employa à cette expédition deux armées, dont l'une n'était composée que d'Arvernes, lesquels y marchèrent sous le commandement de leur propre comte Firminus. L'entreprise tourna mal aux agresseurs; ils furent battus et culbutés dans le Rhône qui en engloutit un grand nombre. En confirmation et en complément de ce premier fait, je puis ajouter que, dans cette même rencontre, les Arlésiens, sujets de Gontran, combattirent avec son armée et eurent pour le moins autant de part qu'elle à la victoire. Ces observations générales jeteront, je présume, quelque jour sur divers incidents remarquables des guerres que nous verrons bientôt éclater en Aquitaine, entre les trois États dans lesquels elle fut morcelée par le partage de 567.

Ainsi que l'Aquitaine, la Novempopulanie fut comprise dans ce mémorable partage; elle fut divisée entre Sigebert et Chilpéric, à l'exclusion de Gontran. Les détails de cette division sont fort mal connus; on voit seulement que Chilpéric obtint,

au-delà de la Garonne, outre Bordeaux et Dax, le Béarn et le Bigorre. Le Conserans, sur la rive droite et non loin des sources de la Garonne, est mentionné comme appartenant à Sigebert, aussi bien que le Lapurdum. Il est très probable que la ville et le district des Convennes firent aussi partie du lot de ce dernier.

Maintenant, quels étaient en réalité le genre et le degré de pouvoir que les rois mérovingiens, héritiers de Clotaire I[er], exerçaient sur ces pays? C'est une question importante et difficile que je ne chercherai point à résoudre ici; l'occasion convenable de la discuter se présentera un peu plus tard. Je reviens au récit du règne des trois fils de Clotaire.

Des trois royaumes qui, en vertu du partage de 567, composèrent l'empire frank, celui de Burgondie fut le premier dont l'existence nouvelle et les forces subirent l'épreuve des événements.

Le mouvement des peuplades barbares du Nord et de l'Est vers les anciennes provinces de l'Empire romain ne s'était point arrêté aux irruptions des Abares; les Lombards, autres Barbares plus redoutables que ces derniers, les suivant de près, prirent leur route droit vers l'Italie.

Les Lombards étaient une peuplade germanique qui, comme beaucoup d'autres du même corps de nation, avait d'abord séjourné sur la rive septentrionale du Danube, tour à tour en guerre avec les Romains et avec diverses populations barbares,

surtout avec les Hérules, dont ils avaient été longtemps tributaires, mais du joug desquels ils s'étaient à la fin affranchis. Au sixième siècle, vers l'an 526, l'empereur Justinien leur assigna de nouvelles habitations en Pannonie, les rapprochant ainsi de l'Italie, comme s'il eût eu dès lors le projet de les employer à la conquérir. Ce ne fut néanmoins qu'au bout de quelques années que l'on vit cet empereur s'allier aux chefs lombards, et ceux-ci descendre en Italie, comme auxiliaires de l'Empire d'Orient, dans la guerre contre les Goths. C'est dans cette guerre que l'histoire montre pour la première fois les Lombards en contact et en hostilité avec les Franks; mais il y avait eu plus anciennement entre les deux peuples d'autres querelles et d'autres guerres sur lesquelles l'histoire ne fournit aucun renseignement. Au dire de Procope, ce serait l'eunuque Narsès qui, pour se venger d'un propos insultant de l'impératrice Sophie, femme de Justin Ier, aurait excité Alboin, alors chef de la nation lombarde, à conquérir l'Italie. La chose n'a rien d'improbable, et les Lombards ne seraient sans doute pas les premiers Barbares que le gouvernement de Constantinople aurait poussés contre l'Occident. Mais, d'un autre côté, l'expulsion des Goths avait laissé un grand vide en Italie, et toute population barbare à portée de tenter l'aventure devait se précipiter d'elle-même vers cette heureuse terre, sans qu'il fût nécessaire de l'y attirer par des intrigues.

Quoi qu'il en soit, Alboin à la tête de tout son peuple, guerriers, enfants, vieillards et femmes, renforcé encore par une grande horde de Saxons, fondit en 568 sur l'Italie, la traversa sans y trouver de résistance et vint camper dans les riches plaines de Bénévent. Il n'y eut d'abord, dans cette invasion, aucune apparence de dessein politique, rien qui annonçât l'intention de fonder un pouvoir nouveau dans le pays envahi. La horde saxonne et la horde lombarde, chacune de son côté, ne firent, durant les cinq ou six premières années de leur séjour, que parcourir et fouiller l'Italie en tout sens, pour la rançonner, la piller et la dévaster, n'épargnant, quoique chrétiens depuis près d'un siècle, ni les églises ni les monastères.

Dès la seconde année de leur descente, le butin étant déjà devenu rare pour eux au-delà des Alpes, ils franchirent cette barrière en corps d'armée et se jetèrent sur la Provence et sur les autres parties orientales de la Gaule qui composaient le royaume de Burgondie, pour y exercer les mêmes brigandages qu'en Italie. Jusque là, repousser les nouvelles invasions des Barbares et défendre contre eux les conquêtes et l'empire franks avait été la tâche exclusive des Franks eux-mêmes et particulièrement celle des Austrasiens, qui s'étaient par-là, en quelque sorte, constitués envers la nation entière responsables de sa défense extérieure. Il n'en fut pas de même à l'irruption des Lombards ; par une singularité assez remarquable, la tâche de les re-

pousser échut à celui des trois royaumes franks où il n'y avait point ou presque point de Franks, et où c'étaient des généraux gallo-romains qui commandaient à la guerre.

La première descente des Lombards en Burgondie eut lieu en 570, mais on ne sait pas sur quel point. J'ai dit ailleurs que les institutions de ce royaume attribuaient le commandement suprême des armées à un officier décoré du titre romain de patrice; et c'était un Romain, un certain Amatus, personnage inconnu d'ailleurs, qui occupait cet office, lors de cette première invasion lombarde. A la tête de nombreuses milices, composées de Burgondes et d'anciens habitants du pays, il marcha contre les envahisseurs; mais il fut battu et périt dans la déroute des siens. Elle fut complète et des plus sanglantes, à en juger d'après Grégoire de Tours, au dire duquel il aurait été impossible de compter les morts restés sur le champ de bataille. Après cette victoire, les Lombards reprirent à leur aise et en toute sécurité le chemin des Alpes, chargés de butin et emmenant avec eux des milliers de captifs.

L'issue de cette première expédition était l'annonce infaillible d'une seconde plus ou moins prochaine, et le roi Gontran s'y prépara de son mieux. Le plus important était de mettre à la tête des milices un homme fait pour la circonstance et capable de relever les courages abattus. Cet homme, Gontran l'avait auprès de lui, mais encore obscur, encore confondu dans la foule des officiers de son

palais. Il eut la sagacité de le deviner et l'appela au poste où il pouvait montrer ce qu'il était.

L'homme dont il s'agit est nommé Ennius par Grégoire de Tours; mais il était beaucoup plus connu par le surnom de Mummole, sous lequel il figure dans l'histoire et que je lui conserverai. Il était fils de Pœonius, comte d'Auxerre, et avait séjourné long-temps dans cette ville; peut-être même y était-il né; l'histoire ne s'explique pas avec précision sur ce point. Il était d'usage pour les comtes des villes gauloises soumis aux rois mérovingiens, à certaines époques réglées et dans des circonstances accidentelles où ils avaient à craindre la perte de leur emploi, de faire auprès du souverain dont ils dépendaient des démarches pour le conserver, et des dons en argent étaient une partie obligée de ces démarches. Dans une de ces circonstances, Pœonius, ayant besoin d'agir pour se faire maintenir comte d'Auxerre, envoya pour cela au palais du roi son fils Mummole, qui ne pouvait être encore qu'un très jeune homme. Arrivé à la cour de Gontran, Mummole agit, intrigua, sollicita et réussit à merveille, mais non pas au gré de son père; il demanda et obtint pour lui-même le comté d'Auxerre, et revint tranquillement en prendre possession. Le trait n'était pas d'un bon fils; mais il annonçait un homme décidé à s'élever, n'importe à quel prix ni par quels moyens.

Il se distingua probablement dans son office de comte d'Auxerre, puisqu'il passa bientôt de là à des

postes plus éminents; et tout annonce qu'il figurait dans un haut rang parmi les officiers du palais de Gontran, quand celui-ci le nomma patrice et lui confia le commandement de la guerre contre les Lombards, dans le cas où ces Barbares descendraient de nouveau en Burgondie.

Ils n'y manquèrent pas. Au printemps de l'année 572, plusieurs de leurs bandes, réunies sous un chef particulier, remontèrent le long de la Doire jusqu'au Mont-Genèvre, de la brèche duquel ils se précipitèrent dans la vallée de la Durance, suivant le cours de la rivière jusqu'à Mustiacalmes, lieu aujourd'hui inconnu, mais indiqué comme voisin d'Embrun. Là ils firent halte. Mummole, prévenu de leur descente et déjà prêt à les recevoir, ne leur laissa pas le temps de se remettre en marche. Autant qu'il est possible de comprendre et de préciser ce que Grégoire de Tours dit vaguement de ses manœuvres, il s'avança avec deux corps de troupes, dont l'un, remontant la Durance jusqu'auprès d'Embrun, intercepta facilement aux Lombards, par des abatis d'arbres et de rochers, la route de la Provence, tandis que l'autre, fondant à l'improviste sur leur flanc par des sentiers détournés à travers les montagnes, les attaqua avant qu'ils eussent pu se mettre complètement en défense. Le gros de leur bande fut égorgé; ceux que l'on fit prisonniers furent envoyés au roi Gontran, qui les dispersa en différents lieux de son royaume. Quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper et por-

tèrent à leurs compagnons d'Italie la nouvelle de leur mésaventure.

Un incident de cette bataille mérite d'être rapporté ; on y vit figurer deux frères, Salonius et Sagittaire, tous les deux évêques, le premier d'Embrun, l'autre de Gap. « On les vit, dit Grégoire de « Tours, armés, non de la croix céleste, mais du « casque et de la cuirasse terrestres, tuer beaucoup « d'hommes de leurs mains. » C'est là, je crois, le premier exemple cité dans l'histoire de la Gaule de prêtres chrétiens allant à la guerre pour y verser du sang, et c'est un exemple frappant de la rapidité singulière avec laquelle la discipline ecclésiastique s'était altérée sous la domination des Barbares. Du reste, le scandale que donnèrent en cette occasion Salonius et Sagittaire est le moindre de tous ceux par lesquels ils se signalèrent dans la suite et auxquels je ne puis m'arrêter ici. Je me borne à prendre note de l'existence et des gestes de Sagittaire, qui contracta, ce semble, en cette occasion, une liaison intime avec le patrice Mummole ; aussi les retrouverons-nous bientôt engagés de concert dans une entreprise des plus aventureuses.

La nouvelle portée en Italie aux Lombards de la destruction d'une de leurs bandes auprès d'Embrun leur ôta, pour cette année, l'envie de tenter une nouvelle expédition en-deçà des Alpes ; mais leurs compagnons d'émigration, les Saxons, piqués peut-être par la vanité de se montrer plus braves qu'eux, résolurent de prendre à leur tour le che-

min de la Gaule et d'y faire leur part de butin.

Ils partirent au nombre de vingt-cinq ou vingt-six mille combattants, et Grégoire de Tours donne à entendre qu'ils franchirent les Alpes par les défilés du Mont-Genèvre. Cependant c'est à Estoublon, dans le voisinage de Riez, qu'il signale leur apparition, ce qui semblerait indiquer qu'ils étaient venus par les montagnes de l'Argentière et de l'Arche, d'où le torrent de la Stura se précipite sur les plaines du Piémont.

C'est à deux journées de marche de ces montagnes, sur les bords de la rivière d'Asse, au diocèse de Riez, qu'ils firent halte. Ils dressèrent là un camp d'où, comme d'une citadelle, ils se répandirent de tous côtés dans les campagnes de la Provence, enlevant partout ce qui pouvait être enlevé, brûlant et détruisant tout le reste.

Averti de leur descente, Mummole s'avança aussitôt à leur rencontre, et tels furent le secret, la précision et la rapidité de sa marche, qu'il les enveloppa dans leur camp, avant qu'ils eussent songé à se mettre sur leurs gardes. Il les tailla en pièces jusqu'à la nuit. Mais, à la faveur de l'obscurité, les Saxons se remirent un peu de leur trouble; le matin venu, ils parurent dans leur camp en ordre de bataille et prêts à faire acheter chèrement à Mummole le reste de la victoire.

Le combat allait recommencer, lorsque, par l'entremise de négociateurs des deux armées, un arrangement pacifique fut conclu entre elles; il fut con-

venu d'abord que les Saxons retourneraient en Italie sans être inquiétés ni poursuivis, mais sans rien emporter du butin qu'ils avaient fait en Provence. Il fut stipulé de plus qu'ils rentreraient sous le gouvernement des Franks et iraient occuper de nouveau en Saxe le territoire dont ils avaient émigré en compagnie des Lombards. Ils ne repassaient donc en Italie que pour y chercher leurs femmes, leurs enfants et leurs trésors, avec lesquels ils devaient redescendre l'année suivante en Provence pour prendre de là le chemin de leur terre natale, à travers la Gaule.

Dès le mois de mai 574, tout ce ban de Saxons émigrés était réuni en Italie, au pied des Alpes, formant une masse d'environ deux cent mille individus; ils se partagèrent en deux troupes, dont l'une traversant les Alpes maritimes, vint tomber sur Nice d'où elle se dirigea vers Avignon. Arrivée sur le territoire de cette ville, elle y trouva la seconde bande qui l'avait devancée par le chemin plus court de la Durance.

Les Lombards, en voyant les Saxons se détacher d'eux avaient fondé sur leur départ un nouveau plan d'irruption en Gaule, qui offrait plus de chances de réussite que les précédents. Ils avaient bien compris que Mummole ne laisserait pas une multitude de deux cent mille Barbares traverser les plus riches contrées de la Burgondie sans les observer de très près et avec de grandes forces. Il y avait donc beaucoup d'apparence que, fondant à

l'improviste sur ce royaume par les passages des Alpes les plus septentrionaux, ils n'y trouveraient point d'armée pour les empêcher de butiner à l'aise. En conséquence ils firent une irruption dans le Valais et vinrent prendre poste au monastère de Saint-Maurice.

L'issue de leur expédition ne répondit pas au début ; au moment où ils s'y attendaient le moins, ils furent attaqués à Bex, et avec tant de vigueur qu'ils restèrent presque tous sur la place; à peine une fuite rapide en sauva-t-elle quelques-uns. Le seul historien qui parle de cette victoire en fait honneur aux Franks; mais le nom de Frank paraît devoir être pris ici dans un sens vague et général, plutôt que strict et précis. Le territoire envahi par les Lombards appartenait au royaume de Burgondie, et c'était aux Burgondes à repousser l'invasion. Non-seulement l'histoire ne dit nulle part que les Neustriens ou les Austrasiens les aient secourus en cette occasion, nous verrons par la suite qu'au moment même où les Lombards se jetaient sur le Valais, les Franks de Sigebert et ceux de Chilpéric étaient trop occupés les uns par les autres pour prendre une part active aux guerres de la Burgondie. Mais revenons aux Saxons que nous avons laissés sur le territoire d'Avignon.

Bien que pacifique, le passage de deux cent mille Germains vagabonds, et depuis long-temps accoutumés à ne vivre que de pillage, ne devait pas différer beaucoup d'une invasion de guerre. Les

Saxons étaient arrivés en Provence vers la fin de la moisson et dans un moment où les riches produits du sol étaient encore sur pied, prêts à être récoltés ou déjà amoncelés dans les champs et à la porte des métairies. Ils avaient pillé tout le blé encore en gerbes, l'avaient eux-mêmes battu et moulu pour en faire du pain; ils avaient égorgé et mangé tout le bétail qui leur était tombé sous la main; enfin ils n'avaient rien laissé aux malheureux laboureurs, ni de la récolte nouvelle, ni des récoltes passées, et ce ne fut qu'après avoir tout dévoré ou tout détruit qu'ils songèrent à se retirer et à passer le Rhône pour gagner l'Aquitaine austrasienne. Leur retraite fut plus désastreuse encore que leur séjour, car ils brûlèrent partout les habitations sur leur passage, arrachèrent les vignes et abattirent les oliviers par le pied.

Sauf quelques cantons de peu d'étendue, le territoire ainsi dévasté par les Saxons appartenait à Sigebert, ce qui explique très bien pourquoi Mummole, qui était là, en observation devant les Barbares, avec des forces suffisantes pour s'en faire craindre, n'avait pas fait un geste pour arrêter leurs brigandages.

Jusque là donc tout allait au mieux pour les dévastateurs; mais quand ils arrivèrent au Rhône pour le passer, la scène changea tristement pour eux. Ils trouvèrent sur les bords du fleuve le redoutable patrice à la tête d'une armée de Burgondes, qui, d'un ton menaçant, leur demanda compte de

tout le mal qu'ils venaient de faire sur les terres de Gontran, et leur déclara qu'ils ne passeraient à l'autre rive qu'après avoir payé des dédommagements convenables pour leurs dégâts. Mummole avait pris ses mesures pour donner du poids à ses menaces; elles produisirent leur effet, et les Saxons ne traversèrent point le fleuve avant d'avoir payé une rançon de plusieurs milliers de pièces d'or, partie considérable de leur butin d'Italie. Je ne les suivrai point chez les Arvernes, encore moins sur les bords de l'Elbe, où les attendaient des mésaventures plus tragiques que les précédentes; je me hâte de revenir aux Lombards.

Plus irrités qu'abattus de leurs précédentes défaites, ils avaient résolu de tenter encore une fois la fortune des armes en-deçà des Alpes; mais l'expérience leur avait appris que, pour se donner des chances de succès contre un adversaire tel que Mummole, il fallait l'attaquer plus habilement et avec plus de moyens qu'ils n'avaient fait jusque là. Ils passèrent, à ce que l'on peut croire, l'année entière de 575 à faire les préparatifs de cette expédition décisive; elle fut en effet conçue sur un plan plus vaste et plus hardi que les premières. Ce ne fut plus, comme l'avait été chacune de celles-ci, l'entreprise d'une bande isolée d'aventuriers volontaires, guerroyant pour leur compte, mais une véritable expédition nationale, où les Lombards s'engagèrent par une sorte de point d'honneur et avec l'élite de leurs forces.

Leur armée arriva au pied des Alpes cotiennes divisée en trois corps, sous trois chefs différents dont les noms nous ont été conservés, circonstance qui semble impliquer que c'étaient des chefs de renom. Le premier est nommé Amo, le second Zaban et le troisième Rhodane. A la manière vague dont Grégoire de Tours décrit leur marche, il y a lieu de présumer que ces trois corps franchirent les Alpes ensemble et par le même passage, par celui du Mont-Genèvre; mais une fois dans la vallée de la Durance, ils se séparèrent pour suivre diverses directions.

De Gap, Zaban et Rhodane prirent la route de Grenoble, à travers les montagnes qui séparent les bassins de la Durance et de l'Isère. Rhodane s'arrêta devant Grenoble pour en faire le siége; mais Zaban poussa plus loin et descendit le long de l'Isère jusqu'à Valence, qu'il assiégea pareillement. Quant à Amo, il continua à longer la Durance, et, débouchant par la plaine d'Avignon, il vint planter ses tentes à Machoville, peut-être dans l'intention expresse de braver Mummole, à qui ce territoire appartenait. Après avoir fait là et aux environs tout ce qu'il avait voulu, il poussa jusqu'aux murs d'Arles. Ses forces n'étaient probablement pas suffisantes pour attaquer cette ville; mais il en rançonna aisément d'autres moins considérables et moins fortes, et en particulier celle d'Aix, qui, menacée d'un siége, s'en racheta moyennant vingt-deux livres d'argent. Amo entra dans le fameux champ de

pierres, depuis nommé la Crau, et en enleva d'immenses troupeaux de moutons qui, selon un usage probablement de la plus haute antiquité, y paissent l'hiver et au printemps, en attendant la saison d'être menés sur les Hautes-Alpes, dans des pâturages plus abondants et plus frais.

Mummole était probablement à la cour de Gontran, à Mâcon, ou dans quelque autre des villes du nord de la Burgondie, lorsqu'il fut informé de cette triple invasion; il accourut avec sa rapidité ordinaire pour la repousser. Il avait le choix de marcher contre Zaban, campé sous Valence, ou contre Rhodane qui assiégeait Grenoble; il se décida à attaquer d'abord celui-ci, comme étant le plus rapproché des Alpes, parce qu'il se donnait par-là une forte chance de couper le passage de ces montagnes à Zaban, qui s'en trouvait assez éloigné.

Rhodane et les Lombards étaient campés sur la rive gauche de l'Isère, ce qui leur donnait pour défense le cours rapide et profond de cette rivière. Heureusement pour Mummole il découvrit un gué à une distance convenable, au-dessous du camp lombard, de sorte qu'il passa l'Isère sans être inquiété et marcha droit à l'ennemi. Celui-ci avait été averti à temps et sortit de son camp en bataille pour le recevoir. L'action fut vive, mais la victoire n'abandonna point Mummole; les Lombards furent taillés en pièces. Rhodane, blessé d'un coup de lance, eut peine à se sauver, avec cinq cents hommes, sur des hauteurs escarpées et couvertes de

forêts dans lesquelles il s'enfonça et disparut aux yeux des vainqueurs.

Dans sa position désespérée, ce chef prit énergiquement l'unique parti qui lui restait; il se dirigea sur Valence, dont il n'était éloigné que de deux marches, et alla porter à Zaban, campé devant cette place, l'annonce de sa défaite et du péril commun.

Ces nouvelles frappèrent Zaban de terreur; il leva le siége de Valence et reprit à grandes journées le chemin de l'Italie, après avoir néanmoins achevé de piller le pays circonvoisin.

Il est à présumer qu'au moment où toutes ces choses se passaient, la saison était peu avancée et que plusieurs des défilés des Alpes étaient encore impraticables pour une armée chargée de butin. Celui du Mont-Genèvre, de tout temps l'un des plus faciles, était pour lors, à ce qu'il semble, le seul praticable sans trop de dangers. Ce fut pour le gagner que Zaban et Rhodane descendirent vers Avignon et prirent, le long de la Durance, la route qui y conduit. Mais Mummole avait bien calculé leur marche et avait la moitié moins de chemin à faire qu'eux pour venir de Grenoble leur couper, où il voudrait, la route du Mont-Genèvre. Il se trouvait à Embrun, avec une forte armée, lorsque les Lombards se présentèrent devant cette ville. Pour passer outre il fallait livrer une bataille et la gagner; ils la perdirent; il n'y eut de tout leur corps que les chefs et un petit nombre de soldats qui parvinrent à s'échapper. Tout le reste fut taillé en

pièces et leur butin resta pêle-mêle avec les morts sur le champ de bataille.

Arrivés à Suze, Zaban et les débris de son armée se croyant désormais en sûreté, se flattaient de prendre quelque repos; mais Mummole, qui se complaisait à pousser à l'extrême la terreur qu'il leur avait inspirée, ne leur laissa pas ce relâche. Ne pouvant les poursuivre jusqu'à Suze, qui était alors censé appartenir à l'empereur d'Orient, il y envoya un de ses esclaves avec l'ordre de répandre le faux bruit de son approche. A ce bruit, Zaban et les siens, repris d'épouvante, se remirent en fuite et se dispersèrent de divers côtés.

Amo, le troisième chef de l'expédition lombarde, dès les premières nouvelles qu'il eut des revers de ses deux compagnons, se mit en retraite pour ne pas éprouver le même sort. Mummole l'attendait probablement aussi lui, sur la route du Mont-Genèvre; mais Amo préféra les risques d'un mauvais passage des Alpes à ceux d'une bataille. Il se retira, on ne sait par quel défilé; mais il ne fut guère plus heureux que Rhodane ou Zaban. Ce que ceux-ci avaient perdu à combattre, il le perdit à travers les précipices, les torrents et les neiges des Alpes; il y laissa tout son butin et le plus grand nombre de ses guerriers. Ce fut encore là une victoire de Mummole, puisque c'était lui qui, par ses manœuvres et par la terreur de ses armes, avait réduit le chef lombard à tenter une voie si dangereuse.

Cette quatrième ou cinquième invasion des Lom-

bards dans l'empire frank fut la dernière. La lutte des deux peuples ne finit pas là; mais c'était sur le sol même de l'Italie qu'elle devait se continuer, et le résultat en fut en quelque sorte décidé d'avance par Mummole.

Quoique étrangères à la marche intérieure de la conquête et du gouvernement des Franks dans la Gaule, les expéditions dont il s'agit s'y rattachent d'une manière assez positive, en ce qu'elles fournirent au patrice victorieux l'occasion d'acquérir la haute renommée qui en fit, comme nous verrons par la suite, le personnage politique le plus actif et le plus influent de son époque.

Tandis que Mummole défendait glorieusement la Burgondie contre les Lombards, une autre guerre beaucoup plus horrible, beaucoup plus complexe dans ses causes et dans ses suites, éclatait au Nord de la Gaule, entre Chilpéric et Sigebert. Ces deux frères étaient l'un et l'autre si enclins à cette guerre qu'il importe fort peu de chercher lequel des deux fut l'agresseur. Du reste il paraît que ce fut Chilpéric qui, maître jusqu'à un certain point de choisir le théâtre des hostilités, le choisit en Aquitaine.

C'était là dans la politique des descendants de Clovis un parti tout nouveau dont l'histoire n'explique point les motifs, et ce parti fut pour les Aquitains la cause des calamités les plus grandes et les plus diverses. Nous allons voir pendant long-temps ces peuples employer à faux, les uns contre les autres,

l'énergie et les forces qu'ils avaient jusque là essayées ou tenues en réserve contre leurs conquérants.

La guerre dont il s'agit commença en 573 par l'invasion de la Touraine et du Poitou. Ces deux pays appartenaient, comme on s'en souviendra, à l'Aquitaine austrasienne. Chilpéric les fit occuper l'un après l'autre par une armée de Franks, aux ordres de son fils Clovis. Gontran n'était pas immédiatement intéressé à cette violence de Chilpéric; il crut néanmoins devoir prendre parti entre les deux adversaires, et se déclarer pour Sigebert, avec lequel il conclut une alliance dont le résultat fut l'envoi en Aquitaine d'une armée de Burgondes et d'Austrasiens, chargée de remettre la Touraine et le Poitou sous l'obéissance de Sigebert. Le patrice Mummole était déjà dès lors célèbre; il venait de repousser la seconde invasion des Lombards dans la Haute-Provence, et dans un intervalle où sa présence ne semblait pas nécessaire en Burgondie, on lui donna le commandement de cette armée austro-burgondienne, envoyée en Touraine et en Poitou contre le fils de Chilpéric.

Les détails manquent sur cette nouvelle expédition de Mummole; tout ce que l'on en sait, c'est qu'elle fut heureuse comme toutes celles où il commandait. Clovis fut battu en Touraine et obligé de fuir; mais au lieu de repasser la Loire, il se retira à Bordeaux, l'une des villes de son père, où il fut quelque temps tranquille et en sûreté. Mummole, après avoir exigé des habitants de Tours un

nouveau serment de fidélité au roi Sigebert, se dirigea sur Poitiers, pour y faire la même justice.

La conduite des Poitevins en cette rencontre est à remarquer. Il paraît que l'échange qu'ils avaient fait de la domination austrasienne pour celle de la Neustrie leur avait été agréable; peut-être même avait-il été la suite de quelque mouvement ou de quelque intrigue de leur part. Il est au moins difficile d'expliquer autrement ce qui se passa dans cette ville lorsque Mummole s'y rendit pour la soumettre de nouveau au roi d'Austrasie. Les citoyens, bien que réduits à leurs propres forces, avaient résolu de lui résister; ils sortirent en armes à sa rencontre, pour lui livrer bataille, sous le commandement de Basile et de Syagrius, deux personnages puissants parmi eux, et probablement deux de leurs chefs municipaux. L'action fut vive et sanglante; mais les Poitevins, qui n'avaient pas même pour eux l'avantage du nombre, furent enveloppés de toutes parts et horriblement battus. Mummole entra à Poitiers sur les traces des fuyards, et y fit, sans autre obstacle, reconnaître Sigebert pour roi. Ce fut sans doute lui qui établit ou rétablit alors dans cette ville, en qualité de duc austrasien, ce même Gondebaud que nous y retrouverons tout à l'heure.

Peut-être Mummole prit-il aussi dans cette campagne la ville de Cahors, qui dépendait du royaume de Neustrie, ou peut-être cette ville, mécontente du gouvernement de Chilpéric, profita-t-elle du

moment où celui-ci était battu en Aquitaine pour se donner à l'un de ses deux adversaires. Toujours paraît-il qu'elle profita de l'expédition de Mummole pour changer de souverain.

Les victoires de l'heureux patrice en Aquitaine furent suivies de quelques tentatives pour le rétablissement de la paix entre Sigebert et Chilpéric. Gontran réunit à Paris un certain nombre d'évêques pour délibérer sur les différends des deux frères et y mettre fin par leur décision; mais cette assemblée se sépara sans avoir rien prononcé ou sans avoir été écoutée.

Ce fut probablement alors que saint Germain, évêque de Paris, écrivit à Brunehaut une lettre qui nous est restée et où le saint exhortait la reine à faire usage de son crédit sur Sigebert pour le détourner de la guerre. Il y a dans cette lettre quelques expressions d'une franchise assez noble qui commençait à devenir rare, même de la part des évêques, et d'une tristesse qui peut passer pour un reflet de celle de tous les hommes un peu cultivés à des époques si violentes et si barbares. « Bien que ces contrées soient déjà faites au malheur, dit saint Germain, et que nous touchions désormais à notre complète destruction, je n'aurais cependant pas désespéré de voir la miséricorde divine suspendre encore ses châtiments dans l'attente de notre amendement, si ce n'était le règne absolu de ces volontés qui engendrent la mort, de cette cupidité, racine de tous les maux, et de cette fu-

reur qui anéantit tout sentiment de prudence. »

On ne sait pas quel effet cette lettre produisit sur Brunehaut, ni par elle sur Sigebert; mais il est à noter que ce ne fut point celui-ci qui recommença les hostilités; ce fut encore Chilpéric. Il envoya une nouvelle armée en Aquitaine pour y reprendre les villes et les pays que Mummole venait de lui enlever, et donna à l'aîné de ses fils, à Théodebert, le commandement de cette expédition. Elle fut remarquable par la barbarie avec laquelle s'y comportèrent les Franks de Neustrie. Ils s'y montrèrent beaucoup plus indisciplinés et plus inhumains que ne l'avaient été les compagnons de Clovis, quand ils avaient conquis ce pays sur les Visigoths. Tours, la première des villes de l'Aquitaine censées ennemies qui se rencontrait sur leur passage, fit quelques démonstrations de résistance et leur ferma ses portes. Ils se répandirent alors dans les campagnes, détruisant tout par le fer ou par le feu, et ils avaient déjà fait un désert hideux d'une grande partie de la contrée lorsque Tours se rendit à eux pour éviter la dévastation du reste.

Des bords de la Loire les Neustriens marchèrent sur Poitiers où ils trouvèrent le duc Gondebaud, qui essaya de les arrêter avec les milices du pays. Il n'était pas à présumer que celles-ci, rentrées à contre-cœur sous la domination de l'Austrasie, combattraient avec bravoure pour y rester; elles se défendirent mal et se laissèrent aisément mettre en déroute; mais elles eurent bientôt sujet de s'en

repentir. Les Neustriens entrèrent à Poitiers comme dans une ville prise d'assaut et y massacrèrent une bonne partie des habitants; ceux qui restèrent reconnurent de nouveau Chilpéric pour maître.

L'expédition des Neustriens ne finit point là ; ils se répandirent dans d'autres parties de l'Aquitaine, portant partout la même épouvante et les mêmes ravages, incendiant les églises après les avoir pillées, massacrant les prêtres, dévastant les monastères, pourchassant les moines, violant les religieuses, et, selon Grégoire de Tours, suscitant partout à l'église une persécution pire que celle de Dioclétien. Parmi les provinces de l'Aquitaine où les Neustriens firent alors le plus de mal, on cite le Limousin et le Quercy. Le premier appartenait à Sigebert, et il était tout simple qu'il fût dévasté. Il semble qu'il n'aurait pas dû en être de même du Quercy, qui faisait partie des domaines de Chilpéric; mais il y a tout lieu de croire que ce dernier pays avait donné aux Neustriens quelque prétexte d'être traité avec barbarie, et c'est le fait même de ce traitement qui m'a induit plus haut à conjecturer que Cahors s'était un moment soustrait à la domination de Chilpéric, durant la campagne de Mummole.

Pour ce qui est des villes de l'Aquitaine burgondienne, l'histoire ne dit point expressément qu'il y en eût aucune d'envahie par Théodebert; mais il résulte implicitement de divers faits, qui trouveront leur place ailleurs, qu'il dut s'emparer au

moins d'Angoulême, et que ce fut même là ou près de là qu'il s'établit avec son armée pour veiller à la garde de ses conquêtes et attendre les événements.

Le temps où ces choses arrivaient en Aquitaine était celui du passage en Provence des deux cent mille Saxons qui, aux termes de leur convention de l'année précédente avec le patrice Mummole, devaient retourner dans leur pays. Cela explique pourquoi Gontran n'envoya point alors d'armée outre Loire. Quant à Sigebert, il ne lui était pas facile de faire la guerre en Aquitaine. Plus il avait besoin des habitants du pays et moins il pouvait compter sur eux. Il lui fallait presque nécessairement, pour la moindre opération militaire, offensive ou défensive, y envoyer des Franks d'Austrasie, ce qui était toujours long à cause des distances et impossible dans le cas où il était, brouillé à la fois avec le roi de Neustrie et avec celui de Burgondie, car il ne pouvait arriver à la Loire que par les Etats de l'un ou de l'autre. Quelque importance qu'il attachât donc à ses possessions en Aquitaine, il ne prit alors aucune mesure pour les défendre directement; il se contenta d'y envoyer, avec le titre de duc et un petit corps de troupes austrasiennes, un de ses leudes nommé Sigulfe, dont la conduite peu connue présente quelque chose d'assez mystérieux.

Nous avons vu que le fils de Chilpéric, Clovis, chassé de Tours par le patrice Mummole, s'était

réfugié à Bordeaux où il se croyait en sûreté. Au lieu de chercher d'abord à reprendre les villes récemment conquises par Théodebert, Sigulfe se jeta sur l'Aquitaine neustrienne et s'empara de Bordeaux, où il prit Clovis au dépourvu, si bien qu'il l'en expulsa, le pourchassant comme un cerf aux abois, dit Grégoire de Tours, et resta maître de la ville et du pays. L'histoire ne dit pas ce qu'il y fit; mais il y eut vers cette même époque, dans la partie méridionale de l'Aquitaine neustrienne, un personnage de même nom que lui et qui a bien l'air de n'être pas autre que lui, lequel essaya de se faire déclarer roi indépendant de toute la contrée jusqu'à Toulouse inclusivement et périt presque aussitôt dans son ambitieuse tentative. Malgré l'impossibilité de rattacher ce fait par des détails à l'histoire des Aquitains, je le cite comme remarquable en lui-même et en preuve de la disposition constante de ces peuples à seconder toutes les rébellions qui tendaient à les détacher de l'empire frank.

La querelle de Sigebert et de Chilpéric ne pouvait pas se décider en Aquitaine. Dans l'impossibilité où était le premier de défendre immédiatement ses domaines d'Outre-Loire, il était réduit à faire une guerre de diversion et à tourner ses efforts contre la Neustrie elle-même. Dans ce dessein il appela à son secours les populations germaniques d'Outre-Rhin qui lui étaient soumises. Elles accoururent avec empressement, attirées par l'espoir

du pillage, et l'armée austrasienne, doublée par elles, prit à grandes journées le chemin de la Neustrie, sous la conduite de Sigebert.

Informé de sa marche, Chilpéric se hâta d'assembler ses forces, en même temps qu'il envoyait à son frère Gontran un message pour lui annoncer ce qui se passait, l'exhortant, au nom de l'intérêt commun, à se joindre à lui contre ces hordes de Barbares prêtes à ravager le centre de la Gaule. La demande de Chilpéric était dans les idées de Gontran, qui y souscrivit sans hésitation et sans délai. Une alliance venait d'être conclue entre les deux frères contre le troisième, lorsque celui-ci parut, avec ses Austrasiens et ses Barbares, sur la rive droite de la Seine; mais il trouva devant lui, sur la rive opposée, l'armée de Chilpéric prête à lui disputer le passage. Jugeant l'opération hasardeuse, il délibéra un instant et pensa qu'il y avait meilleure chance pour lui à menacer Gontran, pour en obtenir de passer le fleuve en Burgondie. Il fit donc un mouvement à gauche, vers la frontière de ce dernier royaume, et envoya demander à son frère la liberté de traverser la Seine sur ses terres, lui dénonçant, en cas de refus, qu'il allait fondre sur lui avec les terribles bandes de Germains qu'il traînait à sa suite. Gontran n'osa point braver la menace, et, par le même motif d'intérêt qui lui avait fait naguère agréer l'alliance de Chilpéric contre Sigebert, il accepta alors l'alliance de celui-ci contre le premier.

Sigebert passa donc la Seine burgondienne où bon lui parut et lâcha ses hordes de Barbares sur les parties orientales de la Neustrie. Chilpéric apprit en même temps la défection d'un de ses frères et l'approche de l'autre. Ne se sentant pas le cœur ou les forces de faire face à l'orage, il se retira du côté de Chartres, où Sigebert vint le chercher en lui proposant la bataille.

A cette proposition Chilpéric, de plus en plus alarmé, répondit par des offres de paix qui furent accueillies contre toutes les apparences. Il s'engagea à restituer sur-le-champ à Sigebert tout ce qu'il lui avait enlevé en Aquitaine, à la condition que celui-ci se retirerait aussitôt avec ses auxiliaires d'Outre-Rhin. Cette dernière condition du traité n'en était pas la plus facile à remplir. Les Barbares n'avaient suivi Sigebert que dans l'espoir de piller en toute liberté les contrées où il les menait, et les renvoyer sans butin c'était leur manquer de foi. La plupart d'entre eux s'en plaignirent hautement à la face de Sigebert; d'autres, auxquels les plaintes ne suffisaient pas et qui ne voulaient rien perdre à cette paix imprévue, se répandirent dans les campagnes et dans les villages des environs de Paris, les pillèrent, en emmenèrent les habitants captifs, après quoi ils y mirent le feu. Ce ne fut qu'à force d'intrépidité et de fermeté que Sigebert réussit à modérer un peu cette ardeur de brigandage et à renvoyer au-delà du Rhin ces périlleux auxiliaires qui l'avaient passé si volontiers. Toutes

ces choses arrivèrent dans le cours de l'année 574.

Chilpéric, en traitant avec Sigebert, l'avait joué; il n'avait voulu que se donner un peu de loisir pour se mieux préparer aux représailles. A peine donc vit-il les forces de son adversaire dispersées qu'il conclut avec Gontran une nouvelle alliance, fit attaquer de nouveau les possessions de Sigebert en Aquitaine, tandis que lui-même, envahissant l'Austrasie, s'avança, le fer et la flamme à la main, jusqu'à Reims.

Sigebert furieux rappelle en toute hâte ses leudes austrasiens et ses Barbares de Germanie. Il force pour la seconde fois Gontran à rompre son alliance avec Chilpéric, et, fondant de nouveau sur la Neustrie, il vient camper sous Paris, d'où il se dispose à marcher contre son ennemi, résolu de lui livrer une bataille décisive. Chilpéric n'était déjà plus en mesure de l'accepter; tous ses leudes l'avaient abandonné. Suivi d'un seul d'entre eux il court s'enfermer à Tournai avec ses enfants et sa femme Frédégonde. La Neustrie est ainsi abandonnée à Sigebert qui, pour en prendre possession, n'a besoin que de la parcourir. Il cherche principalement à s'assurer des villes et des places situées sur les bords de la Seine, et descend le long du fleuve jusqu'à Rouen, sans trouver de résistance nulle part.

Il y eut dans ce bouleversement de la Neustrie un incident à remarquer, parce qu'il signale clairement et en grand les défiances réciproques des rois

d'Austrasie et de leurs leudes. Sigebert voulut donner aux peuples d'Outre-Rhin les villes qu'il venait de conquérir en Neustrie, et peut-être les leur avait-il promises. C'eût été une sorte de révolution politique; c'eût été admettre aux bénéfices de la conquête et au rang de conquérants de la Gaule de nouveau-venus qui, bien que Germains de race, n'en avaient pas moins été jusque là les sujets des Franks. Les Austrasiens ne le souffrirent pas; ils firent tant que la concession projetée n'eut pas lieu.

De Rouen Sigebert revint à Paris, où Brunehaut le joignit avec ses enfants, pour mieux jouir d'un triomphe qu'il ne tenait qu'à elle de regarder comme une vengeance de l'assassinat de sa sœur Galswinta. Ce fut là que les leudes neustriens entrèrent en négociation avec lui. Dans la position où ils se trouvaient entre les deux rois belligérants, il n'y avait pour eux que deux partis: se rallier spontanément au vaincu et combattre avec lui pour leurs intérêts communs, ou traiter de leurs intérêts personnels avec le vainqueur en le reconnaissant pour maître. Ce dernier était de beaucoup le plus expéditif et le plus aisé; ce fut celui qu'ils prirent. Ils offrirent à Sigebert de le faire roi de Neustrie, à condition de conserver sous lui les terres et les offices qu'ils tenaient de Chilpéric; et leur proposition fut acceptée aussitôt que faite. Sigebert leur donna rendez-vous à Vitriac, où il fut convenu qu'il serait par eux proclamé roi après

quoi l'on marcherait sur Tournai, qui n'était qu'à peu de milles de là, pour y assiéger Chilpéric. Il envoya en attendant des troupes devant lui pour commencer le siége, et partit bientôt après pour Vitriac.

Les Neustriens le suivirent de près au rendez-vous, et le jour vint où il devait être couronné. La cérémonie se fit selon les usages germaniques; on promenait Sigebert, élevé sur un pavoi, à travers l'armée neustrienne qui le proclamait son chef, sous le titre de roi. Deux jeunes Franks s'avancent, comme ayant des fonctions à remplir dans la cérémonie. Ils s'approchent de Sigebert, se postent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et aussitôt le nouveau roi tombe, en poussant un grand cri, de son pavoi, frappé dans chaque flanc d'un long couteau empoisonné. Les premiers d'entre les siens qui accourent pour le soutenir le trouvent déjà mort. Les deux assassins succombent au même instant, percés d'autant de coups qu'ils en peuvent recevoir; mais une mêlée, un combat s'engage autour de leurs cadavres; d'autres sont frappés, sont égorgés, et ce sont des amis de Sigebert. Charogesile, son chambellan et son favori, est jeté mort sur la poussière; un autre de ses leudes, un Goth, nommé Sigila, est traîné sur la place, horriblement déchiré et laissé pour mort. Toute la foule qui remplissait le camp se dissipe en un clin d'œil, et de tant de sujets austrasiens, neustriens, germains qui, un moment plus tôt, semblaient jouir de voir Sigebert

promené comme roi sur leurs têtes, il n'en est pas un qui songe à enlever son cadavre pour l'ensevelir.

Les deux assassins de Sigebert étaient deux serviteurs de Frédégonde, auxquels cette femme avait su inspirer le dévouement féroce dont ils venaient de faire preuve. Mais le tumulte général qui suivit leur action semble démontrer qu'ils furent soutenus par un nombreux parti de Neustriens, peut-être même d'Austrasiens.

La nouvelle de cette étonnante catastrophe arriva bien vite à Tournai. Quand Chilpéric la reçut, il délibérait sur les moyens de sauver, non plus son trône, mais sa vie. On conçoit aisément quelles furent sa surprise et sa joie. Cependant il lui importait de ne pas perdre un moment; il partit en toute hâte de Tournai, pour revenir à Paris, ne s'arrêtant en chemin que le temps indispensable pour faire enterrer son frère. Mais il n'en fallut pas davantage pour que le bruit de sa miraculeuse délivrance le devançât aux bords de la Seine. Ce bruit lui rendit subitement une foule de serviteurs, dont chacun s'évertua à lui donner des marques de sa fidélité renaissante. Ce furent eux sans doute qui, au premier bruit de la tragédie de Vitriac, s'assurèrent de Brunehaut et de toute sa famille, afin qu'à son arrivée Chilpéric pût en disposer comme bon lui semblerait.

Au nombre des prisonniers se trouvait le fils unique de Sigebert, Childebert, enfant de cinq ans,

à la vie duquel tenait en ce moment l'indépendance politique de l'Austrasie et dont la vie devenait plus douteuse à chaque pas que Chilpéric faisait vers Paris. Mais un duc austrasien, Gondebaud, le même que nous avons vu guerroyer en Aquitaine, parvint, à force de zèle et d'adresse, à enlever le petit Childebert de sa prison, et l'emporta vite en Austrasie, où il fut proclamé roi, sous la tutelle de quelques leudes puissants.

Arrivé à Paris, Chilpéric n'y trouva donc plus que Brunehaut et ses deux filles. Celles-ci n'étaient encore que des enfants, dont l'une pouvait avoir trois ou quatre ans et dont l'autre n'en avait guère plus. Chilpéric les fit conduire toutes deux à Meaux. Quant à leur mère, il l'envoya en exil à Rouen et la consigna à Prætextat, l'évêque de cette ville. Après ces premières précautions, il recommença paisiblement à régner, et reprit tous ses anciens projets d'ambition, un moment interrompus comme par un songe effroyable.

On put s'assurer alors que, de tous ces projets, le plus sérieux et le plus fixe était la conquête de l'Aquitaine. La guerre, comme on l'a vu, avait déjà recommencé dans ce pays, lors de la seconde invasion de la Neustrie, et cette guerre avait eu aussi ses incidents tragiques auxquels je dois revenir avant de m'engager dans le récit des événements qui suivirent la restauration de Childéric.

Ce n'était qu'après avoir envahi la Neustrie pour la seconde fois, et s'être établi à Paris, que Sige-

bert avait pu faire des tentatives pour recouvrer ses villes d'Aquitaine. Il avait ordonné d'abord aux habitants de Tours et de Châteaudun de marcher ensemble contre Théodebert; mais ceux-ci avaient refusé d'obéir. Il avait été obligé alors, pour avoir des forces en Aquitaine, d'y envoyer des Austrasiens, dont il avait donné le commandement au duc Gontran-Bozon.

C'est ici la première occasion où se montre ce personnage, qui joue un trop grand rôle dans les événements subséquents pour n'être pas dès à présent signalé au lecteur. C'est le vrai type du leude frank de cette époque; car, selon toute probabilité, il était de race franke; mais il avait épousé la fille de Sévère, Gallo-Romain puissant et d'une richesse immense, qui lui valut, à lui et à deux fils qu'il avait, une accusation de lèse-majesté et une fin tragique. Bien qu'au service de Sigebert, Gontran-Bozon avait eu des relations intimes avec Frédégonde, et il paraît qu'en prenant le commandement des troupes austrasiennes envoyées contre Théodebert, il s'était engagé envers elle à la débarrasser de ce jeune prince qu'elle abhorrait, comme tous les autres fils de Chilpéric dont elle n'était point la mère.

Gontran-Bozon entra en Aquitaine par Tours, qu'il soumit en passant, et s'avança dans l'intérieur du pays, à la rencontre de Théodebert. On ne sait pas positivement où cette rencontre eut lieu, mais on verra plus bas que ce dut être au-delà de

Poitiers, et dans le voisinage d'Angoulême. Les bruits des succès de Sigebert en Neustrie et de la fuite de Chilpéric à Tournai avaient passé la Loire, bouleversé la position de Théodebert en Aquitaine et porté la défection dans son armée.

Il n'en attendit pas moins courageusement l'ennemi; mais les forces étaient par trop inégales. La poignée d'hommes qu'il avait menée au combat y fut bientôt anéantie ou mise en déroute; lui-même y fut tué, et son cadavre outrageusement dépouillé resta sur le champ de bataille. Un inconnu lui rendit les derniers soins et le porta à Angoulême pour y être enseveli, circonstance qui autorise à présumer que l'action où il périt eut lieu dans le voisinage de cette ville. Sigebert n'avait pas seulement recouvré par cette victoire toutes ses villes d'Aquitaine, il s'était emparé de l'Aquitaine neustrienne; mais il n'eut pas le temps d'en prendre possession, n'ayant survécu que de dix-huit jours à son neveu Théodebert.

Les affaires d'Aquitaine en étaient là quand Chilpéric recommença à régner. Ses premiers soins et ses premiers regards se tournèrent naturellement de ce côté, où ses haines et son ambition étaient plus engagées que jamais. Il avait d'abord à venger la mort de son fils Theodebert, qu'il attribuait, non à une chance de guerre, mais à un assassinat dont il chargeait Gontran-Bozon. Aussi, à peine le duc eut-il vent des menaces contre lui

échappées à Chilpéric, qu'il courut se réfugier dans l'église de Saint Martin de Tours.

Mais la grande affaire de Chilpéric en Aquitaine, c'était d'y prendre ou reprendre tout ce qu'il pourrait, tant sur la Burgondie que sur l'Austrasie. Ne pardonnant pas à Gontran de l'avoir livré deux fois aux Austrasiens, il était bien résolu, pour s'en venger, de lui faire vigoureusement la guerre en Aquitaine, et les circonstances semblaient on ne peut plus favorables à sa résolution. Les tuteurs de Childebert II n'avaient guère le loisir, ni les moyens, ni peut-être la volonté de guerroyer outre Loire; et Gontran lui-même, qui n'était point encore alors quitte des invasions des Lombards, n'était pas en situation de faire de grands efforts pour la défense de ses États d'Aquitaine.

Chilpéric envoya dans ce pays Mérovée, le plus jeune de ses fils d'âge viril, avec l'ordre particulier de marcher sur Poitiers et de s'en emparer. Mérovée eut l'air d'obéir; il se rendit à Tours, peut-être même à Poitiers; mais il n'y exécuta pas l'ordre de son père ou l'exécuta fort mal. Il avait dans l'esprit un bien autre projet que celui de combattre pour le gain d'une ville. Après quelques jours passés en Aquitaine, il feint de vouloir faire une visite à sa mère Audovaire, une des femmes répudiées de Chilpéric, retirée au Mans, et court à Rouen se présenter à Brunehaut, qui vivait là exilée et prisonnière, lui propose de l'épouser et l'épouse.

L'histoire ne dit rien qui autorise suffisamment à rattacher ce mariage étrange à des intentions ambitieuses, à quelque intrigue politique. On n'y peut voir, au moins de la part du jeune Frank, que la suite d'une impulsion déréglée, mais désintéressée. Aussi les singulières aventures et la mort tragique où ce mariage plus que téméraire précipita Mérovée, ont-elles quelque chose de touchant et qui fait exception aux traits ordinaires de cette époque d'égoïsme féroce et sans détour. Mais comme elles n'ont aucun rapport avec les grands événements publics, je crois devoir les passer sous silence. Quant à Brunehaut, tout ce que j'ai besoin d'en dire ici, c'est que, peu de temps après son mariage avec Mérovée, Chilpéric consentit à la renvoyer en Austrasie, sur les réclamations qui lui furent faites au nom de son neveu Childebert.

Mérovée ayant fait manquer l'expédition neustrienne en Aquitaine, Chilpéric fut obligé de la reprendre au plus vite. Il envoya outre Loire son second fils Clovis, avec des ordres plus étendus que ceux donnés précédemment à Mérovée. Il lui commanda de se porter vers les côtes de l'Océan, dans l'Aquitaine burgondienne, et de s'en emparer, tandis que Didier, duc de Toulouse, conformément aux instructions qu'il avait reçues, monterait de son côté jusqu'en Limousin, pour le soumettre ou le ravager. Ce nouveau plan fut exécuté de point en point. Le jeune Clovis descendit la Charente

jusqu'à Saintes qu'il prit, tandis que le duc Didier, avec une nombreuse armée de Toulousains et d'autres Aquitains méridionaux, se mit en mouvement pour occuper le Limousin; mais, au lieu de s'y rendre par la route la plus directe, il se détourna un peu à droite, vers l'Albigeois, et ce n'était pas sans motif.

Gontran avait, je ne sais à quelle époque, enlevé au roi d'Austrasie la ville d'Albi et son territoire, et l'armée burgondienne qui l'avait pris l'occupait encore lors du passage des Toulousains. Le duc Didier marcha donc contre cette armée qu'il rencontra à Albi, la mit en déroute et s'empara du pays pour Chilpéric. De là, poursuivant sa route vers le Limousin, il s'y établit de vive force.

L'année 576, à laquelle on rapporte ces expéditions, était précisément celle de la grande descente des Lombards en Provence, et le patrice Mummole, occupé comme il l'était au pied des Alpes par ces Barbares, ne semblait guère en position de faire face à d'autres ennemis au-delà du Rhône et de la Loire. Mais l'étonnante rapidité avec laquelle il extermina les Lombards lui permit d'accourir à temps au secours de l'Aquitaine burgondienne. Comme il était parti des extrémités méridionales de la Burgondie, et comme, au lieu de passer la Loire, il en avait tourné la source d'assez loin, il put se porter directement sur l'Albigeois qui venait d'être envahi par Didier, et le remit sous la domination de Gontran.

On a sur cette dernière expédition des particularités qui prouvent que les villes de l'Aquitaine, à chaque fois qu'elles étaient prises ou reprises par les généraux des rois franks, étaient traitées par eux comme elles auraient pu l'être par un ennemi étranger, avec toute la barbarie du droit de guerre de cette époque. Ainsi, quand il eut repris la ville d'Albi, Mummole en emmena captive une partie de la population. Cependant son armée et lui se montrèrent en cette occasion moins barbares que le droit et que l'usage. Saint Salvius, alors évêque d'Albi, suivit ses diocésains prisonniers pour en racheter autant qu'il pourrait. Touchés de la charité de l'évêque, les soldats de Mummole traitèrent d'abord avec lui plus humainement que de coutume; puis ils lui remirent une partie de la rançon convenue pour un grand nombre de captifs et finirent par lui en rendre plusieurs sans rançon.

Mummole cherchait Didier; il s'avança pour le rencontrer jusqu'en Limousin, et celui-ci osa l'attendre. Les chances d'une bataille entre les deux adversaires étaient pour le patrice burgondien, qui en effet la gagna; mais la victoire lui fut disputée avec un acharnement extraordinaire, et beaucoup plus sanglante qu'il ne serait naturel de l'imaginer dans une guerre de cette espèce, entre des masses d'hommes peu considérables et dont la majeure partie appartenait à la population du pays. Grégoire de Tours évalue à cinq mille les morts de l'armée de Mummole et à vingt-cinq mille ceux de

l'armée de Didier. Ces pertes sont très vraisemblablement exagérées; mais cette exagération même annonce un carnage peu ordinaire; aussi en fut-il beaucoup parlé, et l'on peut juger aisément de la désolation que devait jeter dans une petite province, comme l'était alors le duché de Toulouse, le massacre de tant de milliers de ses habitants.

Du reste, cette victoire de Mummole n'eut point un résultat proportionné à son éclat; il se retira, à ce qu'il paraît, aussitôt après l'avoir gagnée et sans avoir repris aucune des villes de l'Aquitaine burgondienne. Seulement, comme Gontran était alors brouillé avec Childebert, Mummole et ses Burgondes firent leur retraite par l'Arvernie qu'ils ravagèrent de leur mieux.

Cette première brouillerie de Gontran et de Childebert dura peu. Ayant perdu subitement (en 577) ses deux fils, Clotaire et Clodomire, au moment où ils devenaient capables de régner, le roi de Burgondie conçut aisément l'idée de s'attacher son neveu à leur place et de le désigner d'avance pour son successeur. En conséquence, il lui donna rendez-vous dans un lieu de l'Austrasie nommé le Pont-de-Pierre, dont la position est aujourd'hui inconnue. Les deux rois s'y rendirent en grand appareil et chacun avec ses leudes. Gontran fit à son neveu un accueil tout paternel en disant : « J'ai été privé de mes deux fils en punition de mes péchés; c'est pourquoi je veux que ce mien neveu me tienne désormais lieu de fils. » Là-dessus, faisant

asseoir le jeune Childebert à côté de lui, sur le même siége, il le déclara son héritier, dans les termes suivants que Grégoire de Tours semble avoir fidèlement traduits d'une formule germanique : « Que le même bouclier nous couvre et que la même hache nous défende ! S'il m'arrivait par la suite d'avoir d'autres fils, je persisterai à te tenir pour l'un d'eux et te garderai à jamais l'amour que je te promets aujourd'hui devant Dieu. » Les leudes, tuteurs de Childebert, acceptèrent en son nom ces offres et ces promesses.

En vertu de cette alliance Gontran et son neveu allaient soutenir en commun la guerre d'Aquitaine contre Chilpéric, ou, pour mieux dire, c'était Gontran lui seul qui allait en être chargé au nom de tous les deux. Un message fut sur-le-champ expédié à Chilpéric, pour le sommer de leur rendre à l'un et à l'autre les villes d'Aquitaine qu'il leur avait prises, ou sinon de se préparer à la guerre. Chilpéric leur répondit par un refus dédaigneux, et, comme pour faire parade du peu de souci qu'il prenait de leurs menaces, il se mit à faire bâtir deux cirques, l'un à Soissons, l'autre à Paris, pour y donner au peuple des spectacles romains qui avaient cessé partout ailleurs dans la Gaule, si ce n'est peut-être dans certaines grandes villes du Midi, comme Arles et Narbonne. Des trois fils de Clotaire alors régnants, Chilpéric était celui qui se piquait le plus de politesse et de culture romaines.

La guerre recommença donc, ou, pour mieux dire, continua en Aquitaine, entre Gontran et Chilpéric, de 577 à 581, sans être interrompue par aucun autre événement remarquable. Les incidents de cette guerre sont peu connus, et ceux qui le sont n'ont rien qui mérite d'être rapporté. Gontran y eut des succès momentanés et partiels; mais le résultat en fut à l'avantage de Chilpéric qui, au commencement de l'année 581, restait en possession de tout ce qu'il avait précédemment conquis, tant sur l'Austrasie que sur la Burgondie. Il est du moins certain qu'il dominait alors sur la Touraine, le Poitou et le Limousin. Ces pays eurent donc quatre ou cinq années pour faire une comparaison un peu suivie de la domination de Chilpéric avec celle de Gontran ou de Childebert, et cette comparaison ne fut pas à l'avantage du premier.

D'abord, c'était au roi de Neustrie qu'était échue la souveraineté nominale des Franks sur la Bretagne armoricaine, et Chilpéric ne tarda pas à faire voir aux Aquitains qu'il comptait bien les employer dans la lutte que devait entraîner la conquête définitive de l'Armorique.

Il manifesta son intention à cet égard par une grande expédition qu'il entreprit en 578 contre Gurokh ou Varokh, chef breton qui avait réuni momentanément sur sa tête toutes les petites seigneuries du pays. Cette expédition fut des plus malheureuses, et l'armée de Chilpéric y subit des

fatigues et une déroute dont les Aquitains eurent leur large part.

Indépendamment de cette nouvelle perspective de guerres qu'elle voyait s'ouvrir devant elle sous la domination de Chilpéric, l'Aquitaine eut bientôt des raisons plus directes de trouver le gouvernement de ce roi oppressif et tracassier, et c'étaient autant de nouvelles chances de troubles et de révoltes; car les Aquitains n'étaient pas encore conquis au point de tout supporter de la part de leurs conquérants. Malgré les guerres, les ravages et les violences qu'avait entraînés pour eux le changement perpétuel de souverains et de gouverneurs, ils gardaient encore, sous les fils de Clotaire, une bonne partie de leur ancienne énergie et retrouvaient au besoin de l'audace et des forces pour résister à l'oppression; le soulèvement général du Limousin, en l'année 579, en est un exemple remarquable.

Chilpéric avait établi cette année un nouvel impôt en nature sur les divers produits des terres et sur la propriété des esclaves. Les données manquent pour l'évaluation de cet impôt; mais il fut trouvé intolérable par ceux qui devaient le payer, excita de grands murmures dans toute la Neustrie et y donna lieu à de nombreuses émigrations. Le peuple de Limoges s'y opposa avec plus d'éclat; il se souleva en masse et se porta à l'habitation d'un nommé Marc, référendaire de Chilpéric, qui se trouvait pour lors à Limoges et à qui l'on attri-

buait l'invention des nouveaux impôts. On voulait le tuer, et on l'aurait tué si Ferréol, l'évêque du pays, ne se fût entremis pour le sauver. Mais les registres de l'odieuse imposition furent saisis et brûlés sur la place publique par la multitude triomphante. Les poursuites dirigées quelque temps après contre cet acte de rébellion semblent prouver que des ecclésiastiques vénérables et généralement tout le clergé de la ville avaient fait quelque chose de plus que prendre part au soulèvement et qu'ils avaient excité le peuple à livrer aux flammes le registre de l'impôt. Plusieurs d'entre eux furent torturés et condamnés à mort; beaucoup de laïcs furent décapités, et la révolte fut punie avec une cruauté dont s'accrut encore l'horreur du pays pour le gouvernement de Chilpéric.

XVI.

INTRIGUES AUSTRASIENNES. — CONSPIRATION OURDIE AU NOM DE GONDOVALD. — CONTINUATION DE LA GUERRE D'AQUITAINE. — PROGRÈS DE LA CONSPIRATION DE GONDOVALD. — ASSASSINAT DE CHILPÉRIC. — CATASTROPHE DE GONDOVALD.

Une circonstance à noter dans les dernières guerres d'Aquitaine, c'est que l'homme de guerre de l'époque, le vainqueur des Lombards, des Saxons et des Neustro-Aquitains, le patrice Mummole n'y avait point figuré. Des armées burgondiennes avaient combattu au-delà de la Loire et ce n'était pas lui qui les avait commandées ; elles avaient été battues, et il n'était point venu les remettre sur les voies de la victoire. Il y avait dans son oisiveté quelque chose de suspect, le présage de quelque grande nouveauté.

Tout s'expliqua en 581. Dès le commencement de cette année Mummole, abandonnant le service du roi Gontran, se retira, avec sa femme, ses enfants, sa nombreuse suite et ses immenses trésors, dans la ville d'Avignon, qui appartenait à Childebert[1]. Les circonstances de cette retraite sont trop

(1) Greg. Tur. Hist. VI. 1. — Marii Chronic. ad. A. 581.

peu connues pour qu'il soit possible de la qualifier bien exactement et de dire si elle était, de la part de Mummole, une trahison spontanée, ou si le roi Gontran y avait donné quelque prétexte. Ce qui est sûr, c'est qu'elle fit grand bruit, non-seulement en Burgondie, mais dans la Gaule entière. Les chroniqueurs contemporains les plus concis en ont tenu note comme d'un événement capital, comme d'un fait aussi grave à leurs yeux que la mort ou l'avénement d'un roi, que l'apparition d'une comète, qu'une année de peste ou de famine.

Un concile des évêques de Burgondie s'assembla alors à Lyon, et si ce ne fut exprès pour délibérer sur la fuite de Mummole, au moins cette fuite fut-elle le sujet dont il s'occupa le plus. Grégoire de Tours dit qu'après avoir réglé quelques affaires ecclésiastiques les pères de ce concile se rendirent auprès du roi Gontran, s'entretinrent beaucoup avec lui de la retraite du patrice et traitèrent en passant des discordes dont elle était la suite[1].

Cette retraite était en effet le résultat de discordes très compliquées et d'intrigues fort obscures sur lesquelles j'aurais besoin de jeter un peu de jour. Il me faut pour cela reprendre les choses de plus loin et revenir un moment sur le passé.

La lutte morale et politique de la royauté mérovingienne contre l'ancien esprit germanique, cette

(1) Loc. cit.

lutte, qui avait commencé en Austrasie sous Thierry, y était devenue plus vive sous Sigebert. Plusieurs des incidents de la catastrophe de ce dernier sont une expression manifeste des défiances et de l'opposition qu'il avait rencontrées dans ses leudes; et comme il est sûr que Brunehaut avait eu beaucoup de part aux résolutions les plus absolues de son époux, il n'est pas douteux non plus qu'elle n'eût été comprise dans les résistances que ces résolutions avaient provoquées.

Sigebert n'avait laissé pour lui succéder qu'un enfant de cinq ans; or, avoir un enfant pour roi et la tutelle de cet enfant, c'était, pour les chefs du parti de l'indépendance germanique, tout ce qu'ils pouvaient souhaiter de plus heureux. On s'en aperçut bien au zèle avec lequel ils enlevèrent le petit Childebert de sa prison, le portèrent en Austrasie, le saluèrent roi et se nommèrent ses tuteurs. On s'en aperçut encore à l'empressement avec lequel plusieurs leudes de Sigebert qui s'étaient donnés à Chilpéric, abandonnèrent les riches possessions qu'ils avaient obtenues de ce dernier, pour retourner en Austrasie aussitôt qu'ils la virent gouvernée par un enfant.

Lorsque Brunehaut, remise en liberté par Chilpéric, retourna auprès de son fils, elle trouva tous les postes de l'ambition et de l'intrigue occupés autour de lui et bien gardés. Tout ce pouvoir royal dont elle avait une opinion si haute, auquel elle se croyait des droits sacrés, elle le trouva aux

mains d'hommes qui la craignaient ou la détestaient, et bien décidés à ne point le partager avec elle.

Parmi ces tuteurs de Childebert, ennemis de sa mère, l'histoire en signale plusieurs. Gontran-Bozon en est un, ce même duc que nous avons déjà vu en Aquitaine, commandant l'armée de Sigebert. Deux autres jusqu'ici moins connus sont Ursio et Berktefried, auxquels il faut ajouter Gogo, le maire du palais[1]. Le chef de ces leudes turbulents, l'ame des intrigues austrasiennes, était un Gallo-Romain, Gilles ou Ægidius, évêque de Reims. Tout le mal que ce personnage faisait ou voulait à Brunehaut s'explique de reste par ses liaisons avec Frédégonde, à laquelle il était pleinement dévoué, jusqu'au point, croyait-on, de l'avoir secondée dans tout ce qu'elle avait fait pour perdre un des fils de son époux, le jeune et malheureux Mérovée[2].

Dans ces circonstances si difficiles, Brunehaut ne perdit point courage; elle parvint, à force d'adresse, à réorganiser autour d'elle un parti royal à opposer à celui des leudes austrasiens. Mais on ne connaît guère que le chef de ce parti; ce fut Lupus, duc de Champagne, personnage éminent parmi ce qui restait alors des anciennes familles gallo-romaines. Il avait d'abord été duc de la Provence austrasienne pour le roi Sigebert qui, voulant en-

(1) Gregor. Tur. Hist. V. 47.

(2) *Id.* V. 19.

suite le rapprocher de lui, l'avait fait pour cela duc de Champagne[1]. Il avait eu depuis l'occasion de se distinguer à la guerre et avait gagné sur les Danois et les Saxons des batailles dont les historiens ne parlent pas, mais que Fortunat a célébrées dans ses vers[2].

Divisée entre ces partis l'Austrasie avait dû perdre et avait en effet perdu presque toute indépendance et toute nationalité. Usurpée par des hommes qui n'avaient, la plupart, en vue qu'un grossier intérêt personnel, la force du pays appartenait par le fait à quiconque avait de quoi acheter ces hommes. Or, il y avait là deux puissances rivales qui avaient les mêmes motifs et un besoin égal de s'approprier cette force; c'étaient les rois de Burgondie et de Neustrie, qui devenaient de jour en jour plus jaloux, plus ennemis l'un de l'autre, et dont l'un ne pouvait obtenir une supériorité décidée sur l'autre à moins d'avoir les Austrasiens pour auxiliaires.

Comme il y avait deux partis pour solliciter et acheter cette alliance, ceux qui pouvaient la vendre ou la procurer s'étaient divisés de même en deux factions dont chacune avait ses inclinations et ses répugnances. L'une de ces factions penchait pour le roi Gontran, toutes les fois qu'il y avait nécessité de se déclarer entre lui et Chilpéric; c'était en gé-

(1) Greg. Tur. Hist. IV. 47.

(2) Fortunati Pictav. Ep. Carmina. VII. VIII.

néral la faction dirigée par le duc Lupus, celle même de Brunehaut. L'autre, celle qui avait pour chef l'évêque Ægidius, était décidément livrée à Chilpéric et à Frédégonde.

Bien que ces factions fussent d'ordinaire opposées dans leurs intrigues et dans leur but, il y avait cependant des cas où elles avaient l'air de se rapprocher pour agir, intriguer et conspirer de concert. Tel fut, en particulier, le cas auquel se rapportait la retraite du patrice Mummole, et qui en renferme la seule explication possible. On en jugera par l'exposé des faits que je dois reprendre de plus haut.

Une femme qui prétendait avoir été admise au lit de Clotaire I, parut un jour devant Childebert, roi de Paris, menant par la main un jeune garçon qu'elle nommait Gondovald et dont elle était la mère. « Voici ton neveu, dit-elle au roi en le lui « présentant; voici un fils du roi Clotaire, mais il « est odieux à son père; veuille donc bien le rece- « voir auprès de toi, car il est de ton sang. » Childebert n'avait point d'enfants; il accueillit volontiers celui qu'on lui présentait et résolut de le garder auprès de lui, ne doutant point qu'il ne fût véritablement son neveu. Clotaire, informé de sa résolution et voulant ou feignant de vouloir voir l'enfant, le fit demander à son frère par des messagers. Gondovald fut donc amené à Clotaire qui, le voyant, se prit à dire : « Je n'ai point engendré cet enfant. » Et là-dessus, il ordonna qu'on lui

coupât les cheveux que l'enfant portait flottants sur ses épaules, à la manière des Franks de race royale[1].

Après la mort de Clotaire, Gondovald avait été de rechef accueilli et reconnu pour neveu par Charibert; mais Sigebert, prenant scandale de cette adoption, avait de nouveau fait tondre le pauvre jeune homme et l'avait envoyé en exil à Cologne. Là ou ailleurs, celui-ci avait passé plusieurs années dans l'abandon et la pauvreté, obligé, à ce qu'il semble, de vivre de son industrie, et particulièrement de celle de peintre de décoration; car l'usage romain d'orner de peintures les murs des appartements était encore alors très ordinaire. Ses prétentions et ses aventures avaient fait du bruit, si bien qu'il était partout connu sous le nom de *Ballomer*, sobriquet gaulois qui paraît signifier le faux prince[2].

Las à la fin d'être le jouet de la multitude et de ceux qu'il nommait ses proches, Gondovald avait passé les Alpes pour aller chercher fortune en Italie. C'était le temps où Narsès gouvernait ce pays qu'il venait de conquérir sur les Goths. Gondovald s'était adressé à lui, lui avait inspiré de l'intérêt, et il s'était marié sous les auspices de ce puissant protecteur. Quelque temps après, ayant perdu sa femme, il s'était retiré à Constantinople,

(1) Gregor. Tur. Hist. VI. 24.

(2) *Id*, loc. cit.

avec deux fils qu'il avait eus de son mariage, et, bien recommandé sans doute à l'empereur Maurice, il en avait reçu le meilleur accueil et s'était dès lors fixé dans la capitale de l'Orient, où il vivait heureux, considéré et n'ayant aucune raison de regretter la Gaule, encore moins ceux qui l'avaient repoussé loin d'eux et jeté à l'aventure dans le monde[1]. Tout porte à croire que Gondovald était vraiment le frère de Chilpéric et de Gontran. La répugnance obstinée de Clotaire à le renier pour son fils n'est pas une preuve suffisante qu'il ne le fût pas.

Les rois mérovingiens avaient des relations fréquentes avec Constantinople; ils y envoyaient souvent des ambassadeurs, et ceux-ci avaient naturellement l'occasion de voir Gondovald, de lui parler ou d'en entendre parler. Il y a donc apparence que ce royal fugitif n'avait jamais été complètement oublié dans la Gaule et que sa mystérieuse destinée n'avait point cessé d'y être un sujet de curiosité et d'entretiens. Cela supposé, on s'étonne un peu moins de voir cette destinée devenir tout à coup, à la cour d'Austrasie, le thème d'une conspiration des plus vastes et des plus hardies.

Il ne s'agissait de rien moins, dans la pensée des conspirateurs, que d'attirer Gondovald de Constantinople, de le produire inopinément dans la Gaule comme le fils déshérité de Clotaire, réclamant à ce titre sa part de l'empire paternel, et la

1 Greg. Tur. loc. cit.

réclamant avec les forces nécessaires pour la prendre. Le complot étant l'œuvre des Austrasiens, il était bien entendu qu'il devait se dénouer dans leur intérêt et aux dépens de celui des rois franks qu'il plairait aux conspirateurs de désigner pour victime à Gondovald.

C'est dans ces termes généraux et vagues que le projet de cette étrange conspiration fut adopté par la plupart des personnages influents du royaume d'Austrasie, de quelque faction qu'ils fussent, de celle des leudes ou de celle de Brunehaut; mais les données manquent pour préciser davantage le but du complot et pour dire s'il fut dirigé contre Chilpéric ou contre Gontran, car c'eût été folie de conspirer contre tous les deux à la fois.

C'était là un point capital sur lequel il n'était pas facile aux conspirateurs de s'entendre. Brunehaut et tous ceux de sa faction avaient beaucoup plus de griefs contre Chilpéric que contre Gontran, tandis que le chef du parti germanique, l'évêque Ægidius, était au contraire l'ennemi déclaré du roi de Burgondie. Or, comme cette dernière faction était indubitablement, du moins au moment dont il s'agit, la plus forte des deux, il y aurait bien lieu d'en conclure que la majorité des conspirateurs visait, dès le principe, à renverser Gontran. Peut-être néanmoins, si important qu'il fût, ce point fut-il laissé dans le vague et les deux partis cherchèrent-ils à se tromper l'un l'autre sur le but définitif de leurs efforts. Cela se pouvait d'autant

mieux que, pour être mené à bout, le complot demandait du temps, et que chaque faction pouvait se flatter d'avoir le loisir et l'habileté de conduire les choses au terme qu'elle avait en vue.

Quoi qu'il en soit, le plan d'attirer Gondovald de Constantinople dans la Gaule et de le mettre aux prises soit avec Chilpéric, soit avec Gontran, fut adopté à la cour d'Austrasie dans le courant de l'année 579.

La première chose à faire pour les conspirateurs était d'exciter Gondovald à entrer dans leurs vues, en réveillant en lui des idées de vengeance ou d'ambition que le temps avait sans doute bien amorties. L'occasion leur fut favorable.

L'empereur d'Orient, Maurice, venait de monter sur le trône avec le projet de chasser les Lombards de l'Italie, et d'employer les Franks d'Austrasie à cette entreprise ; il entama de bonne heure, à ce sujet, des négociations qui donnèrent lieu à mainte ambassade. Gontran-Bozon, ayant été choisi pour en conduire et en présider une, fut chargé par sa faction de voir Gondovald à Constantinople, de l'entretenir et de l'engager à repasser dans la Gaule, en lui démontrant et en lui exagérant au besoin les chances qu'il avait d'y être fait roi. On ne sait pas précisément à quelle époque Bozon partit pour sa double mission ; mais ce dut être vers la fin de 579, ou, au plus tard, au commencement de l'année suivante[1].

1 Gregor. Tur. Hist. VII. 36.

Il fut convenu que Gondovald, s'il répondait à l'appel qui allait lui être fait, débarquerait à Marseille. Théodore, l'évêque de cette ville, où il jouissait d'une grande faveur parmi le peuple, était chargé de le recevoir à son arrivée, de le protéger, de le conseiller au besoin et de le faire conduire en sûreté à Avignon, où le patrice Mummole le prendrait sous sa direction et comme sous sa tutelle[1].

Mummole avait été choisi pour chef suprême de la conjuration austrasienne; c'était lui qui devait tout faire au nom de Gondovald, soulever les peuples, lever des armées, les commander et les mener où besoin serait pour le succès de l'entreprise. On voit maintenant pourquoi il avait abandonné Gontran, pourquoi, en s'enfuyant de la Burgondie, il s'était jeté dans un ville appartenant à Childebert, et voisine de Marseille, dans une ville forte où il pouvait braver les défiances dont il devenait l'objet par sa défection.

Outre le patrice Mummole, quelques grands personnages du royaume de Burgondie étaient entrés dans la conspiration, et devaient la seconder au moment où elle éclaterait. Un ancien abréviateur de Grégoire de Tours en nomme deux, Syagrius, évêque d'Autun, et Flavius, évêque de Châlons.

Après ces opérations préliminaires et en attendant des nouvelles de Constantinople, les leudes austrasiens reprirent avec une ardeur nouvelle le

(1) Greg. Tur. loc. cit.

cours de leurs intrigues avec la Burgondie et la Neustrie.

L'alliance conclue en 577, entre Childebert et Gontran contre Chilpéric, durait encore en 580, au grand dépit de l'évêque Ægidius et des siens, qui travaillaient de leur mieux à la rompre. Les circonstances vinrent à leur secours. A la mort de Sigebert, Gontran s'était emparé de la moitié de Marseille qui appartenait à l'Austrasie; il possédait la ville entière et y avait établi, avec le titre romain de préfet, un personnage du pays nommé Dynamius, qui ne reconnaissait point Childebert. L'évêque, au contraire, ce même Théodore dont il vient d'être parlé, était dans les intérêts austrasiens. De là, entre les deux personnages, de fréquentes querelles qui troublaient toute la ville, chacun des deux adversaires ayant son parti. Par une combinaison assez étrange et qui devenait pourtant de plus en plus commune, Dynamius était soutenu par le clergé, et l'évêque par le peuple [1].

Après avoir été assez mal mené dans ces débats, après avoir été arrêté deux fois et deux fois relâché, l'évêque, s'enfuyant de Marseille, se rendit en Austrasie, probablement pour conférer de sa situation avec les leudes dominants. Il avait compté ne faire qu'une courte absence; mais son clergé et son ennemi Dynamius, le voyant loin d'eux, manifestèrent hautement leur résolution de ne plus le re-

1 Greg. Tur. Hist. VI. 11.

cevoir, de sorte qu'il n'osait retourner à Marseille, où il ne pouvait désormais rentrer que de force.

Ces démêlés entre le préfet et l'évêque d'une ville importante s'étendirent bientôt à la Burgondie et à l'Austrasie. Childebert, se plaignant de l'injustice par laquelle il était dépouillé de sa moitié de Marseille, se déclara pour l'évêque; Gontran soutint son préfet, bien décidé à garder les deux moitiés de la ville. Les partisans austrasiens de Chilpéric mirent tout leur savoir et tout leur zèle à envenimer la querelle[1]; des événements imprévus achevèrent leur ouvrage.

Ce qui avait décidé l'alliance de Childebert avec Gontran et ce qui devait la rendre durable, c'était l'appât de son héritage que ce dernier, n'ayant point de fils, avait pu offrir à son neveu. Chilpéric qui, lors de la conclusion de cette alliance, avait encore trois fils, n'en avait plus à la fin de l'année 580. Deux que lui avait donnés Frédégonde étaient morts d'une maladie contagieuse, et Clovis, le dernier qui lui était resté de ceux qu'il avait eus de la reine Audovère, avait péri par les manœuvres de Frédégonde. Chilpéric était dès lors en pouvoir de faire aussi à Childebert l'offre de son royaume, et cette circonstance acheva d'aplanir aux Austrasiens de sa faction les difficultés qu'ils avaient trouvées jusque là à rompre l'alliance de leur roi mineur avec Gontran.

1 Greg. Tur. loc. cit.

Au commencement de l'année 581, une ambassade des principaux leudes austrasiens, ayant l'évêque Ægidius à sa tête, se rendit auprès de Chilpéric, dans une de ses habitations aux environs de Paris. Là, reçus en audience solennelle, ils lui proposèrent, au nom du roi d'Austrasie, la paix et une alliance contre Gontran. « Il ne m'est pas resté de « fils, leur répondit Chilpéric; c'est une punition « de mes péchés; je n'ai plus maintenant d'autre « héritier que le fils de mon frère, le roi Childe- « bert. Qu'il hérite donc de tout ce que j'aurai pu « acquérir; mais qu'il me soit permis, tant que je « vivrai, de conserver le tout sans contestation et « sans scrupule[1]. »

On voit que Chilpéric ne voulait rien restituer de son vivant de ce qu'il avait pris en Aquitaine à l'Austrasie; le nouveau traité fut conclu sur cette base.

De retour en Austrasie, Ægidius et les autres leudes de sa faction, encouragés par ce succès, résolurent de s'emparer totalement de Childebert, en écartant de lui les hommes dévoués à Brunehaut. Deux d'entre eux, Ursio et Berktefried, à l'instigation d'Ægidius, levèrent des troupes dans le projet d'attaquer le duc de Champagne Lupus, et de l'exterminer lui et ses partisans. Ces troupes étaient en marche, et le duc les attendait à la tête des siennes, lorsque Brunehaut, effrayée pour celui-ci des chances de la bataille, se jeta intrépidement

1 Greg. Tur. VI. 3.

au-devant des agresseurs, les retenant, les suppliant de ne point commencer, en haine d'un seul homme qui n'avait fait aucun mal, une guerre funeste au pays. « Retire-toi, ô femme, lui répondit « Ursio, le chef de ses adversaires; qu'il te suffise « d'avoir régné sous ton mari ; ton fils règne maintenant, et son règne est sous notre tutelle, non « sous la tienne. Retire-toi, si tu ne veux être foulée « aux pieds de nos chevaux. » Ce discours, qui caractérise bien le parti au nom duquel il était tenu, n'épouvanta point Brunehaut; elle persista dans ses efforts pour empêcher le combat et fit tant qu'elle y réussit. Les ennemis de Lupus se contentèrent, pour cette fois, de piller sa demeure et de vociférer contre lui les menaces les plus terribles. Le duc, averti par cet orage que son parti n'était pas le plus fort, jugea prudent de quitter l'Austrasie et se retira en Burgondie, auprès de Gontran qui lui fit bon accueil[1].

Restés les maîtres du pouvoir royal et du roi, les leudes austrasiens se hâtèrent de faire demander à Gontran, par une ambassade, la restitution de la moitié austrasienne de Marseille, le menaçant, en cas de refus, de prendre ailleurs sur lui d'amples dédommagements. Pour toute réponse à leur demande, Gontran donna l'ordre de fermer aux Austrasiens les chemins de la Provence par la Burgondie[2].

(1) Greg. Tur. Hist. VI. 4.
(2) *Id.* VI. 11.

Cette mesure embarrassa les leudes de Childebert; ce n'était sans doute pas uniquement dans un intérêt général de politique qu'ils désiraient recouvrer leur part de domination à Marseille. L'année 581 touchait à sa fin; on avait probablement à la cour d'Austrasie de bonnes nouvelles de Constantinople, et le temps approchait où Gondovald devait faire son apparition sur les côtes de la Gaule. Il importait donc aux leudes conspirateurs de faire rentrer à Marseille et de rétablir sur son siége Théodore, cet évêque chargé de recevoir le mystérieux personnage; car, comme on vient de voir, Théodore était resté en Austrasie, n'osant retourner seul à son évêché.

Comme il avait un parti très fort à Marseille, on pensa qu'il suffisait, pour l'y rétablir, de l'y renvoyer sous la conduite d'un homme d'autorité, d'un homme habile qui saurait mettre en jeu les forces comprimées de ce parti. En conséquence, le duc Gondulfe eut mission de se rendre avec Théodore à Marseille, de remettre, s'il pouvait, sous la domination de l'Austrasie, la portion de la ville qui lui appartenait, et en tout cas de rétablir l'évêque sur son siége. Gondulfe était un Gallo-Romain méridional, de famille sénatoriale, lequel, suivant une mode qui commençait à devenir commune en Gaule, avait pris un nom germanique.

Les voies directes de l'Austrasie en Provence étant closes, Gondulfe et Théodore furent obligés

de faire un long détour par la Neustrie et par le pays des Arvernes, et d'entrer en Provence par Avignon. S'étant présentés devant Marseille et ayant été reconnus, les portes leur furent aussitôt fermées, et Dynamius leur déclara qu'ils n'entreraient ni l'un ni l'autre; il leur fallut recourir à la ruse. Gondulfe, ayant attiré Dynamius à un colloque dans une église hors de la ville, avait pris ses mesures pour que les portes fussent brusquement fermées sur le préfet dès qu'il aurait passé le seuil et sans donner à son escorte le temps d'entrer avec lui. Dynamius est de la sorte introduit et comme poussé dans l'église, où il est retenu prisonnier, tandis que sa garde est repoussée des portes qu'elle cherchait à briser. Gondulfe fait alors appeler les membres de la curie et les citoyens de Marseille, pour leur demander d'être admis dans la ville, lui et l'évêque. Dynamius pressentant le résultat de cette démarche ne juge pas à propos de l'attendre; il traite avec Gondulfe, consent au rétablissement de Théodore et reconnaît la souveraineté de Childebert. Le reste n'est plus qu'une fête; les portes de l'église et celles de la ville s'ouvrent à la fois, et l'évêque exilé, escorté de Dynamius et de Gondulfe, rentre à Marseille aux acclamations de tout un peuple charmé de son retour. Mais ce concert de joies dura peu; la réconciliation de Dynamius avec Théodore était feinte; leurs querelles recommencèrent aussitôt après le départ de Gondulfe, et

les ressentiments qui avaient déjà éclaté à ce sujet entre Childebert et Gontran s'aigrissaient de plus en plus[1].

Chilpéric en profitait pour l'avancement de son projet favori, de conquérir toute l'Aquitaine. Aussitôt après son alliance conclue avec Childebert, il avait donné l'ordre au duc Didier, devenu son homme de guerre, de s'emparer des autres villes de l'Aquitaine burgondienne, les mieux situées pour arrondir le duché de Toulouse. Didier se mit donc en campagne et attaqua d'abord Périgueux, qu'il prit après avoir battu et mis en fuite Ragnovald, le duc burgondien chargé de le défendre. Il marcha de là sur Agen dont il s'empara, à ce qu'il semble, sans coup férir. Enfin toutes les villes que Gontran possédait dans l'Ouest de l'Aquitaine lui furent enlevées l'une après l'autre et prêtèrent serment de fidélité à Chilpéric, qui se hâta d'y exercer tous les droits de la souveraineté. Il s'attribua les impôts que ces villes avaient jusque là payés à Gontran, chassa de partout les comtes nommés par celui-ci, et leur en substitua d'autres de son choix, mais tous ou presque tous, il importe de le remarquer en passant, Gallo-Romains comme leurs prédécesseurs. Quant aux anciennes institutions municipales, il n'y fut rien changé[2].

Il paraît, au silence absolu de l'histoire sur la

(1) Greg. Tur. loc. cit.

(2) *Id.* VI. 12.

résistance de ces villes de l'Aquitaine burgondienne, qu'elles en firent peu, à l'exception d'une toutefois, à l'exception de Bourges. Celle-là fit preuve dans cette guerre d'une ardeur belliqueuse d'autant plus étonnante que l'on ne peut guère l'attribuer à des sentiments d'affection pour le gouvernement de Childebert.

Rien ne porte à soupçonner qu'à cette dernière reprise des hostilités en Aquitaine, les habitants de Bourges eussent été inquiétés ou menacés. Il ne tenait qu'à eux de rester en paix dans leurs murailles; il leur plut de faire une expédition contre leurs voisins de Touraine, et ce fut seulement sur le bruit de leurs menaces et de leurs préparatifs que Berulfe, le duc neustrien commandant à Tours, crut devoir se mettre en défense. Il leva une armée avec laquelle il vint camper sur la frontière de la Touraine et du Berry, pour observer les mouvements de l'ennemi, qui ne tarda pas à l'attaquer. L'histoire ne donne point les détails de cette petite guerre civile; mais il y a lieu de croire qu'elle fut très vive et malheureuse pour la Touraine, dont deux cantons furent dévastés, celui d'Issiodore et celui de Berrave. On verra dans la suite par quelles terribles représailles Bourges expia cette victoire.

Le moment est venu de dire où en était la conspiration austrasienne et quel avait été le succès de la mission secrète de Gontran-Bozon en Orient; il avait été complet. Bozon arrivé à Constantinople, s'était présenté à Gondovald, qui lui avait demandé

des nouvelles de la Gaule et des rois franks, qu'il persistait à nommer ses frères; c'était aller au-devant des propositions des conspirateurs. Bozon lui fit le tableau le plus sombre des désordres et des troubles de la monarchie franke; il lui dit à quel point les descendants de Clovis étaient dégénérés, lui peignit le mécontentement universel excité par leurs discordes, et en vint à lui déclarer que les hommes les plus puissants de l'Austrasie, après avoir délibéré en commun sur les moyens de mettre un terme à tant de maux, avaient jeté les yeux sur lui pour en faire leur sauveur et l'appelaient à régner à la place de ceux qui avaient compromis la gloire et la puissance des Franks. Il finit par lui rendre compte de tout ce qui était déjà fait dans la vue d'assurer un changement si nécessaire.

Entraîné par un reste d'ambition, par les souvenirs de sa race et de sa patrie, par l'espoir d'obtenir une si haute réparation des cruels dédains dont il avait été l'objet, Gondovald céda aux propositions de Bozon. Seulement, comme il connaissait la perfidie des Franks en général et probablement celle de Bozon en particulier, il trouva prudent d'exiger de lui des garanties solennelles de la sincérité de ses paroles et de ses engagements. Il le mena donc successivement dans les douze églises ou autres lieux réputés les plus saints de Constantinople, et l'obligea à répéter dans chacun le serment qu'il exigeait de lui. Il y a grande apparence que onze serments ne l'auraient pas assez

rassuré. Gontran-Bozon jura autant de fois que l'on voulut, il jura tout ce que l'on voulut, et Gondovald n'eut plus dès lors qu'à s'apprêter à partir pour la Gaule [1].

Mais il devait trop de reconnaissance aux empereurs de Constantinople, et il avait eu trop de relations avec eux, pour prendre une telle résolution à leur insu ou même sans leur consentement. Il est sûr, bien que l'histoire ne le donne à entendre que très implicitement, que, dans le cours de ses négociations avec Bozon, Gondovald avait vu l'empereur Maurice, l'avait consulté sur les offres qui lui étaient venues d'Austrasie; et il n'est pas moins certain que l'empereur Maurice l'avait encouragé à accepter ces offres. Ce que les historiens insinuent de l'énormité du trésor avec lequel Gondovald partit de Constantinople donne l'idée de richesses supérieures à celles du particulier le plus opulent, et tout autorise à supposer que ce trésor du roi futur de la Gaule avait été grossi d'une partie de celui de l'empereur d'Orient.

Maintenant Gondovald avait-il pris envers Maurice, en cas de succès, des engagements favorables aux prétentions de l'Empire d'Orient sur les anciennes provinces de l'Empire d'Occident? Cela me paraît très probable; mais on ne peut rien affirmer, encore moins rien préciser à cet égard. Ce qui est sûr, c'est qu'un grand bouleversement en Gaule

(1) Gregor. Tur. Hist. VII. 36.

convenait au gouvernement de Constantinople, qu'il entrait dans les vues générales de sa politique relativement aux conquérants barbares de l'Occident, et qu'il n'en fallait pas davantage pour l'intéresser aux projets et aux succès de Gondovald.

On ne voit pas clairement si ce dernier partit de Constantinople avec Gontran-Bozon ni s'ils arrivèrent ensemble et dans le même navire à Marseille. Je serais plus enclin à supposer qu'ils partirent séparément et que Bozon fut celui des deux qui arriva le premier. Quoi qu'il en soit, Gondovald débarqua au port de Marseille avec son trésor, au printemps de l'année 582. Selon ce qui était convenu, il se présenta à l'évêque Théodore qui, fidèle à ses engagements, lui fit le meilleur accueil et lui fournit des chevaux et une escorte pour se rendre à Avignon [1].

Arrivé dans cette ville, il y fut remis et comme déposé entre les bras de l'aventureux général qui s'était chargé de le faire roi. Mummole était en mesure de le recevoir et d'agir; déjà même il avait agi, il venait de se donner un auxiliaire presque aussi influent que lui-même; c'était Didier, duc de Toulouse. Ce duc avait fait un voyage à Avignon, sans doute attiré par le patrice avec lequel il avait eu une conférence, et qui l'avait gagné à la cause de Gondovald [2].

(1) Gregor. Tur. Hist. VI. 24.

(2) *Id* VII. 10

Tout était prêt; l'instant semblait venu de donner le branle à la conspiration, lorsqu'elle fut entravée de la manière la plus imprévue par celui même des conspirateurs qui jusque là y avait le plus travaillé, par Gontran-Bozon. La vue du trésor de Gondovald avait bouleversé toutes les idées et tous les projets du chef austrasien. L'avarice était la plus forte, la seule constante de ses passions, et il avait résolu de saisir à tout prix une si rare occasion de la satisfaire et d'enlever de l'or de Gondovald tout ce qu'il en pourrait enlever. La chose n'était pas sans difficulté dans une ville où, loin d'être en pouvoir, il était plutôt suspect en sa qualité d'Austrasien et d'ennemi du roi Gontran. Il lui fallait de toute nécessité intéresser à son projet le duc ou le préfet burgondien, en l'admettant au partage du trésor convoité, c'est-à-dire lui révéler toute la conspiration.

Gontran-Bozon n'hésita pas; il dénonça Gondovald qui fut aussitôt publiquement signalé comme un usurpateur étranger, instrument d'un complot dont l'objet était de soumettre la monarchie franke à la souveraineté de l'empereur de Constantinople. On mit la main sur la portion de son trésor qui n'avait point encore été transportée à Avignon, et deux évêques furent arrêtés comme ses complices. L'un était Théodore, l'évêque de Marseille, et l'autre Epiphane, évêque de Pavie, actuellement réfu-

(1) Greg. Tur. VI. 24.

gié à Marseille à la suite de l'invasion des Lombards, lequel avait été mis dans la confidence de toute cette intrigue et y avait pris, on ne sait bien, quelle part[1].

Théodore prétendit se justifier en disant qu'il avait tout fait, non de son chef, mais sur les ordres des leudes gouvernants de l'Austrasie dont il produisit les lettres. Les deux évêques furent conduits par-devant le roi Gontran, qui ne les trouva point coupables, dit Grégoire de Tours. L'assertion n'est pas aisée à croire, et Grégoire la dément lui-même de la manière la plus formelle, quand il ajoute que les deux prêtres, après avoir été interrogés, furent retenus en prison, où l'un d'eux, Épiphane, mourut des suites de diverses tortures[2].

Déconcerté par la trahison de Gontran-Bozon, Mummole jugea son entreprise manquée pour le moment; il se tint immobile et sur ses gardes dans Avignon, et cacha Gondovald on ne sait où, dans une île de la mer, dit Grégoire de Tours, avec un vague qui semble annoncer que le secret de cette retraite fut bien gardé[3]. Malgré ces précautions, la trahison eut des conséquences qu'il était impossible de prévenir et qui forcèrent Mummole à combattre isolément pour sa défense personnelle, au moment où il s'y attendait et le désirait le moins.

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* loc. cit.

(3) *Id.* loc. cit.

Gontran-Bozon avait réussi à ce qu'il voulait; il avait partagé avec le préfet burgondien de Marseille une bonne part du trésor de Gondovald, et s'était acheminé vers l'Austrasie, emportant avec lui, dit Grégoire, une charge énorme d'or, d'argent et d'autres objets précieux[1]. Comment il fut accueilli à la cour de Childebert par ceux au nom desquels il avait été chercher Gondovald à Constantinople, ce qu'il dit pour justifier ou expliquer sa conduite à Marseille, les historiens ne nous l'apprennent pas, et il ne serait pas facile de le deviner; le plus probable est qu'il trouva les meilleures excuses de sa perfidie dans le monceau d'or qu'elle lui avait valu.

Quoi qu'il en soit, il ne lui en arriva rien de fâcheux; peut-être même fut-il promu alors à la dignité de duc des Arvernes. Ce n'est du moins que postérieurement à son retour de Constantinople qu'il est désigné par ce titre et qu'on le voit investi du pouvoir qui y était attaché. Après un court séjour en Austrasie, il partit avec sa femme, ses enfants et toute sa famille pour l'Arvernie; mais ayant eu l'imprudence de prendre le chemin le plus direct, par la Burgondie, il y fut arrêté et conduit par-devant le roi Gontran.

Celui-ci, pour lors pleinement informé et des complots austrasiens et de la part que Bozon y avait, lui en fit des reproches pleins de colère et

1 Greg. Tur. loc. cit.

lui déclara qu'il n'échapperait point vivant d'entre ses mains. Au ton de la menace, Bozon sentit qu'elle était sérieuse et qu'il n'avait point d'autre chance de salut que de flatter le roi de quelque service difficile et signalé. Après avoir rejeté sur Mummole tout ce qui était arrivé au sujet de Gondovald, il s'engagea à lui livrer le patrice infidèle, et là-dessus, présentant au roi son fils unique : « Voici « mon fils, lui dit-il; retiens-le sous ta garde, qu'il « soit près de toi mon otage et le garant de ma « parole, et fais-le mourir si je ne t'amène point « Mummole[1]. »

Gontran-Bozon avait frappé juste dans le cœur du roi, et sa proposition fut acceptée; il résulte même des faits subséquents que Gontran promit au duc un renfort de troupes pour assurer l'accomplissement de sa promesse. Bozon part; il arrive en Arvernie et y lève en toute hâte une armée composée d'hommes du pays et du Velai, avec laquelle il gagne la rive droite du Rhône et s'achemine le long du fleuve vers la Provence.

Mummole avait su son arrestation, et il était informé de sa marche; mais il n'en prenait vraisemblablement pas beaucoup de souci. La place d'Avignon, où il s'était enfermé, était forte, et depuis plus de deux ans qu'il l'occupait il avait travaillé à la fortifier encore. Le Rhône faisait autour de la ville un vaste circuit qui l'embrassait presque

1 Greg. Tur. VI, 26.

entière, et ce circuit Mummole l'avait complété par un canal large et profond, de sorte qu'outre la défense de ses remparts la place avait celle d'un grand fleuve qui lui servait comme de fossé[1].

Arrivé près d'Avignon, à l'endroit où il voulait passer le Rhône, Gontran-Bozon trouva un grand nombre de barques sur la rive. La rencontre lui parut une bonne fortune; l'ordre fut donné de passer, et toutes les barques, aussitôt pleines d'hommes armés et de rameurs, se détachent du bord. Mais à peine engagées dans le courant, elles se déjoignent de toutes parts sous le poids de leur charge, se rompent en pièces, et les combattants qu'elles portaient, flottent ou s'abîment pêle-mêle dans les gouffres du fleuve.

C'était un stratagème de Mummole; c'était lui qui avait fait jeter sur la rive droite du Rhône ces perfides barques que les Arvernes et les Vellaves avaient cru trouver si à propos. La plupart de ceux qui s'y étaient précipités périrent, et l'armée de Bozon se trouvait affaiblie et découragée avant d'avoir aperçu les remparts d'Avignon. En y arrivant ou peu de temps après, elle fut jointe par des renforts de Burgondie, et ces troupes réunies commencèrent le siége de la place[2].

(1) *Id.* loc. cit. — Il paraît certain que le Rhône, qui ne fait aujourd'hui que raser une partie des remparts d'Avignon, en embrassait autrefois tout le circuit, au moyen d'un bras qui a été depuis détourné et desséché.

(2) *Id.* loc. cit.

Cette expédition, que le duc Gontran entreprenait dans son intérêt privé, non-seulement sans l'ordre, mais contre la volonté du roi d'Austrasie, non-seulement contre l'ami, mais de concert avec l'ennemi déclaré de ce roi, était un fait étrange, même à l'époque d'indiscipline et d'anarchie où il se passait. Le bruit en arriva bientôt en Austrasie, où il excita un grand mécontentement.

Il n'était pas dans les vues de ceux qui avaient attiré Mummole à leur parti, qui l'avaient élu chef d'une entreprise sur le succès de laquelle ils comptaient toujours, malgré les obstacles, les contretemps et les délais, il n'était pas, dis-je, dans leurs vues de sacrifier Mummole à personne, encore moins au roi Gontran, dont ils étaient, pour la plupart, les ennemis déclarés. En conséquence, le duc Gondulfe, le même que nous avons déjà vu ramener l'évêque Théodore à Marseille, fut envoyé à Avignon avec la commission spéciale de délivrer le patrice. Gondulfe ne trouva point de difficultés dans sa mission ou les surmonta. Le siége fut levé, et Mummole, après avoir accompagné Gondulfe jusque chez les Arvernes, revint attendre dans Avignon le jour de reproduire Gondovald sur la scène[1].

Cependant les bruits, les troubles, les mouvements qui avaient suivi la première apparition de ce personnage avaient probablement jeté quelque

1 *Id. ibid.*

incertitude dans les relations de Chilpéric avec l'Austrasie. Ceux des leudes de Childebert qui étaient dévoués au roi de Neustrie jugèrent donc à propos de resserrer leur alliance avec lui. Une grande ambassade, composée des principaux d'entre eux et présidée, comme à l'ordinaire, par l'évêque Ægidius, se rendit auprès de Chilpéric vers les derniers mois de l'année 583. L'évêque porta la parole. Il demanda d'abord, de la part de Childebert, le maintien de l'alliance déjà conclue entre les deux rois; il se plaignit ensuite de la conduite déloyale du roi Gontran envers son neveu, auquel il avait enlevé la moitié de Marseille, et aux leudes infidèles duquel il donnait asile. Enfin il proposa contre lui une expédition décisive, où les forces des deux alliés agiraient ensemble[1].

Chilpéric eut l'air d'accéder à des propositions probablement faites par son ordre, et l'union de l'Austrasie et de la Neustrie, confirmée par un traité nouveau, parut plus intime et plus solide qu'auparavant.

On voit que Chilpéric s'apprêtait à pousser la guerre contre Gontran avec plus de vigueur et d'ensemble que jamais; il voulait, tout en poursuivant sa conquête favorite de l'Aquitaine, envahir aussi la Burgondie, et il avait résolu de diriger en personne les forces combinées pour cette invasion. Son armée s'avança de Soissons sur Paris et de là

1) Greg. Tur. VI. 31

sur Melun. Il avait choisi cette ville pour point d'appui de ses opérations et s'y arrêta pour attendre l'armée d'Austrasie.

La guerre avait déjà commencé en Aquitaine; l'objet de la campagne était de soumettre ou d'exterminer les habitants de Bourges, en représailles du mal qu'ils avaient fait, l'année précédente, à la Touraine, et aux grandes forces que l'on dirigea contre eux il parut bien que l'on s'attendait de leur part à la plus vigoureuse résistance. Le duc Berulfe entra dans le Berry, du côté du nord, à la tête des hommes de la Touraine, du Poitou, de l'Anjou et de Nantes, tandis que les ducs Didier et Bladaste, avec les milices de Toulouse et de Bordeaux, s'avançaient pour l'envahir au midi [1].

Les hommes de Bourges et de son district ne furent point épouvantés du nombre de leurs ennemis; ils laissèrent dans la ville une force suffisante pour la garder, et marchèrent, au nombre de quinze mille, à la rencontre de Didier et de Bladaste. Les deux armées se rencontrèrent à douze ou quinze lieues au midi de Bourges, dans un lieu dont le nom antique de Médiolan se reconnaît encore aujourd'hui dans celui de Château-Mailan. Elles s'attaquèrent avec cet acharnement qui avait ses moments de relâche, mais qui en général caractérise toutes les guerres des Aquitains entre eux. Grégoire de Tours dit qu'il y eut plus de sept mille hommes

1 *Id. loc. cit.*

tués de part et d'autre. Si cela était, la moitié de l'armée de Bourges serait restée sur la place, exemple assurément très rare de tenacité sur un champ de bataille[1]. Malgré tant de bravoure ils furent obligés de céder le passage aux Aquitains méridionaux et de se replier sur leur ville, dont ceux-ci continuèrent à s'approcher pour l'entourer.

Le dégât qu'ils firent dans leur marche à travers le Berry égale ou surpasse tout ce que l'histoire des guerres de ces époques offre de plus déplorable. De ce qui pouvait être détruit rien ne fut épargné; tout fut brûlé, renversé, arraché; il ne resta pas une maison, pas une église debout, pas un arbre, pas un plan de vigne en terre. Je ne dis rien de la capture des hommes, du pillage des biens et des troupeaux, incidents ordinaires et convenus de toutes ces guerres. A travers les ruines qu'elles avaient faites, les armées de Chilpéric arrivèrent enfin sous les murs de Bourges, dont elles trouvèrent les habitants en armes sur leurs remparts et décidés à se défendre[2].

Tandis que ces choses s'étaient passées en Aquitaine, la guerre avait commencé en Burgondie; mais Chilpéric était réduit à la faire seul. Son allié n'avait point paru; les ducs austrasiens étaient seuls arrivés au camp neustrien, où ils avaient moins l'air des leudes de Childebert que de ceux

(1) Loc. cit.

(2) *Id.* loc. cit.

de Chilpéric. Ce dernier employa le mieux qu'il put son temps et ses troupes à ravager les pays en avant de Melun. Mais Gontran arriva bientôt à la tête de ses Burgondes, pour faire cesser ses ravages et pour en tirer vengeance. Il attaqua brusquement un soir, et, à ce qu'il paraît, surprit l'armée de son frère dont il détruisit une grande partie. Cette défaite rendit un peu de modération à Chilpéric. Dès le lendemain matin, des députés des deux armées eurent une entrevue dont le résultat fut une paix imprévue entre les deux frères. Le roi de Neustrie reprit la route de Paris, après avoir expédié à ses généraux d'Aquitaine l'ordre de lever le siége de Bourges et d'évacuer le pays[1].

L'unique fait important de cette boutade de guerre s'était passé à l'armée austrasienne, qui n'avait pourtant point combattu. Childebert s'y trouvait en personne avec l'évêque Ægidius et quelques autres grands leudes austrasiens du parti de ce dernier; mais il s'y trouvait certainement aussi des personnages du parti contraire. L'armée s'était tenue, durant toute la campagne, assez près de celle de Chilpéric pour se donner l'apparence de vouloir la joindre et la soutenir au besoin, et n'avait cependant jamais fait un mouvement dans l'intention réelle de s'en approcher. Elle était dominée et comme retenue par une influence opposée à celle qui avait décidé la guerre, et cette influence

(1) *Id.* loc. cit.

secrète n'attendait que l'occasion de se manifester par un coup d'éclat.

Une nuit, l'armée ayant fait un mouvement, peut-être un mouvement sérieux pour joindre Chilpéric, le gros de l'armée, les hommes du peuple, les simples soldats, se soulevant avec une grande rumeur, éclatèrent en murmures et en menaces contre l'évêque Ægidius et contre les autres seigneurs austrasiens présents dans le camp. « Que ceux-là, criaient-ils, disparaissent de devant la face du roi, qui trafiquent de son royaume, qui soumettent ses villes à une domination étrangère et son peuple à la souveraineté d'un autre roi. »

Ces cris significatifs n'étaient que l'annonce d'actes plus violents. Le matin venu, les mécontents se réunissent pour se jeter sur la tente du roi, où ils s'attendaient à trouver l'évêque et les hommes de son parti qu'ils voulaient tuer. Ceux-ci furent prévenus à temps pour se cacher ou se sauver. L'évêque s'échappa à cheval avec une grande frayeur, en grand désordre, poursuivi par les clameurs d'une multitude furieuse et par une grêle de cailloux. Faute de chevaux pour l'atteindre, ses ennemis ne lui firent rien de pis[1].

Que les sentiments manifestés en cette occasion par le gros de l'armée de Childebert fussent réellement ceux de beaucoup d'Austrasiens d'un rang inférieur ou médiocre, c'est de quoi il n'y a pas à

1 *Id.* loc. cit.

douter, et le fait est remarquable comme le premier dans l'histoire des Franks où l'on puisse voir l'expression nette et décidée d'un intérêt et d'un patriotisme austrasiens. Je crois néanmoins que cette grande explosion de colère nationale contre le parti des leudes de Childebert vendus à Chilpéric n'eut point lieu sans les provocations et sans les manœuvres des leudes de la faction contraire, des amis, soit déclarés, soit secrets de Brunehaut ou de Gontran lui-même.

Toujours est-il certain que la position de ces derniers était bien relevée par la défaite récente de Chilpéric et par l'éclatante mésaventure de l'évêque Ægidius et de ses amis. Aussi ne leur fut-il pas difficile de rompre de nouveau l'alliance de Childebert avec Chilpéric et de s'accorder de nouveau avec Gontran. C'est ce qui eut lieu au commencement de l'année 584, moyennant la restitution que fit le roi de Burgondie à son neveu de la moitié de Marseille qu'il lui retenait depuis dix ans. Cette ligue nouvelle fut, comme les précédentes, une ligue offensive de deux rois franks contre le troisième; son objet spécial était de reprendre les villes d'Aquitaine dont Chilpéric s'était emparé[1].

Les mesures que suggéra à ce dernier le rapprochement de Gontran et de Childebert porteraient à croire qu'il en fut cette fois plus alarmé qu'à l'ordinaire. Il envoya à ses ducs l'ordre de réparer les

1 Greg. Tur. VI. 41.

murs de leurs villes, de s'y renfermer avec leurs familles et de s'y défendre vigoureusement en cas d'attaque, sans s'inquiéter des dommages personnels qui pourraient en résulter pour eux, parce que, leur disait-il, ils en seraient outre-compensés aux représailles. Et lui-même, donnant l'exemple de ce qu'il prescrivait, alla s'enfermer dans Cambrai avec ses trésors[1].

Childebert et Gontran ne firent rien qui pût motiver de telles précautions. Childebert, qui entrait dans sa seizième année et commençait à vouloir régner par lui-même, descendit avec son armée en Italie, comme pour remplir l'engagement qu'il avait pris envers l'empereur Maurice d'en chasser les Lombards; mais au lieu de porter la guerre à ces derniers il en reçut de l'argent, et, les laissant en paix, s'en revint au plus vite en Austrasie. Quant à Gontran, il ne fit ni guerre, ni menace de guerre à personne; aussi Chilpéric ne tarda-t-il pas à se rassurer. Il était de retour de Cambrai à Paris au mois de septembre (584).

Il y a, comme nous le verrons mieux par la suite, des raisons de présumer que les leudes austrasiens de sa faction avaient déjà repris le dessus à la cour d'Austrasie et renoué secrètement avec lui leur alliance contre Gontran. Toutefois, Chilpéric ne parut alors occupé que du mariage de sa fille Rigonthe avec Reccarède, roi des Visigoths, et du

1 *Id.* loc. cit.

soin de la remettre aux mains des députés qui étaient venus la chercher au nom de ce roi[1].

Rigonthe partit avec cinquante chariots chargés d'or, d'argent, de bijoux, de riches vêtements et d'objets précieux de toute espèce, dont une grande partie provenait des dons que les Franks, suivant leur usage national, avaient faits en cette occasion à la fille de leur chef. Le cortége donné à la fiancée pour sa garde et pour celle de son trésor était de quatre mille hommes de guerre, sans compter les leudes et les officiers de toute espèce qui en faisaient partie. Parmi ces derniers, les plus distingués étaient Bobo, fils du préfet du palais de Neustrie, Domegesile et Ansovald, grands leudes neustriens, et Waddo, le maire de la maison de Rigonthe. Ce cortége prit sa route par l'Aquitaine, vers Toulouse où il devait faire halte, avant d'entrer sur les terres des Visigoths.

Il était défrayé de tout par les villes où il passait; c'étaient des villes neustriennes soumises à la domination de Chilpéric; et cependant une armée ennemie qui aurait traversé leur territoire n'y eut pas fait plus de dégâts que ce cortége nuptial. Il pilla en passant les maisons et les chaumières et enleva de partout le bétail. On approchait de la saison des vendanges, mais il ne laissa sur son passage ni raisins ni vignes, n'ayant rien trouvé de

(1) Greg. Tur. VI. 45.

si expéditif, pour cueillir la grappe, que de couper le cep par le pied[1].

Tandis que cette multitude dévastatrice s'avançait lentement vers Toulouse, Chilpéric prenait le divertissement de la chasse dans son habitation de Chelles. Un soir, aux approches de la nuit, comme il rentrait et descendait de cheval, la main appuyée sur l'épaule d'un de ses serviteurs, un inconnu se précipite sur lui et le frappe, en un clin d'œil, d'un coup de couteau sous l'aisselle et de deux au ventre; il tombe et rend presque aussitôt le dernier souffle[1].

Les instigateurs de l'assassin de Chilpéric restèrent ignorés, de sorte que chacun, selon ce qu'il savait ou soupçonnait, l'attribua à qui bon lui parut des innombrables ennemis du roi. Les uns l'imputèrent à des leudes austrasiens de la conjuration gondovaldienne; d'autres en accusèrent Brunehaut; mais l'accusation la plus expresse et la plus circonstanciée fut dirigée contre Frédégonde. Cette reine avait, dit-on, une intrigue d'amour avec un puissant Neustrien nommé Landric, intrigue qu'elle découvrit elle-même à Chilpéric par distraction et par surprise. Placée entre la certitude de périr avec son amant et la nécessité de faire assassiner son mari pour se sauver, elle se décida aisément pour ce dernier parti.

(1) Greg. Tur. loc. cit.

(2) *Id.* XLVI.

Veuve de son fait ou du fait d'autrui, Frédégonde s'enfuit précipitamment, et avec tout ce qu'elle put emporter de ses trésors, de Chelles à Paris, où elle se réfugia dans l'église cathédrale, sous la protection de l'évêque. Là, s'étant concertée avec les leudes neustriens qui lui restaient dévoués, elle expédia sur-le-champ un message au roi Gontran, pour lui annoncer la mort de Chilpéric, se recommander à sa protection, et lui proposer la tutelle du royaume de Neustrie et de son fils. Ce fils, à peine âgé de quatre mois, et qui prit dès lors le nom de Clotaire II sous lequel il régna par la suite, était le dernier qu'elle avait eu de Chilpéric[1].

A l'appel de Frédégonde, Gontran accourut avec une armée de Burgondie à Paris, où il fut bien reçu par les Neustriens et solennellement reconnu pour tuteur de Clotaire. Childebert avait appris, de son côté, l'assassinat de Chilpéric, et de son côté, il était venu en grande hâte s'emparer de la tutelle du petit roi, ou, pour mieux dire, du royaume même de Neustrie. Il était arrivé sous les murs de Paris presque en même temps que Gontran; mais les Neustriens, loin de l'écouter, n'avaient pas même voulu le recevoir. Les symptômes d'une rivalité politique entre la Neustrie et l'Austrasie devenaient de jour en jour plus frappants[2].

1 Greg. Tur. Hist. VII. 4. 5

2 *Id* VII. 6. 7.

Le mauvais accueil fait par les Neustriens à Childebert fut pour celui-ci un motif de plus d'adresser au nouveau gouvernement de la Neustrie maintes réclamations auxquelles la mort de Chilpéric donnait naturellement lieu. En conséquence, il envoya à Gontran des ambassadeurs chargés de demander trois choses : 1° la restitution de l'Aquitaine austrasienne occupée par Chilpéric; 2° celle du tiers de Paris qui avait appartenu à son père Sigebert, en vertu du partage de 567; 3° que Frédégonde lui fût livrée, comme coupable d'avoir fait périr plusieurs de leurs proches[1].

Ces demandes annonçaient le début d'un nouvel ordre de choses à la cour d'Austrasie; elles étaient toutes dans l'intérêt du pouvoir royal ou l'expression des ressentiments personnels de Brunehaut. De telles réclamations indiquaient clairement que Childebert pouvait enfin commander quelque chose aux leudes qui jusque là avaient trafiqué, à leur convenance, de son pouvoir et de son nom, et que, désormais plus libre d'écouter sa mère, il en avait déjà reçu des leçons.

Quant à Gontran, sa politique, ses prétentions et son langage vis-à-vis de l'Austrasie avaient complètement changé, depuis qu'il régnait de fait sur la Neustrie comme tuteur de Clotaire II. Tout ce que Chilpéric avait enlevé à l'Austrasie, en Aquitaine ou ailleurs, il était décidé à le garder pour lui-

(1) *Id.* loc. cit.

même, et dans sa réponse à la députation de Childebert, il visa à justifier cette résolution ambitieuse. Il se prétendit dégagé de toute obligation envers son neveu Childebert et de toute restitution à lui faire, par la trahison des leudes austrasiens, lesquels venaient, disait-il, de conclure récemment avec Chilpéric une alliance secrète contre lui. Il affirma avoir entre les mains le texte écrit de ce dernier traité.

Pour ce qui était du tiers de Paris qui avait appartenu à Sigebert et à Chilpéric, l'un et l'autre y avaient, disait-il, perdu toute espèce de droit en violant leur serment de ne point entrer dans cette ville sans le consentement des trois possesseurs. Il n'était pas plus disposé à livrer Frédégonde, qu'il avait prise sous sa protection, et qu'il croyait ou feignait de croire innocente des crimes qu'on lui imputait. Du reste, il fut convenu que les réclamations des Austrasiens seraient reproduites et discutées, entre les deux rois, dans un plaid qui serait tenu spécialement pour cet objet, à un terme peu éloigné[1].

En attendant, Gontran cherchait de toute manière à se faire des partisans en Neustrie; il restitua à plusieurs leudes des biens dont Chilpéric les avait dépouillés, valida beaucoup de testaments en faveur des églises que le même roi avait cassés, et fit de nombreuses aumônes aux pauvres. Malgré ces actes de popularité, ne se croyant pas encore

1 *Id.* loc. cit.

bien en sûreté parmi les Neustriens, il n'allait nulle part qu'entouré d'un nombreux cortége. Enfin, ses craintes devenant tous les jours plus vives, il crut bien faire, un dimanche, à l'église où il s'était rendu au service divin, de prendre la parole et de tenir aux assistants cet étrange discours, monument curieux des défiances toujours croissantes entre les rois et leurs sujets franks, car c'était indubitablement à ces derniers que s'adressait un tel langage. « Je vous conjure, hommes et femmes qui êtes ici présents, de daigner me garder votre foi et de ne pas me tuer comme vous avez tué mes frères. Laissez-moi vivre encore trois ans, pour achever l'éducation des neveux que j'ai adoptés pour mes fils, de peur que, moi tué, ces enfants ne périssent aussi, et vous avec eux, quand il n'y aura plus personne de notre race en âge de vous défendre les uns et les autres[1]. »

Le discours produisit un bon effet, et tout le peuple pria pour la conservation de Gontran. Toutes ces choses se faisaient peu de semaines après l'assassinat de Chilpéric, et dans le même intervalle la guerre recommençait outre Loire. Sans attendre le plaid où ils devaient chercher de nouveau à s'accorder sur leurs différends, Gontran et Childebert avaient envoyé, chacun de son côté, des généraux et des troupes en Aquitaine. Ce dernier avait à cœur de recouvrer les villes que Chilpéric lui avait en-

(1) Greg. Tur. Hist. VII, 8.

levées, et Gontran de réduire ces mêmes villes sous son obéissance immédiate.

Les populations aquitaines n'avaient pas attendu ces expéditions pour prendre d'elles-mêmes leur parti dans la lutte dont elles étaient l'objet. Affranchis de la domination oppressive de Chilpéric, la Touraine, le Poitou, le Limousin s'étaient déclarés pour l'Austrasie. Ceux de Bourges, au contraire, fidèles à Gontran et toujours prêts à guerroyer, s'étaient mis en campagne contre ceux de Tours, et les avaient contraints à reconnaître la souveraineté de la Burgondie.

Le comte Gararic occupait Limoges et Poitiers pour Childebert. Apprenant la défection de la Touraine, il essaya d'abord par des exhortations, puis par des menaces, de la ramener à l'Austrasie. Mais ses exhortations et ses menaces furent également perdues; loin de pouvoir attaquer, il ne se trouva pas assez fort pour se défendre. Secondés par les populations d'Orléans, du Berry, et par celle même de la Touraine, les généraux burgondiens descendirent jusque vers Poitiers, qu'ils contraignirent, à force de battre et de ravager la campagne environnante, à chasser les officiers du roi d'Austrasie pour recevoir ceux de Gontran. Tels étaient, au nord de l'Aquitaine, les troubles occasionnés par la mort de Chilpéric[1].

Mais ce fut dans l'Aquitaine méridionale que cette mort devint le signal de grands événements.

(1) Greg. Tur. Hist. VII. 12. 13.

Si quelque chose devait faire regarder les chefs de la conspiration gondovaldienne comme les auteurs de l'assassinat de Chilpéric, ce serait sans doute la coïncidence des premiers bruits de cet assassinat répandus dans le Midi, avec les premiers mouvements des conspirateurs. Le duc Didier, vraisemblablement retiré dans l'Albigeois où il avait d'immenses possessions, s'y était entouré d'une élite d'hommes braves et dévoués, prêts à le suivre partout. Aussitôt qu'il entendit la nouvelle de la mort de Chilpéric, il se mit en marche avec sa petite armée et se porta rapidement sur Toulouse.

Rigonthe venait d'y arriver avec sa suite et son trésor; elle y faisait halte pour s'apprêter à paraître avec éclat aux yeux des Visigoths, ses futurs sujets, sur la terre desquels elle allait entrer; mais les soucis de l'heureuse fiancée changèrent bientôt de cours. Didier arriva, qui s'assura durement de sa personne et lui enleva toutes ses richesses, qu'il fit déposer sous bonne garde, ne lui assignant que le plus strict nécessaire pour sa subsistance[1]. On ne sait ce que devinrent alors les hommes du cortége de Rigonthe, non plus que les officiers de sa maison. Il est à croire qu'ils se dispersèrent tous comme ils purent, de divers côtés, à l'exception de quelques-uns qui se déclarèrent pour Gondovald et se joignirent au duc Didier; de ce nombre fut le maire Wado[2].

(1) Greg. Tur. Hist. VII. 9.

(2) *Id.* VII. 28.

Après ce coup d'éclat, Didier sort de Toulouse avec sa troupe, s'avance à grandes journées vers le Rhône et entre dans Avignon. Tout y était en mouvement ou prêt à se mouvoir. Du fond de sa retraite ou de son île, Gondovald avait reparu au signal de Mummole, qui n'attendait que l'arrivée de Didier pour sortir de sa forteresse et prendre enfin du large pour l'exécution de ses projets. C'était en Aquitaine qu'il avait résolu de planter son drapeau et qu'il se flattait de trouver ses premiers appuis[1].

Et cette espérance n'était point mal fondée. L'Aquitaine, toujours plus ou moins facile à soulever contre la domination mérovingienne, l'était plus en ce moment qu'en tout autre. Le mécontentement y était extrême; la plupart des villes étaient lasses de la guerre et des maux où les entraînaient les querelles sans fin des trois royaumes auxquels elles étaient annexées. Quelques-unes d'entre elles qui, à la mort de Chilpéric, avaient espéré, sinon de recouvrer leur indépendance, au moins d'avoir le choix de leur maître, n'avaient pas même obtenu ce chétif adoucissement à leur servitude. Des trois jougs dont elles avaient eu jusque là l'alternative, elles avaient fini par subir celui qui leur pesait et leur répugnait le plus. Du reste, en dépit de tout ce qu'ils avaient souffert, les Aquitains étaient loin d'avoir perdu toute énergie, tout souvenir et tout

1 Greg. Tur. Hist. VII. 10.

orgueil ou tout regret de leur existence romaine. Il était donc naturel d'espérer qu'ils saisiraient avidement la première chance un peu spécieuse qui leur serait offerte d'un sort meilleur, ou seulement autre que leur sort actuel.

Suivis de Gondovald et des leurs, Mummole et Didier passèrent le Rhône pour se rendre en Limousin, déterminés, avant toute autre chose, à proclamer Gondovald à la fois fils de Clotaire et roi, réclamant sa part légitime de la monarchie franke. Pour théâtre de cette cérémonie, ils choisirent Brive sur la Corrèze. Ce n'était qu'une bourgade sans importance, mais à peu près au centre de l'Aquitaine et de la Vasconie prises ensemble, et dès lors très convenablement choisi[1].

Gondovald fut créé roi avec le cérémonial usité pour les descendants de Clovis; élevé sur un bouclier, il fut promené trois fois autour d'un vaste champ, aux acclamations des chefs présents de la conspiration, de leurs satellites et d'une multitude de spectateurs accourue de toutes parts à cette nouveauté. La cérémonie fut troublée, dit-on, par un accident de sinistre augure; au troisième tour que faisait Gondovald sur son pavoi, il perdit un instant l'équilibre et serait tombé lourdement à terre, s'il n'eût été retenu ou soutenu à point par ceux des assistants qui se pressaient à l'entour.

Ce couronnement se fit au mois de décembre

(1) *Id.* VII. 10.

(584), saison qui semblait peu propice à une telle cérémonie; mais les conjurés étaient pressés par le temps, et d'ailleurs la température de cette année se trouvait être beaucoup plus douce que de coutume. Les arbres, à ce que l'on raconte, avaient poussé de nouvelles fleurs, et la vigne de nouveaux bourgeons dont il était sorti des raisins à demi formés. Grégoire de Tours, qui a tenu note de ces accidents, ne manque pas de les compter parmi les autres prodiges de toute espèce qui éclatèrent à la fois dans l'air et sur la terre, présages alarmants des événements prochains[1].

Ayant proclamé Gondovald roi, Mummole et Didier se hâtèrent de le présenter aux villes voisines, pour l'y faire reconnaître et lui faire jurer fidélité par les habitants. Du reste, les prétentions du nouveau souverain ne devaient pas être partout les mêmes; il était convenu que dans les villes appartenant à l'Austrasie, Gondovald exigerait et recevrait le serment au nom de Childebert II. Mais dans les villes de l'Aquitaine, neustrienne ou burgondienne, c'était en son nom propre et en vertu de son droit personnel au trône qu'il devait se faire jurer fidélité et instituer de nouveaux officiers[2]. On voit par-là que la conspiration n'était pas dirigée contre le seul Gontran, mais aussi contre l'héritier de Chilpéric, et qu'il s'agissait de faire à Gon-

1) Hist. VII. 11.

2) *Ibid.* VII 26.

dovald le royaume le plus vaste possible aux dépens de la Neustrie et de la Burgondie. La soumission de l'Aquitaine n'était donc pour Mummole et Didier qu'une opération préliminaire, et le moyen plutôt que le terme de leur entreprise. Ils se proposaient de passer la Loire, aussitôt qu'ils le pourraient, et d'établir en Neustrie le siége de leur nouveau royaume.

Périgueux fut la première ou une des premières villes où se présenta le nouveau roi après son couronnement; mais l'évêque de cette ville, Carterius, très attaché au roi Gontran, pour lequel il avait même souffert des persécutions sous Chilpéric, refusa de le recevoir. Ce refus n'arrêta pas les Gondolvaldiens; ils entrèrent de force dans la ville, maltraitèrent l'évêque récalcitrant et firent reconnaître malgré lui leur roi par le peuple[1].

Cette légère et inutile résistance fut la seule qu'ils rencontrèrent au-delà de la Dordogne; toutes les autres villes de cette partie de l'Aquitaine s'empressèrent de leur ouvrir leurs portes, et de jurer fidélité au nouveau roi. Angoulême donna l'exemple; Saintes le suivit sans délibérer, et sur la seule rumeur du couronnement de Gondovald, Poitiers se déclara pour lui et chassa ces officiers du roi Gontran qui venaient d'y être introduits par la force des armes. De tous les points de l'Aquitaine, des montagnes de l'Arvernie et du Limousin, des

(1) Greg. Tur. Hist. VII. 26.

plaines arrosées par la Charente, des bords du Clain, de la Touraine même, bien que soumise encore à Gontran, accoururent, à l'appel de Mummole, des mécontents, des hommes ruinés par les guerres précédentes, des aventuriers aux aguets de toutes les occasions de faire du butin, dont la réunion forma bientôt une armée. Outre ce qui lui restait des trésors qu'il avait apportés de Constantinople, Gondovald avait à sa disposition ceux enlevés à Rigonthe; c'était assez pour attirer beaucoup d'auxiliaires, bandits ou braves.

Ces premiers succès rapidement obtenus au nord de la Dordogne, étaient de bon augure pour l'issue de l'entreprise, et cependant ce n'était pas encore dans cette partie de l'Aquitaine que Mummole et Didier espéraient trouver leurs plus grandes ressources. C'était au midi de la Garonne, à Toulouse et à Bordeaux, ces deux grandes cités encore assez peu déchues de l'importance qu'elles avaient eue sous les Romains et sous les Visigoths.

Ils résolurent donc de s'avancer vers Toulouse, en gagnant à leur entreprise les villes qu'ils rencontreraient sur leur passage. Cahors fut la première; l'évêque et les habitants rivalisèrent d'empressement à recevoir Gondovald et à lui jurer fidélité[1]. Agen en fit autant, et avec le même zèle. Albi et Rhodez ne sont pas nommées entre les villes qui se rangèrent au parti des conjurés; mais tout

(1) Greg. Tur. Hist. VIII. 20.

autorise à les y comprendre; Albi surtout, où nous avons vu que Didier jouissait de la plus haute influence. Toulouse seule se trouvait dans une situation particulière qui présentait quelque difficulté.

J'ai parlé ailleurs de cette tentative d'un duc austrasien nommé Sigulfe pour se faire roi des parties de l'Aquitaine situées le long de la Garonne. La chute du téméraire avait été brusque et sa fin tragique; mais il n'avait pas été seul puni; sa rébellion avait attiré mainte calamité sur les villes qui l'avaient secondée. Celle de Toulouse s'y était, à ce qu'il semble, plus particulièrement compromise, et en avait aussi plus souffert. Le mal étant tout récent, le souvenir en était encore très vif dans l'esprit du peuple, et surtout de l'évêque Magnulfe, qui en avait eu sa bonne part. Il y avait donc peu de zèle dans la ville pour courir la chance d'une catastrophe pareille à celle dont on y souffrait encore, et Magnulfe en particulier était décidé à s'opposer de tout son pouvoir à l'admission des Gondovaldiens dans sa ville[1].

Cependant l'armée de Mummole était en marche et déjà peu loin de Toulouse; Magnulfe en fut averti par un message qui le sommait de reconnaître et de recevoir le nouveau roi. Pour toute réponse, il convoqua le peuple et les magistrats de la cité, leur fit part de la sommation, et après leur avoir rappelé les suites funestes du complot de Sigulfe, il

(1) Greg. Tur. Hist. VII. 27.

leur remontra que nul d'entre eux ne pouvait dire qui était ce Gondovald proclamé fils de Clotaire par des révoltés, tandis que personne ne pouvait douter que Gontran et Childebert ne fussent véritablement rois. Il finit par les exhorter à ne point troubler la domination franke au profit d'un étranger, d'un inconnu, et à s'opposer courageusement à quiconque tenterait de les entraîner dans cette rébellion, fût-ce leur duc lui-même. Ce discours fit impression sur le peuple et sur les magistrats; il fut décidé que l'on n'admettrait point Gondovald et qu'on lui résisterait en cas d'attaque[1].

Mummole arrivant aux portes de Toulouse les trouva donc fermées, et tout semblait lui annoncer la nécessité d'un siége; mais les Toulousains, en promenant du haut de leurs murailles la vue sur cette armée, la trouvèrent plus nombreuse qu'ils ne s'y étaient attendus; ils firent de nouvelles réflexions probablement suggérées ou secondées par de secrets partisans des conspirateurs, et se déterminèrent à reconnaître Gondovald et à le recevoir dans leurs murs. Ce fut alors que Wado, qui était resté dans Toulouse depuis l'arrestation de Rigonthe, embrassa le parti du nouveau roi[2].

L'évêque Magnulfe persista seul dans son opposition; mais les conjurés qui n'épiaient qu'un prétexte pour se débarrasser de lui, l'eurent bientôt

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* loc. cit.

trouvé. A un festin solennel donné par Gondovald avaient été invités, avec beaucoup d'autres, Mummole et l'évêque; celui-ci échauffé peut-être par les vapeurs du banquet, eut l'imprudence ou le courage d'entrer en altercation avec Gondovald et d'énoncer des doutes sur sa naissance, sur son droit au trône et sur le succès de sa tentative. Mummole, qui se trouvait à portée de l'évêque et qui avait entendu ses propos, en fut si choqué que, levant brutalement la main sur lui, il le frappa plusieurs fois au visage, en lui disant : « N'as-tu donc pas honte de parler d'une manière si grossière et si sotte à un grand roi[1] ? »

S'il en faut croire Grégoire de Tours, Magnulfe, de plus en plus mal avisé, alla se plaindre de cet outrage à Didier, qui continuait à exercer les fonctions de duc et de juge supérieur à Toulouse. Celui-ci s'emporta en injures contre le plaignant, le terrassa, le meurtrit de coups, après quoi, le faisant lier avec des cordes, il l'envoya on ne sait où en exil et confisqua tous ses biens. L'évêché de Toulouse fut alors donné à celui à qui il était déjà promis, à ce fameux Sagittaire dont j'ai parlé ailleurs et qui figurait parmi les chefs de l'insurrection, toujours avide de troubles et de guerre.

L'expulsion de Magnulfe assurait aux Gondovaldiens la possession paisible de Toulouse et des pays au sud de la Dordogne. Il ne leur restait plus

1 *Id.* loc. cit.

qu'à gagner Bordeaux, et par Bordeaux une portion de la Vasconie. Ils se portèrent donc vers cette dernière ville au commencement de février de l'année 585.

Bordeaux est, à cette époque, la seule ville de l'Aquitaine dont on connaisse nominativement les trois principaux personnages. Le premier, l'évêque, était un nommé Bertrand, Frank de race, et, du côté maternel, parent du roi Gontran. On sait de lui qu'il cultivait la poésie latine avec passion et qu'il avait composé un recueil d'épigrammes que Fortunat admirait malgré les plagiats et les fautes de quantité, et bien qu'à leur lecture il lui semblât être transporté parmi les vagues tumultueuses d'une mer battue par la tempête[1]. Le comte de la ville se nommait Galactorius, citoyen de Bordeaux où il avait été auparavant défenseur de la curie[2]. Quant au duc chargé de la défense militaire de la frontière ou marche de Vasconie, lequel résidait pareillement à Bordeaux, je ne doute pas que ce ne fût alors ce même duc Bladaste que nous avons vu figurer diversement dans la guerre d'Aquitaine, bien qu'il ne soit nulle part expressément désigné par ce titre.

De ces trois personnages dépendait l'accueil de

(1) Fortunati Carmina historica. XXII. XXIII.

(2) C'est encore par une pièce de vers de Fortunat, adressée à Galactorius, que l'on voit que ce dernier était, à l'époque indiquée, comte de Bordeaux. — F. Carmin. historica. XXXI.

Gondovald à Bordeaux; tous les trois s'empressèrent de concert à le recevoir et se montrèrent prêts à le seconder en toute chose; l'évêque surtout lui montra un dévouement particulier. Comme la saison, encore trop peu avancée, ne permettait pas d'entrer en campagne, il fut arrêté que Gondovald resterait à Bordeaux jusqu'au moment propice pour se porter vers la Loire. Mais en attendant son règne avait déjà commencé dans l'Aquitaine méridionale, et l'histoire cite des actes de souveraineté par lesquels fut marqué le séjour qu'il fit à Bordeaux. L'évêque de Dax étant mort, le comte de cette même ville, Nicetius, avait obtenu de Chilpéric d'être élu à sa place; mais l'ordre n'avait pas encore été exécuté. Au moment où Gondovald entra à Bordeaux, des ecclésiastiques le lui dénoncèrent comme une violation des droits et de la discipline ecclésiastiques, violation qui, pour être fréquente, n'en était pas moins déplorable. Gondovald annula l'acte de Chilpéric et nomma à l'évêché de Dax un prêtre appelé Faustianus, à la consécration duquel assistèrent plusieurs évêques et entre autres celui de Bazas[1]. On voit par-là que cette dernière ville et celle de Dax, deux des plus importantes de la Vasconie, avaient passé au parti de Gondovald, et ce n'étaient probablement pas les seules.

Il y a une circonstance des plus importantes à

(1) Greg. Tur. VII. 31.

noter dans le soulèvement de toutes ces villes, tant de celles de l'Aquitaine que de celles de la Vasconie. Elles avaient toutes pour gouverneurs civils et militaires des officiers royaux, des ducs ou des comtes; or, l'on ne voit dans aucune, si ce n'est à Bordeaux, ces officiers en relation avec les gondovaldiens. Dans toutes ce sont les évêques qui délibèrent ou agissent à la tête du peuple de leurs cités, traitent pour lui avec les insurgés, lui donnent l'impulsion; en un mot, ce sont les évêques qui semblent avoir, partout où ils se trouvent, la charge et la responsabilité des intérêts municipaux, soit en leur qualité de défenseurs ou de présidents des curies, soit simplement à raison de leur influence personnelle ou de leur dignité épiscopale.

Si singuliers et si graves que fussent les événements d'Aquitaine, il paraît que les bruits n'en arrivaient que lentement et peu fidèles en Neustrie. Gontran, qui était encore à Paris lorsque la nouvelle du couronnement de Gondovald y parvint, en conçut peu de souci, et, loin d'y voir une raison de se montrer plus équitable et plus modéré envers son neveu Childebert, il y trouva prétexte à de nouveaux démêlés avec les Austrasiens. Ceux-ci, de leur côté, persuadés qu'il y avait aux événements d'Aquitaine un danger réel pour Gontran, étaient moins que jamais disposés à lui faire des concessions ou des sacrifices. Il était donc sûr d'avance que le plaid définitif, où les deux partis devaient débattre leurs droits, n'aboutirait qu'à

aggraver le mal et qu'à embrouiller davantage les affaires.

Ce plaid fut tenu à Paris, dans le courant de décembre (584), avant que l'on pût savoir quel parti prendraient les Aquitains dans la tentative de Gondovald. A la tête des leudes que Childebert avait députés à ce plaid se trouvaient l'évêque Ægidius et Gontran-Bozon, toujours ennemis du roi Gontran, mais devenus zélés Austrasiens depuis la mort de Chilpéric et la chute de Frédégonde. L'évêque prit la parole au nom de ses collègues et préluda à ses réclamations par des félicitations au roi Gontran sur ce qu'il venait de recouvrer les pays qu'il avait perdus en Aquitaine et ailleurs. Gontran arrêta brusquement et avec colère ce flux d'hypocrisie. « Si j'ai recouvré mon royaume, lui dit-il, c'est par la faveur de Dieu, et certes, bien malgré toi qui n'as jamais gardé à personne la foi donnée, malgré toi dont la perfidie est partout connue, et qui as agi partout, non en prêtre, mais en ennemi de mon royaume[1]. »

L'évêque réduit au silence par cette rude apostrophe, un autre député, prenant sans détour la parole sur l'objet principal de la contestation, redemanda les villes austrasiennes de l'Aquitaine, et, sans plus de détour, Gontran répondit qu'il ne devait ni ne voulait les rendre. Un troisième ambassadeur revint sur la demande que Frédégonde

1 Greg. Tur. VII. 14.

fût livrée au roi d'Austrasie pour être punie de ses crimes. Gontran répéta sur ce point ce qu'il avait dit en une autre occasion, que Frédégonde ne pouvait être livrée à personne, étant mère d'un roi et d'ailleurs innocente des choses dont on l'accusait. Bozon voulut prendre la parole à son tour; le roi ne le souffrit pas. « Que peux-tu avoir à dire ici? lui cria-t-il, toi, l'ennemi de mon autorité et de mon royaume, toi qui, toujours perfide et toujours infidèle à ta parole, es allé ces dernières années en Orient pour y chercher ce Gondovald, ce Ballomer que tu as amené contre moi? »

L'interpellation ne ferma point la bouche à Bozon. « Tu es ici le maître, répondit-il à Gontran; tu es roi, et ce que tu affirmes nul n'ose le démentir. J'atteste toutefois que je suis innocent de ce que tu viens de dire, et s'il se trouve ici quelqu'un d'égal à moi qui me tienne en secret pour coupable d'un tel crime, qu'il se présente et m'accuse ouvertement; et toi, ô roi! permets-nous de combattre en rase campagne, afin que Dieu nous voie et prononce entre lui et moi. » Cet impudent défi fut écouté en silence; personne ne l'accepta, et le roi, reprenant alors le fil de son discours sur Gondovald : « Une pareille agression doit donner du cœur à tous, dit-il, et il sera repoussé de nos frontières, ce nouveau-venu, cet intrus dont le père a fait tourner le moulin, dont le pere a cardé la laine[1]. »

(1) Voici le texte de cette phrase que Grégoire de Tours attribue

Il y avait dans ces paroles de Gontran quelque chose d'équivoque ou de contradictoire qui parut absurde à l'assemblée. Quelqu'un les releva hautement et se moqua du roi qui semblait donner deux pères au même individu. L'assemblée entière fit écho à la moquerie par de bruyantes risées; mais du milieu de ces risées grossières sortit tout à coup une voix féroce qui les fit cesser : « Reçois nos adieux, ô roi! Puisque tu ne veux pas restituer à ton neveu les villes qui lui appartiennent, apprends de nous que la hache avec laquelle a été ajustée la tête de tes frères n'est point émoussée, et que ton crâne en sera de même ajusté et frappé[1]. »

Emporté par la colère à cette dernière insulte, Gontran en prit une revanche qui ne fut pas le trait le moins caractéristique de toute cette étrange scène. Il donna l'ordre de lancer sur les députés austrasiens toutes sortes d'ordures. L'ordre fut exécuté avec une ardeur et une fidélité merveilleuses, et les députés se retirèrent longuement poursuivis et battus d'une grêle dégoûtante de fumier, d'herbes pourries, de boue et d'excréments de cheval[2].

à Gontran, et dans laquelle je ne suis pas sûr d'avoir saisi ce qui prêta si fort à rire aux leudes austrasiens : « Advena cujus pater gubernavit, et, ut verè dicam, pater ejus pectinibus insedit, lanasque composuit. » Loc. cit.

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* loc. cit.

Peu de jours après la tenue de ce plaid, Gontran, dont la situation en Neustrie devenait chaque jour plus difficile, s'en retourna à Châlons. Sous le prétexte de poursuivre les meurtriers de Chilpéric, il ne songea d'abord qu'à se débarrasser de quelques leudes neustriens qui lui faisaient ombrage; mais les nouvelles de l'Aquitaine, devenant de jour en jour plus graves, attirèrent à la fin son attention. Il apprit que Poitiers, après avoir chassé ses officiers, s'était déclaré pour les insurgés, et qu'autant en avaient fait les villes de l'Aquitaine burgondienne. Enfin deux dépêches de Gondovald, adressées on ne sait à quels de ses partisans secrets, avaient été saisies sur deux ecclésiastiques et portées à Gontran, qui y avait trouvé divers indices du plan, des forces et du progrès de la rébellion[1]. Il fut frappé, pour la première fois, du danger de sa position et ordonna aussitôt de grandes levées de troupes dans tout son royaume. Ces levées faites, il en retint une partie à sa disposition et comme en réserve, et en envoya le reste en Aquitaine, sous le commandement de Leudegesile et d'Aghilan. Le premier était duc de je ne sais quelle portion de la Burgondie; l'autre était le patrice choisi en remplacement de Mummole, et c'est, je crois, le premier personnage d'origine germanique nommé dans l'histoire comme ayant été investi de cet emploi.

1 Greg. Tur. VII. 30.

Cette armée s'étant mise en marche se renforça, chemin faisant, des populations d'Orléans et de Bourges, et se dirigea vers Poitiers pour le réduire de nouveau à l'obéissance de Gontran. Dès qu'elle arriva sur le territoire de cette ville, un message fut expédié à l'évêque pour le sommer de faire connaître ses dispositions et celles des habitants, et de déclarer si leur intention était de se soumettre ou de résister.

L'évêque et les hommes de Poitiers reçurent mal les messagers et répondirent qu'ils ne se soumettraient pas. L'armée commença alors à s'approcher hostilement de Poitiers, pillant, ravageant et brûlant tout sur son passage, récoltes, maisons, églises. Les Poitevins virent d'abord ces ravages sans que leur résolution fût ébranlée; il paraît même, quoiqu'il n'y ait rien à cet égard d'explicitement énoncé dans les historiens, qu'ils sortirent plus d'une fois de leurs murs et osèrent livrer des combats à des forces de beaucoup supérieures aux leurs; mais à la fin, serrés de près et voyant dévaster pièce à pièce tout leur territoire, ils se résignèrent de nouveau à la domination de Gontran et ouvrirent leurs portes à son armée. Celle-ci ne fut pas plutôt maîtresse de la ville qu'elle s'y livra à tous les excès. Elle en voulait surtout à l'évêque, auquel elle attribuait la résistance des Poitevins. Elle entoura sa demeure et ne cessa point de le menacer jusqu'à ce qu'il se fût racheté, lui et son peuple, par des présents. L'évêque fut obligé de

prendre un calice d'or appartenant à son église et de le faire découper en menus morceaux qu'il distribua aux soldats de Gontran [1].

Gondovald et Mummole étaient déjà arrivés et comme établis à Bordeaux lorsque Poitiers fut assiégé. Il semble que ce qu'ils auraient eu de mieux à faire en cette rencontre eût été de se porter au secours de cette ville, qui leur aurait fourni des renforts considérables, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Cependant, puisqu'un homme de guerre, de l'activité et de l'expérience de Mummole, ne prit point ce parti, il faut bien croire qu'il n'était pas possible ou n'était pas le meilleur. Quoi qu'il en soit, l'armée de Gontran, une fois maîtresse de Poitiers et du Poitou, y prit poste pour observer les mouvements des gondovaldiens et attendre les événements.

Gondovald se disposait à s'avancer vers la Loire; mais en attendant d'être roi il aimait à s'en donner les apparences. Il ne voulut point livrer bataille aux armées de Gontran avant d'avoir sommé pacifiquement ce dernier de faire droit à ses réclamations. En conséquence, il choisit deux députés, nommés l'un Zotane et l'autre Zabulfe, qui, avec tout le cérémonial germanique et une baguette à la main, signe de leur office vénéré, se mirent en route pour porter ses paroles à Gontran. Il paraît que ces deux ambassadeurs s'en allèrent, tenant partout

1 Greg. Tur. VII. 24.

des propos indiscrets sur l'objet de leur mission.

Ce fut un prétexte pour les amener chargés de fers devant Gontran, auquel ils rendirent en ces termes la mission dont ils étaient chargés pour lui : « Gondovald, qui est récemment arrivé d'Orient et se dit le fils de votre père Clotaire, nous envoie vers vous pour demander la part du royaume qui lui est due ; s'il ne l'obtient pas, sachez qu'il viendra dans ce pays avec une armée ; car tous les braves de la partie des Gaules située de l'autre côté de la Dordogne font cause commune avec lui. Et quand je serai venu, dit-il, quand nous nous rencontrerons en plain champ de bataille, Dieu jugera si je suis ou non le fils de Clotaire[1]. »

Pour toute réponse à cette harangue, Gontran, hors de lui-même de colère, fit mettre les ambassadeurs à la torture. Il voulait s'assurer s'ils persisteraient à soutenir dans les tourments ce qu'ils venaient de lui déclarer ; il voulait surtout leur faire avouer ce qu'il supposait qu'ils savaient et ne voulaient point dire des forces et des projets des conjurés. La violence des tourments leur fit dire tout ce qu'ils connaissaient de relatif à la conspiration, et il serait important de savoir au juste quelles furent leurs révélations. Grégoire de Tours dit qu'ils déclarèrent tout ce qui était arrivé à Rigonthe à son entrée à Toulouse, comment elle avait été maltraitée et dépouillée de ses trésors, com-

(1) Greg. Tur. VII. 32.

ment l'évêque Magnulfe avait été envoyé en exil, comment tous les seigneurs d'Austrasie avaient désiré faire Gondovald roi, et particulièrement Gontran-Bozon, qui avait fait exprès pour cela le voyage de Constantinople[1].

Mais toutes ces nouvelles, au moment dont il s'agit, n'étaient plus un secret pour Gontran ni pour personne, et, bien certainement, la torture avait arraché aux deux messagers de Gondovald d'autres révélations plus graves que celles-là et plus faites pour frapper l'esprit de Gontran, pour influer sur ses résolutions. Il n'y avait à coup sûr qu'une découverte importante et imprévue qui pût déterminer ce roi à changer de politique et de conduite aussi complètement et aussi brusquement qu'il en changea après avoir reçu les aveux des hérauts torturés.

Il ordonna d'emprisonner ces derniers et envoya un message pressant à Childebert, pour l'engager à se rendre aussitôt auprès de lui. Childebert accepta l'invitation et partit pour Châlons, accompagné seulement d'une partie de ses leudes; car plusieurs craignirent de le suivre, ceux surtout qui avaient trempé dans le complot de Gondovald. Gontran fit interroger de nouveau, devant Childebert, les messagers prisonniers qui répétèrent à celui-ci toutes les déclarations qu'ils avaient déjà faites au premier.

Mais une telle démarche n'aboutissait à rien par

(1) *Id.* loc. cit.

elle seule. Childebert, non-seulement ne pouvait pas ignorer la conspiration de Gondovald ; il devait savoir qu'elle avait été d'abord conçue dans un intérêt austrasien et qu'elle tendait encore à cet intérêt. Il n'y avait donc qu'un seul moyen efficace d'en détacher Childebert; c'était de se réconcilier sur l'heure avec lui, de lui restituer les villes dont il avait cru d'abord pouvoir le dépouiller; c'était de le traiter comme un fils et de lui assurer de nouveau son héritage, et telle était en effet la résolution de Gontran. Il conclut avec son neveu un traité dont les articles ne sont point donnés par les historiens, mais dont on peut juger par celui d'Andelot, de deux ans postérieur, qui n'en fut guère que la confirmation. Une des dispositions principales de ce traité était relative à la Vasconie dont les deux rois firent entre eux un nouveau partage. Le Conserans, les villes d'Aire et de Lapurda (Bayonne), et peut-être quelques autres qui avaient d'abord appartenu à l'Austrasie, furent rendues à Childebert. Gontran garda pour lui les villes de la Vasconie neustrienne, et entre autres Bordeaux, Dax, Lescar et Bigorre.

Ce traité conclu, les deux rois parurent devant une nombreuse assemblée de leudes, tant austrasiens que burgondes; là Gontran, prenant une lance, la mit entre les mains de Childebert en lui disant : « Prends cette lance; elle est le signe que je mets tout mon royaume entre tes mains. Va maintenant et prends sous ton gouvernement tou-

tes mes villes comme les tiennes propres, et puisque de ma race entière il ne me reste personne que toi, le fils de mon frère, sois l'héritier de mon royaume, à l'exclusion de tout autre héritier. »

Après cette cérémonie Gontran, quittant l'assemblée, emmena son neveu pour l'entretenir à part et en secret. Il lui indiqua auxquels de ses leudes il pouvait se fier et demander des conseils, desquels il devait se défier, et parmi ces derniers il nomma avant tous Ægidius, l'évêque de Reims. Il termina ces recommandations à son neveu par un conseil plus spécial et plus remarquable, par le conseil d'interdire à sa mère tout accès auprès de lui, afin qu'elle ne l'excitât pas à correspondre avec Gondovald[1]. C'est là un indice que la réconciliation de Childebert avec son oncle s'opéra probablement à l'insu et à coup sûr contre le gré de Brunehaut.

Après cet entretien secret, Gontran présenta de nouveau Childebert à ceux des leudes austrasiens qui se trouvaient là. « O hommes! leur dit-il, vous voyez que mon neveu Childebert est maintenant un homme fait; prenez donc garde à ne plus le traiter comme un enfant. Renoncez à vos méchancetés et à vos tentatives audacieuses, car Childebert est roi, et c'est le roi à qui vous devez vos services. » Cette présentation fut suivie de trois jours de réjouissance et de banquets, après lesquels

(1) Greg. Tur. VII. 33.

les Burgondes et les Austrasiens se séparèrent comblés de présents les uns par les autres, en apparence charmés de tout ce qui venait d'être fait, et amis pour toujours[1].

Par cette réconciliation imprévue avec Gontran, non-seulement Childebert se retirait de la rébellion de Mummole; il avait promis, à ce qu'il paraît, de joindre des forces à celles de Gontran, contre les insurgés. Il y eut du moins, à dater de ce moment, dans l'armée burgondienne, des leudes, des ducs austrasiens qui n'y étaient vraisemblablement pas sans troupes à leurs ordres.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle répandue de cet accord produisit l'effet que Gontran en avait espéré. Mummole était sur le point de quitter Bordeaux, et de marcher, peut-être même était-il en marche vers Poitiers, pour attaquer les Burgondiens, lorsqu'il apprit en même temps que la paix était faite entre Childebert et Gontran, et que leurs forces combinées venaient de se porter du Poitou sur la Dordogne.

Cette nouvelle fut comme un coup de foudre qui rompit tout concert entre les chefs des conjurés, et fit faire à plusieurs d'entre eux des réflexions dont chacune était un échec ou un obstacle à l'entreprise commune. Attaquer Gontran avec l'appui, ou du moins avec l'approbation de Childebert et de l'Austrasie, ne leur avait paru que hardiesse;

(1) *Id.* loc. cit.

entreprendre la guerre contre Gontran et Childebert réunis, avec les seules forces de l'Aquitaine méridionale, leur sembla pure folie. Cependant, parmi tous ces chefs, si troublés et si effrayés qu'ils fussent, il n'y en eut, pour le moment, qu'un seul qui abandonna Gondovald, mais c'était celui dont la défection compromettait le plus l'entreprise; c'était le duc Didier, qui, à raison de son titre, de ses fonctions et de son crédit, avait attiré à la conjuration beaucoup de vaillants Aquitains qui durent le suivre quand il se retira [1].

Quant à Mummole il ne perdit ni l'espoir ni le courage; mais la diminution subite de ses forces, par suite de la retraite de Didier, l'obligeait à changer tous ses plans. Trop faible pour se porter en avant et même pour attendre l'armée ennemie, il ne lui restait rien de mieux à faire qu'à se jeter, avec la portion dévouée de ses troupes, dans quelque place forte où il pût au besoin soutenir un long siége et attendre l'effet des nouveaux efforts que ne manqueraient pas de faire en Austrasie les amis de Gondovald pour réparer l'échec que sa cause venait de recevoir. Il ne s'agissait plus que du choix d'une place convenable à ce dessein; Mummole et ses compagnons se décidèrent pour la ville des Convennes (Comminges).

Cette ville était bâtie au sommet d'une montagne escarpée, à peu de distance de la Garonne, et

(1) Greg. Tur. VII. 34.

dans la longue vallée où ce fleuve n'est encore qu'un gros torrent qui mugit et se brise entre les rochers, avant d'entrer dans les plaines. Les murs, flanqués de grandes tours, selon l'usage romain, dominaient au loin la campagne environnante, et l'escarpement des pentes sur lesquelles ils s'élevaient en rendait l'approche très difficile aux machines de guerre. Sur une hauteur isolée comme celle-là, il ne se trouvait point d'eau pour les besoins de la ville ; mais du pied de la montagne jaillissait une énorme source d'eau vive qui avait été tout entière enclose dans une large tour des plus fortes. De l'enceinte de la ville aérienne, une voie souterraine aboutissait à la source, et c'était par-là que les habitants descendaient puiser de l'eau, sans être vus ni pouvoir être inquiétés du dehors[1].

Pour l'intelligence plus complète des événements ultérieurs, il ne sera pas hors de propos de jeter ici quelques mots de l'origine et de l'histoire de cette ville. Elle avait été fondée par Pompée à la fin de la guerre de Sertorius. Les peuples des Pyrénées espagnoles, particulièrement les Vascons, avaient embrassé la cause du général rebelle et vivement inquiété les Romains et leurs adhérents. Sertorius mort et son parti vaincu, Pompée jugea que le nord de l'Espagne ne serait jamais paisible aussi long-temps que l'on y laisserait les populations armées qui avaient pris part à la guerre et s'y

(1) *Id.* loc. cit.

étaient accoutumées à vivre de brigandage. Il résolut donc, suivant une idée et un usage romains, de déporter hors de ses foyers la partie la plus turbulente de ces populations et de la transplanter sur le sol de l'Aquitanie, dans le district montagneux compris entre les sources et le confluent de la Garonne et de la Neste. Là donc, dans la meilleure et la plus fertile portion du pays, il fit bâtir une ville qu'il nomma Lugdunum, et dans laquelle il établit, sous la dénomination de Convennes (Convennæ), hommes rassemblés de divers lieux, ces déportés dont il voulait purger la vallée de l'Ebre et les Pyrénées espagnoles.

Les Convennes étaient tous ou pour la plupart de race ibérienne, et par conséquent les frères des anciens Aquitaniens de César et plus particulièrement des Aquitaniens montagnards. Une fois transplantés parmi ces derniers, dans les mêmes circonstances et sous les mêmes influences qu'eux, ils eurent la même destinée et furent enveloppés dans les mêmes révolutions. Je n'hésite point à les compter parmi les peuplades des Pyrénées gauloises qui, vers la fin du sixième siècle (585), conservaient encore l'usage de leur idiome ibérien et dont j'aurai bientôt à m'occuper spécialement.

Ce fut au commencement du mois de mars (585) que Mummole et les autres chefs gallo-romains ou franks qui restaient attachés à la fortune de Gondovald quittèrent Bordeaux pour prendre, à travers la Vasconie, leur chemin vers le centre des Pyré-

nées. Ils se mirent en marche avec un énorme bagage qui les suivait lentement, sans ordre, et dont faisait partie le trésor de l'armée porté sur de nombreux chameaux.

Les chefs de la conspiration avaient-ils déjà des intelligences dans la ville des Convennes avant de s'y rendre? L'histoire ne le dit pas; mais il est naturel de le conjecturer. Il y a, et nous le verrons tout à l'heure, quelques motifs pour croire que l'évêque de cette ville, bien que l'on ne cite de sa part aucun acte d'opposition aux Gondovaldiens, ne leur fut cependant pas aussi favorable que les autres évêques de l'Aquitaine et de la Vasconie; mais quant au comte de cette même ville, il n'y a point d'incertitude sur sa conduite en cette occurrence. Il se nommait Chariulfe, nom germanique, indice probable, mais non certain, d'une origine germanique. On ne sait duquel des rois franks il tenait son poste, ni même s'il le tenait d'un roi frank, et s'il n'était pas déjà seigneur indépendant du pays des Convennes antérieurement à la conspiration gondovaldienne. Il est sûr au moins qu'il saisit, pour le devenir, l'occasion que cette conspiration lui en offrait; il se déclara pour Gondovald aussitôt que la proposition lui en fut faite, peu importe en quel moment.

Gondovald et les siens furent donc bien accueillis dans la ville des Convennes, non-seulement par Chariulfe, mais par la population elle-même, qui s'engagea à défendre courageusement jusqu'au

bout la cause des conjurés, et qui, s'occupant aussitôt des préparatifs nécessaires pour soutenir un long siége, fit en peu de jours de grands approvisionnements en subsistances[1].

Jusque là, et aussi long-temps qu'ils avaient eu en vue une haute entreprise et un grand intérêt, Mummole et ses compagnons avaient contenu leur armée dans une exacte discipline et ne lui avaient rien permis de ce qui aurait pu soulever contre elle les populations qu'elle avait traversées en tout sens. Du moins l'histoire de ces temps, toujours attentive à tenir note des brigandages ordinaires des armées, n'en impute-t-elle aucun à celle de Gondovald, avant son entrée à Lugdunum des Convennes.

Mais une fois là, et déchus comme ils l'étaient de leurs hautes espérances, ne songeant plus guère qu'à leur salut personnel, les chefs de cette armée n'hésitèrent pas à l'assurer par une perfidie des plus insignes. Feignant de croire que l'armée burgondienne approchait, ils engagèrent les hommes de guerre des Convennes à s'armer et à marcher les premiers à la rencontre de l'ennemi. Confiants et braves, ceux-ci descendent en armes dans la plaine, et les Gondovaldiens saisissent ce moment pour chasser hors des remparts presque tout le reste de la population, ferment les portes et demeurent les maîtres des fortifications, des approvisionnements, des habitations et de toutes les richesses de la ville.

(1) Gregor. Tur. VII. 34

Ainsi chassés de leurs foyers, les malheureux Convennes se dispersent de tous côtés, chacun cherchant un asile où il espère le trouver[1].

L'évêque ne fut point excepté de cette rigueur, et c'est la raison pour laquelle j'ai supposé plus haut que les Gondovaldiens le tenaient pour suspect; car il n'est pas probable qu'ils eussent voulu se priver de l'appui d'un complice si important, s'ils avaient pu y compter. Il y a d'autant plus d'apparence qu'ils avaient quelque motif particulier de défiance à son sujet, que les autres prêtres ne furent point chassés de la ville.

Tandis que ces choses se passaient au pied des Pyrénées, l'armée de Gontran, partie de Poitiers, était venue camper sur la rive droite de la Dordogne, où elle passa plusieurs jours en attente de renseignements sur l'armée de Gondovald. Celle-ci était déjà fort en avant sur la route du pays des Convennes, ou peut-être y était-elle déjà arrivée, lorsque les généraux de Gontran apprirent vaguement et sur des informations inexactes qu'elle se trouvait sur les bords de la Garonne avec un grand bagage, dont les trésors de Rigonthe faisaient partie. A ces nouvelles et à l'annonce de trésors, les Burgondiens s'ébranlent rapidement, passent la Dordogne et viennent camper sur la rive droite de la Garonne, entre Agen et Bordeaux[2].

Les fantassins sont obligés de faire halte pour

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* VII. 35.

préparer ou chercher des moyens de passer; mais tous les hommes ayant un cheval ou pouvant s'en procurer un, impatients d'être à l'autre bord, s'y lancent à la nage. Maints chevaux et maints cavaliers sont emportés par le courant; les autres traversent heureusement; ils s'avancent jusqu'à l'endroit où, d'après les renseignements obtenus, ils espèrent trouver l'armée et les bagages de Gondovald. L'armée était déjà bien loin, mais quelques-uns des chameaux chargés d'or et d'argent étaient restés en arrière et tombèrent au pouvoir des cavaliers de Gontran ou du petit nombre de fantassins qui avaient pu les suivre. Ce fut là seulement que les Austro-Burgondiens apprirent des nouvelles certaines de Gondovald et surent qu'il venait de se renfermer avec une armée encore assez nombreuse dans la ville des Convennes.

A cette nouvelle, et sans attendre l'infanterie qu'elle avait devancée, l'élite des Austro-Burgondiens poursuit rapidement sa route à travers la Vasconie, ne s'arrêtant nulle part, sinon pour piller. Arrivée sur la portion du territoire d'Agen située Outre-Garonne, elle y trouve une église renommée bâtie en l'honneur de saint Vincent, sur le lieu même où le saint avait souffert le martyre.

C'était une des églises les plus vénérées de la Vasconie, et les habitants de lieux voisins, sur le bruit de l'approche d'une armée de Franks, étaient venus s'y réfugier avec tout ce qu'ils possédaient de plus précieux. Ils avaient trop compté sur la sain-

teté de ce lieu; l'avant-garde austro-burgondienne, trouvant qu'il serait trop violent d'en forcer les portes, y mit le feu, entra, et tout ce qui lui tomba sous la main, profane ou sacré, fut enlevé en un clin d'œil[1]. Au bout de peu de jours, l'armée entière était réunie autour de la cité des Convennes, et avait dressé ses tentes dans la plaine que dominaient les remparts.

Si différente qu'elle fût de ce qu'elle avait été avant la défection du duc Didier, la position des Gondovaldiens n'était cependant pas aussi désespérée que l'on pourrait se le figurer au premier aperçu. La ville où ils s'étaient enfermés était la plus forte de la Vasconie; ils étaient en grand nombre pour la défendre, et depuis qu'ils avaient chassé les habitants, ils ne couraient plus aucun risque d'être gênés dans l'emploi de leurs moyens; ils étaient commandés par le premier homme de guerre du temps, ayant sous ses ordres d'autres chefs pleins de bravoure et d'expérience; ils n'avaient point à craindre d'être affamés, ils avaient des vivres pour des années. Enfin, malgré leur perfidie envers les Convennes, les populations environnantes semblaient combattre encore pour eux contre les assiégeants; nul de ceux-ci ne pouvait sans risque s'écarter tant soit peu du camp, et de ceux qui, entraînés par l'ardeur du pillage, osaient s'aventurer à distance, aucun ne revenait[2].

1 *Id.* loc. cit.

2 *Id.* loc. cit.

Les premiers jours du siége se passèrent en préparatifs d'attaque, et c'est sans doute à ces jours-là qu'il faut rapporter les colloques étranges de Gondovald et des assiégeants dont parle Grégoire de Tours, si toutefois ces colloques peu vraisemblables sont vrais ou exactement rendus. Suivant Grégoire, beaucoup d'hommes de l'armée austro-burgondienne gravissaient la montagne des Convennes, s'approchaient le plus possible des remparts, et de là vociféraient de toutes leurs forces à Gondovald des questions injurieuses ou ironiques. « Est-ce toi, lui criaient-ils, qui au temps du roi Clotaire barbouillais de peintures les murs des oratoires et des chambres? Est-ce toi que les habitants des Gaules avaient coutume d'appeler Ballomer? Est-ce toi qui, pour les vaines prétentions que tu mets encore en avant, as été plusieurs fois tondu et envoyé en exil par les rois des Franks? » Et à toutes ces interpellations, Gondovald répondait avec autant de politesse que de bonhomie. Il contait aux questionneurs son histoire par le menu, persistait à se donner pour le fils de Clotaire, en indiquant des garants de la vérité de ses assertions, et disait à qui pouvait l'ignorer encore, comment, par qui et pourquoi il avait été attiré de Constantinople en Gaule. Peut-être les questions des assiégeants étaient-elles inspirées par une curiosité sérieuse plutôt que par l'envie d'insulter Gondovald; et il n'est pas sûr que les réponses de celui-ci tour-

nassent à l'avantage et à l'honneur des rois de la Gaule[1].

Les attaques commencèrent et continuèrent durant quinze jours; les assiégeants y perdirent sans fruit beaucoup d'hommes et toutes leurs machines de guerre. Il fallut en construire de nouvelles, qui ne réussirent pas mieux que les autres; elles furent de même écartées ou écrasées par les blocs de pierre lancés du haut des murs. On entreprit de combler le fossé du côté de l'Orient, sous une portion de murs que l'on croyait apparemment la plus faible ou la moins bien gardée. Les assiégeants n'y furent pas plus heureux qu'ailleurs; partout les Gondovaldiens faisaient face, et de partout ils repoussaient l'ennemi. Entre les chefs qui les conduisaient et leur donnaient l'exemple de bien combattre, se distinguait le fameux évêque Sagittaire; le casque en tête et la cuirasse sur le dos, il ne quittait pas les remparts, se trouvait sur chaque point attaqué, toujours prêt à lancer le premier trait ou le premier quartier de rocher[2].

Le siége durait déjà depuis plusieurs semaines sans être plus avancé que le premier jour. Persuadés enfin qu'ils ne triompheraient point de la vigilance de Mummole, de sa bravoure et de sa fortune à la guerre, les généraux austro-burgondiens

(1) Greg. Tur. VII. 36.

(2) *Id.* VII. 37.

l'attaquèrent par un côté beaucoup plus faible. Mummole n'était au-dessus de ses contemporains que par sa grande capacité ; dans tout le reste il était de son temps ; il en avait les vices et l'égoïsme, bien qu'avec plus de mesure et de retenue que les Barbares. Pour se décider à une trahison il n'avait guère besoin que de la juger nécessaire ou avantageuse. Les chefs ennemis le connaissaient et lui adressèrent un message secret pour lui proposer de leur livrer Gondovald, en lui démontrant la folie qu'il y avait de sa part à s'obstiner à la défense d'une cause déjà perdue. Ils l'exhortaient à revenir à son seigneur naturel qu'il avait abandonné pour un inconnu ; ils lui annonçaient que sa femme et ses enfants étaient tombés au pouvoir du roi Gontran, et qu'en persistant dans sa rébellion il mettait leur vie en péril[1].

Mummole ne repoussa point le message ; il se contenta d'y répondre vaguement, qu'il ne pouvait s'engager à rien avant d'avoir reçu des garanties. Les autres chefs gondovaldiens qui se trouvaient encore pour lors à Convennes étaient l'évêque Sagittaire, Wado et Chariulfe. Le duc Bladaste s'était évadé quelques jours auparavant. Mummole donne secrètement rendez-vous à ces chefs dans une église, leur fait part des propositions qu'il a reçues et les exhorte à délibérer sur ce

1 *Id. ibid.* 38.

qu'ils veulent faire. La délibération est courte ; ils décident tous que, si on leur garantit la vie, ils abandonneront Gondovald et le livreront aux assiégeants. Ce point arrêté, Mummole n'attend plus que le retour des messagers burgondiens pour terminer avec eux. Les messagers reviennent avec l'assurance de toutes les garanties désirées, et Mummole s'engage alors par serment à leur livrer au plus tôt la personne de Gondovald et à se présenter ensuite par-devant le roi Gontran pour se remettre sous son obéissance. Les députés burgondiens jurent de leur côté qu'ils s'interposeront pour obtenir du roi la grace de Mummole, et que, dans le cas où ils ne pourraient l'obtenir, ils n'en garantissent pas moins, en leur nom propre, la vie à ce dernier. Un arrangement semblable est conclu avec les trois autres chefs.

Gondovald n'était pas difficile à livrer ; entre tant d'hommes qui étaient censés combattre pour lui, il ne connaissait que ceux qui venaient de le vendre et auxquels il s'était abandonné sur la foi des serments. Aussitôt après leur traité conclu, Mummole et ses compagnons vont le trouver et lui tiennent ce discours : « Nous t'avons juré fidélité, tu le sais, et c'est en conséquence de notre serment que nous venons te donner un conseil salutaire. Sors de cette ville et présente-toi à ton frère, comme tu en as eu souvent l'intention. Nous venons d'avoir un entretien avec ses officiers, et

ils nous ont assuré que le roi n'a aucune envie de te perdre, parce qu'il ne reste presque plus personne de votre race[1].»

A cette proposition Gondovald, comprenant qu'il était trahi, répondit en pleurant: «C'est sur votre invitation que je suis venu dans les Gaules, et j'y suis venu avec d'immenses trésors en or, en argent et en divers objets. Gontran-Bozon m'en a volé une partie; une autre partie est gardée dans Avignon. Sauf l'aide de Dieu, j'ai placé en vous toute mon espérance, et c'est par vous que j'ai voulu régner. Maintenant c'est à Dieu que vous avez affaire, et s'il y a de la fraude dans vos discours, que Dieu soit juge entre vous et moi.» Mummole prit la parole pour le rassurer. «Il n'y a point de fraude dans nos discours, lui dit-il; à la porte de la ville sont des leudes du roi, des braves qui attendent ton arrivée. Seulement, pour n'avoir point un air de jactance, quitte ce baudrier d'or que je t'ai donné; rends-moi aussi mon épée et reprends la tienne.» Gondovald s'empressa de le satisfaire et lui rendit le baudrier et l'épée en lui disant: «Ce n'est pas sans de tristes soupçons que j'entends ces paroles et que je me vois dépouiller d'objets que j'avais tenus jusqu'à présent pour des gages de ton amitié.» Mummole persista à lui affirmer qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux. Gondovald, cédant à la nécessité, se laissa conduire à l'une des portes

(1) *Id.* loc. cit.

de la ville où l'attendaient Ollon, comte de Bourges, et le fameux Gontran-Bozon. Mummole les aborde, leur remet son prisonnier entre les mains, et, retournant sans mot dire sur ses pas avec son escorte, il rentre dans la ville dont la porte est aussitôt refermée. Il n'était point assez barbare pour souffrir la vue de ce qui allait se passer[1]. »

Gondovald, se voyant au pouvoir de ses ennemis, leva les yeux et les mains au ciel en disant : « Juge éternel, vengeur des innocents, Dieu dont procède toute justice et à qui le mensonge déplaît, je te recommande ma cause et te prie de me venger de ceux qui m'ont livré innocent à mes ennemis! » Après avoir prononcé ces paroles il fit le signe de la croix et se mit en marche en avant de ses gardiens pour gagner le bas de la montagne, autour de laquelle l'armée entière des assiégeants était rangée pour l'attendre. Il marchait sur une pente escarpée et raboteuse, lorsque le comte Ollon, qui se trouvait le plus près de lui, le poussa violemment et le jeta à terre, en criant à ceux qui les regardaient d'en-bas : « Voilà votre Ballomer, voilà celui qui se dit fils et frère de roi. » Là-dessus, et avant que Gondovald se fût relevé, il le frappa au dos d'un grand coup de lance; mais le coup, amorti par une cuirasse, ne blessa point Gondovald qui, déjà debout, gravissait rapidement la montagne comme pour regagner la ville. Gontran-

(1) *Id.* loc. cit.

Bozon ne lui en laisse point le temps; saisissant une lourde pierre, il la lance de haut en bas sur la tête de Gondovald, qui tombe, le cerveau fracassé et mort sous le coup.

A peine fut-il à terre que tous les Burgondiens se précipitèrent sur lui; chacun voulait lui porter son coup ou lui faire son insulte; on lui arrache la barbe et les cheveux; on le traîne par tout le camp, attaché par le pied à une longue corde, et quand la soldatesque est lasse de jouer avec ce cadavre, elle l'abandonne sans sépulture au milieu de la plaine[1].

Il paraît qu'aussitôt après sa mort un agent de Frédégonde arriva dans la ville des Convennes, avec la commission secrète d'aider Gondovald à se sauver et de lui faire de sa part les promesses les plus capables de le décider à se réfugier auprès d'elle. Cet intérêt que Frédégonde prenait au sort du malheureux aventurier est un mystère de plus dans la conspiration et la destinée de celui-ci[2].

Suivant la convention de Mummole avec les Austro-Burgondiens, la ville devait être ouverte à ces derniers le lendemain au point du jour. Les Gondovaldiens passèrent la nuit à piller les églises et à cacher leur butin; le jour venu, la ville fut ouverte aux assiégeants; il s'y trouvait encore, outre les soldats de Mummole, quelques-uns des habi-

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* VII. 39.

tants que ces derniers y avaient sans doute retenus on ne sait pourquoi. Gondovaldiens ou Convennes, tous furent massacrés sans distinction, sans exception et sans merci. Les prêtres eux-mêmes ne furent pas épargnés; les Austro-Burgondiens les égorgèrent au pied des autels. Quand ceux-ci se furent bien assurés qu'il ne restait pas dans la ville une seule créature vivante, ils y mirent le feu, et bientôt il n'y eut plus un édifice debout; palais, maisons, églises, remparts, tout cela ne fit qu'une seule et même ruine [1]. Ce ne fut que cinq cents ans après qu'une nouvelle ville des Convennes, sous le nom altéré de Comminges, fut bâtie sur le site de l'ancienne.

Après ce carnage et cette destruction, les généraux austro-burgondiens redescendirent dans leur camp, où ils conduisirent Mummole et ses compagnons. Ils avaient déjà expédié un message au roi Gontran, pour le consulter sur ce qu'il fallait faire de ces dangereux prisonniers, et, malgré la foi donnée de leur sauver la vie, déterminés à faire d'eux tout ce que le roi en ordonnerait. Il ordonna de les tuer; Wado et Chariulfe s'étaient évadés un peu avant l'arriveé de cet ordre; mais ils avaient livré à Leudegesile leurs fils pour otages, et l'ordre venu, ceux-ci

(1) Postquam autem cunctos interfecerunt, ut non remaneret mingens ad parietem, omnem urbem cum ecclesiis reliquisque ædificiis succenderunt, nihil ibi præter humum vacuam relinquentes. Greg. Tur. VII. 38.

sont mis à mort au lieu de leurs pères. Le bruit de cette exécution vient aux oreilles de Mummole qui comprend par-là quel sort l'attend ; il s'arme aussitôt comme pour un combat et court à la cabane qui servait de tente à Leudegesile. Celui-ci lui demande ce qu'il a et ce qu'il veut. « Je vois que l'on ne tient point les paroles données, répondit-il, et je suis ici en péril de mort. » Je sors, répliqua le général burgondien, et je vais donner des ordres pour ta sûreté. » Il sort en effet, mais pour commander aux premiers soldats qu'il rencontre d'entourer sa cabane et de tuer Mummole.

Il ne restait plus à celui-ci qu'à faire une fin digne de ses beaux jours de guerre. Seul dans la cabane où il est assiégé, il se défend long-temps et tient à l'écart les plus hardis. A la fin tentant un effort désespéré, il s'élance hors de la cabane comme pour se faire jour à travers les assaillants ; mais frappé au même instant d'un coup de lance dans chaque flanc, il tombe et meurt.

L'évêque Sagittaire, présent à cette scène, essaie à la faveur d'un déguisement de s'enfuir et de gagner une forêt voisine ; mais il est suivi de près par celui même qui a eu l'air de vouloir le sauver en l'aidant à se déguiser, et qui d'un coup de hache lui abat la tête avec le capuchon dont elle est enveloppée[1].

Mummole mort, la conjuration dont il avait été le chef à la fois politique et militaire, et dont il

(1) *Id.* loc. cit.

avait peut-être eu seul tout le secret, était anéantie. Les divers détachements dont se composait l'armée austro-burgondienne, qui venait de détruire la ville et de dévaster le pays des Convennes, eurent alors la permission de retourner chacun dans son pays, et chacun y retourna comme il en était venu, ravageant, pillant et massacrant dans le trajet.

D'après l'ensemble des faits relatifs à Gondowald, chacun pourra, ce me semble, aisément se persuader que ce mystérieux personnage se croyait de bonne foi ce qu'il était très probablement, le fils de Clotaire Ier. On trouvera plus difficile de se faire une idée de son caractère et des vues qui l'avaient déterminé à une entreprise aussi hasardeuse que celle où il périt. Au rapport de Grégoire de Tours, il avait reçu dans sa jeunesse une éducation distinguée, et, comme on disait alors, il avait appris les lettres. Son long séjour en Italie et à Constantinople, ses relations familières avec les hommes les plus distingués de l'Empire d'Orient, avaient achevé de polir ses mœurs et d'effacer en lui tous les traits de la barbarie native, pour en faire un homme de tout point civilisé, mais plus amolli peut-être qu'il ne convenait au succès de ses projets. La facilité avec laquelle il se laissa entraîner dans une grande tentative où il ne pouvait rien par lui-même, où tout son rôle se bornait à être l'instrument docile des ambitions les plus disparates et les plus grossières, dans une tentative où tout dépendait pour lui de la foi d'hommes connus du monde entier

pour n'en pas avoir, autorise à lui supposer de l'ambition, mais peu de bon sens et même peu de fierté de caractère.

Il avait deux fils qui l'avaient suivi de Constantinople en Gaule, mais dont il n'est point question durant tout le cours de sa conspiration. On voit seulement qu'après sa mort tous les deux étaient en Espagne, où il paraît que leur père les avait envoyés par précaution, avant de s'enfermer dans la ville des Convennes. Ils trouvèrent sans doute quelque appui chez les Visigoths; car quatre ans après la chute de Gondovald, ils faisaient encore ombrage au roi Gontran, qui parut un moment craindre que Brunehaut n'eût le projet d'épouser l'un des deux.

Et ce souci ne fut pas le seul ni même le plus grave que la conspiration de Gondovald, bien que réprimée, laissa au roi de Burgondie. Tous les conspirateurs n'avaient pas péri; plusieurs s'étaient sauvés à temps : Wado avait trouvé un asile en Austrasie auprès de la reine Brunehaut; Chariulfe s'était réfugié dans l'église de Saint-Martin, et Didier, plus puissant et plus fier, s'était renfermé avec sa famille dans je ne sais laquelle des places de son duché, prêt à repousser par les armes quiconque oserait l'attaquer. D'autres avaient pris d'autres moyens pour se soustraire à la vengeance de Gontran, et se donner le temps de traiter avec lui.

(1) Greg. Tur. IX. 28. 32.

Enfin, parmi les conspirateurs impunis, se trouvaient la plupart des évêques de l'Aquitaine, quelques-uns du royaume de Burgondie, et Théodore, celui de Marseille.

C'était à tous ces derniers que Gontran pardonnait le moins d'avoir secondé la tentative de Gondovald, et il avait formé en lui-même le projet d'en envoyer un grand nombre en exil. Cependant, n'osant point prendre l'initiative de sa vengeance, il se contenta de traiter durement ceux de ces évêques qui se présentèrent à lui pour obtenir leur grace, et de les ajourner à un concile qui fut convoqué à Mâcon pour le mois de novembre de la même année (585), concile où les évêques accusés devaient être jugés par le corps des évêques du royaume de Burgondie.

Ce concile s'assembla en effet au lieu et au temps convenus; il prit une sorte de parti mitoyen entre le désir de ne point trop déplaire au roi Gontran et le projet formel de ménager les évêques accusés. Parmi ces derniers, l'évêque de Cahors, Urcisinius, fut le seul puni par une suspension et une pénitence de trois ans. Tous les autres furent absous et rentrèrent en grace auprès de Gontran, qui n'osa pas être plus sévère que le concile. Après s'être ainsi soutenus les uns les autres dans cette circonstance critique, les évêques intervinrent en faveur des conspirateurs laïcs dont le sort était encore indécis; et en particulier en faveur du duc Didier, qu'ils présentèrent à Gontran. Le duc s'en retourna

pardonné et comblé des bonnes graces et des présents du roi; mais comme nous le verrons bientôt, cette clémence n'était pas désintéressée[1].

Enfin, pour achever de se réconcilier avec les évêques qu'il avait un moment effarouchés par ses menaces, Gontran distribua entre les églises de son royaume la part qui lui était revenue des trésors de Mummole. Car, aussitôt après la condamnation du rebelle, sa femme avait été arrêtée et contrainte à découvrir le lieu où il tenait ses richesses. On les réputait immenses et on les trouva encore au-dessus de ce qu'on les réputait; elles consistaient en 250 talents d'argent et 30 talents d'or; la moitié de tout cela fut donnée à Childebert.

(1) *Id.* VIII. 20.

XVII.

TENTATIVES DES FRANKS POUR COMPLÉTER LA CONQUÊTE DE LA GAULE. — GUERRES CONTRE LES VISIGOTHS, — CONTRE LES BRETONS. — EXPÉDITION CONTRE LES LOMBARDS.

La conspiration tramée au nom de Gondovald avait amené une réconciliation passagère, un rapprochement accidentel des impulsions divergentes et des intérêts opposés entre lesquels se traînaient péniblement la conquête franke et les gouvernements nés de cette conquête.

Brunehaut, Childebert, ou, si l'on veut, les tuteurs de Childebert et les autres leudes austrasiens qui avaient trempé dans cette conspiration, y avaient trempé dans des vues très diverses. Les uns avaient voulu la tourner contre Chilpéric, d'autres contre Gontran; à plusieurs elle avait paru un moyen de relever l'Austrasie de l'état de faiblesse où elle était tombée depuis la mort de Sigebert.

Les leudes neustriens ou burgondiens qui l'avaient secondée dès le principe, ou plus tard et lorsqu'elle avait déjà éclaté, y avaient vu une occasion de restreindre ou de contenir ce pouvoir mo-

narchique dont ils se défiaient et qu'ils craignaient de plus en plus.

Enfin, dans l'avénement d'un chef civilisé, protégé par l'empereur d'Orient qui s'était peut-être flatté de recouvrer par lui quelque pouvoir dans la Gaule, les chefs ecclésiastiques ou laïcs des Aquitains avaient vu la chance de secouer ou d'alléger le joug de cette domination franke sous laquelle leur contrée devenait de jour en jour plus agitée, plus malheureuse et plus barbare.

Une fois Gondovald mort, toutes ces prétentions diverses, tous ces intérêts contraires des rois, des leudes franks, du clergé et des Aquitains qui s'étaient un moment compliqués ensemble, se dégagèrent bien vite les uns des autres pour reprendre tous leurs tendances opposées.

L'état général de l'empire frank, après le dernier soulèvement de l'Aquitaine, n'était pas, de bien s'en fallait, un véritable état de calme; mais telle était au moins la situation respective des trois royaumes dont se composait cet empire, qu'il n'y avait aucune chance bien prochaine de guerre entre eux.

L'alliance que Gontran avait contractée avec Childebert, dans la crise de la conspiration gondovaldienne, fut confirmée de la manière la plus solennelle, au mois de novembre 587, par le fameux traité d'Andelot, dans lequel Gontran garantit de nouveau à son neveu l'héritage complet du royaume de Burgondie et toutes les autres concessions qu'il

lui avait déjà faites en 585. Brunehaut intervint comme partie dans ce nouveau traité, par lequel elle se réconcilia avec le roi de Burgondie, moyennant la donation ou la restitution que lui fit celui-ci de cinq villes de l'Aquitaine ou de la Vasconie, à quelques-unes desquelles elle avait des droits à raison de son douaire. C'étaient Bigorre, Lescar, Bordeaux, Limoges et Cahors[1]. Elle fut mise immédiatement en possession de cette dernière; mais pour les quatre autres, il fut convenu qu'elles ne lui seraient rendues qu'après la mort de Gontran. Il y avait, comme nous le verrons bientôt, quelque chose d'illusoire dans cette restitution ; mais Brunehaut s'en tint pour contente et la paix en fut plus solide entre les royaumes de Burgondie et d'Austrasie.

Ce dernier royaume ayant ainsi recouvré, du moins en partie, son indépendance et ses forces, Brunehaut et Childebert en auraient profité volontiers pour attaquer la Neustrie et se venger de Frédégonde contre laquelle ils avaient maints griefs, anciens ou nouveaux; mais, en sa qualité de tuteur de Clotaire II, Gontran avait intérêt à ménager la Neustrie, où il exerçait un certain pouvoir et où il aspirait à devenir complètement le maître. Or, Childebert et sa mère qui s'étaient engagés envers Gontran à ne rien faire d'importont sans son conseil et auxquels il importait de tenir parole, s'abste-

(1) Gregor. Tur. Hist. IX. 20.

naient par cette considération d'une guerre où leurs ressentiments personnels auraient été secondés par la tendance nationale des Austrasiens.

A la mort de Chilpéric, la Neustrie, quelque temps le plus fort des trois royaumes franks, en était tout d'un coup devenu le plus faible. Ce n'était pas la faute de Frédégonde; cette femme extraordinaire exerçait énergiquement le pouvoir royal au nom de son fils Clotaire et s'opposait avec autant de persévérance que d'habileté aux vues ambitieuses de Gontran sur la Neustrie. Entremêlant à propos les ménagements et la fermeté, elle contenait les leudes neustriens dans la soumission, et avait réussi à faire nommer maire du palais ce même Landric que des bruits publics avaient signalé comme son amant et comme le meurtrier de Chilpéric, mais dans lequel elle n'avait vu, elle, que l'homme brave, actif et dévoué dont le pays avait besoin dans des conjonctures difficiles. Telle était enfin la situation de la Neustrie, que ce royaume, capable encore de soutenir la guerre, ne pouvait cependant guère être tenté de la faire.

Dans cet état de choses, ce qui restait aux rois franks d'ardeur belliqueuse et conquérante devait naturellement se tourner à d'autres guerres qu'à des guerres intestines ou de parent à parent. Gontran entreprit de compléter la conquête de la Gaule par la soumission de la Septimanie et de la Bretagne. Childebert, qui arrivait à l'âge d'aimer la guerre et de la faire, résolut de descendre de nouveau en

Italie, pour y attaquer sérieusement les Lombards qu'il n'avait voulu jusque là que rançonner. Je décrirai ces diverses expéditions avec le détail nécessaire, pour en faire ressortir les graves résultats qu'elles présentent pour l'histoire des Franks et de la Gaule sous leur domination.

Les dernières hostilités entre les Franks et les Visigoths dataient de l'an 572 ; elles n'avaient pas été à l'avantage des premiers qui y avaient perdu Lodève et son territoire. Le motif pour lequel Gontran reprit cette guerre suspendue quatorze ans était indubitablement de conquérir la Septimanie ; car, comme il disait lui-même, « c'était une honte « pour les Franks de souffrir que les limites de ces « horribles Goths s'étendissent jusque dans la « Gaule [1].» Toutefois il croyait avoir besoin d'un prétexte pour les attaquer ; mais ce prétexte, il le trouva aisément.

Vers l'année 580, Ingunde, une des deux filles de Brunehaut et de Sigebert, avait été donnée pour femme à Herménegilde, fils de Leuvigilde, alors roi des Visigoths. Ingunde avait pris sur son mari un ascendant dont elle usa pour le convertir au catholicisme ; or, cette conversion avait brouillé Herménegilde avec son père et l'avait jeté dans le parti des Grecs encore alors en guerre avec les Visigoths pour la possession de l'Espagne. Battu et pris par Leuvigilde, le jeune révolté n'avait d'abord été

(1) *Bis. id.* VII. 30.

condamné qu'à l'exil; mais bientôt après son père s'était ravisé et l'avait fait mourir. Le sort d'Ingunde n'avait guère été plus heureux; avant d'entrer en guerre ouverte contre son père, Herménegilde l'avait confiée aux Grecs ses alliés; ceux-ci ne sachant plus que faire d'elle après la mort de son mari, avaient décidé de la conduire à Constantinople à l'empereur; mais elle était morte en Afrique et comme prisonnière entre leurs mains[1]. Gontran imputa sa mort à Leuvigilde, et ce fut sous prétexte de la venger qu'il déclara la guerre aux Visigoths.

Levant contre eux toutes les forces de son royaume, il envoya d'abord sur les côtes occidentales de l'Espagne une flotte probablement partie de Bordeaux, et qui avait l'ordre de descendre en Galice pour la dévaster, tandis que son armée de terre envahirait la Septimanie par plusieurs points à la fois.

Les milices du royaume de Burgondie, composées tant de Burgondiens que de Franks et de Gallo-Romains, passèrent les unes la Saône et la Loire, les autres le Rhône, pour descendre dans la partie orientale de la Septimanie. Là, renforcées par les Arvernes, elles entreprirent le siége de Nîmes. Cette portion de l'armée de Gontran était commandée par un duc gallo-romain, probablement gouverneur de la Provence burgondienne, lequel,

(1) Greg. Tur. Hist. V. 39. — VI 43.

à son nom latin de Calomniosus, joignait le surnom germanique d'Æghilan[1].

La population militaire de l'Aquitaine alors soumise à Gontran, c'est-à-dire celle de Bourges, de Saintes, de Périgueux, d'Angoulême et de plusieurs autres villes, se porta de son côté sur Carcassonne. Les Toulousains, et en général les Aquitains méridionaux, ne prirent aucune part à l'expédition.

Les forces burgondiennes échouèrent partout; et d'abord la flotte, au lieu de dévaster la Galice, comme elle en avait la consigne, fut horriblement maltraitée par les Visigoths. La plupart des vaisseaux furent détruits, et les hommes qu'ils portaient taillés en pièces ou faits prisonniers. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui parvinrent à se sauver sur de légers bâtiments et vinrent raconter en Gaule la perte de tout le reste.

La portion de l'armée qui devait prendre Nîmes s'effraya bientôt de la difficulté de l'entreprise; elle se contenta de tout dévaster aux environs, de détruire les moissons, d'arracher les vignes, d'abattre les oliviers par le pied, et alla successivement mettre le siége devant plusieurs autres villes des plus voisines. Toutes étaient fortes, bien approvisionnées, bien gardées, et aucune ne fut prise. Un seul château dont on ne dit pas le nom traita avec les assiégeants et leur ouvrit ses portes, à condition qu'il n'y serait fait aucun mal; mais les Bur-

(1) Greg. Tur. Hist. VIII. 30.

gondiens n'y furent pas plutôt entrés qu'ils mirent tout au pillage et emmenèrent les habitants prisonniers. Ce fut là l'unique exploit d'une nombreuse armée qui avait plusieurs ducs à sa tête; les différents corps dont elle était composée se retirèrent là-dessus, chacun de son côté[1].

Ce qui arriva à l'armée de Carcassonne est plus singulier, mais plus obscur et plus vaguement raconté par Grégoire de Tours. Il paraîtrait, d'après le récit du bon évêque, que les Aquitains venus à Carcassonne pour en faire le siége y seraient entrés sans tirer flèche, les habitants leur ayant ouvert leurs portes de plein gré et de manière à faire soupçonner qu'ils étaient d'intelligence avec eux. Cependant la suite répondit mal à un tel début. Par un brusque changement que l'histoire n'explique pas, mais probablement occasionné par l'insolence de l'armée burgondienne, cette armée se vit en quelques instants rejetée hors des murs de Carcassonne; les portes furent refermées sur elle et les Visigoths parurent de toutes parts à leurs postes, sur les terrasses de leurs murs et sur les cimes de leurs tours, prêts à défendre jusqu'à la dernière extrémité une ville qu'ils venaient de livrer, il n'y avait qu'un moment[2].

Dans le premier transport de leur colère, les hommes de Gontran tentèrent de reprendre la place

(1) Gregor. Tur. Hist. VIII. 30.

(2) *Id.* loc. cit.

d'assaut; ce ne fut pour eux qu'une honte de plus. Terentiolus, ancien comte de Limoges qui, selon toute apparence commandait cet assaut, ayant eu la tête écrasée d'une pierre lancée du haut des murs, les Aquitains découragés s'éloignèrent en tumulte de Carcassonne et reprirent par bandes détachées la route de leurs foyers; mais la retraite même ne tarda pas à leur devenir difficile. Les Goths embusqués de tous côtés sur leurs pas, les assaillaient, les dépouillaient et les égorgeaient sans risque et sans fatigue. Ils eurent encore plus à souffrir des Toulousains, sur le territoire desquels ils avaient commis de grands dégâts à leur premier passage et qui pour lors sur leurs gardes, et n'ayant plus à faire qu'à des fuyards consternés, leur rendirent avec usure le mal qu'ils en avaient souffert. Beaucoup de fuyards périrent avant de regagner la terre natale; la plupart y arrivèrent dépouillés du leur, et pas un ne revint avec le butin qu'il avait fait sur autrui[1].

Mais si le désordre, la misère et l'indiscipline furent grands pour les Aquitains, il n'y a pas de termes pour décrire toute l'horreur du désastre de l'armée burgondienne qui avait fait le siége de Nîmes. Comme cette armée avait commis à son premier passage toutes sortes de violences et de brigandages, comme elle avait brûlé partout les moissons et les récoltes, détruit ce qu'elle n'a-

1 *Id.* loc. cit.

vait pas consommé ou pillé, elle ne trouva plus à son retour ni population pour la recevoir, ni provisions pour se nourrir. Beaucoup d'hommes tombèrent morts de faim le long des chemins, d'autres périrent au passage des rivières; les plus vigoureux ou les plus féroces s'entr'égorgeaient pour s'arracher le peu qu'ils rencontraient çà et là, ou de vivres ou de ce qui leur en tenait lieu. Grégoire de Tours dit qu'il y en eut plus de cinq mille qui périrent de la sorte, de la main de leurs compagnons[1].

De retour de cette expédition, les ducs qui y avaient commandé n'osaient paraître devant le roi Gontran, tant ils le savaient indigné de tout ce qui s'était passé. Ils se réfugièrent dans une église, et il fallut leur donner des garanties pour les déterminer à se présenter au roi et à subir un examen solennel de leur conduite. Gontran convoqua pour cet examen quatre évêques et plusieurs leudes devant lesquels il accusa lui-même ses généraux. Le discours que lui fait tenir à cette occasion Grégoire de Tours et la réponse qu'il y fait faire par les accusés sont également caractéristiques et du plus haut intérêt historique.

« Comment serons-nous victorieux à la guerre, dit le roi, nous qui ne savons pas conserver ce que nos pères ont conquis? Nos pères bâtissaient des églises, mettaient leur espoir en Dieu, honoraient les martyrs, respectaient les prêtres, et voilà

(1) *Id.* loc. cit.

comment ils remportèrent des victoires, comment avec l'aide de Dieu, armés du glaive et couverts du bouclier, ils soumirent les nations ennemies. Mais nous, non-seulement nous ne craignons pas Dieu; nous dévastons ses temples, nous tuons ses prêtres et nous brisons ou dispersons dérisoirement les reliques des saints. Voilà pourquoi nos mains sont débiles, pourquoi notre épée ne taille plus, pourquoi notre bouclier ne nous couvre plus comme autrefois. Si ces malheurs sont ma faute, que Dieu en fasse tomber la punition sur ma tête; mais si c'est vous qui méprisez l'autorité royale, qui négligez mes ordres, c'est sur votre tête que la hache doit tomber. Un des chefs puni sera un exemple pour toute l'armée. »

Les ducs accusés répondirent : « Excellent roi! toutes les choses que vous dites sont vraies; mais que pouvons-nous faire quand le peuple entier est tombé dans le vice et quand chaque individu se complaît au mal? Personne ne craint le roi; personne ne respecte ni duc ni comte; et si par hasard il est quelqu'un de ceux-ci à qui les désordres déplaisent et qui cherche à les réprimer pour la prolongation de vos jours, aussitôt le peuple est en sédition, aussitôt s'élève un tumulte; chacun s'emporte contre son seigneur; chacun cherche à lui imposer silence comme s'il y allait de sa propre vie[1]. »

(1) *Id.* loc. cit.

Cette discussion constate solennellement la perte de toute discipline militaire et de tout sentiment social parmi les Franks; mais elle ne fait point assez sentir ce qui se verra mieux par la suite des événements, que l'exemple du brigandage était descendu des chefs aux soldats et des forts aux faibles. Du reste, elle n'aboutit à rien contre ceux dont la conduite l'avait provoquée.

Tandis que Gontran disputait avec ses généraux sur les causes de leurs défaites, le jeune Reccarède, fils de Leuvigilde, arrivait d'Espagne avec une puissante armée de Visigoths, à la tête de laquelle il se porta où il voulut, assuré de ne trouver de résistance nulle part. Il s'avança d'abord par Carcassonne jusqu'à une forteresse désignée par le nom de Cab-Aret (*Caput-Arietis*), qui paraît n'avoir été autre que le lieu aujourd'hui nommé Castelnaudari, le prit et de là se jeta sur les terres des Toulousains, où il fit le dégât et d'où il enleva beaucoup de prisonniers. Prenant ensuite la direction de l'est, il descendit jusqu'au Rhône et s'empara du château d'Ugernum, sur la rive droite du fleuve, menaça un moment la ville d'Arles, et, revenant sur ses pas, fit halte à Nîmes avec son armée victorieuse. Gontran, consterné du désastre de ses armées et inquiet pour la Provence, ne put dans le moment rien faire de plus pour en assurer la défense que d'en changer le gouverneur. Il en éloigna ce Calomniosus, qui s'était si mollement

comporté devant Nîmes, et nomma à sa place le duc Leudegesile, le même qui avait commandé habilement ou du moins heureusement l'expédition contre Gondovald[1].

L'année suivante (586), Leuvigilde, quoique victorieux, proposa la paix à Gontran. Celui-ci la refusa et les hostilités continuèrent; mais on n'en a point le détail. On sait seulement que Reccarède s'établit à Narbonne, d'où il fit maintes excursions sur le territoire des Franks sans y rencontrer de résistance.

Ce ne fut qu'en l'année 587 que Gontran put prendre des mesures pour pousser plus vigoureusement la guerre contre les Visigoths. Les Toulousains, comme je l'ai dit, n'avaient pris jusque là aucune part à cette guerre. Après la catastrophe de Gondovald, la ville et le district de Toulouse, qui dépendaient de la Neustrie, étaient restés sous le gouvernement particulier de leur ancien duc Didier; mais il y a tout lieu de penser que celui-ci n'était rentré en grace avec le roi Gontran qu'en s'engageant à le reconnaître pour souverain, soit en sa qualité de tuteur de Clotaire II, soit simplement comme roi de Burgondie. Toujours est-il certain, à quelque titre que ce fût, que Didier servit Gontran, de tout son zèle et de toutes ses forces, dans la campagne de 587 contre les Visigoths,

(1) *Id.* loc. cit.

et tout annonce qu'il prit ce parti de lui-même et sans consulter le gouvernement de la Neustrie.

Didier se mit en marche avec les hommes de son duché et en compagnie d'Austrovald, qui était sous lui comte de Toulouse. Leur objet était de s'emparer de Carcassonne ; mais leurs préparatifs ayant fait du bruit, les Visigoths avaient eu le loisir de s'apprêter à la défense. Les Toulousains rencontrèrent un corps de cavalerie ennemie en avant de Carcassonne, l'attaquèrent, et, l'ayant mis en fuite, le poursuivirent vivement. La plupart d'entre eux lassèrent leurs chevaux à cette poursuite; mais plusieurs s'y obstinèrent, et ceux-là, ayant à leur tête le duc Didier lui-même, arrivèrent avec les fuyards jusque sous les murs de Carcassonne. Du haut de leurs tours les hommes qui les gardaient, voyant le petit nombre d'ennemis engagés à la poursuite des leurs, sortirent impétueusement de la ville, enveloppèrent de tous côtés les Toulousains, qui presque tous furent tués sur la place et Didier l'un des premiers. Ceux qui échappèrent, ayant rejoint leur corps d'armée, y racontèrent ce qui venait de se passer. Apprenant la mort de son chef, l'armée ne jugea pas à propos de s'engager plus avant dans une expédition où elle n'avait aucun intérêt propre et se retira sans avoir vu Carcassonne. Le comte de Toulouse, Austrovald, se rendit en diligence auprès du roi Gontran pour lui demander d'être fait duc à la place de Didier, et il le fut, nouvelle preuve de l'autorité de fait ou

de droit, que Gontran exerçait alors sur l'Aquitaine neustrienne[1].

Voilà tout ce que dit l'histoire de cette troisième invasion de la Septimanie par les armées de Gontran. Reccarède ne parut point cette fois à la tête des Visigoths; il avait été retenu au-delà des Pyrénées par la maladie et par la mort de son père Leuvigilde, auquel il venait de succéder. A peine reconnu roi, il se hâta d'envoyer des ambassadeurs à Gontran et à Childebert. A celui-ci il demandait la continuation de son amitié; à Gontran il proposait la paix et son alliance. Childebert, ou, pour mieux dire, sa mère Brunehaut reçut favorablement le message de Reccarède dont elle était la sœur du côté paternel; mais Gontran ne daigna pas même voir les députés; il chargea un de ses leudes d'entendre leurs offres et de les rejeter[2].

Ce fut bientôt après cette première ambassade que Reccarède passa de l'arianisme au catholicisme, et détermina par la sienne la conversion de la plupart de ses sujets visigoths. Il pensa sans doute que son titre de catholique rendrait ses propositions plus acceptables aux rois franks et envoya de nouveaux ambassadeurs à Brunehaut et à Gontran; il demandait pour femme à la première Clodoswinta sa seconde fille, et renouvelait à Gontran ses offres de paix et d'amitié.

(1) Greg. Tur. VIII. 45.

(2) *Id.* IX. 1.

Mais ce n'était pas tant comme hérétiques que comme rivaux de gloire et de conquête que Gontran détestait les Visigoths et voulait les chasser de la Gaule. Aussi refusa-t-il les propositions de Reccarède catholique comme il avait refusé celles de Reccarède arien ; il s'opposa même à ce que sa nièce Clodoswinta fût donnée en mariage au roi converti et porta plus de colère que jamais dans ses hostilités contre les Visigoths. Narbonne et Agde étaient encore alors deux villes d'un grand commerce, avec lesquelles tout l'intérieur de la Gaule entretenait des relations suivies. Gontran interrompit ces relations et ferma à ses sujets tous les abords de la Septimanie[1].

La singulière obstination de ce roi à poursuivre la guerre contre les Visigoths et son espoir tenace de réparer ses défaites réitérées s'expliquent cette fois par les troubles auxquels la conversion de Reccarède donna immédiatement lieu en Septimanie. Athaloc, évêque arien de Narbonne et plein de zèle pour sa croyance, s'indignant de la voir abjurer par le chef de la nation, résolut de soulever la Gallo-Gothie contre ce chef infidèle. Il trouva aisément des ariens ardents ou des ambitieux qui, sous prétexte d'arianisme, embrassèrent ses projets. Deux comtes puissants, Granista et Wildigerne, se mirent à la tête des mécontents du pays et cherchèrent des auxiliaires parmi les Franks ou les

1) *Id.* loc. cit.

Gallo-Romains, qui saisirent avidement cette occasion de piller ou de bouleverser une province des Visigoths. Le soulèvement fut général; les insurgés persécutèrent cruellement les catholiques, firent périr beaucoup de clercs, de moines et de prêtres, et sous un autre roi que Reccarède, c'en était peut-être fait dès lors de la domination des Visigoths en-deçà des Pyrénées; mais Reccarède accourut rapidement d'Espagne, et les conspirateurs ne tinrent pas devant lui. Les principaux d'entre eux furent punis de mort, et la Septimanie resta aux Visigoths.

L'historien qui nous a conservé la mémoire de cette rébellion ne dit point que les Franks ou les Gallo-Romains qui y prirent part, comme auxiliaires des ariens révoltés, y fussent entrés par l'ordre ou à l'instigation du roi Gontran; mais il est on ne peut plus naturel de supposer que ce roi avait cherché à tirer parti d'un soulèvement si favorable à ses vues.

Il en avait profité du moins pour faire attaquer par les Aquitains la frontière occidentale de la Septimanie. Le nouveau duc de Toulouse, Austrovald, avait marché à l'improviste sur Carcassonne, et les habitants de cette ville, emportés sans doute par le mouvement général de l'insurrection arienne, s'étaient rendus à lui, et avaient juré entre ses mains fidélité au roi Gontran. Dès ce moment la vallée de l'Aude et son débouché sur la plage narbonnaise étaient ouverts aux Aquitains, et leur

livraient toute la partie maritime de la Septimanie. Un duc frank, nommé Bozon, et un comte gallo-romain, Anthestius, avaient l'ordre de se porter en avant de Carcassonne avec les milices de Saintes, de Périgueux, de Bordeaux, d'Agen et de Toulouse, et de poursuivre la conquête commencée par le duc Austrovald[1].

Un historien évalue à soixante mille les hommes commandés par Bozon[2], mais ce général était un fanfaron dénué de prudence et de capacité. Parvenu aux bords de l'Aude, sous les murs de Carcassonne, il y campa sans précaution, sans discipline, et sans autre but apparent que celui de boire et de faire bonne chère, dédaignant tous les avis d'Austrovald qui occupait toujours Carcassonne, et auquel il ne pardonnait pas de l'avoir prise sans lui.

Cependant l'armée des Goths, sans doute la même qui venait de battre les ariens révoltés, se trouvait à Narbonne ou dans le voisinage. Le duc romain, Claude, qui la commandait, ayant été informé de la marche des Aquitains et de leur position dans la vallée de l'Aude, se mit aussitôt en mouvement pour les rencontrer. Arrivé au lieu qu'il jugeait convenable à son dessein, il divise son armée en deux corps; se met en embuscade avec l'un, tandis que l'autre s'avance jusqu'au camp ennemi, le surprend

(1) Greg. Tur. IX. 31.

(2) Isidor. Chronic.

et l'attaque. Les Aquitains courent aux armes et font face aux Goths; ceux-ci feignent d'abord de l'irrésolution, puis ils fléchissent et bientôt prennent la fuite, poursuivis par l'armée aquitaine qui s'est ralliée tout entière sur leur trace. Les fuyards se dirigent vers leur embuscade, la dépassent un peu, et, faisant tout à coup volte-face, ils attaquent les Aquitains de front, tandis que la division embusquée derrière eux les prend en queue et les enveloppe.

Le carnage des troupes de Bozon fut horrible; Grégoire de Tours, plus enclin à rabattre des victoires des Goths qu'à les exagérer, avoue que les Aquitains eurent près de cinq mille hommes tués et plus de deux mille pris [1]. Les écrivains espagnols, naturellement plus favorables aux Goths, parlent de cette victoire comme de la plus grande que ce peuple eût jamais remportée, toutefois sans préciser les milliers de morts et de captifs [2]. Les débris de l'armée aquitaine furent poursuivis jusqu'aux frontières de Toulouse, et Carcassonne fut immédiatement reprise par les vainqueurs. A dater de cette défaite, Gontran ne parla plus de chasser les horribles Goths de la Septimanie; mais il persévéra dans son inimitié et ne fit point formellement la paix avec eux.

Cette guerre ne fut point la seule par laquelle

(1) Loc. cit.

(2) Nulla unquam in Hispaniis Gothorum vel major vel similis extitit victoria. Isidor. Chronic.

Gontran essaya de compléter la conquête de la Gaule; il attaqua les Bretons presque en même temps que les Visigoths, de sorte que les évenements de cette seconde guerre coïncident ou alternent de très près avec ceux de la première. Seulement ce ne fut pas en son nom propre et dans l'intérêt immédiat du royaume de Burgondie qu'il fut censé faire la guerre aux Armoricains; mais en sa qualité de tuteur de Clotaire II et dans les intérêts neustriens. C'était une manière de disputer à Frédégonde le pouvoir que cette vieille reine exerçait au nom de son fils. Aussi Frédégonde soutint-elle constamment les Bretons contre Gontran, encourageant à propos, tantôt leur résistance, tantôt leurs agressions[1].

La lutte de ce reste des vieux Celtes contre les Franks n'était suspendue que depuis peu d'années. En 579 ils avaient ravagé et pillé le territoire de Rennes; le duc Beppolène, qui tenait de Chilpéric le commandement de cette frontière, avait, par représailles, envahi et dévasté une partie de leur pays; mais ils avaient pris sur-le-champ leur revanche de cette excursion par une autre qu'ils avaient poussée jusqu'aux environs de Nantes et où ils avaient fait d'énormes dégâts.

La guerre recommença en 587. Vers la fin de cette année, les Armoricains ravagèrent de nouveau les bords de la Loire. Gontran, en ayant été instruit,

1. *Id.* X. 9.

envoya aussitôt à Guaroch, alors chef des Armoricains, une grande députation composée d'évêques et de comtes, pour exiger la réparation des dommages soufferts par les Neustriens, et fit suivre cette députation par une armée qui, en cas de refus de la part des Bretons, avait l'ordre de leur faire tout le mal qu'elle pourrait. Guaroch était un chef aussi barbare que ses adversaires, qui ne mettait pas au hasard d'une bataille les avantages qu'il pouvait s'assurer par une ruse ou par une perfidie. Il ne contesta rien aux ambassadeurs de Chilpéric ; il leur promit mille sous de dédommagement et de s'abstenir désormais de toute excursion hostile sur les terres de la Neustrie. Sur ces belles paroles, les ambassadeurs se retirèrent satisfaits ; mais à peine furent-ils partis avec l'armée qui les accompagnait, que Guaroch recommença ses courses et ses dégâts aux environs de Nantes[1].

Irrité au dernier point de cette insolence bretonne, Gontran donna l'ordre à son armée de se remettre en marche pour la Bretagne ; mais cet ordre fut aussitôt révoqué ou resta sans exécution, de sorte qu'il fut constaté pour les Bretons que le tuteur de Clotaire II n'avait pas la force de réprimer leurs brigandages. Encouragés par cette conviction, ils firent l'année suivante (588), dans les campagnes de Nantes et de Rennes, une troisième irruption plus désastreuse encore que les précé-

1) *Id.* IX. 18.

dentes; ils enlevèrent ou détruisirent toutes les récoltes et emmenèrent captive la population de plusieurs villages.

Ce n'était pas uniquement pour le plaisir de braver un roi frank et de faire du mal à des voisins qui ne parlaient plus la même langue qu'eux, que les Bretons se jetaient si fréquemment et avec tant d'audace sur les terres de la Neustrie. Ils étaient entraînés à ces expéditions par un attrait plus direct et plus sensuel, par cet attrait du vin qui a rendu conquérant maint peuple barbare. La saison de la maturité des vignes aux environs de Nantes et de Rennes, était l'époque ordinaire de ces expéditions, et l'enlèvement du produit des vignes en était l'objet principal; tantôt ils vendangeaient eux-mêmes les vignobles étrangers et faisaient sur place le vin qu'ils emportaient ensuite comme un trophée dans leur terre sauvage. Tantôt ils n'envahissaient les pays à vignobles qu'après la vendange, et s'en retournaient chargés du vin qu'ils avaient laissé faire aux sujets des Franks. Quelquefois, plus pressés, ils s'en tenaient à dévorer à la hâte, sur les lieux, la récolte des vignes, ou l'emportaient sans la convertir en boisson. En général, dans toute cette lutte des premiers Franks et du dernier reste des populations celtiques, ce sont celles-ci qui jouent vis-à-vis des autres le rôle des Barbares, qui vont sans scrupule chercher sur la terre ennemie tout ce qui leur manque; ce sont eux qui ont recours à la ruse, au parjure et à tous les expédients des faibles contre les forts.

Ce fut seulement en 590 que Gontran se crut en mesure de châtier les Bretons. Il envoya contre eux une nombreuse armée sous le commandement de deux ducs, de Beppolène et d'Ébrachaire. Beppolène était ce même leude neustrien dont j'ai parlé tout à l'heure et à qui Chilpéric avait confié la marche de Bretagne. Après la mort de Chilpéric, il était resté quelque temps attaché à Frédégonde; mais ensuite mécontent d'elle on ne sait pourquoi, il avait passé au service de Gontran qui lui avait rendu son ancien commandement de la frontière de Bretagne, dont il était resté depuis en possession.

L'autre duc, Ebrachaire, était un ambitieux, jaloux de Beppolène qu'il avait résolu de supplanter; et il avait fait son plan pour cela. C'était de chercher querelle à Beppolène, de s'isoler de lui, de le laisser battre par les Bretons et de tomber ensuite sur ceux-ci, qu'il se flattait de trouver fatigués et hors d'état de lui résister.

Ce plan réussit à merveille; Beppolène, insulté, contrarié, joué par son collègue, se décida à attaquer sans lui les Bretons avec la partie de l'armée qui voudrait le suivre. Ce n'en fut pas la moitié; mais il crut que ce serait encore assez pour battre l'ennemi, auquel il marcha droit, guidé par un prêtre breton.

L'armée de Guaroch était forte; outre les hommes du pays, il avait à ses ordres une bande de Saxons de la colonie de Bayeux qui, vêtus et tondus à la

manière des Bretons, n'avaient point l'air, dans leurs rangs, d'auxiliaires étrangers. C'était Frédégonde qui, prévenue de la marche de Beppolène contre Guaroch, avait envoyé à celui-ci ce puissant renfort.

Beppolène, aussitôt qu'il eut joint les Bretons, les attaqua avec bravoure, en tua un certain nombre et mit le reste en fuite, ou pour mieux dire, ceux-ci ayant l'air de fuir se firent poursuivre par lui deux jours entiers, et au troisième l'attirèrent dans des marais profonds, où il ne fut pas plutôt engagé qu'ils l'enveloppèrent de toutes parts. Son armée y périt tout entière, plutôt dans la fange que par le glaive, dit Grégoire de Tours, et lui-même, quoique déjà blessé, combattant toujours au milieu d'un groupe de Bretons qui le pressaient de plus en plus, tomba enfin sous leurs coups[1].

Ebrachaire, qui jusque là s'était tenu immobile et à l'écart, apprenant la défaite et la mort de Beppolène, se mit en marche avec ses troupes pour entrer à Vannes, où il fut reçu comme en triomphe par l'évêque. Guaroch, affaibli par les pertes qu'il venait de faire durant trois jours de bataille contre Beppolène, vint trouver Ebrachaire pour traiter avec lui. Il s'engagea à ne plus commettre d'hostilité contre le roi Gontran, donna des otages en garantie de sa parole, et se crut dès lors en droit de presser Ebrachaire d'évacuer la Bretagne.

Pour regagner les terres de la Neustrie, l'armée de

1 *Id.* X. 9.

Gontran avait à traverser la Vicinone (l'Oust), petit fleuve rapide et profond, qui se jette dans l'Océan entre Vannes et l'embouchure de la Loire. L'élite, c'est-à-dire la cavalerie de l'armée, passa la première; la soldatesque à pied, pour qui le trajet était plus difficile, était restée de l'autre côté du fleuve et cherchait en désordre et en tumulte les moyens de passer, lorsqu'une armée fond tout à coup sur elle, tue ceux qui résistent et charge de liens ceux qu'elle trouve sans armes. Une partie considérable de l'armée d'Ebrachaire fut ainsi reconduite prisonnière en Bretagne; une autre partie pour ne pas subir le même sort, précipita comme elle put son passage et perdit beaucoup d'hommes et de chevaux qui furent roulés par le fleuve dans la mer voisine. L'armée assaillante était celle de Guaroch, commandée par Cannao son fils; c'était ainsi que le chef breton tenait sa parole et craignait les Franks[1].

Gontran vécut encore trois ans après cette dernière insulte de Guaroch, sans songer à en tirer vengeance ou sans le pouvoir. Il légua cette tâche avec son héritage, à son neveu Childebert, qui poursuivit en effet la guerre contre les Bretons. Il y eut en 594 une grande bataille entre ces derniers et les Franks, bataille où Frédégaire raconte qu'il se fit un grand carnage des deux côtés, sans dire quels furent les vainqueurs. Les résultats le disent plus nettement qu'il n'aurait fait lui-même[2].

(1) *Id.* loc. cit.

(2) Chronic. XV.

À dater de cette bataille, les héritiers de Clovis laissèrent les chefs armoricains se comporter comme bon parut à ceux-ci, sans rien exiger d'eux et sans plus songer à les soumettre. Les villes de Nantes, de Vannes et de Rennes, sur lesquelles ils avaient exercé une domination réelle, bien que souvent interrompue, dès lors conquises par les Bretons, devinrent des villes bretonnes. Le cercle des invasions hostiles de ce peuple, jusque là renfermé dans le district de ces mêmes villes, s'étendit alors jusqu'à la Sarthe et souvent même plus loin.

Pour compléter ce tableau des tentatives de conquête des Franks, durant la période que j'ai en vue, il me reste à parler des dernières expéditions de Childebert et des Austrasiens en Italie. J'ai indiqué ailleurs comment Childebert avait prétendu gagner les cinq mille écus d'or que l'empereur Maurice lui avait payés pour chasser les Lombards de l'Italie. Pressé par des commissaires grecs de restituer cette somme ou de faire sérieusement la guerre dont elle était le prix, le roi d'Austrasie se décida pour ce dernier parti. En 585, il fit en Italie une seconde descente, sur laquelle l'histoire ne donne aucun détail ; il est seulement constaté qu'elle n'aboutit à rien, ce que Grégoire de Tours attribue aux discordes des ducs austrasiens entre eux.

Trois ans se passèrent sans que Childebert songeât à faire la guerre aux Lombards ; mais, en 588, il assembla contre eux une armée nombreuse sur

laquelle il fondait de brillantes espérances. Tout en paraissant continuer cette guerre pour le compte de l'empereur Maurice, son objet réel était, à ce qu'il semble, de reprendre en Italie les pays que son père Sigebert y avait autrefois conquis. Ce fut le motif qu'il allégua à son oncle Gontran, en lui demandant des secours que celui-ci lui refusa. Les Austrasiens, ayant marché seuls contre les Lombards, furent taillés en pièces et subirent une défaite que Grégoire de Tours donne pour la plus grande que les Franks eussent essuyée jusque là[1]. Malgré ces revers Childebert était, dès le commencement de l'année suivante, sur le point de mener une nouvelle armée en Italie. Les Lombards, en étant informés, envoyèrent des ambassadeurs avec des présents pour lui demander la paix, en s'engageant à lui payer un tribut et à le servir, à sa réquisition, en qualité d'auxiliaires. Il y a lieu de croire que ces offres suspendirent l'expédition, puisque l'histoire n'en dit plus rien.

Mais ce ne fut là qu'un court répit donné aux Lombards. Childebert, persistant dans son dessein de faire des conquêtes en Italie, y envoya en 590 une armée composée des troupes de vingt ducs. Grégoire de Tours nous apprend comment ces ducs se conduisirent, en Austrasie même, dans les lieux qu'ils traversèrent, et il faut le savoir

(1) Tantaque ibi fuit strages de Francorum exercitu, ut olim similis non recolatur. IX. 25.

pour achever de se faire une idée de ce qu'étaient alors les Franks au milieu des Gallo-Romains. « Le duc Audovald, dit Grégoire, conjointement avec le duc Wintrio, menait en guerre les populations de la Champagne. Etant arrivé à Metz, qui se trouvait sur son passage, il s'y livra à tant de pillages, de meurtres et de tueries, qu'on aurait dit que c'était là qu'il était venu faire la guerre. Et autant en firent les autres ducs, chacun avec ses troupes, si bien qu'ils dévastèrent leur propre pays et en mal menèrent les habitants avant de songer à vaincre l'ennemi[1]. »

Descendus en Italie, les Austrasiens s'y partagèrent en deux corps, dont l'un vint camper près de Milan, et dont l'autre prit une direction trop mal indiquée par Grégoire de Tours pour être reconnue. A leur approche les Lombards se renfermèrent dans les places fortes et les laissèrent battre à leur gré les bords du Pô, du Tésin et de l'Adda. Les exploits de cette grande armée, pendant trois mois de campagne, se bornèrent à l'occupation momentanée de cinq châteaux et à quelques pillages. Exténués par la famine et la dyssenterie, les Austrasiens ne songèrent plus qu'à repasser les Alpes; mais ils trouvèrent partout, durant leur retraite, la famine qui les chassait de l'Italie. Pour se procurer quelques vivres ils furent obligés de vendre leurs vêtements et jusqu'à leurs armes. Ce fut

(1) X. 3.

là la dernière campagne des descendants de Clovis contre les Lombards[1].

Ce n'était pas la bravoure qui avait manqué aux Franks ni même aux Gallo-Romains devenus leurs compagnons d'armes, dans tous ces essais de conquête contre trois peuples différents. De ces trois peuples, deux, les Bretons et les Lombards, étaient aussi barbares qu'eux, et tous les trois leur cédaient plus ou moins en valeur guerrière. Leurs non-succès et leurs désastres tenaient à des causes plus générales; ils tenaient à la désorganisation politique et sociale de la Gaule, désorganisation dont celle du service militaire des Franks avait été la suite immédiate et comme le complément.

Dès la fin du sixième siècle il était constaté que les rois mérovingiens n'avaient plus la force de pousser jusqu'à leurs limites naturelles les conquêtes de leurs ancêtres dans la Gaule, et cette incapacité était de mauvais augure pour la conservation de ces dernières. Aussi, dans le même intervalle où Gontran faisait d'inutiles efforts pour chasser les Visigoths de la Septimanie et pour dompter les Bretons, une assez grande portion de la Gaule, une de celles soumises par Clovis, la Novempopulanie, achevait-elle de se détacher de la domination mérovingienne.

(1) *Id.* loc. cit.

XVIII.

DES POPULATIONS BASQUES DE LA GAULE. — GRANDE INVASION DES VASCONS DANS LA NOVEMPOPULANIE. — CETTE PROVINCE SOUSTRAITE A LA DOMINATION MÉROVINGIENNE.

Je n'ai jusqu'à présent presque rien dit ni eu à dire de la Novempopulanie ; mais nous voici à l'époque où tout ce qui concerne cette contrée commence à devenir intéressant pour l'histoire de la Gaule méridionale, et où il importe d'y faire attention. Malheureusement l'obscurité du sujet en égale au moins l'importance, et cette obscurité, les historiens modernes l'ont plutôt accrue que dissipée. Je me flatte donc que l'on ne regardera pas comme superflues quelques considérations nouvelles sur ce sujet, et que l'on me pardonnera une digression destinée à éclaircir un peu les faits ultérieurs, ou du moins à faire sentir le besoin qu'ils auraient de l'être.

Nous avons vu la Novempopulanie figurer dans le grand partage de la monarchie franke, en 567 ; et de là l'historien pourrait facilement se croire en droit de conclure que les Mérovingiens de cette époque avaient, dans les pays d'outre-Garonne, à

peu près le même genre et le même degré de pouvoir que dans les autres parties de la Gaule conquises par leurs devanciers.

Mais, en y regardant de plus près, on ne tarde pas à concevoir des doutes sur la vérité de cette conclusion, et l'on finit par trouver des problèmes historiques fort compliqués là où l'on n'avait vu d'abord qu'un fait très simple. On finit par se demander pourquoi l'histoire des fils de Clotaire ne fait jamais mention des pays outre-Garonne que pour annoncer quelque expédition guerrière de ces rois contre ces pays. On voudrait savoir surtout pourquoi et comment, à l'époque citée, les pays dont il s'agit avaient déjà perdu leur nom romain de Novempopulanie pour prendre celui d'une contrée espagnole, celui de Vasconie.

Ces questions, et d'autres qui s'y rattachent, se présentent d'elles-mêmes à quiconque suit avec attention la marche des conquêtes des Franks dans la Gaule. Mais l'histoire ne fournit, pour y répondre, aucun renseignement direct; ce n'est que par des considérations plus ou moins accessoires qu'il devient possible de suppléer, jusqu'à un certain point, à son silence.

A ce que l'on suppose communément, ce furent des bandes de Vascons Ibériens qui, dans le bouleversement des irruptions germaniques, ayant envahi la Novempopulanie, s'y établirent et lui donnèrent leur nom.

De tous les érudits qui ont admis cette hypo-

thèse, les judicieux auteurs de l'histoire de Languedoc sont ceux qui l'ont énoncée de la manière la plus expresse et l'ont le plus mise en crédit. Selon eux, les Vascons des bords de l'Ebre, ayant fait irruption les armes à la main, dans la Novempopulanie, en l'année 587, conquirent quelques vallées des Pyrénées gauloises où ils se fixèrent, et aujourd'hui encore occupées par leurs descendants [1].

Cette assertion est fondée sur un passage de Grégoire de Tours qui trouvera sa place dans les récits subséquents. Il sera temps alors de s'assurer que ce passage n'autorise en rien l'hypothèse que l'on en a déduite. Mais il n'est pas nécessaire d'attendre jusque là pour reconnaître combien une telle hypothèse est hasardée. Comme c'est principalement dans la vue d'expliquer un fait notoire, un fait de statistique et de géographie encore subsistant, qu'elle a été imaginée, je crois bien faire, avant de poursuivre, d'exposer d'abord ce fait.

Des crêtes occidentales des Pyrénées françaises, partent quatre grandes vallées, ayant chacune sa rivière, qui en sillonne le fond, dans une direction perpendiculaire à celle de la grande chaîne dont elles descendent. La plus occidentale et la moindre de ces rivières est le Nivelet ou la petite Nive, qui a son embouchure à Saint-Jean-de-Luz, dans le golfe de Gascogne. La seconde et la troisième sont la Nive et la Bidoussa, qui se jettent toutes deux

1 Hist. générale de Languedoc, tom. I p. 321.

dans l'Adour, l'une à Bayonne, l'autre un peu au-dessous de Guiche. Enfin la quatrième et la plus orientale de ces rivières est le Cesson, qui se perd, près de Sauve-Terre, dans le gave d'Oleron.

Dans l'ancienne géographie de la France, ces quatre vallées étaient assez irrégulièrement partagées en trois cantons ou petites provinces, dont la plus occidentale se nommait Labourd, la plus orientale Soule, et celle du centre Basse-Navarre. Prises collectivement, ces trois provinces se nommaient le pays Basque, étant habitées, comme elles sont encore, en très grande partie, par les Basques, population totalement distincte, par la langue et par les mœurs, des Gascons, ses voisins français, tandis qu'elle reconnaît pour frères ses voisins espagnols, les habitants de la Biscaye, de Guipuzcoa et de la Haute-Navarre.

Il n'y a aucun doute que le nom de Basques, par lequel on désigne en France cette population des Pyrénées occidentales, et que ceux de Vascuences ou de Vascongados qu'on lui donne en Espagne, ne soient tous également dérivés du nom de *Vascones*, sous lequel les Romains connaissaient une des peuplades espagnoles des bords de l'Ebre. Il n'est pas douteux non plus que quelques-uns au moins des Basques ou Vascuences actuels ne soient les descendants des anciens Vascons. Or, comme il est certain que ceux-ci étaient un peuple espagnol, les historiens, trouvant des Vascons dans la Novempopulanie dès les premiers temps du moyen-

âge, n'ont pas hésité à croire qu'ils y étaient venus d'Espagne; ils n'ont eu d'incertitude que sur le temps de la conquête ou du passage.

Les auteurs de l'histoire de Languedoc, voyant, dans Grégoire de Tours, que des bandes désignées par le nom de Vascons envahirent la Basse-Navarre avec de grandes forces en 587, se sont décidés à mettre sous cette date leur hypothèse de l'établissement en-deçà des Pyrénées d'une population vascone, dont descendraient les Basques français actuels.

En y faisant plus d'attention, ces savants hommes n'auraient probablement pas trouvé, entre les Basques de France et ceux d'Espagne, toutes les ressemblances requises pour pouvoir déclarer les premiers une simple colonie, une fraction accidentelle des seconds. Le rapprochement des dialectes des uns et des autres aurait suffi pour leur donner quelques doutes là-dessus. Il y a, entre ces dialectes, des différences qu'il semble bien difficile de concevoir comme datant seulement du moyen-âge; des variétés dont tout oblige à transporter l'origine en des temps reculés, qui n'ont point d'histoire. Cette donnée seule mène à reconnaître, dans les Basques de France, de vieux frères beaucoup plutôt que des descendants directs et presque modernes des Vascons, et à penser qu'il dut y avoir dans la Novempopulanie des peuples de race et de langue basques, bien des siècles avant que les Novempo-

pulaniens ne prissent ou ne reçussent ce nom de Vascons.

Mais sans chercher à quelle époque les vrais ancêtres des Basques français s'établirent en Gaule, je m'en tiens à affirmer qu'ils y étaient avant la conquête de César. Cela résulte directement de tout ce que j'ai dit ailleurs pour démontrer la fraternité des anciens peuples du midi de la Gaule et particulièrement des Aquitaniens[1] avec les Ibères. Les rapports primitifs d'origine, de langage et de mœurs entre les premiers et ceux-ci, rapports constatés au temps de la domination romaine, ne purent pas cesser tout d'un coup à la chute de cette domination. Ils durent persister, dans le cours du moyen-âge, entre les descendants respectifs des uns et des autres peuples. Il n'y a point d'inconnus, point d'étrangers, point de nouveau-venus entre les derniers des Aquitaniens de César et les premiers Basques du moyen-âge. L'histoire ne présente pas le moindre événement de nature à rompre le fil continu de leur existence et de leur durée dans les mêmes lieux.

Il est bien vrai, et nous le verrons assez par la suite, qu'après la destruction de l'empire romain les peuples des Pyrénées occidentales furent fréquemment visités, inquiétés, assaillis par divers conquérants ; ils furent même subjugués par inter-

(1) Je me sers et continuerai à me servir de ce mot pour parler des *Aquitani* de César et les distinguer des *Aquitains*, entre la Garonne et la Loire, avec lesquels ils n'ont rien de commun.

valles, mais jamais chassés, jamais dépossédés de leurs montagnes peu enviées. Il est vrai encore que certains érudits ont regardé les Basques comme également étrangers à l'Espagne et à la Gaule, comme un peuple qui aurait été porté dans les lieux où il vit aujourd'hui par le flot des invasions germaniques. Mais c'est une opinion de tout point si antihistorique et si arbitraire qu'il suffit de l'avoir énoncée, pour être dispensé de la réfuter.

Si maintenant l'on demande des preuves plus positives et plus directes de l'origine aquitanique des Basques français, je réponds franchement que l'histoire n'en a pas. Mais sur des faits généraux de l'espèce de celui dont il s'agit ici, l'histoire des peuples peut quelquefois être éclaircie par celle de leurs langues. Or l'examen attentif et méthodique des dénominations géographiques des pays de langue basque et des pays voisins donne, ce me semble, sur le point d'histoire en question, des résultats pour le moins aussi certains que les témoignages des historiens.

Dans les cantons basques de la France comme dans ceux de l'Espagne, les noms des rivières, des montagnes, des villes et des villages, sont presque tous tirés de la langue nationale. Ces noms, presque toujours significatifs, sont composés pour la plupart d'une manière très simple, de radicaux peu variés et faciles à détacher les uns des autres, de sorte que leur signification est, dans beaucoup de cas, claire et certaine. Il en est cependant d'au-

tres qui, plus anciens et plus altérés par l'usage, sont plus difficiles ou même impossibles à interpréter avec certitude, bien que basques aussi; je ferai généralement abstraction de ceux-là.

Il est clair, et je pose en principe, que, partout où on les trouve, tous ces noms n'ont pu être inventés et imposés que par des hommes de race et de langue basques.

Divers lieux du Labourd, de la Basse-Navarre ou de Soule dont les noms appartiennent indubitablement au basque, sont aujourd'hui habités par des populations de langue romane, par des Gascons. Or, ce ne sont pas ces derniers qui ont pu inventer ni mettre en usage les noms dont il s'agit; des Basques seuls ont pu le faire, et ne l'ont pu qu'à une époque où ils habitaient les lieux qui portent encore ces mêmes noms. De là je conclus que la race basque a perdu, même dans les limites de la contrée qui porta récemment son nom, des lieux jadis peuplés et occupés par elle.

Il y a, hors des confins mais dans le voisinage du pays basque, et contigus l'un à l'autre, trois cantons qui, dans l'ancienne division de la France, se nommaient le Béarn, le Bigorre et le Nebouzan. Les dénominations géographiques en usage dans ces cantons sont tirées de plusieurs langues, ou tout au moins de deux, dont la diversité frappe au premier coup d'œil quiconque y veut regarder. Le plus grand nombre, surtout dans la plaine ou dans la partie inférieure des vallées, sont

romanes; un assez grand nombre, particulièrement dans les montagnes ou dans les hautes vallées, sont prises du basque et calquées plus ou moins exactement sur celles usitées dans le pays même où cette dernière langue domine.

Il faut nécessairement, pour expliquer l'existence de ces noms basques dans un pays roman, supposer un temps où les lieux qui les portent furent habités par des hommes de race basque, qui en ont été depuis repoussés par la population romane.

Quelques-uns de ces noms, formés de la combinaison d'un mot basque et d'un mot roman, semblent indiquer une époque à laquelle les deux races et les deux langues étaient encore entremêlées dans les lieux qu'ils désignent.

A une plus grande distance des provinces basques, mais toujours dans les confins de l'Aquitanie de César, on trouve encore çà et là des localités dont les noms se reconnaissent pour des noms d'origine basque. Ce sont encore des marques de l'ancien usage de la langue basque dans ces localités.

Enfin, hors des limites de l'ancienne Aquitanie, au centre même, ou vers l'extrémité orientale des Pyrénées, les dénominations basques reparaissent plus nombreuses et moins altérées que sur les lisières septentrionales de la Gascogne.

Et c'est ici, je pense, le cas d'observer que le nom même des Pyrénées dans l'idiome populaire du midi de la France et du nord de l'Espagne, est, selon toute apparence, un nom basque. Les habitants de

ces contrées, pour indiquer soit les espèces de brèches ou d'échancrures par lesquelles on franchit la crête des Pyrénées, soit vaguement l'ensemble ou des parties de ces montagnes, n'ont point d'autre nom que celui de ports ou de puertos, que l'on a essayé assez ridiculement de faire dériver du mot grec πορος, qui signifie trou, ouverture. Ces mêmes montagnes, les Basques les nomment portuac, ce qui est évidemment le même nom que ports, de sorte qu'il faut que ces derniers l'aient pris à leurs voisins de langue romane ou ceux-ci aux Basques. Mais ce dernier cas doit être le vrai, le terme dont il s'agit étant basque, et n'ayant dans aucune autre langue de signification appropriée à l'usage qui en a été fait. Portu, mortu ou fortu, (car le mot prend toutes ces formes), signifie en basque montagne et plus spécialement une haute montagne, un lieu d'aspect sauvage.

Maintenant il y a deux questions opposées à faire sur l'ancienneté de ces dénominations géographiques tirées du basque, que j'ai cru reconnaître sur toute la ligne et dans le voisinage des Pyrénées. Remontent-elles, au moins quelques-unes à une époque d'une antiquité inconnue où des peuples de langue et de race basques occupaient les lieux qui les portent? ou sont-elles toutes postérieures à l'année 587, époque prétendue du prétendu établissement des Vascons dans les montagnes de la Novempopulanie?

Je ne perdrai point de temps à développer les

invraisemblances de cette dernière opinion; j'énoncerai tout de suite un fait qui en prouve directement la fausseté; c'est l'identité des plus anciennes dénominations géographiques de la Gaule ibérienne avec plusieurs de celles auxquelles je viens de faire ici allusion, comme étant basques. J'ai donné ailleurs une série des premières; on n'a qu'à les rapprocher de celles-ci pour s'assurer qu'elles proviennent toutes de la même langue et qu'il est impossible d'assigner une date précise à aucune[1].

Si l'on résume ces considérations philologiques pour en déduire les résultats historiques, on aura les suivants, que l'on peut, si je ne m'abuse, tenir pour certains, même à part tout autre genre de preuve et de témoignage.

1° A dater d'une époque qui remonte pour le moins jusqu'aux temps de la domination romaine, les pays outre Garonne, compris par César sous le nom d'Aquitanie, furent occupés en totalité ou en grande partie par des peuples de même race que les peuples contemporains du nord de l'Espagne, et parlant, comme ceux-ci, une langue dont le basque actuel doit être regardé comme un reste immédiat et considérable.

Les Romains introduisirent en Aquitanie, comme dans leurs autres conquêtes, l'usage du latin qui prévalut peu à peu dans les villes principales et

1 Voyez à l'Appendice les diverses listes de noms basques qui constatent tous ces faits.

dans les plaines; mais ne pénétra point dans les montagnes.

2° Après la chute de l'Empire, le dialecte roman, qui s'était formé du latin et le représentait dans la bouche de la masse des Aquitaniens, se trouva en contact et en rivalité avec l'ancienne langue du pays, avec ce dialecte ibérien aujourd'hui représenté par le basque; il continua les conquêtes du latin sur ce dernier.

Le plus ou moins d'ancienneté, de rapidité ou de difficulté de ces conquêtes, est jusqu'à un certain point marqué par le plus ou moins grand nombre, par le plus ou moins de pureté des noms géographiques tirés du basque, et qui persistent dans des localités où le basque n'est plus parlé. Ces noms sont plus rares et plus douteux à mesure que l'on s'éloigne, plus nombreux et plus sûrs à mesure que l'on se rapproche des Pyrénées, indice certain que le nouvel idiome conquérant a prévalu plus difficilement, plus tard et plus incomplètement sur l'idiome envahi, dans les montagnes que dans les plaines.

3° Dans ce coin même de la France où la langue et la population basques sont encore dominantes, la langue et la population romanes ont déjà conquis sur elles divers lieux et des cantons entiers. Tout annonce que les premières finiront par abandonner à celles-ci jusqu'à la plus pauvre chaumière de leur plus sauvage vallée.

A tous ces faits j'en ajoute un en complément et

en confirmation de tous; c'est que l'examen des restes du basque, dans les provinces de l'Espagne où cette langue n'est plus parlée depuis des siècles, donne des résultats de tout point conformes à ceux que j'ai déduits de l'examen précédent, ou plus saillants encore, les vestiges du basque étant plus marqués et beaucoup plus généralement répandus dans la Péninsule qu'en France.

Je crois en avoir dit assez pour faire reconnaître, dans les montagnards novempopulaniens du sixième siècle, les descendants des Aquitaniens de César, les frères des Vascons, des Cantabres ibériens et les vrais ancêtres des Basques français. Il pourra être maintenant de quelque intérêt de dire des mœurs, du caractère et de l'histoire de tous ces montagnards de race ibérienne, ce que l'on en peut entrevoir. Ce n'est rien que de très incomplet et de très vague; mais il s'agit des restes du plus ancien peuple de l'Europe, et cette circonstance peut donner un certain prix à des notices de peu d'importance par elles-mêmes.

Les Basques d'aujourd'hui, tant espagnols que français, se donnent à eux-mêmes et entre eux le même nom national; ils se nomment Escaldunac, mot dérivé de escara ou euscara, par lequel ils désignent leur langue. Ainsi Escaldunac veut proprement dire ceux qui parlent la langue escara, la langue de la famille. Les Escaldunac d'Espagne et ceux de France se servent aussi du même terme, de celui d'edera, pour nommer, les premiers la langue espagnole, les

autres la française. Edera signifie la langue des étrangers, de ceux qui ne parlent pas escara. Cette dénomination semble marquer dans l'histoire de la race basque l'époque où une partie des hommes de cette race commença à abandonner la langue nationale pour le latin ou le roman. Elle dut être destinée à élever une distinction et comme une barrière entre le parti qui cédait aux influences romaines et celui qui prétendait rester fidèle aux mœurs et à la langue des ancêtres.

Telle qu'elle est encore aujourd'hui parlée, cette langue est à peu près l'unique chose à laquelle les peuples basques doivent encore une espèce de célébrité et qu'il soit convenu de tenir pour une grande singularité en son genre. En effet, bien que depuis long-temps envahie par les idiomes modernes et certainement déjà bien diverse de ce qu'elle dut être au sixième siècle, la langue basque est encore aujourd'hui, par tout ce qu'elle a de propre, un sujet piquant d'études pour quiconque considère les langues dans leurs relations avec les lois même de l'esprit humain; mais ce n'est pas sous ce point de vue qu'il conviendrait de discourir ici du basque. J'en parlerai dans un but plus historique; j'y chercherai quelques-uns des indices qu'il peut renfermer encore du genre et du degré de culture du peuple qui le parle; ceux de ces indices qui ont rapport à l'astronomie usuelle ne sont peut-être pas les moins curieux.

Il y a sans doute déjà bien long-temps que les

montagnards des Pyrénées occidentales ont adopté pour division du mois la période de sept jours ou la semaine; mais ils marquent ces sept jours d'une manière qui leur est propre et qui constate qu'il fut un temps où ils divisaient le mois d'une toute autre manière. Ils emploient pour noter les jours de la semaine deux sortes de noms : d'abord des noms nouveaux, étrangers à leur langue et adoptés pour cet office; en second lieu, des noms tirés de leur propre langue, et les mêmes qu'ils employèrent primitivement pour nommer les jours de la période dont ils firent usage avant d'avoir adopté la semaine. Or, du nombre et de la valeur bien déterminée de ces derniers noms, il résulte clairement que les montagnards des Pyrénées n'eurent autrefois pour division du mois lunaire, qu'une période de trois jours qu'ils nommaient aste, et dont il fallait par conséquent neuf pour faire un mois lunaire.

Les trois jours de cette période se nommaient :

Astelehena;

Asteartea;

Asteazquena;

c'est-à-dire, le premier (jour) de l'aste, le (jour) intermédiaire de l'aste, ou le milieu de l'aste, et le dernier (jour) de l'aste; significations certaines qui ne laissent aucun doute sur le fait que j'en déduis.

Les noms basques des mois donneraient de même lieu à quelques observations assez curieuses; à l'exception de deux ou trois empruntés des idiomes

romans, tous sont tirés de la langue nationale, et les mêmes dont les Basques se servirent dans leurs temps païens. On voit que chez eux, comme chez les anciens Grecs, ces dénominations des mois variaient de peuplade à peuplade, de vallée à vallée. Toutes étaient pittoresques et tirées de l'aspect ou des productions de la nature, à la période de l'année qu'elles désignaient, circonstances qui toutes indiquent un état de société peu avancé, une race d'hommes morcelée en petites tribus indépendantes, ayant peu de communications entre elles et n'occupant, chacune qu'un très petit territoire.

Quelques mois ont plusieurs noms; celui de septembre, par exemple, en a deux en Biscaye et en Guipuscoa, où on le nomme indifféremment irailla et buruilla. Ce dernier nom donne lieu à une conjecture que je hasarde en passant; il signifie le chef mois, la tête ou le premier des mois, et me paraît supposer un temps ancien de l'histoire des peuples des Pyrénées où l'année commençait par ce mois.

Ces faits divers autorisent, ce me semble, à soupçonner que ces mêmes peuples eurent autrefois une astronomie civile, sans doute très imparfaite et très grossière, mais originale et déduite de leurs propres observations. Les noms basques des signes du zodiaque viendraient encore à l'appui de ce soupçon. Ils sont nationaux, et tirés de la langue escara, comme ceux des mois et des jours. Le cancer, par exemple, se nomme argui-marra, le terme, la borne de la lumière.

Les Basques donnent à la lune un nom dont on a voulu tirer une preuve du savoir astronomique de leurs ancêtres; ils la nomment *hillarguia*, ce qui signifie lumière morte, c'est-à-dire, suivant quelques personnes, lumière empruntée, réfléchie. Mais ici l'épithète morte ne me semble point exprimer une idée scientifique; elle n'est qu'un terme poétique, pour caractériser une lumière pâle, froide, variable et mystérieuse, et comme qui dirait le soleil de la nuit et des morts, par opposition à celui du jour et des vivants.

Au sixième siècle de notre ère, les montagnards des Pyrénées étaient encore païens; ils ne commencèrent qu'au huitième siècle à entendre des missionnaires chrétiens. On ignore quels étaient leurs dieux, leurs croyances et leur culte; mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils professaient encore le même polythéisme dont j'ai dit quelques mots ailleurs à propos des populations ibériennes de la Gaule, et dont on a récemment trouvé divers monuments dans les Pyrénées. Du reste, quelle que fût leur religion, il est probable qu'elle occupait peu de place dans leurs habitudes.

Ils avaient indubitablement une poésie, et quelques rudiments des arts immédiatement liés avec elle, tels que la musique et la danse. Le nom d'*eressiac*, dont ils se servent encore pour caractériser les chants populaires qui roulent sur quelque histoire vieille ou antique, a l'air d'être fort ancien dans la langue, bien que les pièces de poésie

auxquelles il peut s'appliquer soient toutes assez modernes.

On a découvert dans ces temps derniers un chant cantabre[1] qui, à en juger par le fait sur lequel il roule, remonterait à une époque antérieure à la domination romaine. Il est relatif à un incident de l'une des guerres qu'Auguste fit aux Cantabres. Il paraîtrait, d'après cette pièce, que l'armée romaine avait forcé ces peuples à se réfugier sur une hauteur où elle les tenait bloqués, espérant les contraindre par la faim et la soif à se rendre à discrétion; mais les Cantabres auraient fait si bonne contenance qu'ils auraient obtenu des Romains une pacification honorable.

Il n'y a pas moyen d'affirmer sérieusement que la composition de ce chant remonte à la date de l'événement qui en est le sujet; mais il est sans aucun doute fort ancien et très curieux, ne fût-ce que par la rudesse sauvage de ton et de style qui le caractérise. C'est, dans toute la propriété du terme, un chant de montagnard, un vrai chant primitif, où l'art en est encore aux plus simples inspirations de la nature. On trouve aussi çà et là, dans divers ouvrages, quelques autres fragments des anciens chants ou des traditions poétiques des peuples basques[2]; malheureusement ces fragments sont trop

(1) C'est à M. Guillaume de Humboldt que cette découverte est due. Voyez ce chant à l'appendice, où je le donne avec une version littérale et quelques éclaircissements.

(2) Il y en a quelques-uns assez intéressants dans le recueil des

rares, trop isolés, trop mutilés, pour donner une idée générale de la poésie à laquelle ils appartinrent et de l'existence de laquelle ils sont aujourd'hui l'unique témoignage.

Ces notions, auxquelles je regrette de ne pouvoir donner plus d'ensemble et plus d'intérêt, s'appliquent collectivement à diverses peuplades impossibles à distinguer les unes des autres, quand il s'agit de leur origine, de leurs mœurs et de leur culture, mais divisées par des limites géographiques en deux groupes très distincts, l'un espagnol au-delà, l'autre gaulois en-deçà des Pyrénées. Je crois bien faire, avant de passer outre, de désigner au moins les principales tribus dont se composait chacun de ces deux groupes, aux temps que j'ai en vue.

Les grandes divisions politiques de la Gaule avaient beaucoup varié sous la domination romaine; mais il n'en était pas de même des circonscriptions de peuplades ou de tribus comprises dans ces grandes divisions; elles avaient persisté presque intactes à travers toutes les variations des divisions administratives. L'ethnographie des Pyrénées avait peut-être moins changé que toute autre, soit au-deçà, soit au-delà de ces montagnes.

Ainsi, quand les premiers conquérants germani-

proverbes et des adages publié en 1657, en un petit vol. in-8°, par Oihenart, recueil devenu très rare, et jusqu'ici le monument le plus populaire et le plus curieux de la langue basque.

ques arrivèrent aux débouchés des hautes vallées d'où descendent l'Adour et ses affluents, les peuplades de ces vallées continuaient à porter les mêmes noms sous lesquels les Romains les avaient connues et soumises, et qui sont encore leurs noms d'aujourd'hui. Au sixième siècle comme depuis, c'étaient des Lapourdes, des Bigorres, des Subolates, des Benarnes, des Campones, qui habitaient la moitié occidentale des Pyrénées gauloises. Les Osquidates de Pline avaient seuls disparu, ou pour mieux dire sont les seuls dont le nom ne serait pas aisément reconnu dans quelque nom plus moderne.

Et il n'y avait pas plus de changement dans la nomenclature des peuples de la vallée de l'Ebre et du nord-ouest de l'Espagne. Les plus célèbres et les plus puissants de ces peuples continuaient à porter les noms de Vascons, de Cantabres, d'Astures et de Vardules, auxquels Isidore de Séville ajoute les Roccons, qui ne sont nommés par aucun des auteurs plus anciens que lui, et dont la position serait difficile à déterminer avec précision.

Ce sont ces diverses peuplades que nous verrons bientôt prendre l'initiative dans la résistance de la Novempopulanie à la conquête franke, et jouer, pendant plus de deux siècles, un rôle principal dans le midi de la Gaule. Nous les verrons, parfois réunies, agir de concert, et dans le même intérêt, comme une seule nation; plus souvent elles nous apparaîtront comme des peuples divers, ayant cha-

eun ses intérêts et son but à part. Mais alors même, nous trouverons ces peuples animés d'un même esprit, d'un même instinct d'indépendance, de gloire ou de vanité, toujours prêts à s'entendre et à faire cause commune. Avant d'en venir au moment où leur histoire se rattache manifestement à celle de la conquête franke, je crois devoir résumer en quelques mots le peu que l'on sait de cette histoire, à partir des invasions germaniques. Je parlerai d'abord des Basques espagnols, puis de ceux de la Gaule.

L'établissement des Suèves, des Alains et des Vandales en Espagne, n'avait rien changé à la condition politique des Basques de ce pays; ils étaient restés indépendants dans leurs vallées, sous le gouvernement d'officiers romains. Aux Visigoths était réservée la gloire d'anéantir les restes de la puissance romaine dans les Pyrénées espagnoles et de mettre en péril continu l'indépendance des Vascons et des autres peuples de même race.

Théodoric II, roi des Visigoths, qui monta sur le trône en 456, fut le premier qui entreprit de soumettre ces peuples. Il attaqua d'abord les Astures; mais la campagne qu'il fit contre eux se borna à quelque pillage, et au siége d'une forteresse qu'il ne prit pas. J'ai raconté ces faits ailleurs.

Les chefs romains se maintinrent donc dans les Pyrénées espagnoles jusque vers l'an 467, époque où le plus distingué des rois visigoths, Euric, monta sur le trône. Il passa de la Gaule en Espagne,

avec une puissante armée, soumit d'abord la Lusitanie. De là, remontant vers le Nord, il porta la guerre aux Vascons et à leurs voisins, et attaqua l'une après l'autre les deux principales villes de la contrée, Pampelune et Saragosse. La première était le chef-lieu des Vascons; la seconde était la capitale d'une tribu de même race et de même langue que ceux-ci, et qui entra dès lors dans la lutte générale des peuples de cette race contre les Germains.

Euric prit ces deux villes, et s'empara, disent les chroniques, de toute l'Espagne supérieure; mais c'est une conquête sur laquelle il ne faut pas prendre les chroniques à la lettre. Vexés par l'invasion d'Euric, et pressés de se débarrasser de lui, les Vascons le reconnurent pour maître jusqu'au moment où il aurait repassé leurs frontières. Il les repassa au plus vite, rappelé dans la Gaule par des affaires plus graves dont j'ai déjà rendu compte. Les Vascons et leurs voisins redevinrent alors aussi indépendants qu'auparavant, ou, pour mieux dire, ce fut seulement alors qu'ils le devinrent.

En effet l'expédition d'Euric dans les Pyrénées espagnoles eut du moins ce résultat, qu'elle acheva d'y détruire les faibles restes de la domination romaine. Alors les Vascons, les Astures, les Cantabres, obligés de pourvoir d'eux-mêmes à leur défense, se constituèrent, comme bon leur parut, en petits Etats indépendants, dans les anciennes limites de leurs territoires respectifs. Ces Etats furent régis chacun

par un chef unique, et il y a lieu de présumer que dans plusieurs ces chefs furent des officiers de l'Empire romain, qui, l'Empire détruit, se maintinrent en pouvoir par leurs propres moyens et pour leur propre compte.

Dès cette époque, que l'on peut placer par approximation de l'an 470 à l'an 480, il s'établit entre ces peuplades affranchies et les Visigoths une lutte permanente, où les uns et les autres furent tour à tour agresseurs et attaqués, dévastateurs et dévastés, vainqueurs et vaincus. Les expéditions de Recarède, de Gondomar, de Sisebuth, de Swintila, contre les Vascons, les Astures, les Roccons, etc., sont présentées dans les chroniques comme les plus grandes actions militaires de ces divers rois. Réels ou supposés, ces exploits n'eurent point de résultat décisif, et les Arabes à leur arrivée devaient trouver les montagnards des Pyrénées espagnoles encore libres dans leurs forêts.

Quant aux montagnards novempopulaniens, il n'en est pas explicitement fait mention dans l'histoire, durant la plus grande partie de la période que je viens de parcourir. La domination des Visigoths s'étendit indubitablement à toute la partie basse et romanisée de la Novempopulanie; mais pénétra-t-elle jusqu'à la crête des montagnes, et les habitants des âpres vallées d'Aspe ou de Baïgorri furent-ils des sujets bien dociles au trône visigoth de Narbonne? c'est ce qui n'est pas aussi sûr. Je trouve mainte difficulté à supposer ces montagnards si

énergiques, si remuants, tout-à-fait étrangers à la lutte de leurs frères d'outre-mont contre les dominateurs communs. Il est beaucoup plus probable qu'ils prirent une certaine part à cette lutte ou s'en prévalurent pour vivre dans une véritable indépendance.

J'ai dit ailleurs comment, par suite de la bataille de Vouglé, la Novempopulanie passa au pouvoir de Clovis et de ses successeurs. La domination des chefs mérovingiens sur cette contrée ne fut certainement ni plus étendue ni plus assurée que celle de leurs devanciers visigoths; il y aurait plutôt lieu de supposer qu'elle fut plus odieuse et plus précaire, le gouvernement des Franks étant plus violent et moins sage que celui des premiers.

Mais c'est là tout ce qu'il est possible de présumer à ce sujet. Les chroniques ne disent rien, absolument rien, ni des montagnards ni en général des habitants de la Novempopulanie, de 507, date de la bataille de Vouglé, à 567, époque du grand partage de la monarchie de Clotaire.

C'est néanmoins dans cet intervalle de soixante ans qu'il faut placer un fait des plus importants pour l'histoire particulière de la Novempopulanie, un fait auquel j'ai dû faire fréquemment allusion dans le cours de ces observations, mais sur lequel il est indispensable de revenir ici d'une manière spéciale, pour le constater, le préciser et l'expliquer s'il est possible.

Je l'ai avancé ailleurs; les pays entre la Garonne

et les Pyrénées perdirent, au sixième siècle, leur nom romain de Novempopulanie pour prendre le nom de Vasconie et ses habitants le nom de Vascons, c'est-à-dire les noms d'un pays et d'un peuple espagnols. Grégoire de Tours, qui écrivait vers la fin du sixième siècle, parle encore des villes novempopulaniennes; mais il désigne la Novempopulanie elle-même par son nom récent de Vasconie et ne fait en cela que se conformer à des exemples plus anciens.

Athanaride, un des auteurs goths cités par le géographe de Ravenne, étendait déjà le nom de Vasconie bien au-delà des limites de la Novempopulanie; il le donnait à l'Aquitaine entière, de sorte que, pour distinguer ces deux derniers pays l'un de l'autre, la simple dénomination de Vasconie n'était déjà plus suffisante. Aussi Eldebald, autre auteur cité par le géographe barbare, nomme-t-il la Novempopulanie Spano-Vasconie (Vasconie espagnole[1]).

Un troisième géographe du moyen-âge, inédit, presque aussi barbare et vraisemblablement plus ancien que les deux précédents, atteste d'une manière plus directe et plus précise qu'eux le fait que je voudrais établir. Cet auteur, décrivant la Gaule à une époque où il y a apparence que la Bur-

(1) Juxta ipsam Guasconiam ponitur patria quæ nominatur Spano-Guasconia, etc. Anonymus Ravennas de Geographia. S. Chorographia.

gondie formait encore un royaume indépendant des Franks, par conséquent avant l'année 534, ne fait que très vaguement mention de la Novempopulanie et sans la désigner par aucun nom particulier; mais il parle aussi des hautes vallées des Pyrénées, entre lesquelles il nomme celles de l'Adour et du Gabire (Gave), et dit expressément que toutes ces vallées sont habitées par les Vascons[1].

Il suffira, je pense, de ces témoignages pour constater qu'au sixième siècle le nom de Vasconie avait été généralement substitué à celui de Novempopulanie. Il y aurait de la témérité à prétendre assigner à ce changement une date précise; il ne put avoir lieu que peu à peu, que par degrés; et tout ce que je crois pouvoir affirmer de plus positif à cet égard, c'est que le nom nouveau avait déjà prévalu sur l'ancien dès la fin du sixième siècle.

Maintenant, de quelle manière expliquer un tel changement? Étaient-ce, comme on le dit et le croit généralement, les Vascons d'outre les Ports qui, ayant envahi une portion de la Novempopulanie, s'y étaient établis de force et y avaient apporté leur nom?

Je me suis déjà expliqué sur cette hypothèse. Outre ce qu'elle a d'arbitraire, elle dépasse, pour ainsi dire, le fait qu'elle veut expliquer, et dès lors

(1) Gabirius sicque Adureus exilent de montibus.
Vascones incolunt terram par diversa vallium.

ne l'explique plus. Ce ne furent point, il importe de le noter, les Novempopulaniens qui se donnèrent, dans le principe, ce nom de Vascons, sous lequel ils allaient désormais figurer dans la Gaule franke; ils le reçurent des étrangers, de leurs voisins d'une autre race ou d'une autre langue qu'eux. Ce nom fut, à ce qu'il paraît, adopté de bonne heure par les Novempopulaniens de la plaine, c'est-à-dire précisément par ceux chez lesquels on chercherait vainement la moindre trace d'une conquête vascone aux temps dont il s'agit. Quant aux Novempopulaniens montagnards, il est certain qu'ils persistèrent à se donner entre eux leurs antiques noms nationaux, et tout autorise à croire que, bien loin d'accepter la dénomination de Vascons, sous laquelle ils auraient été confondus avec la portion romanisée de leur race, ils eurent, dès le principe, pour cette dénomination, l'espèce de répugnance nationale qu'elle leur inspire encore aujourd'hui. C'est cependant chez eux et au milieu d'eux que l'on suppose un établissement de Vascons espagnols!

Mais si ces derniers ne firent pas proprement de conquête dans la Novempopulanie, s'ils ne s'établirent pas de force dans des vallées où il est sûr qu'habitaient, de temps immémorial, des hommes de même race qu'eux, peut-être cependant jouèrent-ils, en-deçà des Pyrénées, un rôle qui avait quelque ressemblance avec celui de conquérants: de sorte que, restreinte dans un certain sens et

à de certains termes, l'hypothèse en discussion deviendrait beaucoup plus historique.

C'est dans une expédition de l'année 581 que l'on voit, pour la première fois dans l'histoire, les Franks aux prises, au-delà de la Garonne, avec un ennemi auquel les chroniques donnent le nom de Vascons. Il sera parlé tout à l'heure, en son lieu, de cette expédition; je n'en fais ici mention que pour marquer le terme chronologique où commencent, dans l'histoire proprement dite, les relations des Vascons avec les Franks. Au-delà de ce terme les chroniques ne disent pas un mot de ces relations; mais il existe d'autres documents à l'aide desquels on peut s'assurer que l'expédition de 581 était, non le début, mais la continuation d'une lutte déjà établie entre les deux peuples. Deux pièces de vers de Fortunat fournissent la preuve de ce fait.

La première est un éloge effronté de Chilpéric adressé à Chilpéric lui-même, en 580. La date en pourrait paraître un peu tardive pour l'objet que j'ai en vue; mais il faut observer que l'éloge en question ne se rapporte point à cette date, ni à aucune autre date précise et unique. Il comprend des faits divers qui appartiennent à différentes époques de la vie et du règne de Chilpéric. Cela entendu, voici un passage de cette pièce que je tâche de traduire exactement et avec tous les traits accessoires qui en nuancent ou en déterminent le sens.

« Le Créateur a pourvu au salut de la patrie, a

« celui du peuple et de ta famille, en leur donnant « un chef comme toi, qui fais redouter ton existence des nations étrangères, qui règnes en vainqueur sur les vastes champs de la Gaule, afin que « nul rebelle en armes ne les envahisse, qui fais « trembler le Goth, le Vascon, le Danois, l'Estion, « le Saxon, le Breton, que tu appris à vaincre sous « ton père[1]. »

La seconde pièce de Fortunat où il s'agit des Vascons fut adressée au Bordelais Galactorius lorsqu'en 584 ou 585 Gontran, alors maître de Bordeaux, l'eût nommé comte de cette ville. Le poète, après avoir félicité sur sa promotion ce Galactorius dont il paraît qu'il était l'ami, forme le souhait de le voir élever bientôt à la dignité supérieure de duc, souhait qu'il exprime en ces termes :

« Le roi puissant (qui t'a fait comte), afin que tu « puisses grandir encore, te doit l'unique titre au-« dessus du tien, celui de duc, afin que tu défendes « habilement les frontières du pays et que tu con-« quières des villes pour celui qui te comble de « biens; afin que le Cantabre tremble, et que le « Vascon vagabond craigne tes armes et abandonne « le refuge des monts Pyrénées[2]. »

Personne sans doute ne s'imaginera que les peu-

(1) Quem Geta, Wasco tremunt, Danus, Estio, Saxo, Britannus.
Carm. ad Chilperic.

(2) Cantaber ut timeat, Vasco vagus arma pavescat,
Atque Pyrenææ deserat Alpis opem.
Carm. XXII.

ples divers nommés dans ces deux passages n'y figurent que comme des ornements de rhétorique. Si rapides qu'elles soient, les allusions de Fortunat aux guerres des Franks contre ces peuples ont indubitablement un motif et un sens historiques. Restreintes à ce qui concerne les Vascons, elles prouvent qu'antérieurement à 580 les peuplades alors désignées par ce nom étaient habituellement en hostilité contre les Franks, qu'elles faisaient de fréquentes invasions dans la basse Novempopulanie; que Chilpéric, soit depuis qu'il était roi, soit avant de l'être, avait eu mainte occasion de combattre en personne ou par ses généraux contre ces mêmes peuplades. On voit par ces allusions que le principal office du duc frank stationné à Bordeaux était de contenir ou de repousser dans les montagnes ces tribus d'ennemis vagabonds toujours prêtes à en descendre les armes à la main.

Il faut seulement, si l'on veut conserver aux passages cités toute leur valeur historique, y prendre le nom de Vascons dans la latitude qu'il avait déjà, ou commençait certainement à avoir aux époques auxquelles se rapportent ces passages. Ainsi, il n'y a pas de doute que les allusions de Fortunat ne s'étendent à différents peuples des revers méridionaux des Pyrénées et particulièrement, si l'on veut, aux Vascons espagnols.

D'un autre côté il est certain qu'aux mêmes époques dont il s'agit, l'usage avait prévalu chez les Franks de donner collectivement aux monta-

gnards de la Novempopulanie le nom de Vascons, et que le motif pour lequel on les nommait ainsi était de les caractériser, de les signaler pour des révoltés, pour des ennemis.

Tout indique, en effet, que, dès le temps auquel Fortunat fait allusion dans les pièces citées, les hautes vallées de la Novempopulanie s'étaient soustraites à la domination franke et formaient une ou plus d'une petite seigneurie indépendante sous des chefs nés dans le pays. Tout annonce que ces chefs avaient eu pour auxiliaires contre les dominateurs étrangers les Vascons d'outre les Pyrénées. Tout enfin porte à croire que c'était à raison de l'intervention habituelle de ceux-ci dans les premiers soulèvements de la haute Novempopulanie contre les Franks, que cette partie de la contrée avait d'abord reçu le nom de Vasconie, qui, à la faveur du temps et des événements, s'était étendu à la contrée entière.

Je ne chercherai point à développer davantage ces conjectures ni à les fortifier de nouvelles raisons; ce qui peut leur manquer encore d'autorité et de clarté ressortira, j'espère, des faits ultérieurs auxquels elles se rattachent comme des antécédents nécessaires.

Je reprends le fil de ma narration par cette expédition de l'an 581 que j'annonçais tout à l'heure avoir été la première des Franks contre les Vascons, dont l'histoire fasse mention sous une date précise. C'est Grégoire de Tours qui en parle, et voici en

quels termes. « En 581, Bladaste, duc de Bordeaux, marcha en Vasconie, où il perdit la plus grande partie de son armée[1]. » Ce récit est sans doute beaucoup plus concis que l'on ne le souhaiterait; mais si laconique qu'il soit, il prouve qu'il y avait dès lors en Novempopulanie, ou, comme il faudra dire par la suite, en Vasconie, des populations révoltées contre les Mérovingiens, et qui battaient quelquefois les commandants militaires de la rive gauche de la Garonne que l'on envoyait contre elles.

Après cette défaite du duc Bladaste, le premier événement dans lequel les Vascons entrent de nouveau pour quelque chose, c'est la conspiration de Gondovald. Un des effets momentanés de cette conspiration fut d'enlever à Gontran et à Childebert toute la partie basse de la Vasconie, c'est-à-dire la seule où l'on puisse croire qu'ils eussent quelque autorité. Les Gondovaldiens exterminés, les choses rentrèrent, en Vasconie, dans l'ordre où elles étaient auparavant. Envahi par l'armée austro-burgondienne qui était venue y chercher Gondovald, ce pays fut, dans toute la propriété du terme, conquis de nouveau et remis de force sous la domination mérovingienne. Toutefois les seuls actes de Gontran et de Childebert que l'on puisse citer comme des actes de souveraineté de ces deux rois, sur leurs parts respectives de la Vasconie, ne sont ni nombreux ni bien concluants.

(1) Greg. Tur. Hist. VI. 12.

On se souviendra que Gondovald, dans le court intervalle de son règne, avait élu à l'évêché d'Ax un prêtre nommé Faustien, en écartant de ce siége Nicetius, laïc, à qui le roi Chilpéric l'avait d'abord donné, peu de temps avant de mourir. Entré en possession de la ville d'Ax, Gontran ôta l'évêché au prêtre pour le rendre au seigneur laïc. C'est tout ce que l'on sait de son gouvernement en Vasconie[1].

On n'en sait guère plus de celui de Childebert. En 585, aussitôt après avoir recouvré ses villes d'Outre-Garonne, il en donna le commandement à un duc saxon nommé Childéric, qui, après avoir fait dans la conspiration Gondovaldienne, on ne sait trop quelle figure, s'en était retiré à temps, et avait trouvé un refuge à la cour d'Austrasie. Mais ce commandement lui fut ôté dans le courant de l'année 587, et tout porte à soupçonner que ce fut pour des intrigues peu conformes à ses devoirs de duc. Il fut remplacé par un Gallo-romain, par Ennodius de Poitiers, qui était déjà duc de l'Aquitaine austrasienne. Ennodius resta quelque temps sans aller prendre possession de son nouveau duché, et à peine y était-il établi qu'il reçut l'ordre d'en sortir, et en sortit sans être remplacé; du moins n'est-il nulle part question de son successeur[2].

(1) Greg. Tur. Hist. VIII. 20.

(2) *Id.* VIII. 18.

Ce sont là les dernières relations connues des royaumes d'Austrasie et de Burgondie avec la Vasconie. Des relations si peu et si mal indiquées ne font rien présager de la révolution qui était sur le point de s'opérer dans ce dernier pays à la suite d'une descente des montagnards des Pyrénées, ou des Vascons, comme dit Grégoire de Tours, le seul historien qui parle de cette descente. Je traduirai littéralement les termes dans lesquels il en parle.

« Les Vascons, dit-il, se précipitant des monta-
« gnes (en 587), descendent dans les plaines, dé-
« vastent les vignes et les champs, livrent les mai-
« sons aux flammes et emmènent quelques prison-
« niers et des troupeaux. Le duc Austrovald marcha
« plusieurs fois contre eux, mais il n'en tira qu'une
« faible vengeance[1]. »

Telle est l'invasion que la plupart des historiens modernes semblent prendre pour un fait unique et isolé dans son espèce, auquel ils rattachent, comme à sa cause immédiate, le fait de l'existence de tribus vascones ou basques dans les Pyrénées gauloises. Quant à moi, je ne puis voir dans ce récit de Grégoire de Tours rien d'exprès ni de sous-entendu, rien d'explicite ni d'implicite, dont on puisse raisonnablement déduire l'hypothèse d'une conquête, c'est-à-dire de l'occupation définitive, par les envahisseurs, d'une partie quelconque du territoire envahi, ni l'expulsion hors de ce territoire

(1) *Id.* IX. 7.

d'une population ancienne par une population nouvelle.

Il est certain que l'invasion vascone dont il s'agit ne fut pas la première de son espèce, et rien n'autorise à supposer qu'elle fut faite ni par d'autres hommes ni par d'autres motifs que les précédentes. Il paraît seulement qu'elle s'exécuta avec plus de concert et avec de plus grandes forces, qu'elle s'étendit plus loin et laissa plus de traces que toutes ces dernières, qu'elle dut par ces raisons même contribuer à faire oublier. Tout me semble caractériser cette invasion comme le résultat d'un grand effort national des peuples des Pyrénées tant gauloises qu'espagnoles contre la domination franke en Vasconie, et je crois voir, dans les événements précédents, un motif de plus pour ces peuples de tenter un pareil effort.

Il y avait à peine deux ans que les Austro-Burgondiens étaient venus Outre-Garonne faire la guerre à Gondovald. La vraie catastrophe de cette guerre avait été l'extermination d'une population de même race et de même langue qu'eux. La ville capitale de cette population avait été assiégée, elle avait été prise, et les vainqueurs n'y avaient laissé ni un être vivant, ni une pierre sur l'autre. Un tel événement avait à coup sûr fait du bruit dans toute la Vasconie; il avait dû y rendre la domination franke plus odieuse encore qu'elle n'était; et si, comme tout autorise, oblige même à le croire, il y avait déjà alors dans les hautes parties du pays

quelque seigneurie indépendante ou mal soumise, l'événement dont il s'agit donnait à cette seigneurie de nouveaux prétextes et de nouveaux moyens pour expulser les dominateurs étrangers. Je ne vois rien que de probable à supposer aux bandes armées descendues des Pyrénées, en 587, le désir de venger, sur les hommes romanisés de la plaine, sujets des Franks, la catastrophe des Convennes, leurs voisins et leurs frères.

Mais, quelles que soient les causes immédiates du fait, les conséquences n'en sont pas douteuses et sont des plus importantes. A dater de 588, tous les effets de la première conquête franke en Vasconie cessent brusquement, et ce n'est qu'à la suite de nouvelles guerres et de nouvelles conquêtes que les rois Franks reprennent, par intervalles de peu de durée, quelque autorité sur cette contrée. La lutte jusque là obscure, partielle et désordonnée des montagnards des Pyrénées contre les Franks, devient une lutte manifeste et régulière à laquelle la population romanisée de la Vasconie prend la même part que celle des montagnes, et qui, durant des siècles, se complique avec tous les grands événements du moyen-âge.

Ces observations générales, qui seront, je l'espère, justifiées par le développement progressif des faits, suffiront pour constater dès à présent que l'invasion vascone de 587, quelles qu'en aient été les circonstances particulières, doit être considérée comme un événement faisant époque parmi les di-

verses tentatives gallo-romaines pour secouer ou alléger le joug de la conquête franke.

Ces tentatives avaient commencé chez les Arvernes par un soulèvement général du pays, provoqué par le gouverneur même de ce pays, par le duc Bazole. Un peu plus tard, l'opposition des Arvernes à la conquête s'était manifestée une seconde fois, bien que d'une manière équivoque et molle, dans l'intrigue d'Arcadius contre le roi Thierry; mais celui-ci, pour s'en venger, avait tellement dévasté, spolié et dépeuplé la malheureuse Arvernie, qu'elle ne donna plus depuis aucun signe d'énergie.

Surmontée en Auvergne, la résistance à la domination franke avait reculé vers l'intérieur de l'Aquitanie, jusqu'en Poitou et dans le Limousin, où elle éclata par la rébellion du jeune roi Chramne, fils de Childebert. La force qui réprima cette rébellion n'étouffa point, dans les pays qui en avaient été le théâtre, une certaine impatience généreuse des maux et de l'oppression de la conquête. Mais, dans les horribles guerres dont Chilpéric avait transporté le foyer au-delà de la Loire, tous les efforts des Aquitains pour améliorer leur condition s'étaient bornés à de fréquents changements de maîtres.

A l'époque de la conspiration de Gondovald, c'étaient la portion méridionale de l'Aquitanie, les contrées au-delà de la Dordogne, qui avaient pris sur elles la tâche de lutter pour l'indépendance gallo-romaine. Enfin, ces contrées pacifiées et ren-

dues à la domination franke, l'opposition à cette dernière avait reculé jusqu'au pied des Pyrénées; et c'est de là que nous la verrons refluer de nouveau vers le Nord, jusqu'aux bords de la Loire.

XIX.

PROGRÈS DE LA LUTTE ENTRE LES ROIS FRANKS ET LEURS LEUDES. — RIVALITÉ DE FRÉDÉGONDE ET DE BRUNEHAUT. — BRUNEHAUT EN BURGONDIE. — SA CHUTE ET SON SUPPLICE.

Après avoir tracé le tableau des guerres étrangères, des tentatives de conquête des successeurs de Clotaire, postérieurement à l'année 585, il me reste à tracer celui des événements intérieurs à partir de la même époque. C'est à dessein que j'ai isolé, autant que cela se pouvait, ces deux tableaux l'un de l'autre. Il m'a semblé que chacun en pourrait être plus net et plus rapide.

La conspiration concertée au nom de Gondovald avait rendu les leudes franks plus suspects que jamais à leurs chefs royaux, et rien n'était plus naturel. Des trois fils de Clotaire alors régnants, il n'y en avait pas un qui, dans cette crise, n'eût été trahi par ses plus puissants officiers, et chacune des trahisons alors consommées avait été le germe de trahisons subséquentes.

Il est peut-être singulier que, des trois royaumes

franks, ce soit celui de Neustrie, gouverné par une femme, où l'histoire signale le moins de leudes infidèles dans la période que j'ai en vue (de 585 à 600). Les ducs Didier et Beppolène, en reconnaissant la souveraineté immédiate de Gontran, avaient fait, et, selon toute apparence, voulu faire un acte d'hostilité contre Frédégonde; ils avaient trahi leur roi mineur, Clotaire II; mais leur trahison était jusqu'à un certain point couverte par le titre de tuteur de ce roi, dont s'autorisait leur second seigneur.

Les conséquences de la conspiration avaient été bien plus graves pour Gontran que pour Frédégonde. C'était contre lui que les conspirateurs avaient particulièrement dirigé leurs tentatives; c'était lui qu'avaient touché les défections les plus signalées; il s'était vu trahi à la fois par un patrice qu'il avait comblé de biens, par les principaux de ses ducs et de ses comtes, germains ou gallo-romains indistinctement, par plusieurs des évêques de la Burgondie et par presque tous ceux de l'Aquitaine. Aussi, à son retour de Neustrie dans son royaume, exerça-t-il maintes rigueurs, qui n'étaient que la suite et le complément des mesures qu'il avait déjà prises à Orléans et à Paris pour la punition des instigateurs de Gondovald.

Son début à Châlons fut de faire cerner par des hommes armés la maison d'un de ses leudes, nommé Boante, qui lui avait toujours été infidèle, dit Grégoire de Tours, et qui, ayant été pris, fut

égorgé sur la place, sans autre forme d'accusation ni de jugement[1].

Aux précautions qu'il prit dès lors pour se garder, on est tenté de croire qu'il n'était guère plus en sûreté dans sa capitale et au milieu de ses propres sujets qu'il ne l'avait été quelques mois auparavant à Paris, parmi les leudes neustriens, quand il les priait de ne pas le tuer avant trois ans. Il ne marchait plus qu'entouré de gardes et n'était abordable qu'à l'église, où il semble qu'il n'osait introduire une escorte armée. Aussi y eût-il à l'église même une tentative pour l'assassiner, tentative à la suite de laquelle furent arrêtées beaucoup de personnes, dont plusieurs subirent la peine capitale[2].

Mais c'était en Austrasie, c'est-à-dire là même où elles avaient commencé, que ces défiances, ces jalousies et ces hostilités réciproques des leudes et des rois continuaient à se développer avec énergie, avec suite et en grand. Brunehaut, comme nous l'avons vu, avait mal réussi dans ses premiers efforts pour gouverner au nom de son fils mineur. Si, dans certains moments, elle était parvenue à saisir, comme par surprise, un peu de pouvoir, le parti des leudes n'avait pas tardé à l'emporter de nouveau. Les restes de mœurs et de liberté germani-

(1) Cabillonum regressus, jussit Boantum, qui sibi semper fuerat infidelis, gladio percuti, qui vallatus in domo suâ, ab hominibus regis peremptus interiit. Histor. VIII. 11.

(2) *Id.* IX. 3.

ques qui persistaient en Austrasie y balançaient encore fortement, du moins par intervalles, le pouvoir royal.

Un plaid tenu par Childebert à Belzonac, au milieu des Ardennes, a tout l'air, par la nature et la variété des décisions qui y furent prises, d'avoir été un véritable champ de Mars. Le fameux Gontran-Bozon, dont j'ai parlé si souvent, y comparut, sommé de se justifier d'un fait qui couronna dignement tous les actes de sa vie passée. Une des parentes de sa femme était morte à Metz et avait été enterrée dans l'église avec une grande quantité d'or et de bijoux, selon l'usage des Franks de distinction. Bozon envoya des hommes pour la déterrer et retirer de son tombeau tout ce qui y avait été enfoui de précieux. Ses hommes obéirent fidèlement. Ils venaient d'ouvrir la tombe désignée; ils achevaient de la fouiller et de la dépouiller, lorsqu'ils furent surpris, arrêtés et obligés de dénoncer celui dont ils tenaient leur commission. Au lieu de répondre à ses accusateurs, Gontran-Bozon s'évada du plaid; mais nous le retrouverons tout à l'heure sur les voies de Brunehaut.

C'est surtout à raison de la figure que fit celle-ci au plaid de Belzonac que ce plaid fut remarquable et que j'en parle ici. On y vit la fière reine, humble et douce devant les leudes austrasiens, s'efforcer de les attendrir sur les malheurs de sa fille Ingunde. C'était le moment où l'époux de celle-ci, Hermenegilde, venait d'être condamné à mort par

le roi Leuvigilde, son père, et où, prisonnière des Grecs en Afrique et séparée de tous les siens, Ingunde elle-même semblait déjà destinée à la fin misérable qu'elle fit bientôt après. On ne voit pas clairement en quoi Brunehaut avait besoin des leudes austrasiens pour sa fille, ni ce qu'elle leur demandait. Quoi que ce fût, elle fut refusée et devait l'être[1].

Mais ce refus était le dernier qu'elle avait à subir de la part des chefs austrasiens. Wandelin qui, sous le titre de gouverneur du roi Childebert, avait exercé jusque là une bonne part de l'autorité royale, mourut peu de mois après et ne fut pas remplacé. Brunehaut se trouvait pour lors en situation de déclarer et déclara qu'elle voulait et allait être désormais la gouvernante de son fils; et Childebert, alors dans sa quinzième année, déjà capable de comprendre quelque chose aux leçons de sa mère sur la nature et l'usage de l'autorité monarchique, était on ne peut mieux disposé à les goûter et à les suivre[2].

Le meurtre de Magnovald fut comme le signal du pouvoir nouveau auquel les leudes d'Austrasie allaient avoir affaire. On ne sait point quels étaient le titre et les fonctions de Magnovald; il paraît seulement que c'était un des grands officiers du palais de Childebert. Dire qu'on le tua ne serait

(1) *Id.* IX. 21

(2) *Id. Ibid.* 22

rien dire; l'essentiel est de savoir comment. Childebert était à une fenêtre de son palais, regardant de là je ne sais quel pauvre animal, entouré d'un cercle de chiens qui le harcelaient, prêts à le dévorer. On envoya chercher Magnovald, comme pour prendre part au divertissement royal; Magnovald vint, ne soupçonnant rien de sinistre, se mit comme les autres à regarder par la fenêtre et à rire à gorge déployée des transes de l'animal en péril. Là-dessus un homme du palais, qui avait sa consigne et guettait Magnovald, s'approche de lui par-derrière, lui fend la tête d'un coup de hache, et jette le cadavre par la fenêtre aux chiens du spectacle [1].

Personne ne sut pourquoi Magnovald avait été traité de la sorte; quelques-uns soupçonnèrent que ce fut en punition d'avoir tué sa première femme, afin d'épouser la veuve de son frère. Mais ce n'était pas pour ces choses-là que les rois se brouillaient avec leurs leudes ou du moins qu'ils leur faisaient fendre la tête à coups de hache [2].

Pour tous les Austrasiens qui, durant la minorité de Childebert, avaient offensé Brunehaut, le sort de Magnovald était un avertissement de se tenir sur leurs gardes. Gontran-Bozon était le plus exposé de tous, à cause de l'accusation portée contre lui au plaid de Belzonac; aussi sa mort était-elle déjà

(1) *Id.* VIII. 36.

(2) *Id.* loc. cit.

résolue. Bozon le soupçonnait et se mit à visiter l'un après l'autre tous les évêques et les leudes en faveur, les suppliant d'intercéder pour lui auprès de Childebert et de sa mère. Agéricus, évêque de Verdun, fut le seul qui, en sa qualité de parrain du roi, se crut assez de crédit pour oser lui demander la grace du proscrit. Childebert, ne voulant pas se donner l'apparence de refuser quelque chose à Agéricus, s'en remit au roi Gontran du sort de Bozon, et obligea celui-ci à comparaître à l'assemblée d'Andelot, dont la tenue était dès lors fixée à un terme prochain [1].

Après Gontran-Bozon, les deux leudes austrasiens qui avaient le plus à craindre de la réaction royale contre leur ordre, étaient Ursio et Berktefried, les deux mêmes qui, à l'instigation d'Ægidius, évêque de Reims, avaient autrefois chassé de son poste le duc de Champagne, Lupus, l'ami de Brunehaut et le chef de son parti. Mais ces deux hommes ne manquaient ni de tête ni de courage; ils résolurent non-seulement de se défendre, mais de prendre l'offensive contre le pouvoir qui les menaçait. Ils s'unirent à Rauking, duc de Champagne, qui avait ses raisons personnelles de redouter les vengeances royales, et ourdirent avec lui un complot des plus hardis.

Il ne s'agissait de rien moins que de s'entendre avec Frédégonde pour bouleverser l'empire frank;

(1) *Id.* IX. 8.

on devait tuer Brunehaut et Childebert et partager ensuite l'Austrasie en deux royaumes, dont l'un, prenant le nom de royaume de Champagne, serait donné à Théodebert, fils aîné de Childebert, sous la tutelle de Rauking. Le second, conservant, selon toute apparence le nom d'Austrasie, devait être assigné à Thierry, le second fils de Childebert, sous la tutelle indivise de Berktefried et d'Ursio[1].

Déjà Rauking, sous prétexte d'une conférence avec le gouvernement de Neustrie pour régler des points en débat sur les limites des deux États, était convenu de tout avec les agents de Frédégonde. Déjà même il s'était mis en route pour la cour de Childebert, afin de donner de là le branle aux choses concertées; mais il était trop tard. Le roi Gontran avait été, l'histoire ne dit ni par qui ni comment, informé de tout; il en avait aussitôt donné avis à Childebert et celui-ci était déjà sur ses gardes.

Rauking arrive à Metz, ne se doutant de rien; Childebert l'introduit dans sa chambre et s'entretient quelques moments avec lui de choses indifférentes, après quoi il le renvoie. Mais ses ordres étaient donnés; deux hommes apostés à sa porte attendent Rauking, le saisissent brusquement, chacun par une jambe, et le font tomber sur le ventre, les pieds dans la chambre et la tête pendante en dehors sur les marches d'un escalier. Alors deux autres hommes, qui avaient été de même

(1) *Id.* IX. 9.

postés où il fallait, accourent sur lui l'épée à la main et lui hachent horriblement le crâne. Quand ils ont fini, ils dépouillent le cadavre, et sans autre cérémonie le jettent par une fenêtre du palais dans la rue [1].

Cependant Berktefried et Ursio, ne sachant rien de tout cela, remplissaient exactement leur part de la tâche commune et arrivaient à grandes journées, avec une armée composée de leurs forces réunies. Mais à la fin, informés de la tragique catastrophe de leur complice, au lieu de continuer leur marche sur Metz, ils retournent sur leurs pas et vont, avec la partie la plus dévouée de leurs troupes, se réfugier à Vabres, sur la lisière orientale des Ardennes [2]. Brunehaut et Childebert ne songèrent pas pour le moment à les poursuivre; le temps fixé pour la tenue du fameux plaid d'Andelot était arrivé, et ils s'y rendirent.

Il n'y a rien dans les articles du traité d'Andelot qui soit expressément relatif aux leudes traîtres ou rebelles; mais il est plus que probable que, dans les conférences auxquelles ce traité donna lieu, Brunehaut et les deux rois s'encouragèrent réciproquement à réprimer avec vigueur toute opposition à leur gouvernement, et les coups d'autorité royale qui suivirent immédiatement la conclusion de ce traité ont bien l'air d'en avoir été une consé-

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* loc. cit.

quence. Cela est sûr de la mort de Gontran-Bozon en particulier. La sentence déjà portée contre lui dans la pensée de Brunehaut fut hautement prononcée par le roi Gontran, qui prit même, à ce qu'il paraît, sur lui l'embarras de la faire exécuter [1].

Il y a presque toujours dans le mode d'exécution de ces sortes de sentences quelque incident extraordinaire, encore plus sombre qu'elles, et qui atteste encore mieux toute la violence des querelles dont elles étaient le dénouement. Bozon était venu au plaid d'Andelot, comme il y avait été contraint; il n'eut pas plutôt connaissance de l'arrêt prononcé contre lui qu'il courut à la demeure d'un évêque, nommé Magneric, écarta tous ses clercs, tous ses serviteurs, et, le tenant seul, s'enferma avec lui et lui tint ce discours : « Bienheureux prêtre, je « me réfugie auprès de toi pour échapper à la mort; « les hommes chargés de me tuer sont déjà à la « porte. Je sais que tu es en grand crédit auprès de « nos rois; tu peux me sauver. Si tu ne le fais, sache « que mon parti est pris de te tuer et de me précipiter ensuite dehors pour me faire tuer. Ainsi « donc, charge-toi d'obtenir mon pardon, ou mourons tous les deux. » Et en prononçant ces paroles il tenait son épée nue à la main [2].

Déjà en effet des hommes armés étaient à la porte. L'évêque était on ne peut plus troublé; il demandait

(1) *Id.* IX. 10.

(2) *Id.* loc. cit.

à sortir, promettant de se rendre auprès des deux rois et d'intercéder pour Bozon ; mais celui-ci ne se fiait point à cette promesse et voulait qu'au lieu de se rendre en personne auprès de Gontran, l'évêque y envoyât un de ses clercs. Informé de la fuite de Bozon chez Magnéric et les croyant tous deux d'accord, le roi Gontran ordonne de mettre le feu à l'habitation épiscopale, en disant : « Que « l'évêque sorte ou qu'il soit brûlé avec l'autre[1]. » L'ordre s'exécute à l'instant, et déjà la flamme s'élève autour de la demeure de l'évêque; les clercs et les serviteurs de celui-ci, alarmés pour sa vie, brisent les portes, se précipitent dans la maison et en retirent leur maître de force. Bozon, qui voit les flammes prêtes à l'atteindre, s'élance de son côté hors de l'incendie; mais il est aussitôt atteint au front d'un coup de lance. Etourdi et vacillant du coup, il porte la main à la garde de son épée; mais avant de l'avoir tirée, il est percé de tous côtés de tant de lances et de traits que, déjà mort, il est un moment retenu debout[2].

Bozon mort et l'assemblée d'Andelot dissoute, le premier acte de Childebert fut d'envoyer contre Ursio et Berktefried une armée commandée par Godegesile. Le lieu où les rebelles s'étaient retirés n'était pas proprement une forteresse, mais un poste

(1) Injicite ignem in domum, et si exire nequiverit episcopus, pariter concrementur. loc. cit.

(2) *Id.* loc. cit.

fortifié par la nature même, sur une montagne escarpée, au sommet de laquelle s'élevait une église en l'honneur de saint Martin. Cette église, les deux rebelles l'avaient prise pour demeure et pour asile, eux, leurs familles et leurs hommes armés. La force envoyée contre eux commence par dévaster ou brûler, chemin faisant, toutes les terres et tous les lieux qui leur appartenaient. Arrivée à la montagne de Vabres, elle gravit jusqu'à l'église qui en couronne le sommet et l'entoure de tous côtés. Les assiégés ne se rendant pas, les assiégeants s'apprêtent à brûler les portes de l'église; mais Ursio se précipite alors, l'épée à la main, sur la foule environnante, et en fait un grand carnage, jusqu'au moment où il tombe blessé à la cuisse et bientôt percé de mille coups[1].

Ursio était le plus redoutable et le plus abhorré des deux rebelles, de sorte que Godegesile, le voyant mort, regarda son expédition comme terminée et laissa s'échapper Berktefried, qui prit au galop de son cheval la route de Verdun, songeant à se réfugier dans l'église de cette ville; mais Childebert, informé de son évasion, en fut courroucé outre mesure et menaça de s'en venger sur la tête de Godegesile. Celui-ci courut alors bien vite à Verdun compléter la justice royale[2].

Des hommes puissants qui avaient autrefois

(1) *Id.* IX. 12.

(2) *Id.* loc. cit.

troublé le royaume d'Austrasie et offensé Brunehaut, il en restait encore un à punir, et c'était le chef de tous les autres. C'était l'évêque Ægidius; mais sa qualité d'évêque le rendait plus difficile à frapper, et l'humilité avec laquelle il demanda grace, les riches présents dont il accompagna ses protestations de fidélité pour l'avenir, lui valurent un répit de trois ans. Ce fut seulement en 590 qu'il fut arrêté, amené à Metz et livré à un concile qui le condamna, pour ses anciennes intrigues avec Chilpéric, à être déposé, dégradé et envoyé en exil à Strasbourg[1].

La rigueur avec laquelle Brunehaut faisait poursuivre les anciennes conspirations était faite pour en provoquer de nouvelles; il y en eut une, tramée dans l'intérieur même du palais, par les principaux officiers, et principalement dirigée contre elle. Le but des conspirateurs était de forcer le roi à écarter sa mère d'auprès de lui, ou, s'il persistait à la retenir, de le détrôner lui-même. Cette conspiration, œuvre d'hommes du palais, qui ne pouvaient ignorer d'où partaient les coups qui tombaient de toutes parts sur leurs pareils, prouve bien que c'était à Brunehaut plus qu'au roi que l'on s'en prenait de la persécution.

Sonnegesile, comte de l'Etable, Gallomagnus référendaire, et Droktulfe, gouverneur des fils de Childebert, étaient les principaux auteurs du com-

1 *Id.* X. 19.

plot. Ils ne furent d'abord punis que par l'exil et par la confiscation de leurs biens ; mais on ne tarda pas à reprendre les poursuites, et cette fois elles furent atroces[1].

La réaction du pouvoir royal contre les leudes austrasiens ne se borna pas à ces disgraces éclatantes des plus puissants ou des plus téméraires d'entre eux ; la plupart étaient suspects ; plusieurs furent destitués, beaucoup s'enfuirent dans d'autres pays ; la classe entière était frappée.

Brunehaut semblait donc avoir réussi dans le plus sérieux de ses projets, celui de mettre enfin le pouvoir monarchique hors de l'atteinte de ces leudes indisciplinés, de ces fiers Germains dont chacun aspirait à être roi dans son office ou dans sa terre. Mais il y avait un autre point qui lui importait autant que celui-là et sur lequel l'accomplissement de ses vues dépendait moins d'elle-même et devait rencontrer plus d'obstacles ; c'était l'abaissement de Frédégonde et de la Neustrie.

Peut-être le temps aurait-il calmé les anciens ressentiments de Brunehaut contre la veuve de Chilpéric ; mais celle-ci faisait tout ce qui dépendait d'elle pour en entretenir la vivacité. En 584, presque aussitôt après la mort de Chilpéric, elle avait envoyé à la cour d'Austrasie un clerc qui lui était dévoué, avec la commission de tuer Brunehaut, sans autre motif plus urgent ou mieux connu que

(1) *Id.* X, 38.

le dépit de se trouver un peu déchue de son pouvoir par la suite de la mort de son époux, et de voir son ennemie dans une situation qu'elle estimait plus prospère que la sienne. Le complot avait été découvert à temps, et Brunehaut s'était contentée de renvoyer à Frédégonde le clerc qui lui était venu de sa part[1].

Un an après, lorsque Brunehaut s'était hautement proclamée la gouvernante de son fils, Frédégonde en avait eu contre elle un nouvel accès de fureur. Elle avait fait fabriquer deux poignards empoisonnés avec un soin tout particulier, et en avait armé deux clercs, dont l'un devait frapper Childebert, l'autre sa mère[2]. Ce nouveau complot avait avorté comme le premier; mais les vieilles haines entre les chefs de l'Austrasie et ceux de la Neustrie s'en étaient accrues, et partant les chances de guerre entre les deux royaumes.

De peu s'en fallut que cette guerre n'éclatât en 591, à propos d'une action de Frédégonde qui faillit à lui devenir funeste. Le fait mérite d'être rapporté, comme un trait de plus pour montrer quelle étonnante barbarie il y avait encore dans les relations des rois franks avec leurs sujets germaniques, là surtout où ceux-ci étaient nombreux.

Un Frank de Tournai, qui avait épousé une fille franke de la même ville, ne laissait pas pour cela

1 *Id.* VII. 20.

2 *Id.* VIII. 29.

de fréquenter une maîtresse. Le frère de la jeune femme lui en fit des reproches, qui ne furent point écoutés. A quelques jours de là, le frère et le mari se rencontrent, chacun en compagnie de quelques amis. Le premier se jette sur le second et le tue; un des amis du mort tue alors le meurtrier; le combat continue entre les deux compagnies, et bientôt il n'en reste plus qu'un seul individu vivant. De là, entre les deux familles, une guerre furieuse qui pouvait devenir générale dans la ville.

Frédégonde voulait faire cesser cette querelle; elle exhorta plusieurs fois les chefs de ces deux familles à faire la paix; mais il y avait trois hommes de l'une des deux qui s'y refusaient obstinément.

Voyant cela, Frédégonde prit son parti; elle donna un festin où elle invita beaucoup de Franks, et les trois récalcitrants avec eux. Le festin se passa gaîment; les convives, bien repus, restèrent à boire, à rire, à converser, et comme les autres, les trois querelleurs indociles, assis tous les trois de file sur le même banc. Cependant trois hommes, qui avaient leurs instructions, s'approchent en silence par-derrière, tenant à la main une hache que chacun lève et laisse tomber, dans le même clin d'œil, sur le crâne d'un des querelleurs[1].

Les parents des trois morts se réunirent pour les venger. Il paraît, d'après le récit très peu clair et très concis de Grégoire de Tours, qu'ils assiégèrent

1 *Id.* X, 27.

Frédégonde dans son palais et envoyèrent aussitôt en Austrasie l'avis de ce qui se passait, exhortant les Austrasiens à marcher bien vite sur Tournai, pour enlever Frédégonde et en faire ce que bon leur semblerait. Sur cet avis, les Champenois se mirent en mouvement; mais ils perdirent du temps en chemin, et dans l'intervalle Frédégonde fut délivrée par les siens[1].

Le mouvement des Champenois, dans cette circonstance, était une véritable hostilité de l'Austrasie contre la Neustrie; mais Gontran vivait encore et, de peur de lui déplaire, Brunehaut et son fils ne songèrent pas à convertir en guerre décidée cette menace de guerre. Ce ne fut qu'après la mort de Gontran, et après avoir été paisiblement installé comme son héritier dans le royaume de Burgondie, que Childebert se sentit libre d'attaquer l'Austrasie.

Dans l'été de 593, Wintrio, ce même duc de Champagne que nous avons déjà vu figurer dans deux expéditions où il ne défit que les habitants désarmés des lieux où il passa, s'avança contre la Neustrie, à la tête d'une grande armée d'Austro-Burgondiens. Frédégonde et Landric, son maire du palais, ne furent ni effrayés ni pris au dépourvu. Ils eurent bientôt rassemblé une armée avec laquelle ils arrivèrent à Brennac, sur la frontière de l'Austrasie, au moment où Wintrio venait de camper à Soissons. S'il en faut croire d'anciennes chroniques,

1 *Id.* loc. cit.

ce fut Frédégonde elle-même qui conçut le plan d'une attaque nocturne à laquelle les Austrasiens ne s'attendaient guère. Ce qui est certain, c'est que l'attaque réussit au-delà même des espérances des assaillants; une partie considérable des Austro-Burgondiens fut taillée en pièces, et le reste prit la fuite, poursuivi par les vainqueurs qui poussèrent jusqu'à Reims, brûlant, pillant et dévastant selon l'usage[1].

Cette défaite inopinée des Austrasiens calma un peu l'animosité belliqueuse de Childebert et de sa mère contre Frédégonde. Celle-ci, de son côté, ne songea pas à tirer trop d'avantage de sa victoire. Contente d'avoir prouvé que le royaume gouverné par elle ne serait point une proie facile, elle persista à se tenir sur la défensive et donna ainsi à Childebert le loisir de faire en 594, contre les Bretons, la campagne dont j'ai parlé ailleurs, et une autre, l'année suivante, contre les Warnes, peuplade germanique d'Outre-Rhin, sujette des Franks, contre lesquels elle s'était révoltée et qui fut alors remise sous leur domination; mais les plans de Frédégonde changèrent bientôt avec l'état des affaires de l'Austrasie.

Childebert mourut au mois d'avril 596, laissant deux fils que j'ai déjà eu l'occasion de nommer. Théodebert II, l'aîné, alors âgé de dix ans, et Thierry II, qui en avait à peine neuf. Celui-ci était

(1) Fredegar. Chronic. XIV.

né de la reine Faileuba, épouse légitime de Childebert, l'autre d'une concubine. Théodebert fut déclaré roi d'Austrasie, et Thierry vint régner en Burgondie, sous la tutelle d'un maire du palais nommé Varnakaire.

Théodebert lui-même avait besoin de tutelle, et ce fut à qui s'en emparerait. Les vieilles animosités entre Brunehaut et les leudes austrasiens se réveillèrent et s'aigrirent encore à ce sujet, et il en résulta une nouvelle lutte où se trouva engagée une bonne partie des forces du pouvoir royal. Frédégonde saisit ce moment pour faire une guerre offensive à son ennemie. Elle commença par s'emparer de la ville de Paris, dont un tiers appartenait à Théodebert II et un autre à Thierry II. Forçant ensuite les frontières de l'Austrasie, elle s'avança jusqu'à Latofao, un peu à l'est de Soissons. Là, elle trouva une armée austro-burgondienne accourue pour l'arrêter; elle l'attaqua, la battit et la dispersa après en avoir fait un grand carnage. On ne sait jusqu'où elle aurait poussé cette grande victoire; mais elle mourut presque aussitôt après l'avoir gagnée, laissant son fils Clotaire II, âgé seulement de treize ans, sous la direction de son maire du palais, Landric [1].

Le repos que la mort de Frédégonde rendit à l'Austrasie ne fit, à ce qu'il paraît, qu'affranchir de toute contrainte les haines mutuelles de Brunehaut et des chefs austrasiens. Il est sûr que ces

[1] Fredeg. Chron. XVII.

haines furent aussi actives que jamais; mais les effets en sont ignorés, si ce n'est la mort du duc de Champagne, Wintrio. Brunehaut fit mourir cet odieux personnage à qui l'histoire n'attribue que des lâchetés et des brigandages. Rien n'avait d'abord signalé en lui un ennemi de l'autorité royale; mais en voyant comment et par l'ordre de qui il périt, on ne peut guère douter qu'il n'eût fini par se ranger du parti des leudes[1].

La condamnation de Wintrio fut le dernier acte de pouvoir de Brunehaut en Austrasie, sous le règne de Théodebert. Tous ceux qui haïssaient et craignaient la superbe reine se concertèrent pour faire contre elle un effort décisif, effort que seconda probablement son petit-fils, Théodebert lui-même. Brunehaut fut exilée d'Autrasie et passa en Burgondie, à la cour de Thierry II. Les particularités de cet exil, telles que les rapportent Frédégaire et les autres chroniqueurs, ont une certaine teinte romanesque qui les a rendues suspectes. D'après ces historiens, Brunehaut aurait été jetée et abandonnée, seule et dénuée de tout, sur les confins de la Neustrie. Dans cet état, elle aurait été rencontrée par un pauvre et compatissant Neustrien, sous la conduite duquel elle serait arrivée en Burgondie, et qu'elle aurait fait ensuite évêque d'Auxerre, en récompense de ses bons offices[2]. Cette dernière circonstance paraît difficile à concilier avec des do-

(1) *Id.* XVIII.
(2) *Id.* XIX.

cuments authentiques concernant l'histoire des évêques d'Auxerre. Les autres n'ont, ce me semble, rien d'incroyable dans des temps et parmi des hommes tels que ceux auxquels on les rapporte.

Quoi qu'il en soit de ces particularités, il est sûr qu'en 599 Brunehaut passa d'Austrasie en Burgondie, et que cette retraite fut une suite de ses querelles avec les leudes austrasiens. Du reste, ces querelles étaient loin d'être terminées; elles n'étaient que suspendues jusqu'au jour où Brunehaut aurait pris à la cour de Burgondie l'ascendant qu'elle avait jusque là pris partout.

Lorsqu'elle arriva en Burgondie, le patrice du royaume venait de mourir et avait été remplacé par Kolène, personnage d'origine franke. Bientôt après était mort aussi le maire du palais, le Germain Warnakaire, dont le successeur fut de même un Burgondien ou un Frank, nommé Berthoald[1]. Rien, dans le peu que l'on sait des actes de ces deux officiers, n'annonce des hommes affectionnés à Brunehaut, ni par conséquent élus sous son influence; il y aurait plutôt sujet de présumer qu'ils lui furent contraires et qu'elle eut à se garder d'eux.

Depuis leur commune défaite à Latofao, Théodebert et Thierry étaient restés unis et s'étaient préparés de concert à prendre de ce revers une revanche rendue plus facile par la mort de Frédégonde. La première année du septième siècle, ils

(1) *Id.* XVIII. XXIV.

réunirent leurs armées, envahirent ensemble la Neustrie et s'avancèrent jusqu'aux bords de la petite rivière de l'Ouvaine, près d'un lieu aujourd'hui nommé Dormeille, nom dans lequel se reconnaît encore aisément l'ancien nom de Doromelle. Là, l'armée de Clotaire, venue à leur rencontre, leur offrit la bataille qu'ils acceptèrent. L'action fut des plus sanglantes; les Neustriens y furent taillés en pièces, s'enfuirent et se dispersèrent de toutes parts, livrant les bords de la Seine aux ravages des Austro-Burgondiens. Les villes situées le long du fleuve furent pillées, brûlées, saccagées et dépeuplées [1].

Dans la détresse où l'avait réduit cette défaite, Clotaire n'avait rien de moins fâcheux à faire que de traiter avec ses cousins aux conditions qu'il plairait à ceux-ci de lui imposer. Ces conditions furent rigoureuses; les deux vainqueurs se partagèrent la plus grande portion de la Neustrie. Thierry II garda pour lui toute l'étendue de pays entre la Seine et la Loire, jusqu'aux frontières de la Bretagne. Théodebert s'empara d'abord de tout l'espace entre la Seine, l'Oise et les frontières de l'Austrasie, et occupa de plus les pays au-delà de la Somme, de l'Océan à l'Escaut. Le royaume de Neustrie se trouva par-là réduit à douze comtés entre la Seine, l'Oise et la mer [2].

Thierry et Théodebert auraient mieux fait politi-

1. *Id.* XX.

2. *Id.* loc. cit.

quement de pousser leur victoire aussi loin que possible et de détruire le royaume de Neustrie, que de s'en tenir à le mutiler. Bien que réduit à l'étendue d'un duché, ce royaume, tant qu'il subsistait sous un nom auquel se ralliaient déjà des idées, des habitudes et des affections patriotiques, avait des chances de recouvrer son étendue et sa force premières.

Les résultats de la victoire de Doromelle n'étaient pas tous également favorables aux vues de Brunehaut. La fière exilée ne se résignait pas à l'humiliation et à la défaite qu'elle avait subies dans ses démêlés avec les leudes austrasiens; elle aspirait de tous ses vœux à rentrer en Austrasie pour se venger de ses ennemis, parmi lesquels elle comprenait désormais son petit-fils Théodebert, ne voyant plus en lui qu'un bâtard dénaturé, indigne du nom de roi. Il lui fallait pour cela décider Thierry II et les chefs burgondiens à rompre avec Théodebert et avec les Austrasiens, pour leur faire une guerre à outrance. Or la chose, qui n'était pas facile d'elle-même, l'était moins encore après une victoire qui avait démontré si bien les avantages d'une alliance avec l'Austrasie. Cependant Brunehaut ne désespéra pas, et dirigea habilement ses manœuvres vers le but qu'elle avait en vue.

Le parti germanique, opposé à la royauté romaine, n'avait jamais été très fort ni très compacte en Burgondie. Les Gallo-Romains, disposés à se-

conder le pouvoir monarchique dans ses prétentions et dans sa marche, y étaient encore nombreux; et c'était parmi eux que Gontran, à l'exemple des anciens rois nationaux des Burgondiens, avait cherché d'abord des serviteurs. Mais la rébellion de Mummole avait amené des changements à cet égard: elle avait fait donner, de préférence à des hommes de race germanique, ces mêmes offices où l'on n'avait guère vu dans le principe que des Gallo-Romains; c'est ce qui était particulièrement arrivé pour l'office de patrice. Accoutumée à chercher et à trouver des auxiliaires parmi les héritiers des idées romaines plutôt que parmi les hommes de la race conquérante, Brunehaut se vit à peine transportée en Burgondie qu'elle s'y entoura de Gallo-Romains, aux plus dévoués et aux plus habiles desquels elle chercha à assurer les grands offices de l'État. Ainsi s'établit, entre la masse des leudes burgondiens et la vieille reine, une lutte plus directe et plus personnelle encore que celle où elle venait de succomber en Austrasie.

Ce Kolène, que Brunehaut en arrivant en Burgondie vit élever au poste de patrice, n'y resta pas long-temps. Fut-il destitué? Fut-il tué? on l'ignore. Mais en 602 il était remplacé par Ægila, dont le nom semble indiquer un Germain. Il fut le premier des leudes burgondiens contre lequel Brunehaut essaya son crédit naissant; elle le fit destituer et condamner à mort. Frédegaire dit que ce fut par

avarice et pour s'emparer de ses richesses; il est beaucoup plus probable que ce fut par des motifs de politique et d'ambition [1].

Vers le même temps, Brunehaut se ligua avec Aridius, évêque de Lyon, qui en toute rencontre la servit de tous ses moyens; c'était un des plus puissants personnages du royaume. Enfin elle découvrit, parmi les leudes de Thierry II, un Gallo-Romain déjà en faveur, et dont elle résolut de faire l'agent de ses desseins politiques. C'était un nommé Protade, que Frédegaire représente comme un homme habile, rusé, zélé pour les intérêts du fisc, mais dur pour les personnes et toujours prêt à les dépouiller; il était surtout l'ennemi des grands et opposé à leurs usurpations. En d'autres termes, c'était un homme qui entendait les intérêts du pouvoir royal, et doué de l'énergie nécessaire pour les faire prévaloir contre l'ambition anarchique des leudes. C'était l'homme qui convenait à Brunehaut; elle le fit d'abord nommer patrice [2].

Dans l'ordre légal des choses en Burgondie, cet office de patrice, si important qu'il fût, n'était néanmoins qu'un office dont les attributions toutes spéciales se bornaient au commandement des armées; ce n'était que le second du royaume, le premier était celui de maire du palais. Avec les fonctions générales du gouvernement, l'officier re-

(1) Fredeg. Chron. XXI.

(2) *Id.* XXIV.

vêtu de ce titre exerçait une sorte de pouvoir discrétionnaire sur les personnes, et, sous un roi mineur, il était de fait le véritable roi.

Le patriciat n'était pour Protade qu'un premier pas vers le poste suprême, vers la mairie du palais; c'était là que Brunehaut souhaitait son favori. Il fallait se débarrasser du maire actuel, de ce même Berthoald, successeur de Warnakaire, et qui, comme je l'ai dit plus haut, était opposé à la vieille reine; mais la chose ne présentait pas de grandes difficultés. Berthoald était un homme timide et modéré, peu capable, à ce qu'il semble, de tenir contre des adversaires tels que Brunehaut et Protade. Il se laissa d'abord donner la commission périlleuse d'aller, à la tête seulement de trois cents hommes, lever l'impôt des pays neustriens récemment soumis à Thierry II. Landric, le maire de Clotaire II, l'attaqua avec une armée, le chassa, et reprit dès lors sur la Burgondie une portion de la Neustrie. Berthoald fut envoyé une seconde fois contre Landric, et lui livra une seconde bataille qu'il gagna, mais où il périt. Frédegaire dit expressément qu'il se fit tuer parce qu'il savait que Protade (Frédegaire aurait dû dire Brunehaut) avait résolu de le dépouiller de son office [1].

Berthoald étant mort, Protade fut aussitôt élu à sa place maire du palais, et remplacé dans son em-

1) Dum senserat se de sui gradùs honore à Protadio degradandum. — Chronic. XXVI.

ploi par un nommé Wulf. Comme ce Wulf était Germain et de la faction contraire à Brunehaut, il y a lieu de présumer que son élection et celle de Protade furent le résultat d'une transaction entre les deux partis.

Maire de Burgondie, Protade se trouva en situation de déployer toute son habileté et toute son énergie; aussi ne tarda-t-il pas à se rendre très odieux, mais plus terrible encore aux leudes du pays. Brunehaut crut alors le moment venu pour elle de faire déclarer la guerre à l'Austrasie. La guerre fut en effet déclarée, malgré l'opposition et les répugnances des ennemis de la vieille reine, et l'armée partit, sous la conduite de Protade et de Thierry lui-même. Arrivée à Carisiac (Kiersy) sur l'Oise, elle y campa, comme pour prendre haleine, avant d'entrer sur le territoire austrasien qui était en vue et de marcher contre l'armée de Théodebert, qui l'attendait peu loin de là.

Rapprochés tous par cette halte, les ennemis de Brunehaut en reprirent courage pour s'animer à de nouvelles tentatives. Ils supplièrent d'abord Thierry de ne pas pousser plus loin un projet de guerre funeste et de renouer son alliance avec son frère; mais Protade, organe fidèle des volontés de la vieille reine, soutint énergiquement qu'il fallait poursuivre la guerre, et Thierry se déclara pour lui. Piqués de cet échec, les ennemis de Protade eurent alors recours à des moyens décisifs; ils soulevèrent

l'armée, et les soldats en tumulte se mirent à chercher de toutes parts le maire du palais pour le tuer.

Il était dans la tente de Thierry à jouer aux échecs avec Pétrus, premier médecin de celui-ci; mais Thierry n'était point là; ses leudes avaient eu soin de l'en tirer et le tenaient à l'écart, pour que sa présence ne gênât point les séditieux. Néanmoins il savait le péril que courait son maire du palais, et, voulant le sauver, il envoya Uncilène, un de ses officiers, à la soldatesque mutinée, avec l'ordre de ne point porter la main sur Protade.

Uncilène part, se présente aux mutins, et avec une incroyable impudence leur donne, de la part du roi, un ordre contraire à celui dont il est porteur, l'ordre de tuer Protade. Aussitôt la tente royale est envahie, Protade est entouré de furieux, et tombe frappé de cent coups d'épée à la fois. Tout contristé, tout courroucé qu'il est de cette violence, Thierry est contraint à faire la paix avec son frère et à ramener son armée en Burgondie[1].

Cette paix et l'assassinat de Protade étaient une grande victoire des leudes burgondiens sur Brunehaut, qui cependant n'en perdit point l'espérance; elle songea d'abord à se venger d'Uncilène et du patrice Wulf, qui s'était déclaré contre Protade. Sur des ordres indubitablement dictés ou

(1) Fredeg. Chron. XXVII.

pressés par elle, le premier eut un pied coupé et fut dépouillé de tous ses biens; Wulf fut tué à Faverniac, entre Dijon et Auxonne[1].

Après avoir été ainsi vengé, Protade fut remplacé, et ce fut encore par un Gallo-Romain nommé Claude. C'était un homme moins énergique que Protade, moins prononcé contre l'avarice et l'anarchie des leudes, plus enclin que lui aux procédés conciliants, mais d'ailleurs habile aux affaires, poli, lettré et tenu pour un modèle de bonne foi. Le patrice Wulf eut pour successeur Richomer, que son nom aurait certainement fait prendre pour un Germain, sans l'attention qu'ont eue les chroniqueurs de nous avertir qu'il était Romain[2].

Que ces deux nominations capitales fussent l'œuvre de Brunehaut ou du moins faites de son aveu, tout oblige à le présumer; car le crédit de la vieille reine s'accrut plutôt qu'il ne déchut sous ces deux chefs du gouvernement burgondien. Cependant des années se passèrent durant lesquelles elle ne put rien tenter de grand, et où toute son activité se consuma à des actes isolés de justice ou de police intérieure, dont quelques-uns, comme l'exil de saint Columban et la mort de Didier, évêque de Vienne, ont été pour ses ennemis le thème de déclamations bruyantes.

A la fin (en 610) les événements prirent un tour

1. *Id.* XXIX.

2. *Id.* loc. cit.

plus favorable à ses vues; Théodebert envahit inopinément, et sans aucune déclaration de guerre, l'Alsace que Thierry avait jusque là possédée en vertu d'une donation particulière de son père Childebert. De là, entre les deux frères, un grave démêlé pour la terminaison duquel un plaid fut indiqué à Saloissa (Seltz).

Il était convenu que chacun des deux rois se rendrait à ce plaid avec ses leudes et avec une simple escorte d'hommes de guerre. Thierry ne fut point censé manquer à cette convention en arrivant au plaid avec un cortége de dix mille hommes; mais Théodebert s'y présenta avec une nombreuse armée d'Austrasiens, à la tête de laquelle il se trouva le maître de dicter la décision du plaid. Il la dicta, et se fit déclarer souverain, non-seulement de l'Alsace, mais d'autres pays circonvoisins. Enveloppé avec ses dix mille hommes par toutes les forces de Théodebert, Thierry fut obligé de souscrire à tout; mais il en eut un ressentiment tel que Brunehaut pouvait le souhaiter pour l'accomplissement de ses vœux les plus ardents.

Le premier soin des conseillers de Thierry fut de conclure avec Clotaire II un traité portant que celui-ci ne se joindrait point à Théodebert contre Thierry. A cette condition, et dans le cas où ce dernier serait victorieux, le duché de Dentelin devait être restitué à la Neustrie[1].

(1) *Id.* XXXVII.

Ce traité signé, Thierry convoque de toutes les parties de son royaume un nombre immense d'hommes de guerre auxquels il assigne Langres pour lieu commun de rendez-vous. De là cette armée se met en campagne, prend la direction d'Andelot, emporte en passant la place de Nasium (Naz sur la rivière d'Orne), et se rend à Toul où elle rencontre l'armée austrasienne. Les deux partis combattirent avec le plus grand acharnement, et perdirent l'un et l'autre l'élite de leurs guerriers; mais à la fin les Burgondiens l'emportèrent, et les Austrasiens furent mis complètement en déroute. Théodebert, obligé de fuir, traversa Metz sans s'y arrêter, passa les Vosges avec la même rapidité et ne fit halte qu'à Cologne. Décidé à poursuivre ses avantages, Thierry s'avança dans l'intérieur de l'Austrasie, traversa les Ardennes, et de là tournant à l'est, pour s'approcher du Rhin, vint s'établir à Tolbiac, lieu déjà célèbre par une des grandes victoires de Clovis[1].

Théodebert avait levé à la hâte, au-delà du Rhin, des bandes de Saxons, de Thuringiens et d'autres peuples germaniques soumis aux Franks d'Austrasie; et sachant que son frère était campé à Tolbiac il marcha droit à lui, résolu de livrer une seconde bataille. Elle fut plus sanglante encore et plus disputée que celle de Toul. Les chroniqueurs franks, pour en donner une forte image, disent que les

(1) *Id.* XXXVIII.

files des combattants étaient si compactes et si serrées que les morts, faute d'espace où tomber, restaient debout parmi les vivants, ayant l'air de combattre avec eux[1].

Les Burgondiens battirent les Germains et les poursuivirent, la lance au dos, jusqu'au-delà du Rhin. Théodebert fut pris et amené devant son frère, qui le fit dépouiller de tous ses ornements royaux et conduire à Châlons avec un fils encore enfant auquel on avait donné le nom de Mérovée. Ce dernier eut la cervelle brisée sur la pierre; quant à Théodebert, il fut dit-on, remis entre les mains de Brunehaut, qui le fit d'abord tonsurer et renfermer, puis mourir[2].

Ces victoires de Toul et de Tolbiac étaient, à tous égards, des événements de haute importance. Thierry, devenu par elles le maître de l'Austrasie, établit le siége de sa nouvelle domination à Metz, de sorte que Brunehaut était à la fin ramenée, comme en triomphe, dans le royaume dont elle avait été chassée; il lui restait probablement bien peu de choses à faire pour se venger des ennemis qui lui avaient fait cet affront. Plusieurs devaient être morts dans les batailles de Toul et de Tolbiac; d'autres, errants ou cachés dans leurs domaines, ne pouvaient guère ambitionner pour l'avenir rien de plus que d'être oubliés ou pardonnés.

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* loc. cit.

Du reste, les intérêts personnels de Brunehaut dans ses victoires se confondaient avec les intérêts généraux de la monarchie et de la conquête frankes. Le triomphe de l'ambitieuse reine était, par le fait, un triomphe de la royauté romaine sur la barbarie germanique, et un grand pas vers l'unité de l'empire. En effet, la Gaule franke appartenait tout entière à Thierry, à l'exception des douze comtés auxquels était réduite la Neustrie. Il y avait peu d'apparence qu'un État si faible se maintînt longtemps à côté d'un autre si fort, et l'occasion, pour celui-ci, d'envahir l'autre se présenta comme d'elle-même aussitôt après la bataille de Tolbiac.

Par le simple fait de la victoire de Thierry, Clotaire II s'était cru le droit de s'emparer du duché de Dentelin et s'en était emparé. Thierry soutint que Clotaire n'avait point rempli les conditions auxquelles ce pays lui avait été promis, et le somma de l'évacuer, s'il ne voulait voir fondre sur lui toutes les forces de la Burgondie et de l'Austrasie. Clotaire ne tenant point compte de cette sommation, Thierry s'apprête à l'appuyer par les armes; il assemble une puissante armée; mais au moment de se mettre à sa tête, il tombe malade et meurt. Jamais mort n'entraîna des révolutions plus brusques, tant dans les choses que dans la destinée des individus.

Thierry laissait quatre enfants, dont l'aîné, Sigebert, n'avait pas plus de onze ans; le puîné était Childebert, dont l'âge n'est marqué nulle part;

Corbus et Mérovée étaient les deux plus jeunes, ce dernier n'avait guère que cinq ou six ans. Les chroniqueurs franks, tous ennemis de Brunehaut, ont laissé dans un grand vague ce qu'elle fit, à cette dernière période de sa vie, comme tutrice de ses petits-fils. Cependant, ce que l'on entrevoit de sa conduite est fort remarquable et propre à jeter quelque jour sur les vues politiques de cette femme extraordinaire. D'un côté, maîtresse de deux royaumes différents accoutumés à avoir chacun son roi et son gouvernement particuliers, ayant d'un autre côté quatre petits-fils dont chacun, selon les idées germaniques, pouvait et devait être roi, elle ne fit cependant qu'un seul royaume, qu'un seul roi, qu'un seul gouvernement, donnant ainsi le premier exemple formel de l'autorité de la victoire employée à substituer une véritable unité politique aux anciens partages de la conquête.

Des deux royaumes dont elle était en possession, l'un, l'Austrasie, était pour elle un royaume conquis; l'autre, la Burgondie, le royaume conquérant; il était naturel que, dans la réduction des deux gouvernements à un seul, ce fût celui du pays victorieux qui fût donné au pays vaincu. Brunehaut choisit donc pour maire du palais austro-burgondien un personnage probablement burgondien. Il se nommait Warnakaire et descendait peut-être de cet autre maire du palais de Burgondie du même nom. Les fonctions de patrice, jusque là

particulières à ce dernier pays, s'étendirent à l'Austrasie, et ce fut un Gallo-Romain nommé Aletheus qui les exerça [1].

Dans cet état de choses, Brunehaut était plus puissante qu'elle n'avait jamais pu raisonnablement espérer de le devenir; mais l'éclat de cette situation couvrait des périls imminents. Exaspérés de leurs récentes défaites, de la prépondérance de la Burgondie et de la mort de leur roi Théodebert, abhorrant et craignant plus que jamais la femme qu'ils accusaient de leurs pertes, les Austrasiens se liguèrent de nouveau contre elle. On vit alors figurer pour la première fois, dans cette conjuration permanente des leudes austrasiens contre l'autorité royale, deux personnages qui commencèrent en cette occasion, pour leurs descendants, une destinée plus glorieuse que celle de Clovis; je veux parler d'Arnulphe et de Pépin, surnommé le Vieux, pour le distinguer de ses successeurs [2].

D'après les témoignages les plus anciens et partant les moins suspects, Arnulphe était issu d'une puissante famille de Franks-Austrasiens; mais le nom et la condition de son père sont ignorés. Il avait reçu son éducation dans le palais de Théodebert, et s'était distingué parmi les Franks, encore alors en très petit nombre, qui avaient quelque teinture des lettres romaines, avantage qui, par la suite,

(1) *Id.* XLII.

(2) *Id.* XL.

lui valut le siége épiscopal de Metz. Mais il débuta par les honneurs temporels, et s'éleva de grade en grade jusqu'aux premières dignités de la cour d'Austrasie. Des chroniqueurs non contemporains disent qu'il fut maire du palais; c'est un fait très douteux et que l'on ne saurait guère à quelle date rapporter. Quelque chose de plus certain, c'est qu'en 612 et 613, quand Brunehaut recommença à régner en Austrasie sous le nom de ses fils, Arnulphe était encore un des plus puissants seigneurs du royaume.

Jusqu'à l'epoque où nous en sommes, la vie de Pépin-le-Vieux est moins connue encore que celle d'Arnulphe. Tout ce que l'on sait de son père, c'est qu'il se nommait Karlomann et avait été fait duc ou comte par un roi d'Austrasie; seule circonstance d'où l'on puisse inférer qu'il descendait de quelqu'une des familles illustres des Franks. Quant à Pépin lui-même on n'en peut rien dire, sinon que les honneurs et le pouvoir de son père s'étaient plutôt accrus qu'ils n'avaient déchu entre ses mains, et qu'au moment où Brunehaut rentra en Austrasie, il n'y avait guère qu'Arnulphe d'aussi puissant que lui et d'aussi intéressé à la destinée du pays [1].

Ce furent ces deux personnages qui se mirent à la tête de la nouvelle conjuration des Austrasiens

(1) Annal. rer. francicar. Mettens. I. — Vita Pippini Ducis ap. Bolland. 21. febr.

contre Brunehaut; conjuration qui eut sans doute de plus grands résultats que les précédentes, mais qui n'en diffère en rien par les motifs, par le but ni par les moyens. Comme leurs devanciers, Arnulphe et Pépin offrirent la couronne d'Austrasie au roi de Neustrie, à la simple condition de certains avantages personnels pour eux et pour leurs complices, et Clotaire II accepta leurs propositions, avec un empressement proportionné au désir qu'il avait de se relever de l'état d'humiliation où l'avait réduit sa défaite à Doromelle [1].

Il était important, pour les conspirateurs, de gagner les Burgondiens qui, comme Warnakaire et Aletheus, occupaient les premiers offices de l'Etat. Rien n'annonce que ces officiers eussent des griefs personnels contre Brunehaut; mais il semble qu'en vieillissant et en perdant sa beauté, cette femme eût perdu son ascendant et son génie. Warnakaire et Aléthée, ayant mis à leur trahison le prix qu'ils voulurent, entrèrent dans les projets des conspirateurs et leur gagnèrent un grand nombre de leudes et d'évêques burgondiens, les uns ennemis de Brunehaut, les autres amis de tout changement [2].

Ces dispositions préliminaires arrêtées, Clotaire entra en Austrasie avec la plus forte armée qu'il pût lever, et, la traversant tout entière, vint pren-

1 Fredeg. loc. cit.

2 *Id.* XL.

dre poste sur la rive gauche du Rhin, à Antonnac, entre Bonn et Coblentz. De Worms, où elle se trouvait pour lors, Brunehaut envoya à Clotaire par des messagers une sommation de se retirer du royaume des fils de Thierry. A cette sommation, Clotaire répondit vaguement qu'il ferait là-dessus ce qui serait décidé par le jugement des Franks convoqués à cet effet. A cette réponse Brunehaut comprit qu'il fallait se préparer à la guerre, et, comme elle ne se fiait pas aux Austrasiens, elle résolut de lever une armée en Thuringe et dans les autres pays d'Outre-Rhin, parmi les populations sujettes des Franks. Pour cela, elle envoya dans ces pays son fils Sigebert, accompagné du maire du palais Warnakaire et de plusieurs autres leudes, dont Alboin est le seul nommé [1].

On ne voit pas si Brunehaut avait déjà quelque connaissance de la perfidie de Warnakaire avant de l'envoyer outre Rhin, ou si elle n'en fut instruite qu'après son départ; il est seulement dit qu'elle adressa à Alboin un ordre écrit de tuer Warnakaire. Alboin était sans doute, en cette occasion, l'homme en qui se fiait Brunehaut; néanmoins, l'ordre ne fut pas exécuté; il vint même à la connaissance de Warnakaire, qui n'en mit que plus d'ardeur à consommer sa trahison. Il dissuada toutes les populations d'Outre-Rhin

1 *Id.* loc. cit.

de suivre Sigebert, et de tirer le glaive pour lui.

Réduite par cet abandon des Germains aux seules forces de la Burgondie, Brunehaut y vint elle-même, avec ses quatre petits-fils et quelques leudes d'une fidélité équivoque, pour presser la levée d'une armée; et cette armée ne fut que trop tôt prête, commandée qu'elle devait être par des chefs vendus à Clotaire.

Elle se mit en marche sous le commandement de Sigebert, du patrice Aléthée, de plusieurs ducs burgondiens dont Frédégaire ne nomme que les trois plus distingués, Roccon, Sigoald et Eudelan. Des chroniques anciennes, quoique non contemporaines, ajoutent que le maire du palais lui-même, Warnakaire, se trouva à la tête de cette armée. Mais c'est une circonstance difficile à concilier avec le fait, mieux affirmé et plus probable, de la connaissance qu'avaient le conspirateur et la reine de leurs desseins réciproques [1].

Les Burgondiens, prenant leur direction vers le nord, passèrent la Seine et la Marne et s'avancèrent jusqu'à l'Aisne. C'était aux bords de cette rivière, dans une position qui n'est point marquée avec précision par les chroniques, que campait l'armée neustrienne, déjà grossie de beaucoup de leudes austrasiens.

(613) Les deux armées s'approchèrent comme pour combattre; mais à peine les Burgondiens fu-

1 *Id.* XLII.

rent-ils à portée de leurs prétendus adversaires qu'à un signal convenu ils tournèrent le dos et reprirent tranquillement la route par laquelle ils étaient venus, sans avoir tiré une flèche, et suivis, non poursuivis, par les Austro-Neustriens, auxquels ils s'étaient engagés à livrer Brunehaut et ses quatre petits-fils. Trois de ceux-ci furent pris, on ne sait comment, dans le voisinage de la Saône, et livrés à Clotaire; le quatrième, Childebert, se sauva à cheval, et se réfugia dans la ville d'Arles, où il paraît qu'il fut d'abord recueilli par Rusticula, abbesse d'un monastère de cette ville. On ne sait ce qu'il devint par la suite; il ne reparut plus dans le nord de la Gaule [1].

Quant à Brunehaut, ceux qui étaient chargés de s'emparer d'elle la trouvèrent à Orbe, avec sa fille Theudelane, et Clotaire ne s'était point encore éloigné des bords de la Saône quand les deux captives lui furent amenées.

Le premier ordre de Clotaire fut relatif à Sigebert et à Corbus; il les fit mourir tous les deux. Il épargna le jeune Mérovée qu'il avait tenu sur les fonts baptismaux; car le titre de filleul était le seul que les franks, rois et sujets, respectaient dans leurs vengeances. Débarrassé de ses neveux, il put à loisir s'occuper de Brunehaut. Il la tint trois jours entiers dans des tortures dont heureusement l'his-

(1) *Id.* loc. cit.

toire n'a point su ou point osé révéler les détails. Ce qui se passa, le quatrième jour, à la face du soleil et en présence de la nation entière des Franks, fut, selon toute apparence, la moindre des cruautés de Clotaire envers la vieille reine. Il ordonna d'abord de la promener, à travers tous les rangs de l'armée, montée sur un chameau; après quoi il la fit attacher à la fois par les cheveux, par un bras et par un pied, à la queue d'un cheval indompté, qui la traîna long-temps au galop, elle ou l'horrible je ne sais quoi qui restait d'elle[1].

Brunehaut suppliciée, ses petits-fils morts, éxilés ou réduits à la condition privée, Clotaire II se trouva, comme son aïeul du même nom, à la tête de l'empire frank, ou, pour parler plus exactement, à la tête de trois royaumes distincts dont chacun conservait sa personnalité. L'Austrasie et la Burgondie gardèrent, avec leur nom, leurs anciennes limites, et furent immédiatement gouvernées par un maire du palais, subordonné, ou censé l'être, au roi de Neustrie.

La mairie d'Austrasie fut donnée à Rado, personnage dont le nom est prononcé pour la première fois en cette circonstance, mais qui avait sans doute joué un grand rôle dans la dernière conjuration. A Warnakaire fut conférée celle de Burgondie, avec l'assurance, de la part de

(1) *Id.* loc. cit.

Clotaire, de n'être point destitué de son vivant[1]. Pour ce qui est de la Neustrie, il est à supposer qu'elle avait aussi alors son maire du palais et que ce maire était toujours Landric, le même à qui Frédégonde avait donné cet office après la mort de Chilpéric.

(1) *Id.* loc. cit.

XX.

CLOTAIRE II CHEF UNIQUE DE LA MONARCHIE FRANKE. — RÈGNE DE DAGOBERT. — PREMIERS DUCS DES VASCONS INDÉPENDANTS. — PREMIER ROYAUME D'AQUITAINE.

La réunion des trois royaumes franks sous un seul sceptre était un événement aussi grand qu'imprévu, et, selon les apparences, tout à l'avantage du pouvoir royal. La fortune semblait avoir fait au profit de Clotaire II, pour le repos et l'unité de la monarchie mérovingienne, tout ce que Brunehaut avait pu concevoir et au-delà de ce qu'elle aurait jamais pu faire dans le même but.

Ces belles apparences furent de courte durée. Le triomphe de Clotaire, bien loin d'être celui de l'autorité royale, était au fond l'échec le plus marqué que cette autorité eût jusque là subi dans sa lutte avec l'esprit germanique. Et d'abord l'unité monarchique n'était qu'une pure illusion, la Burgondie et l'Austrasie ayant été rétablies chacune dans son intégrité, et sous un gouvernement particulier décidé d'avance à dépendre le moins possible du monarque. Le maire d'Austrasie en était plus que jamais le vrai chef, à la condition seulement de se montrer indulgent et complaisant pour les hommes puissants du pays.

Quant à la Burgondie, ce fut bien pis : ce fut une vraie révolution qui s'y fit à la chute de Brunehaut. Le parti germanique, jusque là assez bien contenu par l'autorité royale, y devint tout à coup prépondérant, et, comme nous allons voir, ouvertement hostile aux monarques franks. J'ai dit à quel prix Warnakaire avait vendu à Clotaire II la vie de Brunehaut et des enfants de Thierry, et comment il avait exigé du roi de Neustrie le serment de n'être point dépouillé de son vivant de la dignité de maire du palais de Burgondie. Or, cette concession de Clotaire était, par le fait, l'abnégation d'une part du pouvoir royal. D'un autre côté, il est plus que probable que Warnakaire n'obtint pas un privilége si nouveau sans faire lui-même des concessions inusitées à l'indiscipline, à l'avarice et à l'ambition des autres chefs burgondiens.

Aussi ces chefs ne tardèrent-ils pas à manifester par des actes ce surcroît de force qu'ils venaient de conquérir à la dernière révolution. Clotaire comprenait bien que l'unique manière d'établir son pouvoir dans leur pays était d'y envoyer des officiers de son choix pour le gouverner en son nom. Dès 613, immédiatement après avoir été reconnu roi des Burgondes, il choisit pour duc de la Burgondie transjurane un Frank neustrien, nommé Herpon[1]. Il est probable qu'Eudelan, qui avait occupé ce poste sous Brunehaut, venait de mou-

(1) Fredeg. Chron. XLIII.

rir au moment de recueillir la récompense de sa trahison. Herpon se rendit au plus vite dans son duché, où il fut, à ce que l'on peut croire, reçu paisiblement; mais à la première occasion qui se présenta d'exercer son autorité, il y eut contre lui un soulèvement populaire dans lequel il fut massacré. Les deux instigateurs immédiats de ce soulèvement étaient l'évêque Leudemond et le comte Herpon, excités ou encouragés l'un et l'autre par le patrice Aléthée [1].

Aléthée ne s'en tint pas à ce premier acte d'hostilité contre le monarque frank; il ne méditait rien moins, à ce que l'on peut déduire d'un récit malheureusement trop obscur de Frédégaire, que de se faire roi de Burgondie, du vivant même de Clotaire, et s'était flatté, on ne voit pas sur quelle apparence, d'attirer à ses intérêts l'épouse de celui-ci, la reine Bertrude [2]. Il est sûr du moins que l'évêque Leudemond fut son agent dans cette intrigue mystérieuse, comme il l'avait été dans le mouvement séditieux dirigé contre le duc Herpon. Clotaire apprit de ces menées hostiles tout ce qu'il avait besoin d'en savoir pour en être fort irrité et pour résoudre la mort d'Aléthée. Il l'attira adroitement, sous je ne sais quel prétexte, à Massolac, l'une des résidences royales, et l'y fit tuer sans cérémonie [3].

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* XLIV.

(3) *Id.* loc. cit.

On ne sait point ce qui se passa en 616 à Boneuil, où Clotaire reçut en audience solennelle les évêques et les seigneurs de la Burgondie, présidés par leur maire Warnakaire. L'histoire se borne à dire que le roi y fit droit à leurs justes demandes et les confirma par des préceptions, c'est-à-dire par des ordres écrits. Il n'y a point de témérité à présumer que ces ordres assurèrent aux leudes Burgondiens de nouveaux priviléges qu'il n'eût pas été facile de leur refuser[1].

Warnakaire mourut en 626, et les seigneurs burgondiens, bien qu'ils l'eussent trouvé plus complaisant que n'eût pu l'être un roi, jaloux néanmoins de voir un des leurs si fort au-dessus d'eux, saisirent avidement l'occasion de rentrer dans leur égalité première. Quand Clotaire leur proposa de se choisir un nouveau maire, ils déclarèrent à l'unanimité n'en vouloir plus, et réclamèrent, chacun pour soi, l'honneur de traiter immédiatement avec le roi de Neustrie; c'était au fond demander un surcroît d'indépendance, et ils l'obtinrent[2].

Les résistances que Clotaire rencontra en Austrasie sont un peu moins connues, mais ne furent probablement pas moindres que celles qu'il éprouva de la part des Burgondes. Dès la première année de sa monarchie, il se rendit dans une des

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* Chronic. LIV.

maisons royales d'Austrasie, comme pour y faire acte de souverain. Cet acte royal fut d'égorger par le glaive beaucoup d'hommes qui se comportaient injustement, dit Frédégaire avec sa précision et sa clarté ordinaires[1]. Il y a grande apparence que ces hommes qui se comportaient si mal étaient des leudes qui usaient de la liberté qu'ils venaient de conquérir sur Brunehaut.

Ce fut probablement par une mesure de politique et pour mieux contenir les indociles Austrasiens que Clotaire envoya son fils Dagobert régner à Metz, sous la direction du vieux Pepin, qui lui fut donné pour maire du palais[2]. Mais pour ne pas rompre tout-à-fait l'unité actuelle de la monarchie, en rétablissant le royaume d'Austrasie, au lieu de le rétablir dans ses anciennes limites, il en retint près de la moitié sous son gouvernement immédiat. Ces précautions n'aboutirent à rien; les Austrasiens ne voulurent pas d'un nouveau royaume d'Austrasie moins étendu et moins puissant que l'ancien, ni d'un royaume de Neustrie accru aux dépens du premier. Leur opposition à Clotaire, prenant dès lors une apparence patriotique, se concentra dans le but de faire restituer à l'Austrasie tout ce qui en avait fait autrefois partie. Le démêlé fut grave et long, mais les Austrasiens l'emportèrent; ils finirent par

(1) Pacem sectatus, multos iniquè agentes gladio trucidavit.
Chronic. XLIII.

(2) *Id.* XLVII. Gesta Dagoberti. XIV.

recouvrer l'intégrité de leur territoire, à l'exception seulement de leurs parts de la Provence et de l'Aquitaine. Ce débat terminé, la lutte entre les deux forces ennemies reprit son allure ordinaire, et le résultat n'en fut pas favorable à Clotaire II. Ce roi mourut en 628, laissant les leudes de son empire plus forts et plus turbulents qu'il ne les avait trouvés[1].

Clotaire II laissait deux fils, Dagobert, l'aîné, d'âge viril et déjà depuis huit ans roi d'Austrasie, et Charibert, qu'il avait eu d'une seconde femme, nommée Sichilde, lequel ne pouvait guère avoir alors plus de neuf ou dix ans.

En apprenant la mort de son père, Dagobert envoya aussitôt aux leudes de Neustrie et de Burgondie l'ordre de se réunir à Soissons, tandis qu'il prenait lui-même la route de cette ville avec les Austrasiens. Son dessein était de se faire proclamer roi par les officiers des trois royaumes franks, sans tenir compte des droits de son frère Charibert. Charibert avait de son côté le même projet et visait à s'emparer de la Gaule, à l'exclusion de Dagobert. Il était plus naturel, moins barbare aux héritiers de l'empire frank, de se le disputer ainsi une fois tout entier, à leur avénement, que de chercher sans relâche, comme l'avaient fait les fils de Clovis et du premier Clotaire, à s'en arracher les lambeaux, après des partages capricieux.

(1) *Id.* LIII. LVI.

Du reste, les chances de succès étaient loin d'être égales entre les deux frères. Outre l'avantage qu'avait Dagobert d'être actuellement en possession des forces de l'Austrasie, pour disputer les deux autres royaumes, il l'emportait de beaucoup sur Charibert en expérience et en talent. Il paraît du moins, à quelques mots des plus anciens chroniqueurs au sujet de ce dernier, que c'était un jeune homme sans vigueur d'esprit et de caractère. Il est même douteux que l'ambition qu'il fit voir alors fût bien la sienne; il y a plus d'apparence qu'il ne voulut et n'entreprit rien qu'à l'instigation de Brodulfe, son oncle maternel, homme de bravoure et de capacité, qui fut dans toute cette querelle son conseiller et son défenseur[1].

Les Burgondiens et les Austrasiens reconnurent sans contestation Dagobert pour roi. Il ne trouva pas la même unanimité chez les Neustriens, Brodulfe ayant fait parmi eux un parti à Charibert; mais ce parti succomba, et Dagobert finit par s'emparer de la Neustrie. Toutefois Brodulfe n'abandonna pas la cause de son neveu; il se retira dans l'Aquitaine méridionale, où il fut si bien soutenu qu'il contraignit Dagobert à traiter avec son jeune frère. Je reprendrai ailleurs ce point particulier de l'histoire du Midi, et poursuivrai ici sans interruption, non

(1) Charibertus nitebatur, si potuisset, regnum adsumere; sed ejus voluntas pro simplicitate parum sortitur effectum. Fredeg. Chron. LVI.

la biographie de Dagobert, mais le tableau des faits de son règne qui se rattachent aux points de vue sous lequel j'envisage principalement l'histoire des conquêtes et de la domination des Franks dans la Gaule.

De tous les rois mérovingiens, Dagobert est celui dans les actes duquel perce avec le plus de suite et d'énergie l'intention de faire de la royauté franke un pouvoir social et régulier, et de réduire les leudes à n'être que les agents dociles de ce pouvoir. C'est ce qu'un vieux biographe de Dagobert, enthousiaste naïf de son héros, a exprimé à sa manière, « en disant de lui qu'il était doux pour les bien- « intentionnés et les fidèles, terrible aux rebelles « et aux perfides; benin pour les bons, mais un « lion ardent pour les indociles[1]. »

Le début de son règne en est le fait le plus caractéristique et le plus grave; avant de s'établir sur le trône, il résolut de parcourir ses Etats pour y faire ce que l'on pourrait appeler une expédition de justicier. Il ne voulait rien moins, à ce qu'il paraît, que les délivrer de tous les leudes qui les avaient troublés sous le dernier règne ou pouvaient les troubler sous le nouveau. La Burgondie étant, pour le moment, celui des trois royaumes où les hommes puissants s'étaient le plus complètement affranchis de l'autorité monarchique; ce fut par celui-là qu'il commença sa tournée royale.

(1) Gesta Dagob. XXIII.

« Dagobert entra en Burgondie, dit Frédégaire, « et son arrivée y frappa d'une si grande terreur les « évêques, les grands et les autres leudes, que c'é- « tait merveille pour tous; mais il combla les pau- « vres d'une grande joie par la justice qu'il leur « rendit. Étant ensuite entré dans la cité de Langres, « il jugea si équitablement tous ses leudes, tant les « puissants que les pauvres, et tellement sans accep- « tion de personnes et de récompenses, qu'il se « rendit par-là, comme bien peut-on croire, fort « agréable à Dieu. De là il passa à Dijon et à Losne, « où il s'appliqua à rendre la justice à tout le monde, « si bien qu'il n'en mangeait ni dormait. Le même « jour qu'il partit de Losne pour Châlons, étant « entré au bain avant le jour, il fit occire l'oncle de « son frère Charibert, Brodulfe, lequel fut tué par « les ducs Amalgaire et Arnebert, et par le patrice « Willibald [1]. »

Si ce passage avait besoin de commentaire, le trait par lequel il se termine en serait un fort clair. On voit nettement, dans toute cette expédition judiciaire de Dagobert, le dessein énergique et formel d'être populaire et juste pour tous, surtout pour les faibles, et de se venger de ceux des forts qui, comme Brodulfe, avaient osé lutter contre lui ou s'étaient signalés par des violences.

L'année suivante il parcourut de même l'Austrasie en appareil royal. Les chroniques ne disent

(1) Chronic. LVIII.

pas dans quel but; mais cette nouvelle tournée n'était très probablement que la suite et le complément de celle de Burgondie. Après cet essai de justice et de force (la distinction des deux choses n'est pas possible au temps dont il s'agit), Dagobert vint s'établir en Neustrie [1]. C'était là que, par une préférence marquée et caractéristique de ses intentions, il avait fixé sa résidence et le centre de son empire. Il savait qu'il y trouverait des sujets plus dociles et plus de moyens de gouverner selon ces idées et ces traditions romaines, dont il semble avoir été plus profondément imbu que nul de ses devanciers.

Que cette translation de sa résidence d'Austrasie en Neustrie fût de sa part une sorte de déclaration de mécontentement, presque de guerre contre la première, les faits le prouvent de la façon la moins équivoque. Non satisfait des résultats de son excursion judiciaire chez les leudes austrasiens, il continuait à les traiter avec rigueur, à leur donner des marques d'animadversion et de défiance, à les dépouiller de leurs possessions. Les Austrasiens ne trouvèrent d'abord qu'une manière de se venger de lui; ce fut de se laisser battre par les Slaves venèdes, lorsqu'en 631 il les mena contre eux pour en obtenir la réparation de quelques griefs contre des marchands franks [2].

(1) *Id.* LX.

(2) Fredeg. Chron. LXVIII.

C'est peut-être à la suite de cette défaite, volontaire ou non, qu'il faut placer une révolte déclarée des Austrasiens contre Dagobert, révolte dont on ne sait ni la date précise ni les détails, mais énoncée de la manière la plus positive par un hagiographe contemporain. Il résulte du témoignage de cet écrivain que Dagobert fut obligé de conduire son armée en Austrasie, pour y remettre sous son obéissance les populations de toutes parts soulevées contre lui, et qu'il emmena captive une bonne partie de ces populations vaincues [1].

Le rétablissement du royaume d'Austrasie, en l'année 633, me présente tous les caractères d'une véritable pacification de Dagobert avec ses sujets austrasiens. Il leur donna son fils aîné Sigebert pour roi, sous la tutelle de Chunibert, évêque de Cologne, du duc Adalgisèle, et de Pepin en qualité de maire du palais. De leur côté, les Austrasiens s'engagèrent envers le roi à défendre les frontières orientales de l'empire frank contre les Venèdes. Mais les querelles n'étaient que suspendues. Un second fils, qui fut nommé Clovis, lui étant né en 634, Dagobert saisit cette circonstance pour faire, entre ses deux fils, un partage de l'empire, tel qu'il répondît à ses vues politiques. Il décida que l'Austrasie resterait à Sigebert qui l'occupait déjà, et que Clovis aurait, pour sa part, la Burgondie et la Neustrie réunies [2].

(1) Vita S. Sereni. Scriptor rer. francicar. tom. III.

(2) Fredeg. Chron. LXXVI.

Cette division de l'empire différait de toutes les précédentes; elle tendait à donner à la partie qui renfermait le plus de population gallo-romaine une supériorité décidée sur celle qui contenait le plus de population germanique, et semblait avoir pour but la destruction ou l'affaiblissement de l'Austrasie comme royaume indépendant. Ce fut certainement ainsi qu'en jugèrent les leudes austrasiens appelés à sanctionner ce partage inégal; leurs objections et leur répugnance en font foi. Mais Dagobert avait apparemment bien pris ses mesures pour n'être pas contredit, et les Austrasiens finirent par accepter malgré eux, et par la terreur de quelque chose de pire, une transaction qui leur déplaisait [1].

Tout ce que Dagobert faisait ou essayait contre les leudes, ses prédécesseurs l'avaient déjà fait ou essayé, seulement avec moins de suite et de vigueur. Mais ce qu'il fit contre les prêtres et les églises, nul des descendans de Clovis n'avait osé le tenter. Depuis plus d'un siècle que les terres fiscales, les domaines publics, occupés par les rois franks, circulaient entre les leudes, comme bénéfices royaux, la plupart avaient fini par rester, en propriété pure et simple, entre les mains de ceux qui n'en avaient eu d'abord que la jouissance temporaire. Il en avait été donné un grand nombre aux églises, de sorte que la masse presque entière des terres sur lesquelles les rois avaient pris jusque

(1) *Id.* loc. cit.

là ces bénéfices, par lesquels ils avaient acheté ou récompensé au besoin les services de leurs leudes, avait cessé d'appartenir au fisc. Or, cette propriété était, comme nous l'avons vu, pour les rois franks, leur moyen de pouvoir le plus direct et le plus réel.

Dagobert essaya d'abord de recouvrer de vive force une partie de ces terres fiscales devenues domaines particuliers, pour s'en faire de nouveaux leudes de son choix et plus fidèles que les anciens. Mais ce qu'il en put ravoir de la sorte ne suffisant pas à ses desseins, il avait été réduit à reprendre aux églises une portion de ces terres qui leur avaient été données. Entre les écrivains ecclésiastiques qui ont signalé, en la déplorant plus ou moins, cette profanation commise par Dagobert, il en est un qui en parle avec beaucoup plus de précision et en traits beaucoup plus historiques que les autres, et qui, pour cette raison, me paraît mériter d'être traduit littéralement.

« Le roi Dagobert, dit-il, étant pressé par les événements multipliés de diverses guerres, enleva aux monastères des saints beaucoup de choses qu'il partagea entre ses hommes de guerre. Il se laissa persuader d'oser pareille chose par le conseil de Centulfe, qui était un des leudes de son palais très rusé et très persuasif. Le roi lui ayant ordonné de mettre lui-même son conseil à exécution, Centulfe commença à prendre note des possessions des

saints lieux, et en inscrivit (pour s'en emparer) la moitié sur les tables du fisc royal [1]. »

Cette mesure de Dagobert, malgré tous les ménagements avec lesquels elle fut d'abord exécutée, et malgré tout ce qui fut fait par la suite pour en réparer les effets, porta un coup fâcheux à l'autorité royale. Elle rapprocha de la classe des leudes ombrageux et mécontents une partie considérable du clergé, jusque là dévouée aux rois et directement intéressée à l'affermissement de leur puissance.

Pour ce qui est de la classe même des leudes, tout ce que Dagobert fit ou tenta contre elle n'aboutit qu'à la rendre momentanément plus circonspecte. Les leudes austrasiens, plus que les autres, persistèrent à le haïr et à machiner contre lui. En faisant Pepin maire particulier de l'Austrasie, Dagobert avait surtout voulu l'écarter de lui ; et sans se brouiller ouvertement avec le monarque, Pepin avait tiré habilement parti de sa disgrace pour constater que les actes monarchiques qui faisaient tant d'ombrage aux hommes puissants et aux prêtres provenaient de conseils opposés aux siens. Il s'était rendu plus que jamais nécessaire aux chefs inquiets ou mécontents de l'Austrasie ; cependant encore trop entouré de jaloux ou d'hommes dé-

(1) Miracula S. Martini Abbat. Vertavensis, ap. Scriptor. rer. francicar. tom. III.

voués à Dagobert, et d'ailleurs naturellement prudent comme il l'était, il se gardait bien de se compromettre par un éclat prématuré contre le pouvoir royal. Tout ce qu'il pouvait faire, et il le faisait à merveille, c'était de se créer une influence et une popularité qu'il pût transmettre à ses enfants comme la meilleure part de sa richesse.

Ce tableau rapide des faits généraux du règne de Dagobert suffira, je présume, pour en donner une idée et pour expliquer les sentiments divers ou contradictoires avec lesquels les chroniqueurs et les biographes en ont parlé. Les uns, voyant surtout en lui le violateur des biens ecclésiastiques, le représentent comme un homme sorti, à leur grand regret, des voies de la sagesse pour n'y plus rentrer; et s'ils parlent de ses premières vertus, c'est avec toute la concision et toute la sécheresse de l'histoire à ces époques de barbarie croissante. Les autres, pleins pour lui de tendresse et d'admiration, mais trop peu éclairés pour se contenter du vrai, ont rempli sa vie de fictions, au moyen desquelles elle est devenue un véritable monument de la poésie de cette époque, monument curieux où les idées germaniques, bien que déjà fortement empreintes des idées et des images du christianisme, s'en distinguent cependant encore nettement. Les auteurs de ces vies fabuleuses étaient ceux qui dans Dagobert voyaient surtout le chef du peuple, le roi qui voulait la justice pour tous et gardait sa colère pour les pervers et les forts.

Quant aux détails de la vie de Dagobert, je ne reviendrai que sur ceux qui ont une relation immédiate avec les événements du Midi, auxquels il est temps de retourner.

J'ai laissé la Vasconie dans l'état d'indépendance qui avait été l'effet prémédité ou la suite accidentelle de la grande invasion des Vascons, en 587. De là aux époques du règne de Dagobert que j'ai déjà parcourues, il s'était écoulé près d'un demi-siècle. Mais les événements de l'histoire de Vasconie à placer dans cet intervalle ne sont pas, de bien s'en faut, proportionnés à sa durée. Ce n'est qu'à contre-cœur, qu'à la dérobée, et comme par incident, que les chroniqueurs franks parlent de cette contrée, ou en général du midi de la Gaule; et rien ne constate mieux que la manière dont ils en parlent à quel point tous ces pays devenaient étrangers à la monarchie mérovingienne.

C'était, nous l'avons vu ailleurs, au duc commandant la marche de Vasconie et résidant à Bordeaux qu'était confiée la tâche de repousser ou de prévenir les descentes des montagnards des Pyrénées. Toutefois, à propos de la grande descente de 587, il n'est parlé en aucune façon du commandant de cette marche; il avait probablement fait quelques efforts pour la défense du pays; mais il avait été battu, et c'était alors que le duc de Toulouse, Austrovald, avait été chargé par Gontran de reprendre la Vasconie [1].

(1) Greg. Tur. Hist. IX. 7.

Les termes dans lesquels Grégoire de Tours parle des tentatives d'Austrovald contre les Vascons doivent s'entendre de plusieurs expéditions successives, et non d'une seule. Mais entreprises avec les forces isolées des Aquitains méridionaux, qui n'y portaient sans doute pas beaucoup d'ardeur, ces expéditions n'aboutirent à rien, et la Vasconie resta à qui s'en était emparé.

Ayant été battu et peut-être tué, en 588, dans une expédition désastreuse contre Reccarède, Austrovald eut pour successeur au duché de Toulouse le Gallo-Romain Serenus, l'un des plus puissants personnages du pays. Serenus prit, et c'est le premier officier d'un roi mérovingien connu pour avoir pris le titre de duc d'Aquitaine[1]. Mais il n'entreprit rien contre les Vascons, et ceux-ci, contents de l'indépendance qu'ils venaient de conquérir, se bornèrent à en jouir et à l'organiser comme ils l'entendaient.

Du reste, on ne sait rien de ce qu'ils firent. La conjecture la plus probable, celle qui se lie le mieux aux faits subséquents, c'est que la Vasconie, jusque là morcelée entre divers souverains, ne forma dès lors qu'un seul gouvernement, sous un seul chef, qui prit le titre de duc des Vascons, ayant sous lui un certain nombre de comtes, gouverneurs civils et militaires des villes principales. Or cette conjecture en entraîne presque nécessai-

1 Charte d'Alaon; voir à l'appendice du 3e vol.

rement une seconde, celle que les Vascons montagnards qui avaient envahi la basse Vasconie, en 587, avaient fait cette expédition à l'instigation et à la solde de quelque ambitieux et puissant Gallo-Romain, déjà maître d'une partie de la contrée et visant à l'occuper tout entière.

Quoi qu'il en soit, cette province était perdue, et treize ans se passèrent (de 589 à 602) sans que les rois mérovingiens fissent la moindre démonstration de vouloir la recouvrer. Mais au bout de ce terme, les deux fils de Childebert, Théodebert et Thierry, entre lesquels il n'y avait eu encore ni guerre, ni démêlé, formèrent le projet de la reconquérir en commun; projet où les instigations de leur aïeule furent vraisemblablement pour quelque chose. Nous avons vu que, par le traité d'Andelot, Brunehaut avait obtenu en propriété une portion considérable de la Vasconie; il est très naturel de croire qu'elle usa de son crédit pour décider une guerre aux fruits de laquelle elle devait avoir une grande part [1].

Théodebert et Thierry menèrent donc, en 602, une armée en Vasconie; « et Dieu les aidant, dit Frédégaire, ils soumirent les Vascons à leur domination, les rendirent tributaires et leur imposèrent un duc nommé Genialis, qui les gouverna heureusement [2]. » Voilà tout ce qui est dit de cette expé-

(1) Voir le texte du traité d'Andelot dans Greg. de Tours. Hist. IX. 20.

(2) Chronic. XXI.

dition dans le seul historien où il en soit parlé. Il est bien difficile de se figurer le vrai résultat d'une guerre contée en pareils termes. Il est assez probable que les Vascons, plutôt que de voir leur pays longuement ravagé par une armée étrangère, s'engagèrent à payer un tribut aux Franks et reconnurent de nouveau leur domination.

Quant au duc Genialis, je doute fort que ce fût un duc créé tout exprès en cette occasion pour être imposé par les conquérants à la Vasconie reconquise. Il me paraît beaucoup plus vraisemblable que ce Genialis, dont le nom indique un Gallo-Romain, était déjà le chef plus ou moins ancien des Vascons au moment de l'expédition de Théodebert et de Thierry, qui ne firent, par conséquent, que se donner l'apparence de légitimer son pouvoir en le maintenant. On ne sait plus rien de Genialis, postérieurement à la reconnaissance de son titre par les fils de Childebert.

Amandus est le second personnage désigné dans l'histoire par ce même titre de duc des Vascons. Les faits subséquents annoncent qu'il ne le tenait point des Mérovingiens, ou que, l'ayant reçu d'eux, il n'en agit pas moins en chef libre d'un pays indépendant. On ne voit point à quelle époque il avait remplacé Genialis; mais on peut être assuré qu'il était duc des Vascons dès 608 au plus tard, puisqu'en cette qualité il épousa une fille du duc d'Aquitaine Serenus, nommée Amantia, dont il eut

lui-même une fille nommée Gisèle, d'âge nubile en 626 ou 627 [1].

Après une expédition qu'ils affectaient de regarder comme une seconde conquête de la Vasconie, les rois mérovingiens ne pouvaient qu'être choqués des prétentions de ces ducs des Vascons qu'ils n'avaient point faits ou qui ne leur obéissaient pas. Mais les guerres et les troubles qui précédèrent la catastrophe de Brunehaut ne leur permirent guère de s'occuper d'une petite province isolée sur la frontière la plus reculée de l'empire.

Clotaire II fut le premier qui, devenu maître paisible de la monarchie franke, eut le loisir de tourner les yeux vers les Pyrénées et de tenter quelque chose pour y rétablir sa domination. Il envoya aux Vascons, on ne saurait dire au juste en quelle année, mais antérieurement à 626, un duc de son choix. C'était un Saxon nommé Æghinan, en grande considération auprès de lui [2].

Nul doute qu'à l'époque dont il s'agit Amandus ne fût encore duc des Vascons, de sorte que la mission du nouveau duc était une hostilité directe contre lui. Mais le conflit ne fut pas de longue durée. En 626 il y eut un soulèvement général des Vascons, soulèvement dont le résultat immédiat fut l'expulsion d'Æghinan. Ce duc n'eut rien de

(1) Charte d'Alaon.

(2) Fredg. Chronic. LIV.

plus pressé que de revenir à la cour de Clotaire II, conter sa disgrace et en dénoncer les auteurs. Parmi ceux qu'il accusa d'avoir excité cette nouvelle rébellion des peuples d'Outre-Garonne, les chroniques nomment Palladius et son fils Sidoc, évêque d'Eauze [1]. Ils furent l'un et l'autre condamnés à l'exil par la cour de Clotaire; mais celui-ci n'ayant point envoyé d'armée pour faire exécuter ce jugement, il y a grande apparence qu'il ne fut pas exécuté. Toujours est-il sûr que le duc Amandus, qui avait sans doute été pour quelque chose dans le soulèvement des Vascons contre le duc de Clotaire, resta paisiblement en possession du pays.

L'époque de cette insurrection touche à celle de la mort de Clotaire II et du règne de Dagobert comme monarque, et c'est à celle-ci que les événements de la Vasconie et des pays voisins commencent à prendre un peu de suite et d'intérêt. Mais tout ce qui concerne cette époque dans les chroniques, et en particulier dans celle de Frédégaire, me paraît avoir été singulièrement tronqué, bouleversé et obscurci.

J'ai raconté ailleurs comment Brodulfe, après avoir échoué dans sa tentative de donner la monarchie franke à son neveu Charibert, se retira à Toulouse pour y continuer l'espèce de guerre qu'il faisait à Dagobert, et conquérir à son pupille au moins une partie de cet empire dont la totalité lui

1 *Id.* loc. cit.

avait échappé. Il est certain, par le résultat, que Charibert et Brodulfe trouvèrent à Toulouse, et en général dans l'Aquitaine méridionale, un appui efficace contre Dagobert, puisque celui-ci se vit obligé de céder à son frère, non tels ou tels pays à son propre choix, mais ceux même où son frère avait trouvé un refuge et des secours et où il était actuellement établi en maître. Ces pays furent la moitié occidentale de la Provence, la plus grande partie de l'Aquitaine, savoir : les villes et les districts de Toulouse, de Cahors, d'Agen, de Périgueux, de Saintes, de Poitiers et d'Angoulême, et enfin la Vasconie[1]. Mais, quant à cette dernière, Dagobert donnait ce qu'il ne possédait pas, et Charibert avait l'air d'accepter ce qu'il allait être obligé de conquérir. Il fut convenu de plus que ces divers pays prendraient le nom de royaume d'Aquitaine. En échange et pour prix de ces concessions, Charibert s'engagea envers Dagobert à ne rien lui demander de plus des Etats de leur père Clotaire. On ne dit pas la date précise de ce traité ; mais il faut la mettre à l'année 628 pour la concilier avec d'autres dates dont la relation avec celle-là est donnée par l'histoire. C'est encore dans cette même année qu'il faut placer le mariage de Charibert avec Gisèle, fille d'Amandus, second duc des Vascons.

Il est bien difficile de concevoir comment Charibert ou son patron Brodulfe eurent l'idée de se

(1) *Id.* LVII.

réfugier ainsi dans l'Aquitaine méridionale, et comment ils y eurent un parti que les faits obligent à supposer tenace et fort, si l'on n'admet pas que l'un et l'autre, ou du moins l'un des deux, avaient eu auparavant des relations avec les pays dont il s'agit et y avaient déjà des partisans déclarés. Peut-être même Charibert avait-il déjà été établi par Clotaire roi d'Aquitaine, sous la tutelle de Brodulfe, et occupait-il depuis plusieurs années les contrées dont Dagobert lui aurait ainsi confirmé, mais non conféré la possession.

Quoi qu'il en soit, et à prendre les faits tels que les donnent des documents fort incomplets, il reste constaté qu'en 628 une grande partie de l'Aquitaine et près de la moitié de la Provence furent constituées en royaume indépendant et détachées de la masse des conquêtes frankes, pour être gouvernées à part en vertu d'un partage définitif qui semblait exclure toute chance de mélange ultérieur et toute communauté actuelle d'intérêts. Si, comme il n'y a guère lieu d'en douter, cette scission fut la suite immédiate d'un appui prêté à Charibert contre son frère Dagobert, on doit la considérer comme un premier résultat des longues et pénibles tentatives que faisaient depuis plus d'un siècle les diverses portions de l'Aquitaine pour alléger le joug de la conquête franke, sous lequel elles n'avaient jamais cessé de s'agiter et de souffrir. Toulouse fut choisie pour la capitale du nouveau royaume et remonta ainsi au rang dont elle

était déchue depuis la translation à Tolède du siége de la monarchie des Visigoths [1].

La Vasconie faisait, comme nous venons de voir, partie du territoire cédé à Charibert, lequel du reste n'avait pas besoin de cette concession pour être pressé de s'approprier de beaux pays à sa convenance et à sa portée. Ce ne fut cependant que la troisième année de son règne qu'il passa la Garonne avec une armée à la tête de laquelle il traversa et soumit la Vasconie. Mais il faut noter que son beau-père Amandus était alors duc indépendant de ce pays, et il y a bien apparence que cette guerre se termina à l'amiable et dans l'intérêt des deux partis. Amandus reconnut probablement la souveraineté du nouveau royaume dont ses petits-fils devaient naturellement être les héritiers; mais il resta en possession de la Vasconie, où rien ne changea par le fait de la nouvelle invasion.

A peine était-elle terminée que Charibert mourut, et sa mort vint clore brusquement toutes les perspectives ouvertes au midi de la Gaule par la première création d'un royaume aquitain. Il laissait trois fils, Childéric, Boggiso et Bertrand [2]. Le premier, l'aîné, ne pouvait guère avoir plus de deux ans, si le mariage de Charibert et de Gisèle n'est pas antérieur à l'année 628. Quant au troisième, à

(1) *Id.* loc. cit.

(2) C'est là l'un des principaux faits constatés par la charte d'Alaon.

Bertrand, à peine avait-il quelques mois. Childéric fut proclamé roi de Toulouse ou d'Aquitaine sous des tuteurs que l'histoire n'a pas nommés, mais parmi lesquels il faut sans doute compter le duc Amandus.

Immédiatement après la mort de Charibert, on voit l'Aquitaine méridionale, ou du moins le duché de Toulouse, gouverné par deux Gallo-Romains, par Abondantius et Venerandus; leur titre n'est point marqué par l'histoire. C'étaient peut-être deux des tuteurs que Dagobert avait dû donner aux fils de Charibert, en attendant qu'ils fussent en âge d'occuper par eux-mêmes la portion de l'Aquitaine érigée pour eux en état séparé.

Il n'est pas inutile de noter que, même en cessant d'être la portion principale, comme le cœur d'un royaume séparé, la ville et le duché de Toulouse ne cessèrent point pour cela d'avoir dans l'empire frank une sorte d'existence personnelle et de jouer par eux-mêmes, dans les événements politiques, un rôle important et assez peu différent de celui qu'ils auraient pu jouer comme royaume séparé. C'est ce que l'on vit à la révolution qui, de 631 à 632, plaça Sisenand sur le trône des Visigoths, au lieu de Sintila. Cette révolution fut la suite d'un traité, ou pour mieux dire d'un complot entre Dagobert et Sisenand lui-même. Moyennant une somme d'or stipulée, le monarque frank s'engagea à soutenir les projets du prétendant Visigoth, et ordonna, dans cette intention, la levée d'une ar-

mée dans la Burgondie méridionale; mais ce ne fut qu'une démonstration sans effet. Les seules forces qui passèrent réellement en Espagne au secours de Sisenand furent celles de Toulouse et des pays circonvoisins; elles se rendirent par le centre des Pyrénées droit à Saragosse, où, de concert avec les Goths de la faction de Sisenand, ayant couronné ce dernier, elles revinrent dans leur pays, remerciées, louées et récompensées par le roi qu'elles venaient de faire[1].

Ce n'était certainement pas sans dépit, ni sans projet de les reprendre le plus tôt possible, que Dagobert avait cédé à son jeune frère les plus belles portions du midi de la Gaule; les actes suivirent de près l'intention. Childéric, cet enfant à qui Charibert avait laissé le royaume d'Aquitaine, mourut peu de mois après son père, en 631 ou 632, et sa mort fut généralement imputée à Dagobert, qui se hâta du moins d'en profiter[2]. Il réunit à la monarchie franke tout ce qui en avait été un moment détaché pour faire le royaume d'Aquitaine, et ce royaume fut transformé en un duché relevant des rois mérovingiens et assigné en propriété héréditaire aux deux fils survivants de Charibert, à Boggiso et à Bertrand.

Par la brusque suppression du royaume de Cha-

(1) Fredeg. Chronic. LXXIII.

(2) Fertur factione Dagoberti fuisse interfectus.
Fredeg. Chron. LXVII.

ribert et par le simple fait d'avoir recouvré la souveraineté de l'Aquitaine, Dagobert prétendit être rentré dans ses premiers droits sur la Vasconie, qui se retrouva dès lors en contact et en lutte avec la Gaule franke. Cependant le monarque était trop occupé ailleurs pour envoyer une armée au-delà de la Garonne, à l'appui de ses prétentions, de sorte que le duc Amandus continuait à gouverner paisiblement les Vascons, sans s'inquiéter de Dagobert, et le craignant si peu qu'il n'hésita pas à profiter de l'occasion propice qu'il crut avoir de l'attaquer en Aquitaine.

S'affranchir de la domination mérovingienne avait été, depuis plus d'un siècle, le besoin et l'espoir des Aquitains, le motif de toutes leurs intrigues, le but de toutes leurs insurrections; et ce but, ils l'avaient en partie atteint, en obligeant Dagobert à créer un royaume de Toulouse indépendant du sien. Aussi la destruction inopinée de ce royaume dut-elle être, pour ceux des Aquitains qui en avaient fait partie, un sujet général de mécontentement et de murmures. Ambitieux et habile, le duc Amandus sentit quel parti l'on pouvait tirer de ce mécontentement, pour tenter de rétablir le royaume détruit, et les prétextes, les raisons même ne lui manquaient pas pour prendre sur lui cette tentative. Il était l'aïeul et le protecteur naturel de Boggiso et de Bertrand, les deux fils survivants de Charibert, héritiers de tous les droits qu'avait assurés à celui-ci son traité avec Dagobert, droits

reconnus et irrévocables, qui n'avaient pu être abolis ou dégradés que par la force. Il était donc sûr, en essayant de relever ces droits et de refaire le royaume de Toulouse, de se donner plus d'apparence de générosité et de justice que l'on n'en cherchait alors, et de faire quelque chose d'agréable, de national, pour une grande portion du midi de la Gaule. Il y avait aussi cela d'important à ce projet, qu'il devait tendre à donner à la lutte des Aquitains contre les Franks un but positif, fixe et prochain qu'elle n'avait pas encore eu, et à réunir dans ce but les forces jusque là séparées de la Vasconie et de l'Aquitaine.

Telles étaient, autant qu'il est possible d'en juger par la nature et l'ensemble des faits qui s'y rapportent, les vues dans lesquelles le duc Amandus se mit, dès l'année 636 ou peut-être avant, à rassembler des forces. La composition de ces forces offre le premier indice positif d'un fait spécial et des plus importants dans l'histoire de la Vasconie: elles consistaient en grande partie, à ce qu'il paraît, en bandes de Vascons montagnards. Il est certain que, sinon plus tôt, du moins dès lors, ces montagnards d'agile et belliqueuse race, encore païens et à demi sauvages, faisaient la guerre par métier, en soldats d'aventure. Nous les trouverons désormais toujours prêts à répondre à l'appel et à prendre la solde des ducs de la Vasconie, au service desquels ils forment des corps de milice permanents et réguliers. Amandus ne fut certainement pas le

premier à les employer ; et dans ces Vascons des Pyrénées que nous allons voir, au septième et au huitième siècle, guerroyer pour la Vasconie indépendante, tout indique les descendants et les remplaçants de ces Vascons qui, sous la conduite et à l'instigation de chefs inconnus, avaient fait dans le siècle précédent, en Novempopulanie, toutes ces irruptions à la suite desquelles la domination mérovingienne y avait été détruite.

Au printemps de l'année 636, le duc Amandus passa la Garonne avec une nombreuse armée, résolu de soulever toutes les villes situées le long du fleuve ou dans le voisinage. Son appel et l'apparition des Vascons déterminèrent en Aquitaine une grande insurrection dont les chroniques ne laissent entrevoir les incidents que sur un seul point; je veux dire à Poitiers. Mais à juger, comme il y a lieu par ce qui se passa alors dans cette ville, de ce qui dut arriver dans la plupart des autres qui avaient fait comme elle partie du royaume de Charibert, le soulèvement des Aquitains dut être des plus énergiques. En effet, sans considérer qu'ils allaient se trouver les premiers sur le chemin des armées frankes, les Poitevins se déclarèrent à l'unanimité et sans réserve pour le duc Amandus et pour ses petits-fils[1].

Rien d'ailleurs ne constate si bien la gravité et l'étendue du soulèvement excité en Aquitaine par les

1 Hist. gén. de Lang. I. p. 690. Altaserra rer. Aquit.

Vascons que l'aperçu des forces auxquelles Dagobert eut recours pour le réprimer. Il leva tous les hommes de guerre de dix duchés et de plusieurs comtés qui n'étaient point subordonnés à un duc; c'étaient autant de contingents militaires dont chacun formait à lui seul une armée ordinaire. Frédégaire rapporte les noms de tous les chefs de ces divers corps de bataille; il marque leur nation ou leur race avec un scrupule auquel sa rareté semble donner quelque chose de solennel. On voit qu'il s'agit de héros élus pour une grande entreprise; la plupart sont des Franks, en tête desquels est nommé Arimbert; un seul est Burgondien, le patrice Willibald, personnage que nous retrouverons bientôt ailleurs; un autre est un Gallo-Romain déguisé sous le nom germanique de Chramnolène. Enfin, un est Saxon, et c'est ce même Æghinan, un instant duc de Vasconie sous Clotaire II, et chassé de son poste à la suite d'une insurrection où avait figuré l'évêque d'Eauze. A tous ces puissants personnages Dagobert avait donné pour chef suprême Chadoinde, référendaire de son palais, qui s'était fait un renom dans les guerres entre Théodebert et Thierry, et auquel il paraît qu'on attribuait une grande part aux victoires de Toul et de Tolbiac[1].

Entrée en Aquitaine, cette puissante armée fondit d'abord sur la malheureuse ville de Poitiers qui, souvent assiégée, n'avait probablement jamais été

1 Fredeg. Chronic. LXXVIII.

pressée par un si grand flot d'ennemis. Elle ne pouvait guère espérer de tenir contre eux; cependant elle eut le courage de le tenter et ferma ses portes. Les Franks furent donc obligés d'en faire le siége; ils la prirent et la saccagèrent. D'autres villes de l'Aquitaine furent sans doute traitées de même, mais on ignore lesquelles.

Quant au duc Amandus, on ne sait pas si l'armée de Dagobert le trouva encore en Aquitaine ou alla le chercher au-delà de la Garonne. Du reste, en Aquitaine ou en Vasconie, il ne pouvait attendre en plaine une armée tellement supérieure à la sienne, et ce ne fut qu'à l'entrée des Pyrénées, et renforcé par la masse des Vascons, qu'il s'arrêta pour faire face.

Les Franks essayèrent de forcer les Vascons sur les hauteurs et dans les gorges où ils se cachaient ou se retranchaient; mais à en juger par le seul détail positif de cette guerre rapporté et tronqué par Frédégaire, les assaillants durent s'apercevoir bien vite que le champ de bataille était mal choisi pour eux. Le duc Arimbert qui s'était aventuré avec son corps dans la vallée de Soule, y fut surpris et taillé en pièces par les Vascons, avec les chefs et les hommes les plus distingués de son armée, ajoute Frédégaire, pour ne pas dire tout court avec son armée entière[1].

Mais des succès partiels ne décidaient point pour

(1) Arembertus dux, maximè cum senioribus et nobilioribus, interfectus. Chron. loc. cit.

Amandus du succès de la campagne. Maîtres de tout le plat pays et de tous les débouchés des vallées dans la plaine, les Franks y ravageaient tout; ils enlevaient le bétail, pillaient ou détruisaient les récoltes, brûlaient les maisons, égorgeaient les laboureurs, et menaçaient de ne faire de la Vasconie entière qu'un hideux désert. Plutôt que de laisser venir leurs pertes à cet excès, les chefs vascons se soumirent et s'engagèrent à se présenter devant Dagobert, pour faire ses volontés. Là-dessus les Franks se retirèrent, satisfaits d'avoir terminé si vite une guerre qui leur déplaisait, et qui avait menacé d'être plus longue[1].

Dagobert, qui cherchait à soutenir ou à restaurer sur tous les points de la Gaule l'honneur et les priviléges de la conquête franke, ne voulut point laisser se disperser une si belle armée, sans la montrer auparavant, comme un épouvantail, à d'autres ennemis moins ambitieux et moins entreprenants, mais aussi obstinés que les Vascons; c'est aux Bretons que je veux dire. Depuis l'année 594, où ils avaient pris sur les Franks les villes de Vannes et de Rennes, jusqu'en 636, avant-dernière année de la monarchie de Dagobert, les Bretons avaient joui de l'indépendance la plus entière. Hoël III avait régné paisiblement sur eux, depuis le commencement de cette période jusque vers 612, où il était mort laissant deux fils, Salomon et Judicaël.

Ces deux frères s'étaient disputé quelque temps

1 *Id.* loc. cit.

la couronne; Judicaël, le plus jeune, avait eu le dessous dans ce débat et s'était retiré dans un monastère. Chef unique des Bretons gaulois, Salomon était intervenu plusieurs fois avec gloire dans les affaires des Bretons insulaires. En 618, par exemple, il avait envoyé dans la grande Bretagne une armée qui avait rétabli sur le trône Cadwalon, roi de je ne sais quelles peuplades de Kimrys, vaincu et chassé par un autre. Il était mort en 632, sans laisser d'enfants, et son frère Judicaël était alors sorti du cloître pour lui succéder.

Sous ces divers règnes, les relations des Bretons avec leurs voisins gallo-romains ou franks n'avaient changé en rien; les premiers avaient persisté dans l'habitude d'envahir à main armée la terre des autres, d'y enlever la vendange ou les autres récoltes, le bétail ou les hommes. Ils avaient probablement fait plus d'une de ces incursions hostiles durant le règne de Dagobert; mais celui-ci eut l'air de ne s'en apercevoir qu'en 636, précisément à l'époque où sa grande expédition contre les Vascons touchait à son terme ou venait d'être terminée. Il envoya alors saint Eligius ou Eloy en Bretagne, avec commission de sommer le roi Judicaël de réparer les dommages causés par les Bretons sur le territoire frank et de reconnaître sa suprématie, le tout sous peine d'être assailli par l'armée aux dix ducs[1].

Judicaël, trouvant plus sage d'éluder que de bra-

1 *Id.* loc. cit.

ver la sommation de Dagobert, se rendit en personne auprès de lui et par de vaines promesses dont la teneur n'est pas même bien constatée, satisfit à peu de frais le monarque frank, sans rien perdre de son pouvoir ni de son indépendance[1].

Ce démêlé de Dagobert avec les Bretons n'était, en quelque sorte, qu'un incident de la querelle plus grave et plus compliquée du monarque avec le duc Amandus, et fut terminée avant celle-ci, dans le cours même de l'année 636. Ce fut seulement l'année d'après que les chefs vascons se rendirent à la cour de Dagobert, en exécution de l'engagement pris par eux de paraître devant le roi pour lui faire directement leur soumission. Ils y vinrent sous la conduite et sous les auspices du saxon Æghinan, qui avait été par conséquent réintégré dans son ancienne dignité de duc de Vasconie, à la nouvelle conquête que Dagobert venait de faire de ce pays[2].

Mais à peine entrés au palais de Clichi, les chefs vascons, saisis on ne sait de quelle terreur soudaine, s'échappèrent tous à la fois et coururent se réfugier dans l'église voisine de Saint-Denis. Il est permis de soupçonner que Dagobert avait projeté contre eux quelque vengeance tragique dont ils eurent vent; il fallut, pour les tirer de leur asile, leur garantir la vie. Introduits enfin devant le mo-

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* loc. cit.

narque, ils lui jurèrent fidélité et soumission; mais on ne sait pas si, ni à quel titre, le duc Amandus fut admis à prêter ce serment. On ignore de même quels autres arrangements purent être pris, en cette occasion, entre Dagobert et les chefs vascons, concernant les fils de Charibert et leurs droits, tant sur l'Aquitaine que sur la Vasconie.

Mais en supposant qu'il y eut en effet quelques conventions à ce sujet, il importe assez peu de les connaître, puisque, loin de faire ou de maîtriser les événements ultérieurs, elles furent au contraire dominées et annulées par eux. A peine, en effet, les chefs vascons qui avaient juré fidélité à Dagobert eurent-ils retiré leurs otages et obtenu la permission de s'en retourner, que les affaires de la Vasconie reprirent leur cours accoutumé; il n'y fut plus question d'Æghinan ni d'aucun autre duc tenant ses pouvoirs d'un roi mérovingien. Quand nous reprendrons un peu plus loin le récit des événements particuliers à ce pays, nous en trouverons les peuples et les chefs plus que jamais ennemis des Franks, plus que jamais indépendants, et donnant le ton à l'Aquitaine et à tout le midi de la Gaule.

XXI.

PÉRIODE DES MÉROVINGIENS FAINÉANTS. — LUTTE NATIONALE DE LA NEUSTRIE ET DE L'AUSTRASIE. — PREMIERS CARLOVINGIENS. — CHARLES MARTEL.

Dagobert mourut en 638, laissant pour héritiers de l'empire frank ses deux fils, Sigebert III et Clovis II; le premier âgé de neuf ans, roi d'Austrasie; le second de quatre ans, roi de Neustrie et de Burgondie. Par le règne de ces deux enfants commence cette période de l'histoire des Mérovingiens vulgairement dite des rois fainéants ou des maires du palais; période d'environ quatre-vingts ans, durant laquelle on ne vit régner sur les Franks que des rois mineurs de raison et de caractère comme d'âge, et dégénérés en tout de la vigueur barbare de leurs ancêtres, sans avoir plus ménagé qu'eux les intérêts de la civilisation.

Sous de tels rois, il était inévitable que des maires électifs, chefs naturels de tous les officiers du palais, et choisis parmi ceux des leudes qui avaient le plus de puissance personnelle, c'est-à-dire le plus de terres et d'hommes attachés à leur clientelle, il était inévitable, dis-je, que de tels maires devinssent les véritables chefs de l'État, surtout après le

surcroît d'importance qu'avait pris cet office sous les règnes de Clotaire II et de Dagobert. On a vu, en effet, l'unité fortuite de ces deux règnes en quelque sorte rompue par cette institution; on a vu l'Austrasie et la Burgondie exiger ou se donner pour chefs, à défaut de rejetons mérovingiens, des maires du palais sous lesquels elles s'étaient maintenues en royaumes distincts, ayant chacun, comme son nom et ses limites, ses intérêts et sa vanité propres.

Du reste, si les maires du palais s'élevèrent partout à peu près au même degré de pouvoir, si leur volonté et leurs passions devinrent partout le mobile des événements généraux, cette volonté et ces passions ne se manifestèrent point partout sous les mêmes apparences ni par les mêmes effets; elles furent partout modifiées par des circonstances locales qui leur étaient antérieures et les dominèrent dans leur action. C'est un fait capital qui doit ressortir du tableau rapide de cette triste période.

A la mort de Dagobert, son plus jeune fils, Clovis II, resta sous la tutelle de Nantilde, sa veuve, et du maire du palais qu'il s'était choisi, quand il avait envoyé Pepin en Austrasie comme tuteur de son fils aîné Sigebert; ce maire neustrien se nommait Æga. « C'était, dit Frédégaire, un habile homme, de race illustre, très riche, ami de l'équité, instruit et lettré, mais avare[1]. » Pris isolément,

1 Fredeg. Chron. LXXX.

quelques traits de cette ébauche de portrait indiquent un Romain plutôt qu'un Frank, et leur ensemble paraît caractériser un homme de mœurs douces, assez éclairé pour envisager le pouvoir royal comme un moyen d'ordre et décidé à le défendre, mais avec prudence et modération. Favori de Dagobert, il faut bien croire qu'il en partageait les idées et en approuvait la conduite relativement aux prétentions des leudes en général; cependant le premier acte qu'il fit au nom de Clovis II fut de restituer aux leudes de Neustrie et de Burgondie les biens dont les avait dépouillés le monarque défunt[1]. Il crut sans doute par-là les réconcilier du moins momentanément avec le pouvoir royal. Il mourut en 640, mais sa mort n'amena point de nouveauté; l'impulsion monarchique du gouvernement de Dagobert détermina le choix du nouveau maire; ce fut Erkinoald, personnage de tout point ressemblant à Æga, et qui aspira comme lui à maintenir en Neustrie la prépondérance établie de l'autorité royale[2].

Quant à la Burgondie, depuis la mort de Varnakaire, elle n'avait point de maire du palais; mais il s'y était élevé, sous un autre titre, un personnage qui le représentait et le remplaçait exactement. C'était le patrice Willibald, ce même

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* LXXXIV.

seigneur burgondien que j'ai nommé tout à l'heure parmi les chefs de la grande expédition contre les Vascons[1]. Willibald avait d'abord exercé son emploi dans les vues de Dagobert et s'était rendu redoutable aux leudes séditieux ou suspects; mais il s'était ensuite radouci, avait fini par se faire parmi eux un parti puissant et par se constituer le chef de l'aristocratie burgondienne. C'est un fait qui n'est pas clairement énoncé dans les chroniques, mais sur lequel ne laissent guère de doute d'autres faits corrélatifs bien constatés.

En 641, la reine veuve Nantilde et le maire du palais Erkinoald convoquèrent à Orléans les leudes de la Burgondie, pour les engager non-seulement à se donner un maire du palais, mais à élever à cet emploi le personnage que la reine y avait destiné comme le plus convenable aux intérêts communs de la royauté et de la Neustrie. C'était un Frank nommé Flaokat, ennemi personnel de Willibald, auquel il s'agissait de l'opposer, dévoué à la reine Nantilde par politique et peut-être par des sentiments plus tendres; car, à travers quelques expressions obscures de Frédégaire, on entrevoit que Nantilde avait eu le dessein de le prendre pour second époux; mais ce projet ayant rencontré des obstacles, la veuve de Dagobert se contenta de donner sa nièce Ragnoberte pour femme à son favori[2].

(1) *Id.* LXXXIX. XC.

(2) Sponsalia hæc nescio qua factione fiuntur; nam aliud consi-

Rien ne prouve mieux le crédit de Willibald en Burgondie que la peine qu'eut la reine Nantilde à lui donner Flaokat pour maire du palais. Elle fut obligée de gagner un à un tous les leudes burgondiens, et encore ces leudes lui vendirent-ils plutôt qu'ils ne lui accordèrent la chose qu'elle désirait. Ils n'élurent Flaokat pour maire qu'à la condition de n'être point troublés par lui dans la possession viagère de leurs emplois[1]. C'était une nouvelle victoire de l'aristocratie burgondienne sur la royauté; c'était un pas de fait vers l'hérédité des grands emplois de la monarchie et de la part de pouvoir qui y était attachée. Mais il paraît qu'Erkinoald et la reine furent plus touchés de la réussite du moment que des chances périlleuses de l'avenir. Le maire de Neustrie et celui de Burgondie, après s'être concertés pour le succès de leurs projets futurs, se séparèrent également satisfaits du résultat actuel de leurs manœuvres[2].

A peine Flaokat eut-il pris possession de son poste de maire du palais qu'il entra aussitôt en lutte avec le patrice Willibald. Essayant d'abord de le surprendre, il lui tendit divers piéges que le patrice, sur ses gardes comme il l'était, évita facilement. Mais aux hostilités secrètes succéda bien-

lium secretè Flaochatus et Nantechildis regina machinantur, quod creditur Deo non fuisse placibile. Chronic. LXXXIX.

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* loc. cit.

tôt une guerre ouverte, et la querelle finit par une bataille livrée en 641 aux environs d'Autun, dans laquelle chacune des deux factions combattit avec toutes ses forces. Willibald y fut vaincu et tué, mais le vainqueur ne lui survécut que peu de jours[1].

Depuis la mort de Willibald, la Neustrie n'avait plus d'intérêt à donner un maire du palais aux Burgondiens, ni ceux-ci à en avoir un. La Burgondie fut donc réunie à la Neustrie et entra sous sa direction politique immédiate. Mais au point de force et d'indépendance où en étaient les leudes burgondiens, une telle union ne pouvait être que précaire, et il était clair que la moindre querelle entre ceux-ci et le gouvernement de Neustrie séparerait de nouveau les deux pays en deux États, ou qu'au premier choc accidentel entre les deux contrées recommencerait la lutte de l'esprit monarchique, qui dominait dans l'une, contre les tendances aristocratiques ou anarchiques de l'autre.

L'état de l'Austrasie n'était guère moins incertain ni moins précaire. Aussitôt après la mort de son père, Sigebert III avait été unanimement proclamé roi par les Austrasiens et Pepin était resté son maire du palais. La mort d'un roi énergique et ombrageux comme Dagobert était pour ce chef des leudes austrasiens la circonstance la plus favorable ; elle laissait un jeu plus libre à son ambi-

1 *Id.* XC.

tion et à ses machinations pour accroître encore son pouvoir. Saint Arnulfe qui, comme leude, avait été d'abord son collègue de conjuration contre Brunehaut, et puis, comme évêque de Metz, son conseiller fidèle, avait depuis quelque temps renoncé aux poursuites mondaines pour mener la vie d'anachorète. C'était une perte réelle pour Pepin, qui sentait de quel prix était pour lui la faveur de la classe sacerdotale. Mais il eut bientôt trouvé dans Kunibert, évêque de Cologne, un nouvel appui aussi sûr que celui d'Arnulfe. Secondé par lui, il s'appliqua plus ouvertement que jamais à gagner les leudes d'Austrasie, à se les attacher par des caresses, par des bienfaits ou des promesses; et il était définitivement reconnu pour leur patron et leur chef lorsqu'il mourut en 639, un an après Dagobert [1].

Il laissait un fils nommé Grimoald, héritier de ses immenses possessions et de sa popularité, qui aspirait à le remplacer comme maire du palais. Il échoua d'abord; ce fut un leude de la faction opposée et son ennemi personnel, un personnage nommé Otto, gouverneur de Sigebert III, qui fut élu maire d'Austrasie; mais ce triomphe d'Otto ne fut que d'un moment. Le parti du vieux Pepin, dirigé par Kunibert, eut bientôt repris le dessus; Otto fut assassiné (en 642), et Grimoald, nommé à sa place maire du palais, continua dans ce poste

(1) Fredeg. Chronic. LXXXV.

le rôle de son père, celui de protecteur de tous les leudes opprimés, indociles ou suspects[1].

Il en vint bientôt à se figurer qu'il pouvait tout sur eux et par eux, si bien que, Sigebert III étant mort vers l'année 650, il s'avisa de la tentative la plus audacieuse qu'un leude se fût jusque là permise contre les rois issus de Mérovée. Il fit tonsurer un fils de trois ans que laissait Sigebert et l'envoya secrètement en Irlande pour y être renfermé dans un monastère. Cela fait, il produisit un prétendu testament par lequel le roi défunt adoptait pour fils et pour héritier du royaume d'Austrasie le jeune Childebert, fils de son maire du palais, c'est-à-dire de Grimoald lui-même. Bien que directement secondée par l'évêque d'Auxerre, la tentative était trop brusque pour réussir; les partisans de Grimoald eux-mêmes n'y étaient pas suffisamment préparés; ils se déclarèrent contre lui ou l'abandonèrent à ses adversaires, qui, relevés tout d'un coup de leur nullité, l'arrêtèrent lui et son fils Childebert, et les livrèrent au maire de Neustrie, à Erkinoald, qui les fit mourir l'un et l'autre en prison[2]. L'Austrasie, n'ayant plus dès lors de roi ni de maire du palais à elle, fut censée faire partie de la Neustrie et n'avoir point d'autre gouvernement qu'elle. La Burgondie était, ainsi que nous l'avons

(1) *Id.* LXXXVIII.

(2) Valesii rer. francicar. 20, 21.

vu, exactement dans la même situation, de sorte que l'empire frank semblait revenu comme de lui-même, sous le règne de Clovis II, à l'unité qu'il avait eue sous Clotaire II et sous Dagobert.

Clovis II mourut vers 656, laissant trois fils en bas âge, Clotaire III, Childéric II et Thierry II[1]. Le maire Erkinoald, qui gouvernait toujours la Neustrie, et avec elle et par elle la Burgondie et l'Austrasie, fit alors une chose tout-à-fait nouvelle, dans la vue de concilier l'unité de l'empire et la prépondérance neustrienne à laquelle tenait cette unité, d'un côté avec les idées frankes sur l'hérédité de l'empire, et de l'autre avec le sentiment prononcé que les Burgondiens et les Austrasiens gardaient de leur nationalité et leur désir non moins prononcé de maintenir leurs pays en Etats séparés. Il fit reconnaître pour rois par les trois royaumes les trois fils de Clovis; mais il n'en plaça qu'un seul, Clotaire III, sur le trône, et ce fut sur le trône de Neustrie[2].

Les chefs burgondiens et austrasiens ressentirent vivement l'espèce de violence et d'outrage que leur faisait le gouvernement neustrien de les retenir sous sa domination, et de laisser ainsi deux trônes vacants, quand il y avait deux rejetons mérovingiens proclamés aptes à les occuper. Cepen-

(1) Fredeg. Contin. I. XCI.

(2) Gesta Francor. XLIV.

dant ils s'en tinrent aux murmures, et le maire Erkinoald mourut vers 657 sans avoir éprouvé de leur part d'opposition déclarée.

Le choix de son successeur fut, à ce qu'il paraît, orageux et disputé; mais le parti royal l'emporta et donna pour maire du palais, à Clotaire III, Ebrouin, homme plein d'ambition et d'énergie, brave à la guerre et rompu à l'intrigue, qui défendit avec ardeur et comme quelque chose de personnel l'autorité monarchique remise entre ses mains[1]. Dans le moment de crise où il se fit, un tel choix annonçait une rupture inévitable de la Neustrie avec l'Austrasie et la Burgondie; il était comme le prélude de nouvelles guerres entre les trois pays, mais de guerres bien différentes, par leurs motifs et leurs chances, de celles que s'étaient faites auparavant l'un à l'autre les fils et les petits-fils de Clovis. Ces dernières avaient été des guerres d'ambition de frère à frère, de roi à roi, des guerres entre des forces et des droits de même origine et de même nature, dont les résultats tendaient, comme nous avons vu, à concentrer plutôt qu'à diviser les pouvoirs dérivés de la conquête; les guerres nouvelles allaient éclater entre des forces diverses et naturellement ennemies. C'était l'ancienne lutte entre les rois et les leudes, qui, déjà presque décidée dans l'intérieur des trois royaumes franks, allait continuer en grand entre ces trois royaumes. Pour

1 Fredeg. Contin. I. XCII.

la Neustrie, où le pouvoir royal avait prévalu et s'était même accru de règne en règne, la lutte devait avoir pour objet ou pour prétexte les intérêts de ce pouvoir; en Burgondie et en Austrasie, où l'aristocratie avait eu le dessus, l'aristocratie devait combattre pour son triomphe définitif, en d'autres termes pour morceler autant que possible le pouvoir de la conquête.

La rupture des Austrasiens et des Burgondiens avec Ebrouin éclata dans la même occasion et de concert. Clotaire III étant mort vers 660, son frère Thierry, troisième du nom parmi les Mérovingiens, alors âgé de quinze ans, fut installé à sa place par Ebrouin, sans que celui-ci se donnât la peine d'appeler et de consulter les leudes franks, comme l'exigeaient l'usage et le droit germaniques [1]. Mais, d'un côté, ce droit avait été déjà violé tant de fois et en tant de manières qu'il pouvait bien passer pour aboli; et d'un autre côté, les trois fils de Clovis II ayant déjà été reconnus collectivement par les leudes des trois royaumes à l'époque de la mort de leur père, Ebrouin devait naturellement se croire dispensé de faire de nouveau reconnaître l'un d'eux en particulier.

Les Austrasiens n'avaient pas même attendu de savoir quel serait le nouveau roi de Neustrie pour témoigner qu'ils ne voulaient plus lui obéir, et pour demander un roi à eux, assisté par un maire du pa-

(1) Fredeg. Cont. I. XCIII.

lais de leur choix. Ebrouin, ne se sentant pas en mesure de braver leur demande, leur envoya, pour régner sur eux, le second fils de Clovis II, Childéric II, auquel ils donnèrent pour maire Wulfoald, duc de Champagne[1]. A peine ce nouveau gouvernement austrasien fut-il établi que tous les hommes puissants qui visaient à l'indépendance se rallièrent à lui pour détrôner du même coup et Thierry, le roi nominal, et Ebrouin, le véritable roi de Neustrie.

Les leudes burgondiens n'attendirent, pour les imiter, que d'avoir trouvé un homme capable de les diriger dans cette crise nouvelle, et ils n'attendirent pas long-temps. Léodigier ou Léger, cet évêque que l'église vénère comme saint et comme martyr, mais sur le compte duquel l'histoire est plus embarrassée et plus indécise, se trouvait là prêt à se mettre à leur tête, et ils ne pouvaient souhaiter un chef plus capable ou plus décidé[2]. Léger avait été nommé à l'évêché d'Autun à peu près en même temps qu'Ebrouin à la mairie de Neustrie. Renommé pour son savoir, allié par le sang aux plus puissants personnages de son époque, ambitieux, entreprenant, doué d'une grande force de caractère, habile à tourner son crédit sacerdotal au profit de ses desseins politiques, rien ne lui manquait

(1) *Id.* loc. cit.

(2) Fredeg. Cont. I. XCV. Vita S. Leodegarii, ap. scriptor. rer. francicar. tom. I. p. 612.

pour jouer un grand rôle dans les temps difficiles où le sort l'avait jeté. Il était le plus redoutable adversaire qu'Ebrouin pût rencontrer sur son chemin.

Le pouvoir royal avait ses partisans en Burgondie, et ceux-ci s'aperçurent bien des complots tramés à côté d'eux contre le gouvernement neustrien ; mais ils n'avaient pas la force de s'y opposer. Quelques-uns s'enfuirent pour éviter de prendre part à une conspiration qu'ils désapprouvaient ; d'autres, qui ne purent fuir ou ne le voulurent pas, cédèrent à la menace d'être assassinés ou brûlés dans leurs maisons, et se laissèrent enrôler par les conjurés.

Le plan de ces derniers était très simple ; les Burgondiens devaient d'abord reconnaître pour roi Childéric II, roi d'Austrasie, après quoi les leudes réunis des deux pays fondraient sur la Neustrie, en chasseraient Thierry III, qu'ils tenaient pour mal élu, l'ayant été sans leur participation, et donneraient son royaume à son frère[1]. Ce plan fut sans doute exécuté habilement et avec célérité, puisque Ebrouin n'eut pas le loisir de se mettre en défense. A l'approche des Austro-Burgondiens il prit la fuite avec Thierry III ; mais tous deux furent arrêtés, tonsurés et renfermés avec des moines, le roi à Saint-Denis, et le maire du palais à Luxeuil[2]. Chil-

(1) *Id.* loc. cit.

(2) Fredeg. Cont. I. XCIV.

déric II fut alors reconnu souverain de toute la Gaule franke; mais il transféra son siége d'Austrasie en Neustrie. On ne remplaça pas Ebrouin; les deux pays n'eurent qu'un seul maire du palais, ce même Wulfoald récemment élevé à ce poste par les Austrasiens. Mais la Burgondie eut son maire du palais à elle, et ce fut le chef victorieux de la conspiration, Léger lui-même [1].

En se servant de Childéric II pour renverser Ebrouin, les leudes burgondiens et austrasiens ne s'étaient pas oubliés; ils avaient exigé et obtenu diverses garanties contre les violences et les usurpations arbitraires de l'autorité royale. Il est très probable que ces garanties ne sont rapportées ni en entier ni bien exactement par les chroniqueurs ou les biographes. Cependant, parmi celles dont ils ont tenu compte, il en est d'importantes, comme marquant bien quel avait été, de la part des chefs austrasiens et burgondiens, l'objet de leur lutte contre le gouvernement neustrien, et quelle était, en général, la position respective actuelle des rois et des leudes; celles-là doivent être notées.

1° Bien des actes de l'autorité royale, passés en usage et en droit, étaient des violations manifestes des lois germaniques; il fut convenu que ces lois, aussi bien que la loi romaine et que celle des autres nations soumises aux rois franks, seraient exactement observées à l'avenir [2].

(1) *Id.* XCV.

(2) Hilderico regi expetunt universi ut talia daret decreta, per

2° Quand les rois suspectaient ou craignaient un gouverneur de province, ils envoyaient contre lui le seigneur d'une autre province avec une armée pour le déposséder de force ou pour affaiblir son pouvoir en partageant avec lui l'office auquel ce pouvoir était attaché; il fut stipulé que le duc ou le comte d'une province ne pourrait plus être envoyé dans une autre.

3° Enfin le pouvoir des maires du palais, confié à un seul et même individu pour toute la durée de sa vie, paraissait, surtout depuis Ebrouin, une insupportable tyrannie; et il fut accordé aux leudes que cet office alternerait temporairement entre les principaux d'entre eux[1].

Ces diverses restrictions imposées à l'autorité royale par la force prépondérante des chefs austro-burgondiens marquaient assez clairement l'intention d'un retour vers les anciennes institutions germaniques, vers ces premiers temps de la conquête franke, où les rois n'étaient encore que des chefs militaires qui devaient compte à leurs compagnons d'armes de tous les profits de la victoire.

tria quæ obtinuerat regna, ut uniuscujusque patriæ legem vel consuetudinem observaret... et ne de provincia una rectores in aliam introirent... Vita S. Leodegar. ap. script. rer. francicar. I. p. 613.

(1) Neque ullus ad instar Hebroini tyrannidem assumeret, et post modum suos contubernales, ut ille, despiceret; sed dum mutua sibi successione culminis habere cognoscerent, nullus se alii anteferre auderet. *Id.* loc. cit.

Léger fut, selon toute apparence, en cette occasion, le négociateur du parti germanique; et l'un des panégyristes du saint nous atteste en effet, bien qu'en termes un peu vagues, que les réformes politiques de son héros tendaient à ramener les choses des Franks à leur état primitif ou à un état regardé comme tel. « Tout (c'est lui qui parle), tout ce que saint Léger trouva de disparate avec les lois des rois anciens et des grands leudes de louable vie, il le ramena à l'état premier [1]. »

Mais plus ces avantages arrachés par les seigneurs austro-burgondiens étaient dans l'esprit des anciennes institutions germaniques, et moins ils étaient compatibles avec la royauté telle que la concevaient et l'exerçaient depuis long-temps les successeurs de Clovis. Childéric II ne les avait concédés que par force et chercha bien vite à les retirer. Par une exception frappante au caractère des rois franks après Dagobert, Childéric est le seul qui eût des volontés à lui et un vif sentiment des intérêts de la royauté. Ce ne fut probablement pas sans intention et sans calcul qu'il transporta sa résidence d'Austrasie en Neustrie, où il savait qu'il lui serait plus facile de trouver des appuis. Du reste il avait beaucoup plus d'orgueil que d'adresse, et des accès de colère brutale et de passion plutôt qu'une force

(1) Quidquid maximè adversus leges antiquorum regum, ac magnorum procerum, quorum vita laudabilis constabat, reperit ineptum, ad pristinum reduxit statum, etc. S. Leodegar. vita, auctor. Ursino, scrip. rer. fr. I. p. 629.

continue de caractère, et il y avait peu d'apparence qu'il réussît à dompter les leudes.

L'évêque Léger s'était en quelque sorte constitué le garant des priviléges qu'il avait stipulés pour sa faction ; il s'était établi à la cour de Neustrie comme pour y surveiller et y assurer l'observance de ces engagements que Childéric II avait souscrits malgré lui, et auxquels il ne désirait rien tant que de pouvoir manquer. Le roi avait donc pris bien vite en aversion l'évêque maire du palais et chef de parti. Il l'écarta d'abord le plus possible de sa personne et finit par le renvoyer à son siége épiscopal. Là Léger se rendit bientôt plus redoutable ou plus suspect encore qu'en Neustrie; Chilpéric le fit arrêter en 673 et l'envoya prisonnier au monastère de Luxeuil, le même où Ebrouin était renfermé depuis trois ans [1].

Réunis par une infortune pareille et victimes des mêmes ennemis, les deux adversaires eurent l'air de se pardonner réciproquement le mal qu'ils s'étaient fait autrefois, vécurent paisiblement ensemble et se crurent peut-être réconciliés.

Ayant ainsi écarté des affaires le chef le plus habile et le plus influent de ces leudes qu'il abhorrait, Childéric se crut fort et se livra sans ménagement à ses caprices contre ses officiers. Il ordonna un jour d'en attacher un à un arbre et l'y fit ignominieusement battre de verges. C'était un Frank

(1) Vita S. Leodeg. p. 615.

nommé Édelon, homme d'un haut rang et d'un cœur fier qui résolut de se venger et trouva sans peine des mécontents avec qui conspirer. Quelques écrivains affirment qu'il eut des intelligences avec Ébrouin à Luxeuil; cette assertion me paraît difficile à concilier avec les faits ultérieurs. Si du moins le maire prisonnier eut connaissance des projets d'Édelon et y prit quelque part, il y a lieu de supposer que ce ne fut pas d'une manière décisive ni bien directe. Les communications des conjurés avec Léger sont mieux constatées, et il paraît certain que, du fond de sa prison, l'évêque dirigea tout leur complot et leur envoya son frère Warin pour agir avec eux, comme son lieutenant[1].

Ces menées eurent leur effet; Childéric II fut tué à la chasse, dans la forêt de Bondi, et avec lui furent égorgés un de ses fils et la reine Bilichild, sa femme, alors enceinte, circonstance qui semble indiquer dans les leudes franks un surcroît de leur férocité native ou de leur aversion pour les rois[2]. Le premier résultat de l'assassinat de Childéric fut de remettre sur le trône son frère Thierry III, auquel on donna pour maire du palais Leudesius, fils de l'ancien maire Erkinoald.

A la première nouvelle de la mort de Childéric, Ébrouin et Léger s'évadent en même temps du monastère de Luxeuil, mais déjà de nouveau divisés

(1) Eratque... in hoc consilio B. Leudegarius, et Gerinus frater ejus consentientes. Gesta. Francor. XLV.

(2) Fredeg. Cont. I. XCV.

par leurs projets et par leurs espérances[1]. Ce dernier se flattait de recouvrer paisiblement son ancien pouvoir par la faveur du maire du palais Leudesius, à l'élection duquel il avait puissamment contribué. Ebrouin visait de son côté à ressaisir le gouvernement de la Neustrie; mais sa tâche était plus difficile. Son ancien poste de maire du palais était occupé par un autre; la plupart de ses ennemis personnels venaient de se rallier autour de Thierry, et continuaient à lui fermer tout accès au pouvoir; il n'y pouvait rentrer que de force.

Une fois libre, son premier soin fut de réunir autour de lui ses anciens partisans, les nombreux compagnons de sa disgrace et de son exil, aussi avides que lui de dédommagement et de vengeance, mais ne se trouvant pas encore assez fort avec eux pour ce qu'il méditait, il se jeta en Austrasie où il grossit son armée d'une multitude d'aventuriers de tout rang, auxquels souriait toute occasion de piller ou de bouleverser la Neustrie. Ebrouin n'avait personnellement aucun grief contre Thierry III; mais il ne pouvait battre le parti qui s'était pour ainsi dire amalgamé à lui sans l'attaquer lui-même, et pour l'attaquer avec plus d'assurance il crut devoir lui opposer un roi de sa façon, on ne sait quel enfant qu'il salua du nom de Clovis III et prétendit être le fils du dernier Clotaire[2].

1 Vita S. Leodeg. p. 616

2 *Id* XCVI.

Ces dispositions faites, Ebrouin se précipite avec ses bandes sur la Neustrie; ni Thierry, ni son maire Leudesius, ni personne à sa cour ne s'attendaient à cette brusque invasion. Ils ont à peine le temps de se dérober par la fuite à l'armée qui fond sur eux; ils sont poursuivis, le trésor royal est capturé et pillé, Leudesius arrêté et assassiné, au mépris des garanties qui lui ont été données, et tout le parti qui venait de tremper dans l'assassinat de Childéric II, après avoir autrefois conspiré pour lui contre son frère Thierry, est en un instant anéanti, dispersé et menacé de la plus vive persécution[1].

Quant à Thierry III, une fois isolé des ennemis personnels d'Ebrouin, il valait mieux pour celui-ci qu'un fantôme de roi dont la descendance mérovingienne, seule condition alors exigée des rois franks, était suspecte à tous. Ebrouin replonge donc bien vite dans les ténèbres d'où il l'avait tiré son prétendu fils de Clotaire, rétablit Thierry III sur le trône, et, avec son titre de maire du palais, il reprend toute la puissance qu'il avait eue avant sa chute[2].

Trois ans d'humiliation et de captivité avaient exaspéré encore la haine qu'il avait toujours portée aux leudes factieux, et il avait un prétexte plus spécieux que jamais pour les poursuivre, les dépouiller et les exterminer, celui de venger la mort de Chil-

1) *Id.* XCVII.

2) *Id.* loc. cit.

déric II, cette mort qu'il avait sinon provoquée au moins désirée. Jamais, depuis l'origine de leurs querelles avec les rois, les leudes affectionnés aux vieilles mœurs germaniques n'avaient été si vivement persécutés qu'ils le furent à la suite de cette restauration d'Ebrouin; mais c'était principalement aux leudes burgondiens et à Léger, leur chef, que le terrible maire s'en prenait de tous les désordres dont sa chute avait fait partie. Un de ses premiers soins fut d'envoyer en Burgondie une armée nombreuse, avec la double mission de réunir le pays à la Neustrie et de s'emparer de la personne de Léger[1].

L'évêque eut le temps de s'enfermer à Autun et d'y faire des préparatifs de défense; il y soutint courageusement un siége de quelques jours, et, selon ses panégyristes, il n'avait qu'à dire un mot pour décider les habitants à braver pour lui les risques d'une défense désespérée. Mais plutôt que d'attirer les derniers malheurs sur ses diocésains, il se livra lui-même aux généraux d'Ebrouin; on lui fit d'abord arracher les yeux, après quoi on l'enferma dans un monastère. A quelque temps de là, il fut traduit devant un concile pour s'y justifier d'avoir trempé dans l'assassinat de Childéric II; il ne se justifia pas, la chose était impossible, et il fut livré, comme coupable de lèse-majesté, à Ebrouin qui lui fit trancher la tête en 678, après des tor-

1. Vita. S. Leodeg. p. 617.

tures plus inhumaines les unes que les autres[1]. Par la mort de saint Léger, la Burgondie rentra sous le gouvernement de la Neustrie, et la royauté y eut de nouveau quelque prise sur l'ordre des leudes.

Au dire des panégyristes de saint Léger, le nombre des grands personnages que le maire Ebrouin persécuta, exila ou fit périr de diverses manières, et pour une cause ou pour l'autre, serait immense. Chaque persécuté aurait été un innocent et le persécuteur un monstre d'injustice et de cruauté; mais ces panégyristes sont des historiens bien suspects. D'autres écrivains, ecclésiastiques comme eux et non moins dignes de foi, rendent un meilleur témoignage des motifs et des résultats de la conduite politique d'Ebrouin. Il en est un, entre autres, d'après lequel le formidable maire de la Neustrie, n'aurait été que l'intrépide restaurateur de l'ordre public. « Le comte Ebrouin, dit-il, s'opposait courageusement à toutes les iniquités et à toutes les méchancetés qui se faisaient dans le pays, et, punissant de leurs crimes les hommes iniques et superbes, il avait rétabli partout une paix entière et parfaite. » L'opposition de ces témoignages sur les mêmes faits et sur le même homme est plus apparente que réelle; Ebrouin n'était et ne pouvait être que l'homme de son temps, d'un temps d'a-

(1) Voir pour les détails de ces événements les deux biographies de saint Léger, dans le premier volume du recueil des Histor. de France.

narchie et de barbarie, où la force publique elle-même ne se manifestait et ne se maintenait que par l'arbitraire et la violence; il ne pouvait guère faire le bien dont les uns le louent, sans commettre aussi beaucoup de ces actes que d'autres qualifiaient de cruautés et d'injustices.

Vainqueur de l'aristocratie barbare en Burgondie, Ebrouin résolut de l'attaquer en Austrasie; mais ici elle était plus forte, plus compacte; la lutte devait être plus pénible et les résultats en furent bien différents. Il faut la reprendre d'un peu plus haut, du moment où les Burgondiens et les Austrasiens, après avoir renversé de concert Thierry III et le maire Ebrouin, se séparèrent pour jouir, chacun à part et chacun à sa manière, du fruit de la victoire commune.

Monarque de la Gaule franke et transplanté en Neustrie, Childéric II était devenu, pour ainsi dire, étranger aux leudes austrasiens; il leur devint bientôt suspect par sa répugnance à maintenir leurs priviléges et par sa haine pour eux. Ils résolurent donc de se donner un roi plus commode; ils allèrent en 678 chercher en Irlande ce fils de Sigebert III que Grimoald y avait caché dans un monastère, il y avait vingt-deux ans, et le proclamèrent roi d'Austrasie, sous le nom de Dagobert II. Mais tels furent les vices, l'abrutissement et la stupidité de ce moine couronné, que rien de plus heureux que son règne ne pouvait arriver pour les chefs austrasiens qui méditaient des entreprises ambi

tieuses, et qu'avait gênés jusque là le respect traditionel des Franks pour les descendants de Mérovée.

Entre ces chefs se distinguaient aisément deux jeunes leudes de race illustre. C'étaient deux frères, nommés l'un Martin et l'autre Pepin II, ou l'Ancien, ou encore Pepin d'Héristal, nés du mariage d'Anseghise, fils d'Arnulphe et de Begga, fille du premier Pepin, dit le Vieux, et sœur du maire du palais Grimoald. Tous les deux à la fleur de l'âge, habiles, vaillants et avides de gloire, ils avaient hérité de la popularité et de la puissance de leurs aïeux, dans des temps qui leur permettaient de tenter de plus grandes choses qu'eux. Dès le début du règne de Dagobert II, ils s'étaient déclarés les protecteurs des libertés ou des prétentions germaniques contre leur propre roi et contre celui de Neustrie, ou, pour parler plus exactement, contre le maire Ebrouin. Suivant l'exemple que leur avait donné le vieux Pepin, ils s'étaient prévalu des atteintes que le pouvoir royal était incessamment réduit à porter aux propriétés ecclésiastiques pour s'offrir aux prêtres à titre de protecteurs et de champions; en 677 ils se trouvèrent en état de faire à la royauté mérovingienne un outrage dont elle ne devait pas se relever[1].

Ils convoquèrent un concile d'évêques de leur parti, devant lequel ils traduisirent Dagobert II

1 Fredeg. Contin. II. XCVII. Gesta Francor. XLVI.

comme violateur de ses vœux monastiques. Le misérable fantôme, je ne sais si je dois dire de moine ou de roi, y fut condamné, et comme marqué d'un sceau de réprobation et de mort; il fut poignardé par des assassins obscurs et son corps jeté sans sépulture à la voirie.

Par cet assassinat, tous les hommes puissants, tous les leudes de l'Austrasie se trouvèrent dans une sorte d'indépendance, gouvernant, chacun comme il l'entendait, son duché, son comté, sa ville, et cherchant à se gagner le plus grand nombre possible de leudes subordonnés, pour se défendre ou s'agrandir, selon les besoins ou les circonstances. Ce fut, pour ainsi dire, un moment, dans toute sa réalité, l'état de choses auquel avaient aspiré depuis le premier jour de la conquête franke les principaux chefs de bande de Clovis et de ses enfants. C'était là le but auquel tendaient leur cupidité, leur ambition grossière, leurs habitudes d'indiscipline et d'indépendance. Entre tous ces hommes puissants, satisfaits de n'avoir plus de chef, Martin et Pepin avaient sans doute une certaine suprématie de position et de fait; mais ils n'étaient point encore en mesure d'exercer directement les pouvoirs publics; ils n'étaient encore que les plus puissants parmi leurs égaux.

Un tel état de choses ne pouvait être, pour ainsi dire, que d'un moment. Il était clair qu'à la première nécessité d'agir en commun pour la défense de leurs intérêts, les leudes austrasiens seraient

obligés de s'organiser, de reconnaître des chefs; et ces chefs, désignés d'avance, ne pouvaient être que les petits-fils d'Arnulphe et de Pepin. Or, la nécessité dont il s'agit, nécessité qui existait déjà par le seul fait de la rivalité politique de l'Austrasie et de la Neustrie, devint urgente par le retour d'Ebrouin au gouvernement de ce dernier pays.

Les leudes burgondiens ou neustriens que le maire de Thierry III persécutait, qu'il menaçait encore après les avoir dépouillés de leurs offices et de leurs biens, fuyaient de toutes parts de devant lui. Les uns se réfugiaient en Vasconie, d'autres chez les Visigoths; mais la plupart passaient en Austrasie, où ils étaient sûrs d'être bien accueillis, surtout par Pepin et par son frère, qui leur promettaient de les ramener victorieux en Neustrie et qui avaient le plus grand intérêt à leur tenir parole.

Le nombre de ces émigrés grossissait rapidement; en 680 ils composaient une force si considérable que leurs deux jeunes patrons crurent le moment venu de tenter, avec eux et avec des renforts austrasiens, une invasion en Neustrie. Ils se mirent donc en campagne et s'avancèrent jusqu'à Loixi, près de Laon, où ils rencontrèrent Ebrouin. Les combattants étaient braves et nombreux; l'intérêt qui les animait était grave pour tous et personnel pour des milliers d'entre eux. Les chefs étaient des braves de renom; la bataille devait être longue et sanglante; elle le fut. Mais à la fin Ebrouin et les Neustriens la gagnèrent, et, pour-

suivant les vaincus jusqu'en Austrasie, mirent tout à feu et à sang sur leur passage [1].

Martin se renferma dans Laon, où il aurait pu soutenir un long siége; mais il eut l'imprudence de venir à un rendez-vous que lui avait assigné Ebrouin, comme pour traiter avec lui; et fut assassiné en y arrivant [2]. Pepin se sauva; mais la cause de l'aristocratie germanique semblait irréparablement compromise par sa défaite, et l'Austrasie était prête à subir, comme la Burgondie, la domination neustrienne. Il ne fallut peut-être rien moins que la mort d'Ebrouin pour remettre les chances des événements en faveur de Pepin. Cette mort fut, dans la grande lutte du maire neustrien contre les leudes, un incident caractéristique qui aide à comprendre à quel point la rigueur lui était nécessaire pour gouverner. Un certain Hermanfroi ayant été accusé d'avoir malversé dans je ne sais quel emploi fiscal dont il était revêtu, le maire du palais le menaça de lui enlever tous ses biens, en réparation du dommage qu'il avait causé. Hermanfroi, troublé de cette menace, voulut en prévenir l'effet par un coup désespéré. Il assembla quelques affidés, se posta sur le chemin par où il savait qu'Ebrouin devait se rendre à l'église, se jeta sur lui à l'improviste et l'assassina [3].

Les trois maires du palais donnés l'un après

(1) Fredeg. Cont. II. XCVII. Gesta Francor. XLVI.

(2) *Id.* loc. cit.

(3) Gesta Francor. XLVII. Fredeg. Cont. II. XCVIII.

l'autre pour successeurs à Ebrouin n'eurent à beaucoup près ni son expérience, ni son courage politique, ni sa capacité militaire. Chacun d'eux gouverna à sa façon et tous gouvernèrent mal. L'un temporisa lâchement avec l'aristocratie; l'autre l'attaqua sans s'y être convenablement préparé, et comme pour se faire battre; le dernier fut un personnage qui, à une nullité complète, joignait des ridicules et des travers. Beaucoup de Neustriens, jusque là fidèles à la cause mérovingienne, en désespérèrent sous un tel chef; ils allèrent en Austrasie se réunir à leurs premiers émigrés et s'abandonnèrent comme eux à la fortune de Pepin.

Avec des adversaires si peu habiles, celui-ci avait eu le loisir de se remettre de sa défaite et de se mieux préparer à une seconde guerre. Aux émigrés de Neustrie et aux Austrasiens qui composaient le noyau de ses forces, il avait adjoint des auxiliaires qu'il avait attirés d'Outre-Rhin, Saxons, Frisons, Cattes et Hessois, Thuringiens et Allemanes.

Aussitôt que Pepin eut terminé tous ses apprêts de guerre, il somma le roi de Neustrie de rappeler ses exilés et de leur restituer leurs biens; il voulait être refusé, il le fut; et les armées des deux pays ou des deux partis marchèrent l'une contre l'autre, commandées, celle de Neustrie par le maire du palais Berthaire, et celle d'Austrasie par Pepin. Elles se rencontrèrent non loin de la frontière des deux royaumes, auprès d'un lieu nommé Testri, sur les bords de la Somme.

Les chroniqueurs carlovingiens rapportent un discours qu'ils mettent dans la bouche de Pepin, exhortant ses compagnons d'armes à bien faire leur devoir. Que ce discours ait été réellement tenu et qu'il exprime bien les vraies raisons pour lesquelles le chef austrasien recommençait la guerre, c'est de quoi il y a beaucoup à douter. Mais il n'en est pas moins curieux pour l'histoire; car les motifs qui y sont allégués, s'ils ne sont pas les motifs intimes du chef, sont néanmoins puisés dans des faits, et les plus spécieux qu'un homme habile pût alléguer dans la circonstance donnée.

Ecoutez-moi, font-ils dire à Pepin, et apprenez ce qui me contraint à cette guerre. J'y suis d'abord provoqué par les lamentations des prêtres et des serviteurs de Dieu, qui plusieurs fois sont venus me trouver afin que je secourusse par les armes les églises injustement dépouillées de leurs patrimoines. Un second motif m'a porté à cette pénible entreprise; ce sont les gémissements et les larmes des nobles franks réfugiés auprès de moi, qui, accablés par tant de malheurs, pensent que je puis (en les secourant) mériter le suffrage du ciel [1].

La bataille fut aussi sanglante que celle de Loixi et la victoire aussi disputée; mais cette fois les Austrasiens l'emportèrent. Berthaire, le maire de Neustrie, fut tué; Thierry III, qui avait été amené là plutôt qu'il n'y était venu, prit la fuite jusqu'à

(1) Annal. Mettenses ad an. 687. Fredeg. Cont. II. C.

Paris, où Pepin le suivit et s'assura de sa personne. Il le fit aussitôt reconnaître roi par les Austrasiens, et se fit donner à lui le titre de maire de Neustrie sous lequel il exerça le même pouvoir qu'Ebrouin avait exercé en Neustrie et en Burgondie, outre le pouvoir plus personnel que lui assuraient en Austrasie sa richesse, sa position et la popularité de son nom. Il passa de la sorte, en un instant, du simple rôle de chef militaire d'une faction au rôle de chef politique d'un grand pays.

De 687, époque de cette mémorable bataille de Testri, où Pepin s'empara de tout ce qui subsistait encore alors des forces de la conquête franke, jusqu'à 714, année de sa mort, s'écoulèrent vingt-sept ans qu'il employa heureusement à consolider sa puissance. Les événements de cette période sont presque inconnus, ceux surtout d'après lesquels on pourrait se former une idée des changements politiques préparés ou commencés par le triomphe de Pepin. Mais la période de la domination de Charles Martel n'étant au fond que le complément plus clair et plus prononcé de celle de son père, l'histoire de l'une pourra jusqu'à un certain point suppléer à celle de l'autre; et je me bornerai ici à suivre rapidement le fil qui mène de la première à la seconde.

Durant les vingt-sept ans que dura la mairie ou le règne de Pepin d'Héristal, il vit passer devant lui quatre rois mérovingiens, à chacun desquels il ne manqua pas de substituer religieusement l'héri-

tier le plus direct et le plus légitime. Le respect héréditaire des Franks, déjà, selon toute apparence, usé en Austrasie et en Burgondie, ne l'était pas encore tout-à-fait en Neustrie ; et tant qu'il ne l'était pas, il y avait du risque pour Pepin à vouloir réunir en lui, sous un seul et même titre, le pouvoir réel et le pouvoir nominal. Du reste il avait peu de chose à faire, même en Neustrie, pour achever d'y flétrir ce titre de Mérovingiens dans des enfants rachitiques, vieillards à vingt ans, rejetons avortés d'une race usée par des débauches effrénées.

Il importait davantage, et il était, ce me semble, un peu plus difficile d'avilir le titre de maire du palais, dont l'institution, aussi ancienne que la conquête franke, était restée nationale à travers toutes les modifications qu'elle avait subies, et qui était devenue comme une partie indivisible, comme l'ame de la royauté mérovingienne. Pepin aurait cru manquer et aurait peut-être manqué son but en essayant d'attacher définitivement le pouvoir effectif, dont l'avait investi la victoire, à ce titre de maire du palais, titre pour ainsi dire corrélatif de celui de Mérovingien, et qu'il eut toujours rappelé. En gouvernant tout sans aucun titre déterminé, il prouvait bien mieux que son autorité était attachée à sa personne, qu'elle était son œuvre, sa conquête et sa propriété.

Du reste il mit une gradation habile dans ce qu'il fit à cet égard. Il commença par se faire nommer maire de Neustrie; puis en cette qualité il se

donna un lieutenant qui résidait en Neustrie, tandis que lui-même séjournait en Austrasie ou partout où bon lui semblait. Enfin à des rois enfants il finit par associer des maires enfants, comme pour leur donner des compagnons de jeux; et le titre de maire du palais devint peu à peu un titre presque aussi insignifiant que celui de roi.

Malgré tant de ménagements et d'habileté, la puissance de Pepin fut sur le point de disparaître avec lui. Il fallut des circonstances impossibles à prévoir pour qu'elle passât finalement à celui des siens à qui le sort gardait la gloire de la compléter et de la fixer dans sa race.

Il avait trois fils, deux de sa femme légitime, Drogon et Grimoald; le troisième lui était né d'une maîtresse nommée Alpaïde et se nommait Karl, comme le plus ancien connu de ses aïeux[1]. C'était pour les deux premiers que Pepin avait tout fait et tout disposé; c'était à eux qu'il s'était flatté de transmettre son pouvoir en héritage; mais tous deux moururent avant lui, Drogon de maladie en 708, et Grimoald assassiné en 714.

Pour ce qui est de Karl ou de Charles (Martel), pour ne point changer un nom consacré par l'admiration populaire, non-seulement Pepin n'avait fondé aucun dessein sur lui, mais il le tenait à l'écart comme prisonnier, et ne laissait voir pour lui qu'une aversion extraordinaire. Charles

1 Fredeg. Cont. II C.

fut, non sans motif, soupçonné d'avoir tué son frère Grimoald, et rien n'expliquerait aussi bien que cette violence la répugnance mystérieuse et obstinée de son père pour lui. Quoi qu'il en soit, Pepin partagea à sa mort les terres immenses et les duchés déjà héréditaires dans sa famille entre deux fils de Drogon. Grimoald avait laissé un fils naturel qui n'était encore âgé que de six ans. Par un acte signalé de mépris pour les usages mérovingiens, Pepin le donna pour maire du palais à un troisième Dagobert, monarque alors régnant, lequel n'était guère plus âgé. Ainsi donc à sa mort le vainqueur de Testri laissa la Gaule franke sous le gouvernement d'un enfant, ayant pour lieutenant un autre enfant; et tous les deux pour tutrice une vieille femme, Plectrude sa veuve[1].

Il paraît qu'une fois en possession de l'autorité publique Pepin avait contenu d'une main vigoureuse les anciennes factions, tant celle dont il avait été le chef et pour laquelle il avait combattu, que celle qu'il avait vaincue et dont la Neustrie était le principal foyer. Il y a cependant lieu de penser que les leudes austrasiens avaient joui sous lui de plus de sécurité, qu'ils avaient été moins souvent troublés dans la possession de leurs honneurs et de leurs biens que sous les maires du palais, agissant dans l'intérêt des rois mérovingiens ou par des motifs personnels.

(1) Fredeg. Cont. II. CIV.

Quant aux Neustriens, leudes ou autres, on ne peut guère douter que les vingt-sept années de domination de Pepin n'eussent été pour eux, en général, une période d'oppression et de soumission forcée à l'Austrasie. Peut-être seulement y avait-il autant de patriotisme et de vanité que de raisons politiques dans leur mécontentement. A force de se faire la guerre, et tout le mal qui s'ensuivait, la Neustrie et l'Austrasie en étaient venues depuis long-temps à une véritable antipathie nationale l'une pour l'autre.

Il ne fallait pas aux Neustriens toute la force et toute l'énergie qui leur restaient pour secouer le joug d'une femme et de deux enfants. Ils prirent les armes d'un mouvement unanime et spontane, et marchèrent à la rencontre de Plectrude, qui venait avec une armée austrasienne et avec son petit-fils Grimoald s'installer à Paris, en qualité de régente de l'empire. Les deux armées se rencontrèrent à Compiègne et s'attaquèrent avec l'acharnement accoutumé; les Austrasiens furent battus et mis en fuite, et les Neustriens, affranchis d'une domination qu'ils tenaient pour étrangère et pour hostile, se donnèrent un maire national, un leude nommé Raginfred, jusque là inconnu[1].

Dagobert III venait de mourir, et le premier soin du nouveau maire fut de lui trouver un successeur. Quoique ce Dagobert eut un fils, on choisit pour

1 *Id.* CV.

le remplacer un certain moine nommé Daniel, que l'on alla chercher au fond d'un cloître, fils véritable ou prétendu, légitime ou bâtard de Childéric II, et à qui l'on donna pour nom mérovingien celui de Chilpéric II[1]. Cette formalité remplie, Raginfred n'eut plus qu'à s'occuper de la guerre contre l'Austrasie; il la poursuivit avec ardeur et habilement. Radbode, duc des Frisons, qui aspirait à se rendre indépendant et s'était déjà plusieurs fois révolté contre Pepin, était fort disposé à se soulever de nouveau contre le faible gouvernement de ses successeurs; Raginfred l'y décida en s'alliant avec lui[2].

Envahie à la fois au nord par les Frisons et au midi par les Neustriens, l'Austrasie était en péril imminent d'être conquise. Dans leur détresse, les Austrasiens s'avisèrent d'avoir recours au fils disgracié de Pepin, à Charles; ils le tirèrent de sa prison et le mirent à leur tête. Charles répondit en héros aux espérances de son parti; battu dans les premières rencontres, il ne perdit point courage et finit par relever la fortune de sa famille. En 717, il se trouva en état de prendre l'offensive et s'avança contre les Neustriens, résolu de leur livrer une bataille décisive[3].

Ce que des chroniqueurs carlovingiens ont noté

(1) *Id.* loc. cit.

(2) *Id.* CVI.

(3) *Id.* loc. cit.

de la différente composition de l'armée neustrienne et de celle d'Austrasie est l'unique fait un peu positif qui nous reste, pour constater que cette nouvelle guerre était, comme les précédentes, une guerre d'opposition politique, une guerre entre une aristocratie et une royauté à peu près également barbares. Ils disent que l'armée de Charles « était la moins nombreuse, mais composée en entier de braves éprouvés à la guerre[1]. » Ce détail indique une armée dont les rangs sont principalement formés de guerriers de profession, d'hommes de la race conquérante, de leudes de tout ordre, combattant pour leurs priviléges.

L'armée des Neustriens, ajoutent-ils, était composée d'une innombrable multitude, mais entremêlée de peuple commun, » c'est-à-dire sans doute, mi-partie de Franks et d'anciens habitants du pays, de Gallo-Romains combattant pour le maintien d'un pouvoir qui les protégeait parfois contre les leudes, et dont l'intérêt était naturellement plus d'accord avec le leur que celui de ces derniers.

Ces deux armées se rencontrèrent à Viney, proche Cambrai, en 717. Jamais les Neustriens et les Austrasiens n'avaient combattu, les uns contre les au-

(1) Hilpericus cum innumerabili exercitu, sed vulgari quidem commixta plebe, Caroli adventum expectabat; Karolus verò princeps cum pauciori quidem agmine, sed probatissimis ad certamen viris aciem in hostem dirigebat. Annal. Mett. ad an. 717.

tres, avec tant d'obstination et de fureur que cette fois. De part et d'autre le carnage fut tel qu'il fit oublier tout ce que les traditions rapportaient des plus horribles tueries des batailles passées. Les Austrasiens gagnèrent celle-ci et poursuivirent les débris de l'armée neustrienne jusque sous les murs de Paris.

Cette victoire de Charles à Vincy ne fut cependant pas si avantageuse pour lui que l'avait été pour Pepin celle de Testri. Elle ne lui donna que l'Austrasie, dont il se fit nommer duc, titre nouveau qui lui suffisait pour le moment; il voulut aussi, par un surcroît de prudence, faire un roi d'Austrasie; il appela Clotaire IV, le fantôme mérovingien, qu'il mit alors sur le trône, et l'on sait à peine où il le prit.

Les Saxons s'étant révoltés contre les Franks en 718, Charles mena les Austrasiens contre eux pour les soumettre de nouveau[1], et les Neustriens profitèrent de ce répit pour se refaire de leur déroute de Vincy. La principale mesure de Raginfred, pour se mettre en état de poursuivre la guerre, fut de conclure une alliance avec Eudon, duc souverain de Vasconie et d'Aquitaine. L'année d'après, ce duc, passant la Loire à la tête d'une armée, vint se réunir aux Neustriens, et marcha avec Raginfred contre les Austrasiens. Charles ne les attendit pas:

(1) Fredeg. Cont. II. CVIII.

il vint au-devant d'eux et les poussa sans combat jusqu'à Paris[1].

A son passage par cette ville, Eudon en enleva le roi Chilpéric II et son trésor, et continua paisiblement, avec cette proie, sa retraite vers la Loire. Mais peu de temps après, Charles lui ayant proposé son alliance, à la condition de lui remettre entre les mains le roi enlevé et son trésor, il accepta le traité et renvoya aussitôt Chilpéric II en Neustrie.

Chilpéric ne pouvait arriver plus à propos; le roi d'Austrasie, Clotaire IV, venait de mourir, et Charles cherchait quelqu'un pour le remplacer. Chilpéric n'avait aucune vertu qui le rendît impropre à cet usage; il fut donc reconnu roi d'Austrasie, comme il était déjà censé l'être de la Neustrie et de la Burgondie, et Charles fut dès lors le vrai souverain des trois pays.

(1) *Id.* loc. cit.



APPENDICE.

I.

OBSERVATIONS SUR LES RÉCITS FABULEUX DU MARIAGE DE CLOVIS ET DE CLOTILDE.

En signalant dans le premier volume de cette histoire les fables relatives à Childéric, j'ai dit que ces fables n'étaient pas les seules de leur genre qui eussent été jetées dans les commencements de l'histoire des Franks de la Gaule. En avançant cela, j'avais particulièrement en vue les fictions dont a été grossie, ou, si l'on veut, amoindrie la partie vraie ou vraisemblable de la vie de Dagobert et de Clovis. J'ai eu déjà, à propos de ce dernier, l'occasion de toucher en passant à quelques-unes de ces fictions; mais je n'ai point parlé de la plus curieuse de toutes, de celle relative au mariage du conquérant avec Clotilde. J'en dirai donc ici quelques mots à part; ils achèveront, je présume, de constater que l'histoire des Franks, prise à ses origines, a, comme toutes les autres histoires à la même période, ses éléments poétiques et fabuleux indivisiblement entremêlés à ses éléments historiques proprement dits, et que ces éléments, si disparates qu'ils soient d'ailleurs, ont néanmoins entre eux des rapports qu'il peut être bon d'observer.

Il n'y a, dans tout Grégoire de Tours, rien de plus concis, de plus simple, et sinon de plus vrai, au moins de plus vraisemblable, que le récit du mariage de Clovis avec Clotilde, fille de Chilpéric et nièce de Gondebaud, rois des Burgondes. L'historien raconte d'abord comment ce dernier roi, ayant

fait périr par le glaive son frère Chilpéric, relégua dans quelque lieu retiré de la Burgondie les deux filles du défunt, après quoi il poursuit en ces termes :

« Clovis envoyant fréquemment des députés en Burgondie, Clotilde fut aperçue par quelques-uns de ces députés, qui, l'ayant trouvée belle et sage, et ayant su qu'elle était de race royale, en informèrent aussitôt le roi Clovis. Celui-ci envoya alors sans retard à Gondebaud des ambassadeurs pour la demander en mariage. Gondebaud, n'osant la refuser, la livra aux députés qui, s'étant chargés d'elle, s'en vont au plus vite la présenter au roi. Celui-ci, l'ayant vue, en fut charmé et la prit pour femme, ayant déjà d'une concubine un fils nommé Thierry. »

Ce court passage de Grégoire de Tours est du petit nombre de ceux auxquels les compilateurs et les abréviateurs des époques subséquentes ont, par une exception à noter, donné des développements évidemment romanesques et généralement reconnus pour tels. C'est ce qu'ont fait d'abord Frédégaire, dans son abrégé de Grégoire, à la suite de Frédégaire, mais avec des variantes remarquables, l'auteur anonyme des Gestes des Franks, et après l'un et l'autre divers chroniqueurs moins anciens, qui ont copié l'un ou l'autre. Pour expliquer et motiver ce que j'ai à dire de ces fictions, je dois auparavant en tracer une notice assez détaillée pour en faire ressortir les traits caractéristiques; je donnerai la version de Frédégaire la première.

Frédégaire suit d'abord exactement Grégoire de Tours; il commence comme lui par raconter la mort tragique de Chilpéric, roi des Burgondes, et l'espèce de captivité où ses deux filles sont retenues par Gondebaud leur oncle. Mais aussitôt après ce préambule se font sentir les intentions romanesques. Clovis désire vivement épouser Clotilde, la plus jeune des deux sœurs, qu'il est censé connaître de renommée; mais son projet n'est pas d'exécution facile. Gondebaud le regarde comme un

barbare avec lequel il lui répugne de s'unir par des liens de famille. Le roi des Burgondes a d'ailleurs pour conseiller intime Aridius, un Romain d'une sagesse accomplie et dont tous les avis sont pour lui des oracles. Or, cet Aridius est encore plus hostile que lui à Clovis et aux Franks, encore plus opposé à toute espèce de rapprochement avec eux.

Dans cet état de choses, Clovis ne croit pas devoir braver brusquement les répugnances de Gondebaud; il veut, avant de lui demander Clotilde, être assuré de l'assentiment de celle-ci. Mais cela même n'est pas chose aisée; Clotilde vit cachée à tous les regards dans une retraite impénétrable, uniquement occupée à des œuvres de piété et de charité chrétiennes, prodiguant ses aumônes et ses soins aux malheureux, aux mendiants, aux pélerins. Voilà pour Clovis bien des obstacles à surmonter!

Mais heureusement Clovis a pour conseiller Aurélien, grand personnage romain, qui lui est dévoué au point de tenter pour lui les entreprises les plus difficiles, et d'ailleurs si sage, si habile, qu'il n'y a rien d'impossible pour lui. C'est à ce personnage que Clovis confie la mission délicate de se rendre en Burgondie, de pénétrer dans la retraite de Clotilde, de lui déclarer le choix que le roi des Franks a fait d'elle pour son épouse, et d'obtenir le consentement de la jeune et pieuse princesse. Voilà le nœud du roman de Frédégaire. La fiction y perce déjà de plus d'un côté; mais c'est surtout dans les incidents qui amènent le dénouement qu'elle est manifeste et naïve.

Aurélien, ayant accepté la tâche que lui impose son seigneur, se met aussitôt en devoir de la remplir. Il part seul, à pied, déguisé en mendiant, la besace sur le dos, mais d'ailleurs muni de l'anneau de Clovis pour en faire usage quand le moment en sera venu.

En cet état Aurélien arrive à Genève où Clotilde fait sa résidence; il se présente dans son déguisement de mendiant ou de pélerin à la princesse qui, à ce titre, l'accueille avec sa cha-

rité ordinaire et veut elle-même lui laver les pieds. Tandis qu'elle se livre à cet acte pieux, Aurélien, se penchant à son oreille, lui dit tout bas : « J'aurais, madame, de grandes choses à t'annoncer, si tu me permettais de te les dire secrètement. » Elle lui permet de parler, et il continue : « Le roi des Franks, Clovis, dit-il, m'envoie à toi; et, si c'est la volonté de Dieu, il se propose de t'élever jusqu'à lui en te prenant pour épouse ; et pour que tu n'en doutes pas, voici son anneau. »

Transportée de surprise et de joie, Clotilde accepte l'anneau et dit à Aurélien : « Reçois ces cent sous d'or; prends ce mien anneau et retourne au plus vite à ton seigneur ; dis-lui que, s'il veut s'unir à moi en mariage, il doit envoyer tout de suite des députés me demander à mon oncle Gondebaud. Mais que les députés qui viendront me chercher m'emmènent aussitôt qu'ils en auront obtenu la permission. On attend ici de Constantinople l'arrivée d'un sage nommé Aridius, par les conseils duquel je crains que toute cette affaire ne soit mise à néant s'il arrive le premier. »

Il est à noter que, dans toute cette partie de la fabuleuse narration de Frédégaire, Clotilde, qui connaît sans doute Clovis comme un conquérant dont la renommée remplit la Gaule, n'a pas l'air de se douter qu'il soit païen, ou que, si elle s'en doute, elle n'en ait ni souci ni scrupule.

Satisfait du succès de sa mission auprès de Clotilde, Aurélien est pressé d'en aller rendre compte à son seigneur. Il part de Genève dans le même déguisement sous lequel il y est arrivé, et sa besace seulement un peu plus lourde des cent sous d'or qu'il y a cachés. Il est accosté cheminant par un autre mendiant dont il fait son compagnon, et avec lequel il poursuit sa route vers Orléans. C'est Orléans que le romancier lui donne pour résidence, peut-être à cause du rapport qu'il y a entre son nom d'Aurélien et celui d'Orléans (Aurelianum). Déjà tout près de sa ville, Aurélien, pris d'un sommeil irrésistible, se couche dans un champ et s'endort. Il a tout lieu de

s'en repentir au réveil, trouvant que son compagnon de route a disparu et lui emporte sa besace avec ses cent sous d'or. La mésaventure lui déplaît fort; il en est aussi désolé qu'aurait pu l'être un vrai mendiant. Il court chez lui en toute hâte, et, à peine arrivé, il envoie de tous côtés des esclaves à la poursuite du voleur qui à la fin est pris et lui est amené. Il se donne la satisfaction peu héroïque de le garder trois jours, durant lesquels il le fait rudement fustiger, après quoi il le renvoie. Cela fait, ou si l'on veut ce temps perdu, il s'en va, le roman ne dit pas où, rendre à Clovis compte de sa mission et lui porter l'anneau de Clotilde.

Clovis, charmé du succès de ses vœux, fait aussitôt demander solennellement à Gondebaud, par des ambassadeurs, sa nièce Clotilde en mariage. Ces ambassadeurs ne sont pas nommés dans le roman, et il n'est point dit qu'Aurélien fût à leur tête; mais c'est un point qu'il faut tenir pour sous-entendu. Gondebaud est très effarouché de la demande de Clovis; toutefois il craint les suite d'un refus, et Aridius, son fidèle conseiller, son oracle, n'est point là pour lui dire ce qu'il faut faire et pour lui en inspirer le courage. Il cède donc à la peur et accorde Clotilde pour femme au roi des Franks. Les ambassadeurs qui sont venus la chercher l'emmènent en toute hâte, comme elle l'a prescrit. Elle part avec un immense trésor, dans une bastarne, sorte de voiture couverte traînée par des bœufs et principalement destinée aux femmes, et s'achemine avec son cortége devers la Champagne où elle est attendue par Clovis. Le voyage est d'abord fort paisible; mais Clotilde, informée tout à coup, on ne voit ni par qui ni comment, qu'Aridius vient d'arriver de Marseille, en est grandement alarmée. Aridius est l'ennemi de Clovis; c'est l'homme qui peut encore troubler son union avec le héros frank et aux mains duquel elle voudrait le moins tomber. « Otez-moi bien vite de cette bastarne, crie-t-elle à ses conducteurs, et si vous voulez me présenter à votre seigneur, mettez-moi à l'instant à cheval et

chevauchons aussi rapidement que possible, sinon je ne paraîtrai point en la présence du roi des Franks. » Ce qu'elle demande est fait aussitôt, et le cortége poursuit sa route plus vite qu'il ne l'avait commencée.

Il était vrai qu'Aridius venait d'arriver de Marseille en Burgondie et avait déjà pris ses mesures pour troubler le bonheur de Clotilde. Gondebaud, le revoyant, l'avait interrogé : « Sais-tu ce qui s'est passé en ton absence ? lui avait-il dit. Sais-tu que nous avons fait amitié avec les Franks et que j'ai donné ma nièce pour femme à Clovis ? »

La réponse que fait Aridius à cette question est assez remarquable; je la traduits exactement : « Non, répond-il, oh ! non, ceci n'est point une amitié; c'est le commencement d'une discorde perpétuelle. O mon seigneur, tu aurais dû te souvenir que tu as fait périr par le glaive ton frère Chilpéric, le père de Clotilde; que tu as fait mourir sa mère une pierre au cou, et jeter dans un puits les cadavres décapités de ses deux frères. Si Clovis est le plus fort, il vengera l'injure de ses proches. Envoie tout de suite ton armée à la poursuite de Clotilde pour la ramener. Il te sera plus aisé de supporter les plaintes d'une femme que d'être, toi et les tiens, sans cesse aux prises avec les Franks. »

Gondebaud, frappé de ces paroles, envoie aussitôt une armée chargée de lui ramener Clotilde et le trésor qu'elle emporte avec elle; mais il était trop tard pour l'atteindre. Elle avait chevauché rapidement; elle approchait des frontières de la Champagne, se dirigeant vers Villariac (Villers), où l'attendait Clovis. Mais elle ne voulait pas quitter la Burgondie sans donner une preuve énergique des sentiments avec lesquels elle la quittait. Quand elle sait qu'il ne lui reste plus que douze lieues à faire sur la terre de son oncle, elle appelle ses conducteurs, les conjurant de lui donner une grande joie : c'est de se répandre tous à droite et à gauche dans le pays, pour y brûler, pour y piller et y faire tout le dégât imaginable. A cette prière,

qui est un ordre agréable pour eux, les Franks se mettent à l'œuvre au grand contentement de Clotilde, qui, les voyant faire, s'écrie dans un transport de joie peu chrétienne : « Je te rends grace, ô Dieu tout-puissant, de ce commencement de vengeance que je prends ici de la mort de mes parents et de mes frères ! »

Ainsi dévastant, brûlant et tuant, le cortége nuptial arrive à sa destination. Clovis, ravi de la beauté de sa fiancée, l'épouse aussitôt. Ici la narration de Frédégaire rentre dans les données de Grégoire de Tours, et je n'ai plus à m'en occuper.

Les observations et les conjectures que suggère ce récit fabuleux, étant en grande partie applicables à la version de ce même récit par l'auteur anonyme des Gestes des Franks, je dois, avant d'aborder ces conjectures, donner une idée de cette seconde version.

Elle est, quant au fond, la même que celle de Frédégaire; mais elle en diffère notablement quant à la marche et aux détails. Dans l'anonyme comme dans Frédégaire, c'est par l'entremise et le dévouement d'Aurélien que Clovis surmonte les obstacles qui s'opposent à son union avec la belle et vertueuse Clotilde. Dans l'un comme dans l'autre, c'est déguisé en mendiant qu'Aurélien se présente à celle-ci; mais le mode et les incidents de l'entremise varient dans les deux récits. Voici comment les choses se passent d'après les traditions suivies par l'auteur des Gestes des Franks.

Clotilde est dans l'usage, chaque dimanche, au sortir de la messe, de distribuer ses aumônes aux pauvres, à la porte de l'église. Aurélien s'est glissé parmi eux, et, son tour venu de recevoir l'aumône, Clotilde lui donne une pièce d'or. Aurélien, saisissant avec adresse le moment propice, écarte le manteau de la princesse et lui baise la main. Clotilde est singulièrement frappée de cette hardiesse; elle y soupçonne du mystère. A peine de retour au palais, elle dépêche une servante à l'église, avec ordre de lui amener tout de suite le jeune homme qui lui

a baisé la main ; car cet Aurélien, si renommé pour sa haute sagesse, est encore un jeune homme.

Conduit au palais, Aurélien y arrive dans son costume de mendiant, portant dans sa besace l'anneau et les autres présents destinés par Clovis à Clotilde. « Pourquoi, lui dit celle-ci dès qu'elle l'aperçoit, pourquoi, jeune homme, t'es-tu travesti en mendiant ? pourquoi as-tu écarté mon manteau ? » Il paraît qu'elle n'ose pas dire : Pourquoi m'as-tu baisé la main ? Aurélien lui répond en lui déclarant les projets de Clovis, et sort à l'instant pour prendre, dans la besace qu'il a laissée à la porte de la chambre, l'anneau et les présents qu'il est chargé d'offrir à la princesse. Mais la précieuse besace a disparu ; elle a été enlevée par quelqu'un du palais ; et Clotilde, inquiète, troublée, la fait chercher et s'en met elle-même en quête jusqu'à ce qu'elle soit retrouvée. Elle reçoit alors en secret l'anneau de Clovis ; mais en le recevant elle n'oublie point qu'elle est chrétienne. « Prends garde, dit-elle à Aurélien, que personne ne sache rien de tout ceci ; il n'est pas permis à une chrétienne d'épouser un païen ; mais qu'il en soit fait selon ce que voudra mon Seigneur Dieu, celui que je proclame devant tous. Toi, va-t-en en paix. » Et Aurélien s'en va en effet, pressé qu'il est de rendre compte de son message à Clovis.

Restée seule avec toutes les idées et tous les soucis que lui ont inspirés les offres du conquérant, Clotilde fait quelque chose de très imprévu, j'ajouterais volontiers, et de très romanesque. Cet anneau qu'elle a reçu d'Aurélien et qu'elle a accepté au nom de Clovis, elle va le déposer dans le trésor de son oncle Gondebaud, où il risquerait fort d'être perdu sans le besoin qu'aura bientôt le romancier de le retrouver.

Cependant Clovis, informé par Aurélien de tout ce qui s'est passé entre ce dernier et Clotilde, interprète les paroles de celle-ci comme un consentement à la demande de sa main ; il la tient dès ce moment pour sa fiancée, et il ne s'agit plus que

de l'obtenir de Gondebaud. C'est le sujet pour Aurélien d'une nouvelle mission, non moins délicate ni moins difficile que la première. Gondebaud n'est pas peu émerveillé d'entendre que Clovis parle de Clotilde comme de sa fiancée et la lui demande à ce titre sous peine de guerre. Il se laisse aller à une vive colère, convaincu qu'il est que Clovis et Clotilde sont parfaitement étrangers l'un à l'autre; il reçoit donc très mal les propositions d'Aurélien et rend menace pour menace. Les leudes burgondes, qui ne craignent rien tant qu'une rupture avec les Franks, interviennent aussitôt pour le maintien de la paix et conseillent à Gondebaud de bien s'assurer, avant de rejeter la demande de Clovis, si ce roi n'aurait point fait faire secrètement par ses députés quelque proposition à la princesse, et ne lui aurait point envoyé quelque présent en gage de promesses réciproques.

Tout le monde se met alors en quête de ce gage. On cherche dans le trésor, et l'on y trouve l'anneau de Clovis, aisément reconnu à l'inscription et à l'effigie qui y ont été gravées tout exprès. Il devient clair par cette trouvaille, et plus encore par les aveux de Clotilde, que les prétentions de Clovis ne sont ni injustes, ni simulées, et Gondebaud se résigne, bien qu'avec douleur et colère, à livrer Clotilde à Aurélien, qui la conduit triomphant à Soissons au roi des Franks, qui l'épouse aussitôt.

Mais Aurélien n'est pas encore au bout de sa tâche; Clotilde, devenue l'épouse de Clovis, lui adresse plusieurs demandes plus graves, plus urgentes les unes que les autres. Elle lui demande d'abord de se faire chrétien; puis de se faire restituer le trésor de son père Chilpéric, qui a été enlevé par Gondebaud, et enfin de venger sur ce même Gondebaud la mort de ses proches qu'il a fait égorger. Clovis ne veut sur l'heure s'engager à rien sur sa conversion; quant aux deux autres points, il n'hésite pas à promettre à Clotilde de la satisfaire dès qu'il le pourra, et pour ce qui concerne les trésors de Chilpéric, Aurélien est chargé de partir aussitôt pour aller

les réclamer. C'est une troisième mission à la cour de Burgondie qui lui est imposée, et c'est peut-être des trois la plus difficile, celle qui exige au plus haut degré un heureux mélange d'adresse et de courage.

Déjà vivement piqué de tout ce qu'il a été obligé de faire pour Clovis, Gondebaud l'est encore plus de s'entendre demander une partie de son trésor. « Quoi! s'écrie-t-il tout courroucé à Aurélien, faut-il donc que je livre encore mon trésor ou mon royaume à Clovis? Ne t'ai-je pas défendu de remettre le pied dans mes Etats pour espionner mes affaires? Retire-toi d'ici au plus vite; pars, sinon je te fais mourir, je le jure. » A ces injonctions Aurélien répond avec l'assurance et la fierté d'un homme qui parle au nom de Clovis; et les leudes de Gondebaud interviennent de nouveau pour amener un accommodement. Les paroles que le narrateur fabuleux leur met à cette occasion dans la bouche ne laissent pas d'être remarquables, comme expression vraie de la terreur alors attachée au nom des Franks.

« Donne, disent-ils à Gondebaud, donne à ta nièce quelque chose du trésor qui, en bonne justice, lui appartient, et conserve par ce moyen la paix avec Clovis et le peuple des Franks, afin qu'ils n'envahissent pas notre pays; car c'est un peuple très féroce et sans Dieu. » Gondebaud accepte le conseil à contre-cœur et livre à Aurélien de grandes richesses, une immense quantité d'or et d'argent non ouvrés ou magnifiquement ouvrés. « Tiens, lui dit-il avec dépit, retourne à ton maître; voilà des dons à lui présenter; voilà un trésor à l'acquisition duquel vous n'aurez pas sué. Me reste-t-il quelque chose de plus à faire pour Clovis? Me faudra-t-il encore partager mon royaume avec lui? — Mon maître est ton fils, lui répond alors Aurélien avec une courtoisie peut-être un peu équivoque; tout sera commun entre vous. » Les grands seigneurs de la cour de Burgondie sont charmés de l'habileté d'Aurélien en toute chose. « Vive le roi qui a de tels leudes! » s'écrient-ils d'une voix

unanime. Ce dernier trait est à noter, comme précisant d'une manière nette et vive l'intention et le but de toutes ces inventions fabuleuses, comme je pourrai mieux l'expliquer tout à l'heure.

Il serait, je crois, assez facile de démontrer que ces fictions ne sont ni de l'invention de l'auteur anonyme des Gestes des Franks, ni de Frédégaire. Tout autorise, je dirai plus, tout oblige à croire qu'elles remontent à des traditions antérieures soit orales, soit écrites, traditions dont elles ne sont, suivant toute apparence, qu'un extrait aride et informe, et qui ne sont probablement pas restées inconnues à Grégoire de Tours lui-même. Mais tout cela exigerait une longue et minutieuse discussion dont ce n'est point ici le lieu; je me bornerai à quelques observations, à la fois plus importantes et plus simples, sur le caractère et le but de ces mêmes fictions.

Ce n'est pas seulement à raison du fait principal qui leur sert de base commune, à raison du fait du mariage de Clovis, que les récits de Frédégaire et de l'anonyme peuvent être qualifiés d'historiques; ils touchent à l'histoire par d'autres côtés également remarquables. Ainsi, par exemple, l'inimitié et l'opposition de Clovis et de Gondebaud, des Franks et des Burgondes, y ressortent vivement de plusieurs traits qui ont d'ailleurs toute l'apparence d'être inventés. On y trouve de même une expression énergique, bien que certainement non historique, des implacables ressentiments que Clotilde garda contre la race de Gondebaud du meurtre de ses parents. Aurélien et Aridius ne firent certainement jamais tout ce qu'on les voit faire ici; mais ce ne sont pourtant pas des personnages imaginaires; ce sont des personnages non-seulement historiques, mais célèbres à leur époque pour le rôle qu'ils jouèrent dans une situation fort élevée. Il paraît qu'Aurélien fut réellement un des conseillers favoris de Clovis, qui le fit duc de Melun. J'ai cité dans le premier volume de cette histoire une lettre intéressante d'Avitus, évêque de Vienne, à un personnage du nom

d'Aurélien, que je serais fort enclin à croire le même que l'Aurélien favori de Clovis.

Aridius est aussi, lui, un personnage historique. Non-seulement Grégoire de Tours en parle, mais il le met en scène d'une manière tout-à-fait analogue à celle dont il est représenté dans le récit romanesque de Frédégaire. Il le peint comme le conseiller dévoué, comme la providence de Gondebaud, et pour dire franchement tout ce que je pense sur ce point, il y a, dans ce qu'il lui fait faire, quelque chose qui n'est guère moins romanesque que le rôle qu'il joue dans Frédégaire et qui pourrait bien provenir de même de quelque tradition altérée par des fictions.

Quoi qu'il en soit, et pour revenir aux récits fabuleux du mariage de Clovis, on voit que ces récits sont historiques en ce sens que, non-seulement ils impliquent des faits donnés par l'histoire, mais qu'ils en sont une expression indirecte plus saillante, plus générale que l'histoire elle-même, une expression poétique grossière.

Maintenant les fables entrées de ces récits y sont-elles entrées d'elles-mêmes, par le simple et libre jeu de l'imagination populaire, ornant, idéalisant à sa manière les faits qui lui sont donnés par l'histoire? ou bien peut-on raisonnablement y supposer, peut-on y démêler un dessein particulier, un but quelconque, soit moral, soit politique? Un rapprochement facile m'aidera à répondre à cette question.

J'ai parlé assez longuement, dans le premier volume de cette histoire, des fictions romanesques qui se glissèrent de bonne heure dans les récits des aventures de Chilperic, le père de Clovis. Je crois avoir fait comprendre que ces fictions doivent être regardées comme une expression grossière, mais énergique, de la nationalité franke, en réaction contre les influences de la puissance romaine. J'ai signalé, comme le véritable héros de ces fictions, ce Guiomat, modèle idéal du leude germain qui, à force de patience, d'adresse et de dévouement,

finit par ramener à la tête des Franks mérovingiens Chilpéric leur chef national, et par écarter d'eux un chef étranger, un Romain, de la stupide crédulité duquel il se joue avec une assurance merveilleuse.

Il ne paraît pas difficile de reconnaître, dans les récits romanesques du mariage de Clovis, une idée analogue à celle qui perce si clairement dans ceux des aventures de Chilpéric. Dans les premiers, comme dans ceux-ci, c'est un ami, un conseiller, c'est un leude d'un roi frank qui se présente comme le héros, comme le personnage dont l'auteur veut célébrer la conduite et le caractère; seulement le motif et la tendance des deux fictions sont on ne peut plus différentes. Dans celle relative à Clovis, c'est un Romain qui est représenté comme le modèle, comme le type héroïque du leude ou du conseiller du roi frank, qui rend à ce roi des services essentiels qui tous exigent la réunion du courage, de la sagesse, de la fidélité. C'est un homme de la race conquise dont le chef des conquérants a besoin pour venir à bout d'une entreprise du plus haut intérêt pour lui. J'ai montré avec quel empressement une grande partie des Gallo-romains des hautes classes et le clergé tout entier offrirent leurs services aux rois des Germains, surtout à ceux des Franks, et nous savons combien ces rois se montrèrent, dès le principe, disposés à agréer ces services généralement plus intelligents et plus sûrs que ceux de leurs sujets, ou, pour mieux dire, de leurs compagnons germains.

Or, les fictions dont il s'agit ici, n'étant qu'une peinture grossièrement idéalisée et embellie de ces sympathies politiques entre les rois franks et les plus distingués des Gallo-Romains, tendaient naturellement à renforcer ces sympathies, à en faire mieux sentir, et dès lors à en assurer, à en étendre les avantages réciproques. Célébrer les louanges d'Aurélien, exagérer poétiquement son succès dans une entreprise supposée importante et difficile, c'était recommander aux chefs de la conquête franke le dévouement, l'habileté, la foi des nobles

gallo-romains; c'était les signaler à leur confiance et à leur générosité.

Maintenant, est-ce par un pur hasard, par un simple accident, que cette tendance morale et politique se trouve être celle des fictions dont il s'agit? Je me déciderais mal aisément à le croire. Il était si naturel pour les Gallo-Romains lettrés, et surtout pour les ecclésiastiques, d'agir et de parler dans le sens de ces fictions, qu'il y aurait quelque chose d'étrange à ce qu'ils n'en fussent pas les auteurs. C'est en effet, à des Gallo-Romains prêtres ou laïcs que je crois devoir en attribuer l'invention.

Mais de qui qu'elles soient l'ouvrage, les fables dont il s'agit sont historiques en ce sens qu'elles se rapportent à des faits réels, dont elles sont une expression poétique, un développement romanesque, imaginé dans la vue de populariser les rois franks parmi leurs sujets gallo-romains. Sous ce point de vue, elles sont d'un certain intérêt pour l'historien, et il est permis de regretter de ne les connaître que par les résumés informes de chroniqueurs ignorants et grossiers, qui y ont tout pris pour de l'histoire et y ont tout altéré, et l'histoire et la fable.

II.

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES EN LANGUE BASQUE CONSIDÉRÉS COMME INDICES DE L'ANCIENNE EXTENSION DE CETTE LANGUE DANS LE MIDI DE LA FRANCE.

PREMIÈRE LISTE.

DES RADICAUX LES PLUS USITÉS DANS LA COMPOSITION DES NOMS GÉOGRAPHIQUES EN LANGUE BASQUE.

Les quatre listes suivantes de mots et de noms basques ont été conçues de manière à ce que l'on puisse déduire de leur rapprochement la confirmation d'un fait déjà historiquement démontré, celui que la langue basque fut autrefois parlée, dans le midi de la France, dans une beaucoup plus grande étendue de pays qu'elle ne l'est aujourd'hui.

La première de ces listes comprend une suite des termes basques les plus usités dans la composition des noms de pays, de montagnes, de vallées, de rivières, de villes et de villages. Je n'ai pas besoin de dire que cette liste est loin d'être complète ; je me suis borné au choix des mots les plus caractéristiques dans le système de nomenclature géographique des populations basques, et j'ai approprié, autant que je l'ai pu, ce choix à l'interprétation des noms de lieux qui composent les listes suivantes.

Il est possible que certains mots de cette première liste ne soient plus aujourd'hui vulgairement usités par les Basques, qui vont tous les jours perdant de leur antique idiome quelque chose qui est aussitôt remplacé par le gascon, le français ou l'espagnol; mais ces termes inusités se trouvent dans les meilleurs vocabulaires, où ils ont été enregistrés à temps pour l'histoire de l'idiome dont ils ont fait partie. J'ai surtout fait usage du dictionnaire basque de Pouvreau, qui se trouve manuscrit à la bibliothèque du roi, et sans comparaison le plus intéressant et le plus riche de tous en mots anciens.

I. *Noms substaniifs.*

Aice.
Aiz. } Vent, souffle, air agité.
Aitz.

Aitz. Roc, rocher.

Aran. Vallée. — Rivière.

Arbe. Pays, lieu au pied des montagnes.

Arka. Hauteur, sommité.

Arno. Vin, toute espèce de boisson.

Arri. Pierre, caillou.

Arritz. Chêne.

Arronz.
Arrontz. } Ce qui est en-deçà, de ce côté.

Asp.
Esp. } Le derrière, le bas, le dessous d'un objet.
Isp.

Asta. Roc, rocher.

Autza. Cendre, poussière.

Bai. Etang, marais.

Bas. Etang. — Arbre. — Désert.

Baso. Forêt.

Baya. Port. — Eau, rivière.
Baze. Pâturages, vivres.
Be, *bi*. Deux.
Begui. OEil, vue.
Bide. Chemin, voie, cours. — Rivière.
Bis. } Colline, montagne.
Bisk. }

Chori. Oiseau.
Cozca. Borne, terme, limite.

Dour. Eau, rivière.

Egon. Demeure, séjour.
Egui. } Le soleil.
Eki. }
Eguia. Montagne, hauteur.
Erdi. La moitié, partage en deux.
Erri. } Ville, village, peuple, pays.
Eri. }
Etch. } Maison, demeure, lieu habité.
Etche. }
Itche. }

Gari. Blé, froment.

Ibarra. Vallée.
Ibaya. Eau, rivière.
Ili. } Ville, village, pays, peuple.
Iri. }
Iru. } Trois.
Irur. }
Itur. } Source, fontaine.
Ituri. }
Itz. Eau, mer.

Labourd. Pays désert, inculte, exposé aux voleurs

Lar.
Larra. } Pâturage.

Lau.
Laur. } Quatre.

Lek.
Leku.
Lekon.
Lekoun. } Ville, habitation, lieu habité.

Ligorra. Terre élevée, pays montagneux.

Lohi.
Lohitz. } Boue, fange, terre grasse.

Lu. Pays, contrée.

Mendi. Montagne.

Muru.
Buru. } Sommet de montagne.

Nava. Plaine au pied des montagnes.

Odi. Vallon étroit, gorge.

Olha. Bergerie.

Otz. Le froid.

Otza. Bruit, rumeur, voix.

Oun. Ville, habitation.

Sagarra. Pomme.

Selhaya. Plaine, pays uni.

Sola.
Seula.
Subola. } Pays couvert de bois.

Soto. Caverne.

Su. Le feu.

Tegui.
Toqui. } Lieu, place, demeure.
Degui.

Uba, uva. Eau, rivière.
Ur. Id.
Uri. Pluie. — Ville.
Urde. Pourceau.

II. *Adjectifs.*

Andi. Grand, gros.
Arratz. Propre, net.
Arraya. Gai, riant, agréable.
Arrisco. Pierreux, rocailleux, dur.
Arritzu. Id.
Arrotz. Etranger.
Arutz. Lent, paresseux.
Ast. Sauvage, déplaisant.
Azpi.
Azpian. } Dessous, en-bas, derrière.
Azquen. Dernier.
Azco.
Azki. } Beaucoup, grand, nombreux.

Bas.
Baz. } Sauvage, agreste.
Baso.
Baza. Brun, de couleur brune.
Beera.
Beet. } Inférieur, de bas, d'en-bas.
Belz.
Bez. } Noir.
Biz.

Beri. } Nouveau.
Berri.

Bero. Chaud.

Bete. Plein.

Eiharre. } Sec, aride.
Eyar.

Gana. } En-haut, dessus.
Go.
Goin.

Garai. Haut, d'en-haut.

Garbi. Clair, pur, serein.

Gari. Grêle, mince.

Gora. Haut, élevé.

Gose. Stérile.

Hil. Mort.

Il. Id.

Labour. Petit, court.

Nabarra. } Bigarré, tacheté, d'aspect varié.
Nafarra.

On. } Bon, excellent.
One.
Onde.

Os. } Bon, sain, pur, entier.
Oso.
Osk.

Sahar. } Vieux, ancien.
Sarri.

Utz. Pur, sans mélange.

DEUXIÈME LISTE.

NOMS DE LIEUX EN USAGE DANS DES PAYS DE LANGUE BASQUE.

Tous les noms qui suivent ont été relevés de diverses cartes des cantons des Pyrénées où le basque est parlé. Je n'ai point indiqué la position des différentes localités qu'ils désignent; cela aurait été long et n'était nullement nécessaire pour mon objet. Il suffit de savoir, en général, que ces localités appartiennent toutes à la haute et basse Navarre, au Labourt et au pays de Soule.

Quelques-uns des noms dont il s'agit sont des mots simples; la plupart sont composés de deux ou de plus de deux radicaux; tous sont également tirés de l'idiome basque et tous également significatifs en cet idiome. J'ai essayé d'en déterminer la signification et d'en distinguer les radicaux.

Plusieurs des noms de cette liste ont éprouvé quelque altération de forme; les uns ont été gravés incorrectement sur les cartes d'où je les ai pris, d'autres ont été quelque peu défigurés par l'usage populaire. Ces altérations diverses ont accru les chances d'erreur et d'arbitraire que je courais dans mon travail sur cette seconde liste; je me serai certainement trompé plus d'une fois dans la détermination des éléments d'un nom, et j'en aurai dès lors mal interprété la signification. Toutefois, je dois le dire, les chances d'erreur étaient renfermées pour moi dans des limites assez étroites. La très grande majorité des noms basques dont j'ai donné la série dans cette liste étaient si faciles à décomposer et à interpréter que, pour s'y tromper, il aurait presque fallu le vouloir. Ainsi donc on peut tenir pour sûr que les noms dont il s'agit sont généralement corrects pour la forme, qu'ils ont bien la signification que je leur attribue, et que l'on peut d'après eux prendre une juste idée du

système de nomenclature géographique propre aux populations de langue basque.

AISERITZ.	(*aiz-aritz.*	) Chêne du vent.
ALTZABETI.	(*altza-beeti.*	) Saule, saulée d'en-bas, de dessous.
ARANA.	(*arana.*	) La vallée.
ARBERATZ.	(*arbe-erratz.*	) Plaine, champ de genêts.
ARBON.	(*arbe-on.*	) Bon pays au pied de la montagne.
ARNABAR.	(*arno-jbar.*	) Vallée du vin, des vignobles.
ARNEGUI.	(*arno-egui.*	) Le pays, la colline du vin.
ARRATZ.	(*arratz.*	) Clair, pur (nom de rivière).
ARRISKO.	(*arrisko.*	) Pierreux; lieu pierreux, rocailleux.
ARRONTZ.	(*arrontz.*	) Nom fréquemment employé pour marquer la situation d'un lieu quelconque en-deçà relativement à un autre.
ASCONBEGUI.	(*asco-begui.*	) Belle vue, grande vue.
ASP. ASPA. ASPE.	(*asp.* *azpi.*	) Nom fréquent de villages, de vallées, de montagnes, et les désignant comme situés en arrière ou au-dessous d'un autre lieu donné.
ASPAREN.	(*asp-aren.*	) Vallée de derrière.
ASQUENITZ.	(*asquen-itz.*	) La dernière eau, l'eau des confins.
ASTABISKA.	(*asta-biska.*	) La montagne sauvage, pierreuse.
ATABIDI.	(*ata-bide.*	) Le chemin de la porte, de l'ouverture.
BAÏGORRA.	(*bai-gorra.*	) Haut étang, marais élevé.
BASSOSARRI.	(*Baso-sarri.*	) Forêt vieille.
BAYONA.	(*baya-ona.*	) Le bon port de mer.
BELZUNCE.	(*belz-unci.*	) Vase noir, arbre noir. (?)
BERIOTZ.	(*beri-otz.*	) Froid au printemps. (?)
BIARITZ.	(*bi-aritz.*	) Les deux chênes.
BIDACHE.	(*bida-eche.*	) Maison du chemin, sur le chemin.
BIDARAYA.	(*bide-araya.*	) Le chemin gai, le chemin joli.

Bidaren.	(*bide-aren.*)	La vallée du chemin, où passe le chemin.
Bidassoa.	(*bide-soa.*)	La bonne, la pure rivière.
Biskaouri.	(*biska-ouri.*)	Pluie de la montagne, montagne pluvieuse.
Burisp.	(*buru-isp.*)	La montagne de derrière, ou le bas, le derrière de la montagne.
Eiharre.	(*Eiharre.*)	Lieu sec, lieu aride.
Etchebar.	(*Etche-behar.*)	Maison d'en-bas, habitation d'en-bas.
Etchabe.	(*Etche-be.*)	Les deux maisons, les deux habitations.
Etchesarri.	(*Etche-sarri.*)	Maison vieille.
Etchez.	(*Etchez.*)	Le radical *etche*, maison, avec un affixe qui marque le voisinage, la dépendance.
Erratza. Erratzou.	*erratz.*	Bruyère, lieu planté de genêts.
Goricheta.	(*gor-etche-ta.*)	Amas de maisons, village sur la hauteur.
Goyarka.	(*goi-arka.*)	Haute cime, sommet élevé.
Ianitze.	(*iaun-itza?*)	L'eau du seigneur, du maître.
Ibarre.	(*ibarra.*)	La vallée.
Itchagaraya.	*etche-garaya.* (?) *itza-garaya.* (?)	La maison haute. L'eau de la hauteur.
Ilhoure.	(*il-ur, il-our.*)	Eau morte, stagnante.
Ilhare.	(*il-ari.*)	Bélier mort.
Iribera.	(*iri-beera.*)	Ville basse; lieu peuplé, situé au pied d'une montagne.
Iriberri.	(*iri-berri.*)	Ville neuve.
Irionde.	(*iri-onde.*)	Bonne ville, bon lieu.
Irisarri.	(*iri-sarri.*)	Ville vieille.
Irulegui.	(*irur-egui.*)	Les trois montagnes, les trois cimes.
Irun.	(*irun? ir-on* (?))	Ville, ou bonne ville.
Ispegui.	(*isp-egui.*)	Montagne de derrière.
Ispour.	(*isp-our.*)	Eau de derrière, d'en-bas.

Isturia.	(*is turia.*	) La source de la montagne.
Isatzou.	(*itza-so.*	) Eau bonne, eau saine.
Lacarri.	(*lac-arri.*	) Roche de la caverne, roche percée.
Larraibar.	(*larra-ibar.*	) La vallée des pâturages.
Larramendi.	(*larra-mendi.*	) La montagne des pâturages.
Larrori.	(*larra-orri.*	) Champ, pâturage abondant en genièvres.
Larun. Laraun.	*larra-oun.*	Lieu de pâturages abondant en genièvres.
Lauribar.	(*laur-ibar.*	) Les quatre vallons.
Lekumberri.	(*lekon-berri.*	) Habitation nouvelle, ville neuve.
Lichar.	(*ili-sar.*	) Ville vieille.
Lohitzun.	(*lohitz-oun.*	) Lieu de fange, de boue.
Mendibels.	(*mendi-belz.*	) La montagne noire.
Mendichori.	(*mendi-chori.*	) La montagne de l'oiseau.
Mendibieu.	(*mendi-bieu.*	) Les deux montagnes.
Olhaberrieta.	(*olha-berri-eta.*	) Réunion, multitude de bergeries nouvelles.
Ossez.	(*os-ez.*	)
Ostichia.	(*otz-itza.*	) Eau froide.
Sola. Soula. Soulu.		La vallée de Soule; tout pays couvert de forêts.
Suhast.	(*su-asta.*	) Le rocher du feu.
Urdache.	(*urde-etche.*	) Maison, habitation des pourceaux.
Urson.	(*ur-so.*	) Bonne eau; nom fréquent de rivière.
Urros.	(*ur-os.*	) Bonne eau, eau salubre.
Ustaritz.	(*uste-aritz.*	) Le chêne du conseil, du jugement.
Veguios.	(*begui-os.*	) Belle vue, vue entière, pleine.
Vidos.	(*bide-os.*	) Bon chemin, chemin sûr.

TROISIÈME LISTE.

NOMS DE LIEUX EN LANGUE BASQUE, PERSISTANT PARMI DES POPULATIONS DE LANGUE ROMANE.

Plusieurs des observations que j'ai faites sur la liste qui précède sont applicables à celle-ci, comme le lecteur s'en apercevra de lui-même. Elle comprend une suite assez nombreuse de noms de lieu relevés, comme les précédents, de diverses cartes des Pyrénées et des contrées voisines. Pouvant me dispenser d'appliquer strictement ces noms aux localités qu'ils désignent, je me bornerai à déclarer, en général, que ces localités appartiennent toutes à des cantons de la France ou de l'Espagne où le basque est totalement inconnu et où le gros des populations parle roman ou catalan.

Le plus simple rapprochement de ces noms avec ceux formés des idiomes romans, entre lesquels ils ont l'air d'avoir été jetés comme par aventure, suffit pour faire voir qu'ils ne peuvent avoir la même origine que ceux-ci, et qu'en leur supposant cette origine on se tourmenterait en vain à leur découvrir une signification quelconque.

Si, au contraire, on rapproche cette liste de la précédente, on reconnaîtra au premier coup d'œil l'identité radicale des termes qui les composent l'une et l'autre. Les noms de cette troisième liste sont, il est vrai, plus généralement et plus gravement altérés que ceux de la précédente; mais la moindre réflexion suffit pour faire comprendre qu'il en doit être ainsi, et que s'il y a quelque chose de surprenant à cette altération, c'est qu'elle ne soit pas beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en effet.

I. *Noms de lieux purement basques.*

Aisa.	(*aitza.*)	La roche.
Andorra.	(*andi-gorra.*)	Grande hauteur, haute vallée.
Aran.	(*aran.*)	Vallée, en général. C'est le nom de celle de la Garonne, depuis la source du fleuve jusqu'à Saint-Gaudens.
Arnos.	(*arno-os.*)	Pays de bon vin?
Arratz.	(*arratz*)	Nom de rivière, qui signifie clair, pur; c'est celui d'une branche de l'Adour.
Arros.	(*arronz.*)	On trouve des villages, des bois, des collines désignées par ce nom, qui en marque la position relativement à d'autres lieux donnés.
Asp. Aspa. Aspe. Aspi. Aspin. Aspas. Aspot. Asposa.	*asp, azpi.*	Ce radical, ainsi légèrement modifié par des terminaisons qui ne l'altèrent point, est d'un usage fréquent dans les Pyrénées centrales et orientales pour désigner des vallées, des rivières, des villages, par leur position en arrière ou au-dessous d'une localité donnée. C'est un des éléments les plus caractéristiques des noms géographiques en langue basque.
Aste. Astarac. Astien. Astoun.	*ast. asta.*	Ce nom, qui signifie rocher, lieu pierreux, pays rocailleux, se rencontre presque aussi fréquemment que le précédent et dans les mêmes localités.
Astovere.	(*asta-bero.*)	Roche chaude.
Bascon.	(*bascoon.*)	Pays, lieu sauvage.
Bayasca.	(*baya, ubaya.*)	Eau, rivière.

Bazus.	(*baze-os.*	) Abondant en vivres, en pâturages.
Benasque.	(*pena-azquen.*	) La dernière roche; la roche des confins.
Bessesarri.	(*baso-sarri.*	) Vieille forêt.
Bessabar.	(*baso-behar.* (?)	) Forêt d'en-bas. (?)
Bidaren.	(*bide-aren.*	) Vallée du chemin, où passe le chemin.
Bidos.	(*bide-os.*	) Le bon chemin, le chemin sûr.
Bigorre.	(*bai-gorra.*	) Les hauts étangs; le pays des hauts étangs.
Buros.	(*buru-os.*	) La bonne cime.
Heche.	(*etche.*	) Maison.
Hechette.	(*etche.*	) Diminutif du précédent.
Esp.	(*asp.*	) Altération du radical Asp, altération qui se rencontre même dans les pays de langue basque.
Espeche.	(*asp-etche.*	) La maison de derrière, de dessous.
Especuede.	(*asp-etche.*	) La maisonnette de derrière, de dessous.
Eigun. Igon.	(*egon.*	) Habitation, lieu, demeure.
Guiche.	(*egui-etche.*	) La maison, le lieu du soleil.
Ibaret.	(*ibar, ibarra.*	) La petite vallée.
Ili.	(*ili-iri.*	) Ville, village, population.
Ilhei.	(	) Diminutif du précédent.
Iliarten.	(	) Le même, composé avec un autre mot auquel je ne vois point de signification.
Hiz. Iz.	(*itz.*	) Eau, rivière.
Lar.	(*lar, larra.*	) Pâturage. On trouve plusieurs sommets de ce nom dans les Pyrénées orientales.
Mengarri.	(*mendi-garri.*	) Montagne haute.
Mendosse.	(*mendi-ossa.*	) Montagne saine.
Nave. Navaille.	(*nava.*	) Plaine, campagne unie.

Os.		
Osse.		
Ousse.	*oso, osso.*	L'un des radicaux basques les plus usités dans les noms géographiques, marquant la salubrité, la sûreté, l'intégrité ; il est fréquent dans les parties des Pyrénées où l'on parle roman.
Ossau.		
Ossun.		
Sagardia.	(*sagardi.*	) Pommeraie, lieu planté de pommes.
Soula.		
Soulan.	*soula.*	) Lieu, pays boisé.
Subiron.	(*subiro.*	) Idem.
Urson.	(*ur-so.*	) Eau saine. C'est le nom d'une branche de l'Adour.
Uri.	(*uri? iri?*	) Pluie. — Ville.

II. *Noms de lieux composés d'un mot basque et d'un mot roman.*

Alterisco.	(alte-*arrisco.*	) Hauteur pierreuse.
Autzabieille.	(*autza*-bieilla.	) Cendre vieille.
Clarbide.	(clara-*bide.*	) Claire eau, claire rivière.
Espoi.	(*esp*-poi.	) Colline de derrière.
Ilhau.	(*il*-aut.	) Haut village.
Izaute.	(*itz*-auta.	) Eau haute.
Mercabide.	(mercat-*bide.*	) Chemin du marché.
Montberau.	(mont-*bero.*	) Mont chaud.
Montosse.	(mont-*ossa.*	) Mont sain.
Villenave.	(villa-*nava.*	) Ville de la plaine, en plaine.

QUATRIÈME LISTE.

NOMS DE LIEUX ANTIQUES COMMUNS A L'ESPAGNE ET A LA GAULE MÉRIDIONALE.

En supposant qu'il y eût, pour contester le fait qui résulte du rapprochement des trois listes précédentes, des raisons qui me sont inconnues et que je ne sais point imaginer, ce fait n'en serait pas moins certain, pas moins démontré par d'autres raisons. Ces raisons, je les ai exposées et développées dans des recherches historiques destinées à compléter un jour cet ouvrage, où je suis, en attendant, obligé de les supposer connues. Tout ce que je puis faire pour en indiquer vaguement ici le résultat, c'est d'ajouter aux trois listes précédentes une quatrième liste qui les confirme toutes. Cette quatrième liste comprend quelques noms donnés par les écrivains de l'antiquité pour des noms de lieux situés les uns en-deçà, les autres au-delà des Pyrénées. Or, le résultat de cette double liste est exactement le même que celui des trois précédentes. Elle démontre deux choses : 1° l'identité des dénominations géographiques des deux contrées; 2° l'identité de la langue à laquelle appartiennent ces dénominations avec la langue basque.

Aturus. Ancien nom latinisé de l'Adour.	*Aturis* Petit fleuve de la Galice.
Aspa-luka. Ville des Osquidates.	*Aspis*. Ville des Turdules. *Luka*. Ville des Cantabres.
Bels-inum. Ville des Ausciens	*Bels-inum*. Sur l'Èbre, chez les Vascons.
Bigerrones. Peuplade. *Bigorra*. Ville des Bigerrones.	*Bigerra*. Ville de la Tarraconaise.
Cauka-liberis. Nom antique de Colloure.	*Cauka*. Une des villes de l'Espagne occidentale.

Cala-gurris. Ville sur la Haute-Garonne.	*Cala-gurris.* Ville des Vascons, sur l'Èbre.
Clim-berris. Le plus ancien nom connu d'Auch.	*Colim-bera.* Coïmbre.
Ili-beris. Très ancienne ville, sur les côtes du Roussillon.	*Illi-beris*, *Eli-berris.* } Ville des Turdules.
Ilum-berris. Ancien nom de trois différentes villes des pays Outre-Garonne, de Lombez, Lumbers et Lumbres.	*Ilum-berris.* Ville des Vascons, dans la vallée de l'Èbre.
Oloro. *Oluro.* *Iluro.* } Anciens noms d'Oleron.	*Iluro.* Chez les Cosetaniens.
Magrada. Ancien nom de la Bidassoa.	*Agrada.* Ancien nom de la rivière qui a donné son nom au royaume d'Aragon.
Osk-ineium. Capitale des Vasates.	*Oska.* Ville des Ilergetes.
Tolosa. Toulouse.	*Tolosa.* Dans la province de Guipuzcoa.
Turba. Ville des Bigerrones ; — aujourd'hui Tarbes.	*Turbula.* Sur le Turias.
Urso. Rivière, branche de l'Adour.	*Urso.* Rivière de la Bætique.
Urbicus. L'Orbieu, branche de l'Aude.	*Urbicus.* L'Orbieu, branche du Duero.

III.

FRAGMENT D'UN ANCIEN CHANT NATIONAL BASQUE.

Puisque j'ai eu l'occasion de parler de ce curieux fragment, je crois bien faire, pour la curiosité de quelques lecteurs, d'en joindre ici le texte, accompagné d'une version aussi littérale qu'il me sera possible de la donner, à l'aide de celle que M. de Humboldt en a faite sur les lieux, aidé lui-même par les érudits du pays. Voici d'abord quelques explications préliminaires, qui sont malheureusement tout ce qu'on peut dire pour l'intelligence de ce morceau.

Auguste ayant fait la guerre aux Cantabres et les ayant vaincus, ceux-ci, sous le commandement d'Uchin, leur chef, se retirèrent sur une haute montagne, où les Romains les bloquèrent, dans l'espoir de les contraindre à se rendre en leur coupant les vivres. Cette espèce de blocus dura, dit-on, plusieurs années, et se termina par une paix glorieuse pour les Cantabres.

D'après les traditions du pays, le général cantabre, Uchin serait allé après la paix s'établir en Italie, où il aurait fondé la ville d'*Urbino*. Ces traditions ne méritent certainement aucune foi; mais il est pourtant singulier, comme l'observe M. de Humboldt, que le nom d'*Urbino* (*Urbinum*) soit un mot basque, qui signifie (*ville*) *entre deux eaux*, et qu'il y ait en Biscaïe une ville d'*Urbina*. Après le départ d'Uchin, les Cantabres se donnèrent un autre chef, nommé Lecobidi. Tels sont, vrais ou faux, les événements auxquels le chant qui suit fait très vaguement et très obscurément allusion.

Le premier couplet n'appartient point au sujet; il se rap

porte à une vieille histoire basque, d'une étrange ressemblance avec celle du meurtre d'Agamemnon. Il y eut, selon cette tradition, en Biscaie, un chef très brave et fort aimé nommé Lelo. Ce chef ayant été obligé de faire une expédition de guerre en pays étranger, un certain Zara profita de son absence pour séduire sa femme Tota. Lelo, son expédition terminée, étant revenu chez lui, les deux amants se concertèrent pour le tuer et le tuèrent. Le crime fut découvert et fit du bruit. Il fut décidé dans l'assemblée du peuple que les deux coupables seraient à jamais bannis du pays. Quant à Lelo, il fut ordonné que, pour honorer sa mémoire et perpétuer les regrets de sa mort, tous les chants nationaux commenceraient par un couplet de lamentation sur lui. Si singulière que puisse paraître cette histoire, il y a un proverbe basque qui s'y rapporte et semble en attester sinon la vérité, du moins la popularité. *Betico Leloa!* (c'est) *l'éternel Lelo!* ou, *éternel comme Lelo!* dit-on de toute chose trop répétée. M. de Humboldt cite en outre le refrain d'une vieille chanson en l'honneur de Lelo.

Encore quelques mots sur la découverte et l'âge de ce fragment. Il fut trouvé vers 1590, par J. Ibanez de Ibarguen, savant biscaïen, chargé de visiter les archives du pays. Il était écrit sur une feuille de très vieux parchemin, tout rongé des vers, et consistait en un grand nombre de couplets dont Ibanez ne copia que seize, ou plutôt quatorze. Cette copie, comme perdue au milieu de beaucoup de papiers d'un autre genre, était restée inédite jusqu'en 1817, où M. Guillaume de Humboldt la publia, dans son supplément à l'article de la langue basque dans le Mithridate d'Adelung.

Les érudits basques n'hésitent pas à regarder ce fragment comme aussi ancien que le fait auquel il se rapporte. Je me suis déjà expliqué là-dessus, et ne pourrais que répéter ce que j'ai dit. En indiquer précisément l'époque, c'est chose impossible; mais on peut, à l'aide d'un rapprochement facile, s'assurer que, sans être antique, il est du moins fort ancien.

Il existe un autre fragment basque, dans le dialecte de Guipuzcoa, qui, avant la publication de celui-ci, passait pour le plus ancien qu'il y eût en langue basque; c'est le premier couplet d'un chant historique composé en 1322 sur une victoire remportée, cette même année, sur les Navarais, par les Guipuzcoans; ainsi donc le fragment dont il s'agit a plus de six cents ans d'ancienneté. Toutefois la diction ne présente ni difficulté, ni obscurité, et la langue n'en diffère point sensiblement de la langue actuelle.

Si maintenant on rapproche le chant cantabre du chant guipuzcoan, le premier a l'air d'appartenir à un autre idiome, tant il abonde en archaïsmes, en mots perdus et inconnus, dont il faut deviner le sens. Si l'on veut évaluer par approximation le temps indispensable pour amener une différence aussi marquée entre les deux fragments, on peut dire avec assurance que ce n'est pas trop de cinq ou six cents ans, et peut-être prouverait-on que ce n'est point assez.

Pour ce qui est des chants modernes des Basques, je n'en connais pas qui méritent d'être cités, et j'ai entendu dire la même chose par des Basques lettrés. Ce peuple est pourtant doué d'une imagination très vive, et il aime beaucoup la poésie. On y rencontre partout des hommes qui, à leur profession ordinaire de pâtres, de bergers, d'artisans, joignent celle de poètes improvisateurs, que l'on invite régulièrement aux réjouissances publiques, aux fêtes domestiques, aux mariages, aux baptêmes, pour y improviser des chants relatifs à la circonstance. Des personnes qui ont entendu fréquemment ces sortes d'improvisations, m'ont assuré qu'elles ne méritaient pas d'être écrites ni lues; cela se peut, mais j'ai mes raisons pour croire que les mêmes personnes, qui pouvaient avoir raison en parlant ainsi de quelques-unes de ces improvisations vraiment triviales et mauvaises, auraient parlé à peu près de même d'improvisations originales, inspirées et véritablement poétiques.

1

Lelo ! il Lelo ;	(O) Lelo ! Lelo (est) mort ;
Lelo ! il Lelo ;	(O) Lelo ! mort (est) Lelo,
Leloa ! Zarac	(O) Lelo ! Zara
Il Leloa !	A tué Lelo.

2

Romaco aronac	Les étrangers de Rome
Aleguin, eta	Veulent forcer la Biscaie ; et
Vizcaiac daroa	La Biscaie élève
Çansoa.	Le chant de guerre.

3

Octabiano	Octavien (est)
Munduco jauna,	Le seigneur du monde ;
Lecobidi	Lecobidi
Vizcaicoa.	Des Biscaiens.

4

Ichasotatic,	Du côté de la mer,
Eta leorrez,	Du côté de la terre
Imini deuscu	(Octavien) nous met
Mulsoa.	Le siége (à l'entour).

5

Leor celaiac	Les plaines arides
Bereac dira,	Sont à eux ;
Mendi tantaiac	(A nous) les bois de la montagne,
Leusoac.	Les cavernes.

6

Lecu ironean	En lieu favorable
Gagozanean,	Nous étant postés,

Norberac sendo	Chacun (de nous) ferme
(Dau) gogoa.	A le courage.

7

Bildurric guichi	Petite (est notre) frayeur,
Arma bardinas,	Au mesurer des armes;
Oramaia zu	(Mais) ô notre arche au pain, vous
Guexoa.	(Êtes) mal (pourvue)!

8

Soyac gogorrac	Si dures cuirasses,
Badirituis,	Ils portent (eux),
Narru billosta	Les corps sans défense
Surboa.	(Sont) agiles.

9

Bost urteco	Cinq ans durant,
Egun gabean	De jour et de nuit,
Gueldi bagaric	Sans aucun repos,
Bochoa.	Le siége (dure).

10

Guereco bata	Quand un de nous
Il badaguian,	Eux tuent,
Bost amarren	Quinze d'eux
Galdua.	(Sont) détruits.

11

Aec anis ta	(Mais) eux (sont) nombreux et
Gu guichitaia;	Nous petite troupe.
Azquen indugu	A la fin nous faisons
Lalboa.	Amitié.

12

Gueure lurrean,	Dans notre terre
Ta aen errian,	Et dans chaque pays
Biroch ain baten	(Il y a) une manière de lier
Zamoa.	Les fardeaux.

13

Eein gueyago	Davantage (était) impossible,
. . . .	. . . .

14

Tiber lecua	La ville du Tibre
Gueldico zabal,	(Est) sise au loin;
Uchin tamaio	Uchin. . . . .
Grandoja.	(Est) grand.

15

(*Illisible*).	(. . . . . . .)

16

Andi arichac	Des grands chênes
Guesto sindoas	La force s'use
Betigo naiaz	Au grimper perpétuel
Nardoa.	Du pic.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

ERRATA

DU TOME SECOND.

Page 76, ligne 15, qu'ils n'en avaient jamais eues, *lisez* jamais eu.
— 101, — 25, s'étaient succédés, *lisez* s'étaient succédé.
— 163, — 18, on les a vu menacer, *lisez* on les a vus.
— 316, — 14, n'ayant plus à faire, *lisez* affaire.
— 373, — 16, Chramne, fils de Childebert, *lisez* de Clotaire.
— 424, — 2, aux points de vue sous lequel, *lisez* sous lesquels.
— 504, — 19, les fables entrées de ces récits, *lisez* entrées dans ces récits.

